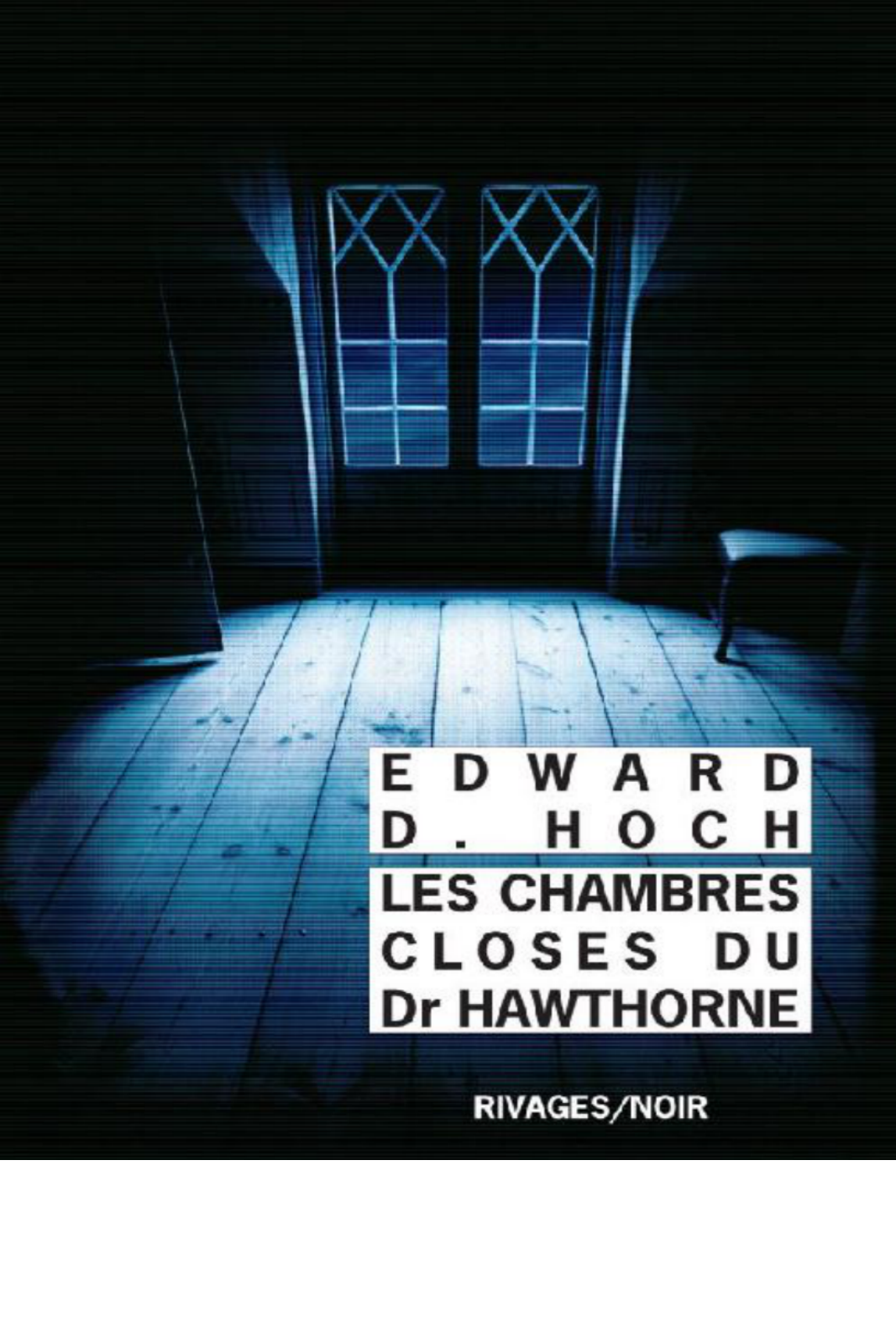


Les chambres closes du docteur Hawthorne

Edward D. Hoch

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



**E D W A R D
D . H O C H**

**LES CHAMBRES
CLOSES DU
Dr HAWTHORNE**

RIVAGES/NOIR

EDWARD D. HOCH

LES CHAMBRES CLOSES
DU DOCTEUR HAWTHORNE

Anthologie proposée et présentée
par Roland Lacourbe

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Danièle Grivel

*Collection dirigée
par François Guérif*

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages

sur

www.payot-rivages.fr

© 1997, Edward D. Hoch

© 1997, Éditions Payot & Rivages
pour la traduction française

© 1999, Éditions Payot & Rivages
pour l'édition de poche

106, boulevard Saint-Germain – 75 006 Paris

ISBN : 978-2-7436-2469-9

Quatrième de couverture

Depuis qu'il est entré dans la mythologie des grands pourfendeurs de mystère, le Dr Hawthorne n'a cessé d'être confronté à quantité de situations incroyables. Il semblerait en effet que, dans les années 20 et 30, la paisible bourgade de Northmont, en Nouvelle-Angleterre, ait été la capitale mondiale du crime en chambre close... Une anthologie indispensable à tous les fidèles de Sherlock Holmes et autres amateurs d'histoires extraordinaires.

« Intelligent, chaleureux, concis, précis et toujours surprenant, Hoch était considéré comme un "grand-maître" par les auteurs, amateurs et critiques du genre. »

MARTIN WINCKLER

Dr Sam Hawthorne, expert en crimes impossibles

« On entend toujours dire que c'était mieux dans le bon vieux temps. Eh bien, je n'en sais rien. En tout cas, pour les traitements médicaux, ça ne l'était pas. Je parle par expérience parce que j'ai commencé à pratiquer comme médecin de campagne en Nouvelle-Angleterre en l'an 1922. Ça paraît une éternité, n'est-ce pas ? Fichtre, ça fait une éternité ! Je reconnais pourtant que c'était mieux pour une chose : le mystère. Le vrai et honnête mystère qui frappe les gens ordinaires comme vous et moi. J'ai lu de nombreux romans à énigme de l'époque, mais ils n'étaient en rien comparables à quelques-unes des aventures que j'ai moi-même vécues... »

C'est en ces termes que le Dr Sam Hawthorne est entré un jour dans la mythologie des grands pourfendeurs de mystères. C'était en décembre 1974 dans les pages de *Ellery Queen's Mystery Magazine*. Et depuis cette date, le « Dr Sam », comme l'appellent familièrement la majorité de ses concitoyens, n'a cessé d'être confronté à quantité d'événements incroyables et de phénomènes miraculeux.

Edward Dentinger Hoch avait-il alors à l'esprit que ce nouveau personnage allait devenir l'un des plus populaires auprès de ses lecteurs ? Pouvait-il imaginer que, vingt-deux ans plus tard, le Dr Sam aurait déjà à son actif plus de cinquante exploits, tous plus surprenants les uns que les autres ? Certainement pas. Aucun auteur ne peut prédire, à leur création, quelle sera la destinée des héros sortis de son imagination : leur vie est sans cesse bouleversée par les mêmes incertitudes, les mêmes hasards que ceux qui président à notre propre destinée. Quoi qu'il en soit, le Dr Sam Hawthorne ne croyait sans doute pas si bien dire lorsqu'il parlait d'énigmes « *en rien comparables* » à celles qu'il avait eu l'occasion de découvrir lui-même dans les romans de l'époque.

Désormais à la retraite, ce médecin évoque donc ses souvenirs vieux de plus d'un demi-siècle, devant un visiteur anonyme – Edward D. Hoch lui-même ? – après lui avoir proposé tout aussi rituellement un verre de brandy ou une *petite libation*... Un style d'introduction qui rappelle les fables du

truculent Mr Jorkens de Lord Dunsany ou, plus encore, les causeries de Carnacki, le chasseur de fantômes de William Hope Hodgson.

Car, à ses heures, le Dr Sam est lui aussi un chasseur de fantômes. Et les problèmes qui se posent à lui périodiquement se rattachent pour leur majorité à l'intrusion de l'irrationnel et du miracle dans la vie quotidienne de la paisible petite localité où il a élu domicile.

« J'ai débuté dans l'exercice de la médecine à Northmont le 22 janvier 1922, souligne-t-il dans sa première enquête. Je me souviendrai toujours de la date parce que c'est le jour où le pape Benoît XV est décédé. Pour ma part, je ne suis pas catholique, mais dans cette région de la Nouvelle-Angleterre, la majorité des habitants le sont. La mort du pape représentait une nouvelle beaucoup plus importante que l'ouverture du cabinet du docteur Sam Hawthorne. Quoi qu'il en soit, j'ai engagé comme gouvernante une femme rondelette nommée April et je me suis installé. »

Ces précisions d'ordre temporel n'ont rien de fortuit. Très attiré par les phénomènes paranormaux, Edward D. Hoch pensait depuis quelque temps à une histoire de disparition miraculeuse d'un attelage complet, avec carriole, occupants et chevaux, sous un pont couvert environné de neige fraîche ; un style d'édifice tel qu'on a pu récemment en découvrir dans le film de Clint Eastwood *Sur la route de Madison (The Bridges of Madison County)* ; les traces montreraient clairement que l'attelage était entré sous le pont et... n'en était jamais ressorti^[1] ! Vivement encouragé par Frédéric Dannay – l'un des créateurs de l'immortel *Ellery Queen* et le rédacteur en chef du magazine du même nom – qui adorait ce genre d'énigmes, Hoch imagina alors ce personnage de médecin de campagne à la retraite égrenant ses souvenirs, dans la perspective de donner naissance à une série télévisée. Dès lors, on ne saurait nier l'importance acquise par l'époque où se situe cette première aventure (*L'Énigme du Pont Couvert*)^[2] : son auteur a tout simplement voulu susciter un subtil rapprochement avec le fameux *Problème du Pont de Thor* de sir Arthur Conan Doyle, l'une des plus curieuses enquêtes de Sherlock Holmes parue précisément dans la presse anglo-saxonne en février 1922. De même, le choix du nom de son personnage n'a rien d'accidentel : si Hawthorne est un patronyme très répandu en Nouvelle-Angleterre, les initiales du personnage (S.H.) sont un hommage direct rendu au roi des détectives.

Au cœur des années soixante-dix, la bonne vieille énigme du crime en local clos était un art en voie de disparition. C'est donc délibérément qu'Edward D. Hoch décida de tenter de la remettre au goût du jour. Et, de

fait, où qu'il se trouve et quoi qu'il fasse, le Dr Hawthorne semble attirer les problèmes de ce genre par sa seule présence... À tel point que Frédéric Dannay avait suggéré de faire entrer Northmont dans le *Livre Guinness des Records* au titre de « capitale des crimes en chambres closes »... Après vingt ans, elle peut à coup sûr y figurer avec plus de cinquante cas répertoriés. Et ce n'est pas fini. Car Edward D. Hoch, dont l'imagination ne semble nullement tarie, continue, comme par le passé, d'alimenter aussi régulièrement les souvenirs de son médecin de campagne tenté par l'activité de détective amateur, avec deux nouvelles affaires chaque année.

En outre, Edward D. Hoch s'est astreint à suivre une chronologie rigoureuse : en évoquant les grands événements de son temps au fil des affaires qu'il est amené à résoudre, son personnage s'inscrit dans une continuité historique. Et c'est ainsi que, servie paradoxalement par un style très dépouillé, la série s'est insensiblement orientée vers une sorte de chronique riche en péripéties d'une petite communauté rurale de Nouvelle-Angleterre qui évolue, mûrit, se modernise et vieillit sous nos yeux, créant ainsi une facette inattendue qui n'est pas l'un de ses moindres charmes.

Le Dr Hawthorne est arrivé dans la région au volant de sa Pierce-Arrow jaune, modèle 1921, « une folie qui avait coûté près de 7 000 dollars à mes parents lorsqu'ils me l'avaient offerte comme cadeau de fin d'études ». Sa voiture sera incendiée par un criminel en février 1928, ce qui le contraindra à s'acheter une Packard le printemps suivant ; puis, à l'automne 1931, une Stutz-Torpedo ; mais il lui faudra attendre le début de l'année 1935 pour se payer enfin la voiture de ses rêves, une Mercedes-Benz 500 K. Ces simples détails d'ordre secondaire dans les intrigues confèrent à l'ensemble un facteur incontestable de crédibilité. Entre-temps, Northmont aura traversé tous les événements traditionnels ou exceptionnels qui viennent rompre la monotonie de la vie d'une petite ville américaine : célébration de la Fête nationale, élection du shérif du comté, passage d'une tribu de Bohémiens, tournage d'un film d'aviation au début du cinéma parlant, visite d'une fête foraine, d'un soi-disant guérisseur ou d'un chasseur de fantômes, jugement d'une affaire criminelle au tribunal de la ville, ultime résurgence du Ku Klux Klan à l'occasion de l'engagement d'un médecin noir pour l'ouverture d'un nouvel hôpital, prémices de la Grande Dépression, « Vendredi Noir », mariage du shérif, dernières activités des bootleggers avant la fin de la Prohibition, démonstration spectaculaire d'un « cirque volant » et de ses casse-cou, inauguration d'un cinéma « parlant », craintes et espoirs du New Deal, activités du Bund, le parti nazi américain, etc.

Et le Dr Hawthorne lui-même connaîtra, avec ses triomphes et ses échecs, toutes les vicissitudes de l'existence. Il tombera amoureux mais la rupture interviendra avant le mariage – depuis peu, Edward D. Hoch a fait allusion à l'épouse du médecin, ce qui peut suggérer que l'événement se produira dans la prochaine décennie... Il sera injustement accusé de meurtre, se rendra à un congrès médical à Boston, tiendra le rôle de juré dans une affaire criminelle, chassera le fantôme dans une maison hantée, sera kidnappé par des bootleggers, recevra la visite de ses parents, et sera même déchiré par un douloureux cas de conscience lorsque l'un de ses jeunes patients mourra de poliomyélite et qu'on l'accusera – à tort – de délaisser son métier pour jouer les détectives amateurs... Tandis qu'en filigrane défilent les événements sociaux ou politiques les plus importants de cette époque. Alors que le Dr Sam résout son cinquante-deuxième problème, vient d'être signée la honteuse « Paix de Munich ». C'est maintenant le spectre de la Seconde Guerre mondiale qui se profile à l'horizon. Les fanatiques de la série attendent avec impatience ce qui se passera à Northmont à l'heure fatale de Pearl Harbour et de la mobilisation. Le Dr Sam Hawthorne précise toutefois dans la 52^e histoire qui se situe en septembre 1939, qu'il a quarante-trois ans et se trouve déjà trop vieux pour la conscription...

De son propre aveu, Edward D. Hoch s'est pris au jeu. Son ambition était d'abord de soumettre à son héros quelques problèmes de crimes en chambres closes avec toutes les innovations possibles : le local entièrement fermé de l'intérieur, la victime que l'on surveillait et dont nul ne s'est approché, le poison que personne n'a pu faire ingérer au défunt, la disparition en terrain entièrement découvert sans cachette possible, etc. En variant tout autant le décor : un pont couvert, un clocher d'église, un simple isoloir, la réception d'un hôtel, une grange, un pavillon de chasse entouré de neige fraîche. Puis il s'est astreint à relever de nouveaux défis et, petit à petit, la série est devenue une sorte de catalogue de contingences miraculeuses, de phénomènes inexplicables dont Edward D. Hoch met un point d'honneur à proposer une explication rationnelle. Il accueille d'ailleurs avec bonne volonté les suggestions de ses relations et amis. Et c'est ainsi qu'il s'est orienté vers cette exploration méthodique. On jugera de la variété des problèmes posés par ces quelques exemples : la stupéfiante énigme médicale d'un homme mort d'une balle au cœur alors... que son corps ne porte aucune blessure apparente ! Le phénomène de la combustion spontanée, un nouveau mystère de la « Mary Celeste », la bilocation, une randonnée avec un fantôme que personne n'a vu sauf le Dr Sam qui l'accompagnait.

Le choix des quinze nouvelles composant le présent recueil repose sur trois critères: 1/ la qualité des problèmes posés et l'ingéniosité qui préside à leur résolution; 2/ la variété des situations offertes à la sagacité du lecteur; 3/ la continuité temporelle enfin, pour montrer combien la série est ancrée dans l'actualité politique et sociale de l'entre-deux-guerres^[3].

Jusqu'à ce jour, cinq nouvelles seulement de la désormais célèbre série d'Edward D. Hoch avaient fait l'objet d'une traduction française. Cette première anthologie est un projet longuement médité qui attendait son heure pour captiver un nouveau public et célébrer le grand retour de l'énigme dans la littérature policière.

ROLAND LACOURBE

Le secret de la gargouille

Comme promis, je vais vous parler du jour où j'ai été appelé à accomplir mon devoir de juré dans notre vieux tribunal, dit le Dr Sam Hawthorne en remplissant deux verres de vin blanc. C'est en septembre 1928, alors que la campagne présidentielle entre Hoover et Al Smith battait son plein, que j'ai été convoqué pour la première et unique fois de ma vie à siéger au jury de Northmont. Normalement, je n'aurais jamais dû être choisi pour une affaire criminelle puisque tout le monde en ville connaissait ma longue amitié avec le shérif Lens ainsi que ma passion à résoudre les mystères locaux. Mais les faits s'étaient produits dans une ville voisine et, en raison de la mauvaise publicité dont ils étaient entourés, la défense avait demandé le renvoi devant une autre cour. Aussi le procès eut-il lieu à Northmont...

*

**

Cette année-là, l'été s'était prolongé dans notre région, et les feuilles n'avaient pas encore commencé à se teinter de roux comme je descendais Main Street et entrais au tribunal. C'était un bâtiment massif et sans style, en pierre de couleur foncée, construit à la fin du siècle dernier par quelques édiles dont les rêves d'expansion pour Northmont ne se sont jamais réalisés. Bien que haut d'un étage seulement, il occupait tout un angle de la grand-place, son toit pointu gardé par quatre gargouilles assez particulières qui faisaient le délice des petits enfants et l'embarras de leurs aînés.

Vingt-cinq hommes et femmes avaient été priés de se rendre à la salle d'audience du premier étage que présidait le juge Bailey. Les hommes étaient majoritaires, parce qu'à cette époque, à Northmont, très peu de femmes étaient inscrites sur les listes des personnes susceptibles d'être sélectionnées comme jurés. Nous fûmes conduits sur les lieux par le greffier, Tim Chaucer, un propre à rien qui boitait à la suite d'une blessure reçue en Argonne. Il était si laid que certains le surnommaient «la cinquième gargouille du tribunal», mais cela ne semblait faire ni chaud ni froid au vieux Tim.

L'affaire à juger concernait le meurtre d'un fermier du bourg voisin de Cudbury. C'était un homme très populaire, le plus grand propriétaire terrien

du comté, et il avait été tué d'une seule balle de fusil. L'accusé, un jeune chemineau, avait été engagé comme homme à tout faire à la ferme. Il s'appelait Aaron Flavor et était âgé de vingt-trois ans.

Je ne connaissais pas la victime, Walt Jostrow, sauf de nom, et j'étais donc tout désigné pour faire partie du jury. Avant la fin de la journée, je me retrouvai nommé, avec neuf hommes et deux femmes, plus un autre homme comme suppléant. Le juge Bailey nous informa que nous ne serions pas soumis à l'isolement pendant l'exposition des faits, mais seulement pendant les délibérations. Il nous dit que, d'après lui, le procès durerait une semaine et souhaita que notre vie n'en soit pas trop bouleversée. Tout en parlant, il avala deux ou trois gorgées d'eau, d'un verre placé à côté de lui. Une carafe et deux autres verres étaient préparés sur un plateau posé entre le fauteuil du juge et la barre des témoins.

En des circonstances ordinaires, m'absenter une semaine de mon cabinet médical eût été gênant, surtout pour mes patients. Mais cet été-là, un second médecin s'était installé à Northmont, allégeant un peu mon travail. Ce collègue, Bob Yale, venait juste de terminer son internat à Boston et avait été attiré à Northmont par le projet d'un nouveau petit hôpital. Il me faisait penser à moi, six ans plus tôt, lorsque j'avais commencé à pratiquer, et nous étions assez proches en âge pour devenir vite des amis. Il offrit de s'occuper de mes malades pendant mon absence.

*

**

Bien que quelqu'un veillât sur mon cabinet, je pris néanmoins l'habitude d'y faire un saut à l'interruption de séance de midi, afin de régler les affaires courantes avec April, mon infirmière, et de lire mon courrier. Le jeudi, quatrième jour du procès, elle leva à peine les yeux vers moi quand j'entrai.

— Comment ça s'est passé ce matin ?

— Couci-couça, répondis-je. L'accusation a présenté des arguments. Après le déjeuner, ce sera au tour de la défense.

— Vous pensez qu'il est coupable ?

— Je n'en sais rien. Personne ne nie qu'il a tiré le coup de feu. Il ne reste qu'à déterminer s'il s'agit d'un meurtre ou d'un accident. L'accusation a essayé de prouver qu'Aaron Flavor avait une liaison avec la femme de Jostrow. Ce qui fournirait un mobile pour le crime.

April hocha la tête d'un air entendu.

— Il m'est venu aux oreilles qu'il y avait eu un témoignage assez croustillant.

— Je me dis parfois qu'une seule chose compte dans ces petites villes : les rumeurs ! Je suppose que ç'aurait été pire à Cudbury puisqu'il a fallu renvoyer le procès ailleurs. (Je jetai un coup d'œil au courrier, mais il ne contenait rien d'intéressant.) Je vais manger un sandwich en vitesse et retourner au tribunal.

— Ne pouvez-vous pas me donner, même une vague idée de ce témoignage ? supplia April.

— Je vous raconterai tout après le procès, promis-je. En attendant, il m'est interdit d'en discuter avec quiconque.

Au café où je déjeunais d'habitude, je vis un des autres jurés, Mrs Landsmith. C'était une femme corpulente d'une cinquantaine d'années qui était employée au magasin d'articles de nouveautés depuis mon arrivée à Northmont.

— Asseyez-vous avec moi, Dr Sam, m'invita-t-elle. C'est bon de sortir un peu de cette étouffante salle de tribunal.

— Nous ne devrions plus en avoir que pour un jour ou deux, dis-je en me glissant en face d'elle dans l'étroit box de bois.

— J'espère !

Le shérif Lens entra à ce moment, s'arrêtant au comptoir pour acheter un paquet de tabac à chiquer. Il nous aperçut et se dirigea vers nous pour bavarder.

— Quelle impression cela fait-il d'être juré ?

— Ça change.

— Vos patients apprendront ainsi à se passer de vous, ajouta-t-il avec un rire.

— Je souhaite que non.

Le shérif nous accompagna, Mrs Landsmith et moi, jusqu'au tribunal, puis nous salua d'un signe de la main et traversa le parking pour se rendre à la prison, une rue plus loin.

— C'est la voiture du juge Bailey, fit remarquer Mrs Landsmith en montrant une conduite intérieure noire Packard. On dit qu'il gagne bien sa vie pour un juge de petite ville.

— Il m'a impressionné pendant ce procès, avouai-je. Je n'avais jamais eu l'occasion de le côtoyer auparavant.

L'audience de l'après-midi s'ouvrit par une déclaration de l'avocat d'Aaron Flavor, un homme de Cudbury nommé Simmons. Il ne semblait pas mauvais dans sa partie bien qu'il y eût un je-ne-sais-quoi de trop routinier dans sa prestation, comme s'il estimait l'affaire déjà jugée. Je me demandais s'il pensait avoir gagné ou perdu, car moi, en tant que juré, je l'ignorais

toitement.

À la fin de son discours, Simmons appela à la barre son seul témoin, l'accusé lui-même. Aaron Flavor était un beau jeune homme aux cheveux blond-roux, le visage et les bras hâlés par un été passé à travailler aux champs. Il était resté assis aux côtés de son avocat pendant toute la semaine, changeant rarement d'expression. Même lorsque la veuve de la victime avait affirmé sous serment qu'Aaron avait souvent interrompu sa besogne pour venir lui parler, il avait à peine esquissé un sourire, comme s'il se rappelait les chaudes journées de juillet sous le soleil.

— Et maintenant, reprit Simmons en se frottant les mains, un geste nerveux dont il était coutumier, dites-nous, avec vos propres mots, ce qui s'est produit en ce lundi après-midi 23 juillet.

— Eh bien... commença Flavor en se grattant le front. J'étais aux champs depuis tôt le matin pour faire les foin. Il y avait juste moi et Walt – Mr Jostrow –, parce que l'autre garçon de ferme était malade ce jour-là.

— Vous habitiez dans la maison des Jostrow à cette époque.

— Exact. Je vivais là-bas depuis le printemps et j'aidais au ménage.

— Aviez-vous des relations d'une nature particulière avec Mrs Jostrow durant cette période ?

— Non, monsieur ! Elle était la femme de mon patron et c'est tout. Elle préparait les repas et parfois je lui donnais un coup de main pour la maison.

— Nous avons vu que Mrs Jostrow, la veuve de la victime, est une femme d'environ vingt-cinq ans – plus proche de votre âge que de celui de son mari –, et qu'elle est très séduisante. Nous avons entendu que, d'après certaines rumeurs, vous entreteniez des liens plus intimes avec elle. Ces bruits étaient-ils fondés ?

— Non, monsieur !

La voix d'Aaron Flavor s'éleva, ferme et forte ; j'observai cependant qu'il promenait la main avec fébrilité sur le bord de son siège en parlant, comme l'avait fait Mrs Jostrow. Maris et femmes s'empruntent souvent leurs tics, et je me surpris à me demander s'il en était de même pour les amants.

— Veuillez continuer votre récit de l'après-midi en question, je vous prie, Mr Flavor.

— J'étais dans la grange lorsque Mr Jostrow est arrivé des champs et a annoncé que des corbeaux avaient élu domicile sur une parcelle au nord. Il m'a ordonné d'aller chercher le fusil à la maison pour les chasser.

— Et vous avez obéi ?

— Naturellement.

— Mrs Jostrow se trouvait-elle dans la maison ?

— Oui.

— Avez-vous eu une conversation avec elle ?

— Pas que je me souviene.

Il essuya ses mains pleines de sueur sur son pantalon et lança un regard dans notre direction.

— Le fusil était-il chargé lorsque vous l'avez pris ?

— Non. J'ai mis deux cartouches de chevrotines dans le canon en retournant à la grange.

— Pourquoi ?

— Pour faire gagner du temps à Mr Jostrow. S'il voulait éloigner les corbeaux, il fallait que son fusil soit prêt.

— Que s'est-il passé lorsque vous avez atteint la grange ?

— Mr Jostrow était debout près de la porte. En entrant, encore ébloui par la lumière du soleil, je n'ai pas vu le petit tabouret pour traire les vaches qui traînait par terre. J'ai trébuché, j'ai essayé de me rattraper, et le coup est parti. Mr Jostrow a reçu la décharge en pleine poitrine. Je jure devant Dieu que je n'avais pas l'intention de le tuer.

— Ensuite, qu'avez-vous fait ?

— J'ai couru jusqu'à la maison prévenir Mrs Jostrow. Walt était dans un sale état, avec du sang partout. Le temps que nous arrivions, il était mort.

Le juge Bailey avait écouté le témoignage avec intérêt. Il se pencha alors en avant pour montrer au greffier que la carafe était vide. Manifestement, le vieux Tim Chaucer avait oublié de la remplir pendant l'interruption de séance. Il boitilla vers le banc du juge pour récupérer la carafe, suivi des yeux par toutes les personnes présentes dans le tribunal, et la porta jusqu'à la fontaine située à l'autre extrémité de la salle, en face du jury. Il fit jaillir l'eau du robinet, inclina la carafe sous le jet et la remplit aux trois quarts. Puis il clopina à nouveau vers le juge et la posa sur le plateau, à côté des trois verres.

— Excusez-moi, dit le juge Bailey. La gorge finit par s'assécher au fil des heures.

Je parcourus la salle du regard et remarquai que Bob Yale, le jeune médecin, avait pris place au dernier rang. Un instant, je crus qu'il était venu me transmettre un message urgent, mais il paraissait aussi passionné par les débats que tous les autres.

Mon attention se reporta à nouveau sur le juge Bailey qui semblait ignorer les questions de Simmons et avait saisi un des verres pour l'examiner par-dessus ses lunettes.

— ... Et ensuite, Mrs Jostrow a appelé le shérif, termina Aaron Flavor.

Le juge tourna son doigt sur le bord du verre et, apparemment, y détecta un éclat ou une fêlure. Il le remit sur le plateau et en prit un des deux autres. Puis, levant la carafe, il se servit un demi-verre d'eau.

— Le coup de feu était donc totalement accidentel ? demanda Simmons à l'accusé.

— Totalelement ! Je le jure !

Le visage d'Aaron Flavor se décomposa, comme s'il revivait l'affreux moment. J'en conclus alors qu'il était innocent ou excellent acteur.

Le juge Bailey porta le verre à ses lèvres et but.

Il fit une grimace et reposa le verre. Puis, tandis que je l'observais de mon siège, n'en croyant pas mes yeux, il crispa la main sur son cou et poussa un hurlement de douleur.

J'étais encore assez jeune pour sauter par-dessus la rambarde qui entourait le banc du jury, et c'est ce que je fis. Avant tout, j'étais médecin, et le juge Bailey avait besoin de moi. Un brouhaha avait envahi la salle d'audience lorsque j'arrivai près de lui, les deux avocats et Tim Chaucer sur mes talons. Je le rattrapai juste comme il glissait de son fauteuil et sentis la mortelle odeur d'amandes amères dans son haleine.

— Il a été empoisonné ! criai-je par-dessus mon épaule. Allez chercher du secours !

Le juge Bailey essaya de parler et, en approchant mon oreille de sa bouche, j'entendis très distinctement :

— ... gargouille...

L'instant d'après, je me rendis compte que je tenais un mort dans mes bras.

*

**

La confusion continuait de régner dans la salle, et il fallut plusieurs minutes pour rétablir l'ordre. Bob Yale m'avait rejoint auprès du juge.

— Qu'en pensez-vous, Sam ? Crise cardiaque ?

Je secouai la tête.

— Poison. Amandes amères. Ce qui signifie cyanure.

— Mon Dieu ! Dans l'eau ?

— Où, sinon ?

— Mais tout le monde a vu Tim Chaucer remplir la carafe à la fontaine ! Comment a-t-elle pu être empoisonnée ?

— Je vous dis ce qui s'est passé, pas *comment*.

Le shérif Lens se fraya un chemin jusqu'à nous à travers la foule.

– Vous attirez les cadavres comme le sucre les abeilles, Doc !

– Emmenez votre prisonnier et faites évacuer la salle, shérif. Nous avons un meurtre à élucider – beaucoup plus mystérieux que celui que nous étions en train de juger.

– Qui pouvait vouloir tuer le juge Bailey ?

– C'est ce qu'il nous faut découvrir.

On désigna un nouveau juge, le temps pour lui de constater le vice de procédure et de renvoyer les membres du jury. Quant à Aaron Flavor, il fut mis en détention préventive au lieu de continuer à bénéficier de la liberté sous caution. La veuve de la victime, Sarah Jostrow, parut accablée par cet acte de violence et elle fut conduite en larmes hors de la salle d'audience.

– Où en sommes-nous ? demanda le shérif Lens lorsque nous nous retrouvâmes enfin seuls. Vous m'avez déjà aidé à résoudre d'autres cas aussi extravagants, Doc, et j'ai sacrément besoin de vous pour celui-ci ! Mes électeurs réclameront mon scalp pour avoir laissé empoisonner un juge dans son propre tribunal.

Je me levai et contemplai les sièges vides.

– Il y a toujours la possibilité qu'il se soit empoisonné lui-même. Il a pu dissimuler quelques grains de cyanure dans sa main et les avaler avec de l'eau.

– Vous croyez sérieusement à cette hypothèse, Doc ?

– Non, admis-je. Autant que nous sachions, il n'avait aucune raison de se suicider. Et s'il en avait une, il aurait accompli son geste en privé. C'est très certainement un meurtre.

– Comment l'a-t-on tué ?

Je réfléchis un moment.

– Le cyanure existe sous trois formes : gazeuse, que certains États commencent à utiliser pour les exécutions ; liquide et incolore, appelée acide prussique, et cristallisée. Je pense que nous pouvons éliminer le gaz, le cyanure liquide semble le moyen le plus probable. Je sens encore l'odeur d'amandes amères dans le verre dont s'est servi le juge.

– Et la carafe ?

Je la reniflai et agitai négativement la tête.

– Je ne crois pas, mais il vaut mieux la faire analyser.

– Comment quelqu'un a-t-il pu empoisonner le verre ou la carafe ? D'après ce que vous m'avez dit, tout le monde regardait Chaucer quand il est allé chercher de l'eau, et tout le monde regardait le juge quand il l'a bue.

– Le juge a peut-être compris que Chaucer était le coupable. Son dernier mot a été *gargouille*.

- Vous pensez qu’il faisait allusion à Tim Chaucer ?
- À qui d’autre ?
- Interrogeons-le.

Nous trouvâmes Chaucer dans le petit bureau réservé au greffier. Il était penché sur un tiroir, en train de ranger des crayons et des bouts de papier qu’il empilait sur le dessus de la table, à côté d’une photo de lui pendant la guerre, en uniforme de sergent-chef.

Il leva la tête et déclara :

- Inutile de me le dire, je sais : je suis renvoyé.
- Pourquoi donc ?

– Maitland me déteste. Le juge Bailey était le seul ami que j’avais ici. Un vrai gentleman. C’est lui qui m’a confirmé dans mon poste lorsque les gens se sont mis à me traiter de drôles de noms dans mon dos.

– Comme « gargouille », Tim ? demandai-je.

– En effet. Pourquoi il faut avoir une belle gueule pour exercer ce boulot, je l’ignore !

– Comment le poison est-il arrivé dans l’eau, Tim ? questionna le shérif Lens.

– Aucune idée !

– L’y avez-vous mis ?

– Je viens de vous dire que le juge était mon ami.

– Mais peut-être avez-vous considéré qu’il ne l’était plus et l’avez-vous empoisonné.

– Non, non ! (Son cri se transforma en une sorte de plainte.) Allez-vous-en ! Laissez-moi seul !

Chaucer boitilla jusqu’au portemanteau.

– Vous voyez bien que je m’en vais. Ce n’est pas la peine de me pousser dehors.

Je posai une main amicale sur son épaule.

– Nous souhaiterions que vous restiez, Tim, si nous parvenons à résoudre ce mystère. Dites-moi : avez-vous senti une odeur d’amandes amères à un moment quelconque lorsque vous avez rempli la carafe ?

– Je ne sais pas à quoi ressemble une odeur d’amandes amères, répondit-il. Je ne sais même pas quelle est l’odeur d’une amande ordinaire. Je n’en ai jamais mangé.

– Avant de mourir, le juge a murmuré « gargouille ». Pensait-il à vous ?

– Non, pas lui ! Il ne m’appelait jamais ainsi ! Pour le juge, j’étais toujours Tim.

– Encore une chose. Avez-vous oublié de remplir la carafe pendant la

pause du déjeuner, avant la reprise de séance ?

— Non, je n'ai pas oublié. Je le faisais chaque fois que le juge me le demandait.

Le shérif Lens lui ordonna de demeurer à son poste de travail jusqu'à nouvel avis, et nous sortîmes dans le couloir.

J'aperçus ma collègue du jury, Mrs Landsmith qui bavardait avec Simmons, l'avocat de la défense.

— Quel terrible malheur ! s'exclama-t-elle en remuant tristement la tête. Et dire que cela s'est passé sous nos yeux !

— C'est aussi un malheur pour mon client, rétorqua Simmons. Le voilà enfermé dans une cellule jusqu'à ce que l'on décide de reprendre le procès. Je vais proposer que l'on prononce un non-lieu ou qu'il soit libéré sous caution.

— Vous avez peu de chances d'obtenir satisfaction, annonça le shérif Lens. Le jeune Flavor n'est pas marié et il ne possède aucune attache familiale dans la communauté. C'est un vagabond, et une fois qu'on lui aura permis de quitter la prison, on ne le reverra plus jamais.

Simmons fourra sa serviette sous son bras.

— J'espère que la justice aura un point de vue différent, shérif !

Tandis qu'il s'éloignait dans le couloir, Mrs Landsmith me demanda :

— Maintenant que nous avons été renvoyés, vous pouvez me l'avouer, Dr Sam. En faveur de quoi auriez-vous voté dans cette affaire ?

— En toute sincérité, je n'avais pas pris de décision.

— Je vais vous dire ce que je crois, continua-t-elle. Je crois que Mrs Jostrow a assassiné son mari et qu'Aaron Flavor endosse la responsabilité du crime. Durant toute la durée de son témoignage, elle a mâché du chewing-gum. Une femme qui mâche du chewing-gum en public ne m'inspire pas confiance.

— Vous avez peut-être raison – je veux dire, à propos de Flavor qui endosse la responsabilité du crime.

— À votre avis, comment le juge a-t-il été tué ? Tout le système d'alimentation en eau a-t-il été empoisonné ? J'ai peur de boire à la fontaine depuis le drame.

— Les fontaines sont sans danger.

Mon premier réflexe après que le juge Bailey eut expiré dans mes bras avait été de vérifier celle de la salle d'audience. L'eau était pure et il n'y avait aucune marque suspecte sur le robinet.

— Dieu merci ! s'écria Mrs Landsmith avant d'aller étancher sa soif à la fontaine la plus proche.

Notre autre juge – celui qui avait ajourné le procès – s'appelait Bruce

Maitland. C'était un homme ventripotent, extrêmement cordial et très engagé dans la politique locale. Tandis que le shérif Lens retournait à la prison s'occuper d'Aaron Flavor, je décidai de rendre une visite au juge Maitland dans son bureau au tribunal.

— Dr Hawthorne, quelle surprise ! dit-il en me saluant. Vous étiez membre du jury si je ne me trompe ?

J'opinaï de la tête.

— Ma seule occasion de remplir ce rôle dans cette ville. Je n'en aurai certainement jamais d'autre.

— Qui sait ? Northmont s'agrandit de jour en jour. Nous aurons besoin de davantage de médecins et aussi de jurés. Qu'est-ce qui vous tracasse ?

— La même chose que vous, j'en suis sûr. Le juge Bailey.

Son visage s'attrista.

— Pauvre homme ! Qui pouvait lui en vouloir au point de le tuer ?

— Je suis venu vous poser la même question.

— Il n'avait pas d'ennemis – excepté peut-être certains criminels qu'il a condamnés dans le passé. C'est notre lot à nous les juges. Cela fait partie de notre métier.

— J'ai bavardé avec le vieux Tim Chaucer. Il semble croire que vous allez vous passer de ses services maintenant que Bailey est mort.

— Ma foi, prétendre que j'éprouve de la sympathie pour lui serait mentir. Il est vraiment trop laid !

— Il a été blessé en se battant pour son pays.

— Et c'est la seule raison pour laquelle nous l'avons gardé aussi longtemps. (Il choisit avec soin un cigare dans la boîte de havanes posée sur sa table et l'alluma.) J'espère que le shérif fait une enquête sur son rôle possible dans la mort de Bailey.

— Tim jure qu'il n'y est pour rien.

— Mais il a rempli la carafe, n'est-ce pas ? Il est le seul à avoir pu l'empoisonner.

— Nous ignorons si la carafe était empoisonnée. En fait, elle ne l'était probablement pas.

Maitland prit un air étonné.

— Mais...

— Peut-être Bailey a-t-il été tué d'une autre façon et le poison introduit dans son verre lorsque tout le monde s'est précipité autour de lui sur l'estrade.

L'hypothèse était séduisante, mais je la savais fausse. J'avais été le premier à saisir le verre et à le renifler avant que quiconque n'arrive.

Cependant, Maitland paraissait tellement stupéfait que j'insistai.

— Vous aussi, vous êtes monté sur cette estrade quand vous avez déclaré la procédure nulle.

— Me soupçonnez-vous d'avoir assassiné mon vieil ami ? Je me trouvais dans mon bureau au moment des événements.

— En expirant, il a prononcé le mot *gargouille*. Avez-vous une idée de ce qu'il voulait dire ?

— Non, à part une allusion à Tim Chaucer.

— Il ne l'a jamais appelé ainsi, et ce n'est pas aux portes de la mort qu'il l'aurait fait.

— Vous l'avez peut-être mal compris. Il aura voulu dire autre chose.

— Non, il a dit *gargouille*. Il y en a quatre au sommet de ce bâtiment comme vous savez.

— Oui. Une à chaque angle. Bailey et moi, nous nous sommes fait prendre en photo avec l'une d'elles lorsqu'on les a descendues pour les rénover, l'été dernier.

— Je m'en souviens.

Le juge Maitland se leva, me signifiant la fin de notre entretien.

— Revenez quand il vous plaira, Dr Hawthorne. Et prenez un cigare.

Je ne fume pas le cigare. (Je m'arrêtai sur le seuil.) Renverrez-vous Tim Chaucer ?

Le juge Maitland soupira.

— J'en ai peur.

Je sortis et restai quelques instants à contempler les gargouilles du tribunal. Elles représentaient quatre horribles bêtes, le cou allongé et la gueule béante afin d'évacuer l'eau de pluie. Les conduits avaient été bouchés lors des travaux de l'été précédent parce que les gens s'étaient plaint de la puissance des jets que les gargouilles déversaient pendant les orages. À présent, des gouttières récoltaient l'eau qui était canalisée jusqu'au sol dans des tuyaux. Les bêtes fabuleuses se contentaient désormais de jouer un rôle décoratif et de nous rappeler avec nostalgie les temps anciens.

Comme j'étais debout, le nez en l'air, le shérif Lens traversa la rue pour venir me rejoindre sur le trottoir.

— Fichtre alors, Doc, je viens juste de recevoir un coup de téléphone du bureau central de la police. Ils suggèrent de prendre les choses en main si je ne parviens pas à me débrouiller tout seul !

— Calmez-vous, shérif. Vous les connaissez. Après tout, la mort d'un juge par empoisonnement, dans sa propre salle d'audience et en plein procès, a de quoi enflammer les esprits. Vous ne réussirez pas à limiter l'affaire à

Northmont. Demain matin, elle fera la une des journaux de Boston, et même de New York.

— Mais c'est ma ville ! Mon enquête !

— Faisons en sorte qu'elle le demeure. Si nous pouvons élucider ce mystère dans les heures qui suivent, tout le monde sera content.

Il me jeta un coup d'œil perplexe.

— Comment ça, Doc ? Vous savez comment le juge a été empoisonné ?

— Non, pas encore. Mais je sais qu'il a cherché à me dire quelque chose à propos de l'une de ces gargouilles. Y a-t-il un moyen de les examiner de plus près ?

Non, sauf si vous voulez escalader le toit. Vous vous souvenez de l'an dernier ? On a eu un mal de chien à les descendre pour les nettoyer.

— En effet. Cependant, la pente du toit ne me semble pas trop raide. Un jeune homme agile pourrait les atteindre sans difficulté.

— Vous pensez à vous, Doc ?

— À Bob Yale, avec moi derrière lui pour le retenir s'il glissait.

J'appelai Bob à son cabinet, et il arriva aussitôt. Par bonheur, la belle saison épargnait ses patients et les miens. Mais lorsqu'il vit le toit du tribunal, il hésita.

— Vous voulez que nous grimpons là-haut, Sam ?

Oui. Il y a quelques années, cela ne vous aurait pas posé de problème. Imaginez que vous êtes toujours un gamin ; j'attacherai une corde à votre ceinture, vous ne risquerez pas de tomber.

Il se mit à rire.

— Nous encorder comme des alpinistes ! Si je monte, je veux que vous soyez juste derrière moi.

— D'accord.

— Que vous attendez-vous à trouver dans ces gargouilles ?

— Je l'ignore. Bien qu'elles aient été bouchées l'an dernier, elles peuvent encore cacher quelque chose.

Il leva la tête vers le toit.

— Faudra-t-il que nous les inspections toutes les quatre ?

— Pas si la chance nous sourit.

Il ôta son veston et roula les manches de sa chemise.

— Allons-y, Sam. Par laquelle commençons-nous ?

Je réfléchis quelques secondes, puis répondis :

— Bailey s'était fait photographier à côté de l'une d'elles. Nous devrions être en mesure de la situer grâce à l'arrière-plan du cliché. C'est par celle-ci que nous commencerons.

Sur la photo, nous devinâmes l'entrée principale du tribunal, un peu sur la droite. Par conséquent, la gargouille posée sur le sol, entre Bailey et Maitland, était celle du coin gauche lorsque l'on se tient en face du bâtiment. Et une fois sur le toit, c'est vers elle que nous nous dirigeâmes. Bob Yale s'était noué une corde autour de la taille et en avait attaché l'autre bout à l'une des grosses cheminées, mais pour dire la vérité, l'aventure présentait peu de danger.

— J'ai connu des pommiers plus récalcitrants, me lança-t-il comme il se laissait glisser le long du toit.

— Faites attention lorsque vous serez sur le bord. Je ne veux pas qu'il arrive malheur au seul autre médecin de Northmont.

Il enfourcha la gargouille et se mit à tâter les cavités du monstre de pierre.

— Que suis-je supposé chercher ?

— On a obstrué les conduits pour éviter que l'eau ne coule.

— Oui, avec du ciment !

— Oh !

— Impossible d'y passer la main, Sam. (Il se contorsionna pour exercer une pression plus forte, mais le bouchon résista.) Il faudrait descendre la gargouille jusqu'au sol et la percer à coups de pioche.

Debout près de la cheminée, tout en retenant fermement la corde, je me demandais si nous ne perdions pas notre temps. Je voyais les gens dans la rue en bas qui nous regardaient en pointant le doigt, et je me sentais un peu ridicule.

— Essayez la gueule, criai-je à Bob Yale.

— Comment ?

— Essayez la gueule. On a scellé l'entrée du conduit avec du ciment, mais vous devriez pouvoir introduire le bras dans la gueule.

Il se coucha sur le cou de la gargouille, et je priai qu'elle supporte son poids.

— J'ai trouvé quelque chose ! s'exclama-t-il.

Sa main jaillit de la gueule du monstre avec un paquet. Je soupirai de soulagement ; peut-être mon idée n'était-elle pas aussi folle, après tout.

Je tirai sur la corde et il remonta la pente à quatre pattes pour me rejoindre à côté de la cheminée. Dans ses doigts, il serrait un paquet assez épais, enveloppé dans de la toile cirée et solidement ficelé.

— La machine à voyager dans le temps du juge Bailey, dis-je en faisant sauter l'objet dans ma paume. Il croyait probablement qu'on ne le retrouverait pas avant que les gargouilles ne subissent un nouveau

nettoyage.

— Qu'y a-t-il à l'intérieur? demanda Yale.

— Regagnons le plancher des vaches et ouvrons-le.

Le shérif Lens penché au-dessus de nous, nous déballâmes délicatement notre découverte. Elle contenait des papiers, des documents légaux prouvant que Bailey et Maitland avaient investi en secret de l'argent dans un bar clandestin de Boston.

— Ça par exemple! rugit le shérif. Qui aurait pensé ça d'eux!

Bob Yale me regarda.

— Un mobile pour un meurtre?

Je haussai les épaules.

— Possible. Manifestement, Bailey avait des remords de conscience pour confier ces papiers en forme de confession à la postérité. Allons voir le juge Maitland.

— Avez-vous encore besoin de moi? s'enquit Yale.

— Non. Vous vous êtes conduit magnifiquement sur ce toit.

— Je me demande simplement où ils auraient déniché un médecin si nous étions tombés tous les deux, Sam.

*

**

Le juge Maitland m'écouta d'un air méprisant tandis que je lui expliquais ce que nous avions découvert dans la gueule de la gargouille. Lorsque j'eus fini, il dit:

— De toute évidence, Bailey avait le sentiment de mal agir en investissant dans ce club. Moi, non. Un juge peut placer son argent comme tout un chacun. Détenir des parts d'un restaurant à Boston n'est pas en contradiction avec mes devoirs juridiques à Northmont.

— Ce n'est pas un restaurant, juge Maitland, mais un bar clandestin, ouvert en violation de la loi.

— Si Al Smith est élu président, cela pourrait changer.

— Je ne suis pas venu ici pour discuter de politique. J'aide le shérif Lens à enquêter sur un meurtre.

— Et vous croyez que j'ai tué Bailey pour que nos entreprises demeurent secrètes? (Il se mit à ricaner à cette idée.) D'abord, je ne considère pas que je fais quelque chose de répréhensible. Ensuite, j'aimerais que vous me disiez comment j'aurais pu empoisonner l'eau de Bailey alors que je ne me trouvais même pas dans la salle d'audience à ce moment-là.

Je dus admettre qu'il avait marqué un point. Bailey était mort avec le mot

gargouille sur les lèvres, mais peut-être cela n'avait-il aucun rapport avec le meurtre. Peut-être ses ultimes pensées avaient-elles été pour le coupable secret dont il avait livré les preuves aux générations futures.

— Bon, dis-je en marchant vers la porte. Nous en reparlerons plus tard.

— Hawthorne...

— Oui ?

— Qu'allez-vous faire avec ces papiers ?

Je me retournai et le dévisageai. Le masque était tombé. C'était un homme dévoré par la peur qui me regardait.

— Je vais y réfléchir, déclarai-je. Je n'ai pas encore décidé.

Des groupes de curieux s'étaient formés devant le tribunal. Je suppose qu'ils m'avaient vu sur le toit avec le Dr Yale et se demandaient ce qui se passait. April, mon infirmière, m'aperçut et courut vers moi.

— Dr Sam, venez vite ! Le shérif Lens a trouvé quelque chose !

Je la suivis sans lui poser la moindre question. Lens m'attendait dans son bureau, et ce qu'il me montra n'aurait pu me surprendre davantage.

— Reniflez ça, Doc, dit-il en me tendant une petite fiole contenant un liquide incolore.

— Acide prussique, constatai-je. D'où vient ce flacon, shérif ?

— D'une poubelle dans la rue. Je marchais derrière Simmons, l'avocat, et je l'ai vu l'y jeter.

— Très intéressant.

— Croyez-vous que Simmons soit le coupable ? fit April. Pourtant, il ne s'est jamais approché du juge, n'est-ce pas ?

— Nous l'interrogerons à ce sujet, répondis-je. Mais d'abord, j'ai une autre suggestion qui pourrait accélérer la résolution de cette affaire. Je souhaiterais que l'on procède à une reconstitution du crime dans la salle d'audience, ce soir même.

— Pardon ?

— Vous m'avez entendu, shérif. Je veux que vous réunissiez les avocats, l'accusé et autant de jurés et de spectateurs que possible, et que tout se déroule exactement comme cet après-midi, y compris l'allée et venue de Tim Chaucer avec la carafe.

Vous comptez résoudre l'énigme ce soir, Doc ? Nous expliquer comment le juge Bailey a été tué ?

Si la chance est avec moi...

— D'accord. Quand il s'agit de crimes impossibles, c'est vous l'expert, Doc. Mais même si je réussis à rassembler tous ces gens, il nous manquera le personnage principal.

- Le juge Bailey.
- En effet. Je ne peux pas vous apporter son cadavre.
- Peut-être parviendrai-je à convaincre le juge Maitland de jouer son rôle.
- Maitland !
- Je hochai la tête.
- Que tout le monde soit là à huit heures, shérif...

*

**

À huit heures précises, je m'installai à ma place sur le banc des jurés, à côté de Mrs Landsmith. Presque tous avaient répondu à la convocation : les jurés, Tim Chaucer, l'avocat de l'accusation, Aaron Flavor, Simmons, son défenseur, la veuve de la victime, la plupart des spectateurs et même Bob Yale qui occupait un siège dans le fond, comme il l'avait fait l'après-midi. Seul le fauteuil du juge restait vide, mais soudain, Tim Chaucer se dressa pour annoncer l'arrivée de Son Honneur, le juge Maitland.

Nous nous levâmes tandis que Maitland faisait son entrée en balayant la salle du regard. Puis il déclara :

— J'ai accepté de me prêter à ce simulacre uniquement parce que l'on m'a assuré qu'il pourrait en résulter la solution du terrible crime qui a eu lieu ici cet après-midi. Quoi qu'il en soit, nous sommes toujours dans un tribunal et je ne tolérerai aucune extravagance qui risquerait d'avoir une quelconque influence sur le second procès de l'accusé. (Il se tourna vers nous, les jurés, et dit :) À vous, Dr Hawthorne.

Je quittai le banc du jury pour ouvrir la séance. Il ne m'avait pas été facile de persuader Maitland, et seul le fait que je détenais les « documents » de la gargouille me donna suffisamment de poids pour exiger sa présence. À présent que ses yeux froids étaient braqués sur moi, je me demandais si cette démarche avait été des plus sages.

Je commençai en montrant la fiole de poison que Simmons avait jetée dans une poubelle, selon le témoignage du shérif Lens.

— Ceci, mesdames et messieurs, est l'arme qui a été utilisée pour assassiner le juge Bailey, dans cette salle, il y a quelques heures à peine. De l'acide cyanhydrique – ou pour parler plus communément, de l'acide prussique.

Mal à l'aise, Tim Chaucer se tortillait derrière sa table, regardant du coin de l'œil la carafe vide.

— Auriez-vous l'amabilité de nous raconter, Mr Simmons, comment cette

fiole est entrée en votre possession ?

Le petit homme bondit sur ses pieds.

— Non, monsieur ! Je n'ai rien à dire !

— Merci, Mr Simmons. (Je me tournai vers le juge Maitland.) Maintenant, avec votre permission, je me propose d'expliquer comment le juge Bailey a pu être empoisonné au vu d'une foule de témoins.

— J'espère que votre démonstration n'aura pas pour résultat de faire de moi la seconde victime, fit Maitland d'un air sinistre.

— Vous n'avez rien à craindre, répondis-je, croisant les doigts pour que ce soit vrai. À présent, si le témoin veut bien prendre la même place que cet après-midi, nous allons procéder à la reconstitution.

Lorsque Aaron Flavor fut assis dans le fauteuil au banc des témoins et Simmons debout en face de lui, je continuai :

— Tim, veuillez prendre la carafe et la remplir comme précédemment.

Tim Chaucer se leva à contrecœur et avança vers l'estrade. Il tendit une main tremblante vers la carafe vide posée sur le plateau avec trois verres comme si elle allait le mordre. Puis il la saisit et trottina jusqu'au fond de la salle, vers la fontaine. Tous les yeux étaient fixés sur lui, exactement de la même manière qu'auparavant. Il remplit la carafe avec soin et, regagnant l'estrade, la mit sur le plateau.

— Merci, Tim, fis-je. Vous avez tous vu, mesdames et messieurs. Aurait-il eu la plus petite occasion d'empoisonner cette carafe à votre insu ?

— Non ! lança le shérif Lens du premier rang. D'ailleurs, il a été prouvé qu'il n'y avait pas de poison dans la carafe, mais seulement dans le verre.

— Je m'en doutais. Mais comment le verre a-t-il été empoisonné, et par qui ? Par le juge Bailey lui-même ? Non, il ne s'agit pas d'un suicide. Pourtant, *personne*, sauf Bailey, n'a pu empoisonner le verre après qu'il y eut versé de l'eau. Nous sommes devant une impossibilité, à moins que... (Je laissai ma phrase en suspens tout en débouchant la fiole et l'approchant du plateau.) À moins que le poison n'ait déjà été dans le verre.

Le juge Maitland m'observait, les yeux écarquillés, tandis que je vidais le contenu de la fiole dans le verre le plus proche de lui. Le liquide en couvrait à peine le fond.

— Invisible, même à un mètre, et si Bailey l'a remarqué, il aura cru que c'était un peu d'eau – un glaçon fondu, peut-être.

— Mais... ! s'écria le shérif.

— Le juge Bailey n'a rempli le verre qu'à moitié, de sorte que le poison a conservé une concentration mortelle. Et quand il en a senti l'odeur, il était trop tard.

– Alors, n’importe qui a pu empoisonner le verre durant l’interruption de séance de midi, dit Maitland, inquiet que j’oriente les soupçons vers lui.

– Oui, n’importe qui, acquiesçai-je. Voilà pourquoi il est si important que Simmons nous apprenne où il a obtenu cette fiole.

L’avocat roula des yeux affolés vers l’assistance. J’attrapai la carafe et remplis à demi le verre, comme le juge Bailey. Ensuite, je passai devant Simmons et pointai le doigt sur une femme du premier rang.

– Le poison était à vous, Mrs Jostrow, n’est-ce pas ?

– Je...

Elle essaya de parler, mais aucun son ne sortit de sa bouche, puis elle se dressa, comme si elle cherchait à s’enfuir. Le shérif Lens réagit aussitôt et, en moins d’une seconde, fut à côté d’elle.

– Simmons a trouvé le poison et vous l’a pris, n’est-ce pas ?

L’avocat se mit à protester, mais Sarah Jostrow l’interrompit.

– C’est vrai. J’ai voulu me suicider après la mort de Walt. Mr Simmons a découvert le poison et me l’a pris. Mais je jure qu’il n’est pour rien dans l’assassinat du juge !

– Je sais, répondis-je. J’ai montré comment le poison avait pu être versé dans le verre de Bailey, cependant, combien d’entre vous se rappellent la succession exacte des événements qui se sont déroulés cet après-midi ? Voyez-vous, le poison aurait pu se trouver dans le verre du juge, mais ce n’était pas le cas. Bailey a examiné un des verres, a constaté qu’il était fêlé et l’a mis de côté. Le verre dont il s’est servi – celui qui contenait le poison – était l’un des deux autres restant sur le plateau. L’un des verres proches de la barre des témoins.

Aaron Flavor s’était tourné vers moi pendant que je parlais.

– Insinuez-vous que le poison m’était destiné ?

– Oui, Mr Flavor. Et c’est vous qui l’avez versé. Au moment où tous les regards étaient dirigés vers Tim Chaucer qui remplissait la carafe, vous avez discrètement vidé la fiole dans le verre. Vous aviez l’intention de boire ce poison. Cependant, lorsque Bailey a pris votre verre, vous n’avez rien dit. Pourquoi, Mr Flavor ? Je suppose que, l’espace d’une seconde, vous avez songé au vice de procédure et à la liberté. Il demeurerait toujours l’espoir que l’on ne vous rejuge pas. Bailey a bu le poison que vous vous étiez préparé pour vous, et vous avez gardé le silence.

– C’est absurde ! s’exclama l’accusé. Où me serais-je procuré cette fiole ?

– Vous en possédiez une et Sarah aussi. La raison est évidente : un pacte de suicide si on vous déclarait coupable.

– Elle ne s’est jamais approchée de lui ! protesta le shérif Lens. Comment

lui aurait-elle donné une fiole de poison ?

— Ainsi qu’une de mes collègues jurés me l’a fait observer, Sarah Jostrow mâchait du chewing-gum pendant qu’elle témoignait. Pour ma part, j’ai remarqué qu’Aaron Flavor caressait de la main le bord de son siège, imitant le geste que Mrs Jostrow avait fait. Elle a collé la fiole sous le fauteuil avec du chewing-gum et Flavor l’a récupérée. Pendant que nous regardions Chaucer remplir la carafe, Flavor a versé le poison dans le verre le plus proche de lui – et a laissé mourir le juge Bailey à sa place. Pas étonnant que Mrs Jostrow ait été si bouleversée par la mort du juge ; elle avait compris ce qui s’était passé.

— Ce pacte de suicide constitue une forte présomption de culpabilité pour la mort de Walt Jostrow. Il pourra être utilisé comme preuve dans le second procès.

— Il n’y aura pas de second procès ! hurla Aaron Flavor en avalant le demi-verre d’eau avant que quiconque ait pu bouger.

Toutes les personnes présentes dans la salle restèrent pétrifiées sur leur chaise, attendant que le poison fasse sa seconde victime. Mais je secouai la tête et arrachai le verre de la main de Flavor.

— Vous n’échapperez pas aussi aisément à la justice, Aaron. J’avais remplacé le contenu de la fiole par de l’eau.

*

**

Le second procès a bien eu lieu, conclut le Dr Sam Hawthorne, mais, cette fois, je n’ai pas fait partie du jury. Aaron Flavor a été reconnu coupable du meurtre de Walt Jostrow et condamné à une peine de prison à vie. L’affaire en est restée là, et on ne l’a jamais jugé pour avoir laissé Bailey boire le poison qu’il se destinait. Quant à Mrs Jostrow, elle changea d’avis pour le suicide... Vous me quittez déjà ? Un autre petit verre avant que vous ne partiez ? Et revenez me voir, je vous raconterai l’inauguration de l’hôpital de Northmont, et les circonstances qui ont conduit le Dr Bob Yale à en devenir le premier patient.

Le diable dans le moulin

Le Dr Sam Hawthorne remplit nos verres et s'enfonça dans son fauteuil.

— Aujourd'hui, je vais vous raconter ce qui est arrivé quand nous avons inauguré le nouvel hôpital des Pèlerins de Northmont en mars 1929. À cette époque, j'exerçais dans cette ville depuis sept ans, et l'idée d'avoir un hôpital bien à nous me comblait à la fois de joie et d'étonnement. Le Dr Bob Yale qui s'était installé à Northmont l'année précédant l'ouverture de l'établissement s'était vu offrir un poste dans l'équipe médicale. On m'en avait proposé un à moi aussi, mais j'avais répondu que je préférais m'en tenir à ce que j'étais : un bon vieux médecin généraliste. Cependant, l'ironie du sort a voulu que je sois appelé à l'hôpital, moins d'une semaine après son inauguration, pour enquêter sur l'un des crimes les plus étranges qu'il m'ait jamais été donné de rencontrer. C'était comme une histoire écrite par monsieur Chesterton, et s'il l'avait fait, je ne doute pas qu'il l'aurait intitulée *Le diable dans le moulin*.

*

**

Le 4 mars, Herbert Hoover prêtait serment en tant que trente et unième président des États-Unis. Le lendemain, l'hôpital des Pèlerins ouvrait ses portes pour la première fois. Il était situé à l'entrée de la ville, sur un terrain qui avait appartenu à la famille Collins depuis des générations. Lorsqu'elle en fit don pour la construction de l'hôpital, elle n'exigea qu'une chose : que l'on conserve le vieux moulin à vent hollandais bâti sur la propriété.

Les gens sont étonnés de voir des moulins à vent en Nouvelle-Angleterre, mais il en reste quelques-uns. On en croise un à Cape Cod, sur la route de Princetown, et je crois que celui de Northmont tient toujours debout. Lorsque les personnes traversant la ville posent des questions à propos de notre moulin, on leur rappelle que les Pèlerins qui avaient débarqué en Amérique étaient passés par les Pays-Bas, et que le compagnon du *Mayflower*, le *Speedwell*, était parti de Hollande avant d'être obligé de faire demi-tour. J'imagine que c'est pour cette raison que le moulin des Collins a été surnommé le « Moulin des Pèlerins », bien que, pour dire la vérité, il ait été construit au milieu du dix-neuvième siècle et n'ait donc

aucun rapport avec les colons.

Toujours est-il qu'il avait de l'allure, dressé devant l'hôpital. Ses quatre ailes de bois tournaient lentement lorsque le vent soufflait, même si le moulin ne servait plus depuis longtemps. À l'intérieur avait été aménagée une salle de dimensions respectables où était présentée une exposition sur l'histoire de Northmont. Le corps du moulin lui-même était en moellons, ce qui contribuait à lui donner le style ancien de l'époque des Pèlerins. Certaines pièces du mécanisme dont le train d'engrenages étaient toujours en place au sommet de la tour. Je levai le nez pour les admirer alors que je visitais le monument avec April, mon infirmière, et une cinquantaine d'invités d'honneur.

— Ce moulin a-t-il jamais fonctionné ? demandai-je à April.

— Oui, je suppose, longtemps avant ma naissance. (Elle me fit un sourire en coin.) On prétend que le père de Randy Collins a caché une fortune en pièces d'or quelque part à l'intérieur, mais personne ne l'a jamais trouvée.

— Si vous croyez à cette histoire, moi je vais vous raconter celle des petits bonshommes verts. Randy Collins n'est pas du genre à abandonner ce qui lui appartient. Lorsqu'il a fait don du terrain et du moulin, il devait avoir la certitude absolue qu'il n'y avait ni or ni quoi que ce soit d'autre.

— Vous avez raison, acquiesça-t-elle.

Nous visitâmes l'exposition, puis nous quittâmes le moulin pour gagner l'hôpital lui-même par l'allée d'accès, incurvée et légèrement en pente. C'était un large bâtiment d'un étage avec deux ailes sur l'arrière. D'aucuns avaient ironisé à l'idée d'un hôpital de quatre-vingts lits à Northmont, mais la municipalité avait songé à l'avenir, et il ne faisait pas de doute que la région était en pleine expansion. Évidemment, tous les lits n'étaient pas encore occupés, aussi l'hôpital ne fut-il ouvert qu'avec un nombre limité de médecins et d'infirmières ; cependant, malgré cela, il y avait un problème, et comme April et moi approchions de l'entrée, le problème avança vers nous pour nous accueillir.

Il s'appelait Lincoln Jones. Il était le premier médecin noir qu'aucun habitant de Northmont eût jamais vu.

Ce n'était une période favorable pour les Noirs ni dans le Nord ni dans le Sud. Le Ku Klux Klan avait repris de l'activité et j'avais entendu dire qu'une croix avait été brisée, un mois auparavant, dans une autre partie de l'État. Mais Lincoln Jones était un bon médecin, un jeune homme qui avait choisi de se spécialiser dans les maladies infantiles. Les spécialistes étaient rares à cette époque et, à mon avis, nous devions remercier le ciel d'en avoir un à Northmont.

Le Dr Bob Yale se tenait à côté de Lincoln Jones pour nous saluer.

— Bienvenue à l'hôpital des Pèlerins, Dr Sam. Qu'en dites-vous ?

— L'exposition du moulin est très intéressante. À présent, je vais jeter un coup d'œil à l'hôpital.

— Vous connaissez le Dr Jones ?

Je serrai la main de l'homme noir. Il était grand et beau garçon, probablement âgé d'une trentaine d'années comme moi.

— Nous nous sommes croisés l'autre jour, mais nous n'avons pas eu l'occasion de parler. J'espère que vous trouverez notre communauté agréable, Dr Jones.

— Appelez-moi Lincoln, dit-il avec un sourire. J'ai l'impression que nous serons souvent amenés à travailler ensemble.

— C'est mon vœu le plus cher.

Tandis que Lincoln Jones bavardait avec April, j'entraînai Bob Yale à l'écart.

— Toujours des problèmes à cause de lui, Bob ?

— Rien que nous ne puissions régler. L'administrateur, le Dr Seeger, a reçu quelques coups de téléphone se plaignant de la présence d'un médecin noir. Vous voyez le genre. Mais je crois que les choses finiront par se tasser.

Je hochai la tête et entrai avec lui dans le hall de l'hôpital. Il était décoré avec goût ; quelques tableaux bucoliques ornaient les murs et le bureau des admissions, le faisant ressembler à la réception d'un hôtel. J'aperçus le Dr Seeger et son crâne chauve derrière le comptoir. Seeger, soixante ans, était un homme d'affaires d'abord, et un médecin ensuite. Je ne l'aimais pas beaucoup, pourtant je devais admettre que, sans son intervention, jamais Randy Collins n'aurait accepté de céder le terrain pour la construction de l'hôpital.

— Qu'en pensez-vous, Dr Sam ? demanda-t-il.

— Je pense que c'est un magnifique début. Avec un hôpital de cette taille, vous pourrez soigner les malades de trois comtés.

Seeger eut un rire sans joie.

— Il le faudra si nous voulons couvrir les frais généraux. C'est une entreprise coûteuse, surtout avec quatre-vingts lits vides.

Randy Collins et sa femme Sara Jane arrivèrent du premier étage par l'escalier. Rencontrer Randy n'était pas un plaisir – ses larges épaules carrées et son air menaçant étaient redoutés lors des réunions du conseil municipal où il était connu pour ergoter la moitié de la nuit sur une résolution mineure. En revanche, Sara Jane était un vrai régal pour les yeux : mince, belle, simple, blonde, sans jamais un cheveu de travers. J'aurais pu rester à la

contempler toute la journée et rêver d'elle toute la nuit. Randy et elle promenaient leurs silhouettes familières dans tous les événements mondains de Northmont.

Randy était un homme de quarante ans, conservateur, et affichait des idées très arrêtées.

Je ne peux pas dire que j'approuve tous ces nouveaux machins, lança-t-il à Seeger, mais je n'ai pas à les approuver. Tout ce que l'on me demandait, c'était d'offrir le terrain.

— Laissez-moi vous montrer notre salle d'opération, proposa le Dr Seeger en le conduisant au bout du couloir du rez-de-chaussée.

— Les salles d'opération, ce n'est pas pour moi, décida Sara Jane en restant avec moi.

Elle avait une bonne dizaine d'années de moins que son mari et cela, ajouté à sa spontanéité, avait donné naissance aux habituelles rumeurs, courantes dans les petites villes. Certaines des femmes plus âgées l'avaient même surnommée la « vamp », un mot qu'elles avaient découvert en lisant les revues de l'époque.

— Pour moi non plus, dis-je. Je ne suis qu'un médecin de campagne.

Soudain, elle me tira par le bras.

— Flûte ! Voici Isaac Van Doran ! Je ne veux pas le voir.

Je la poussai dans un couloir avant que Van Doran ne nous aperçoive. Le jeune homme, qui avait plus de muscles que de cervelle, possédait l'unique pompe à essence de Northmont. On l'avait vu un jour dans la décapotable de Sara Jane, et toutes les commères s'étaient mises à jacasser ; mais Sara Jane avait juré qu'il vérifiait seulement la direction du véhicule.

— Qu'avez-vous contre Van Doran ? demandai-je avec un sourire..

— Randy et lui ne s'entendent pas. Lorsque Randy va chercher de l'essence, ils se parlent à peine.

— Et vous ne voulez pas inquiéter votre mari.

— Randy est très gentil avec moi.

En disant cela, elle battit des cils, et je songai en moi-même qu'elle allait trop au cinéma. Puis tout à coup, elle sortit une flasque de whisky, coincée dans l'ourlet de son bas.

Nous avons atteint l'extrémité du couloir et nous fîmes demi-tour. Je perçus une sorte de remue-ménage dans le hall et me demandai ce qui se passait.

— C'est probablement mon mari, soupira Sara Jane d'un air résigné, mais nous nous rendîmes compte rapidement qu'il ne s'agissait pas de lui.

Une femme vêtue de haillons, en qui je reconnus Mabel Foster de Hill

Road, s'était jetée sur le Dr Jones et pointait sur lui un doigt nouveau.

— Débarrassez-vous de cet homme! hurlait-elle. C'est un suppôt de Satan! S'il reste ici, le diable en personne viendra!

Ces paroles me firent froid dans le dos, non pas pour Lincoln Jones ou l'arrivée de Satan, mais pour cette pauvre créature à l'esprit dérangé. Je la soignais de temps en temps, l'écoutant sans ciller clamer ses pouvoirs psychiques. Mais là, devant le nouveau médecin noir, une haine nourrie par des générations avait rejailli à la surface.

Heureusement pour tout le monde, April se précipita vers elle et la calma avec des mots de réconfort tout en la conduisant vers la porte. Le Dr Seeger prit le parti d'en rire.

— Est-ce vous qui lui avez monté la tête, Randy? dit-il à Collins.

— Non! répondit le mari de Sara Jane, visiblement secoué. Il est dommage que cet incident soit venu gâcher l'inauguration. Souhaitons que les pouvoirs de Mabel n'existent que dans son imagination!

— J'en suis sûr, déclara Lincoln Jones avec un sourire. Ces choses ne m'émeuvent plus, et j'espère qu'elles n'émeuvent personne d'autre. J'ai appris à vivre avec depuis longtemps.

April nous rejoignit après quelques instants.

J'ai réussi à la remettre dans sa carriole et à la faire rentrer chez elle, annonça-t-elle. Cette femme devrait être enfermée, Dr Sam!

— Parfois, elle est aussi saine d'esprit que vous et moi. J'aimerais être mieux équipé pour l'aider.

Nous quittâmes l'hôpital peu après. Je ne montai pas au premier étage ce jour-là, mais peu importait. Au cours de la semaine, j'allais y passer un bon moment.

*

**

Le téléphone sonna tard ce dimanche soir, vers minuit. L'hôpital des Pèlerins était ouvert depuis cinq jours et l'on murmurait en ville qu'il serait peut-être temps d'y admettre un premier patient. Une fermière avait accouché chez elle, comme pour ses trois autres enfants, et un homme qui s'était cassé la jambe avait insisté pour être transporté dans le vieil hôpital du comté voisin, « où, disait-il, il était connu ».

Aussi, quelle ne fut pas ma surprise d'entendre la voix de Bob Yale au bout du fil, me parlant d'un ton proche de la panique.

— Venez vite à l'hôpital, Sam. On a besoin de vous.

— Que s'est-il passé? demandai-je. Un accident de train?

C'était la première idée qui m'était venue à l'esprit.

— Un incendie. Je vous raconterai de vive voix.

L'hiver s'était réveillé cette nuit-là, et cinq centimètres de neige couvraient le sol. Ce n'était pas exceptionnel pour un 10 mars, mais le ciel nous avait déjà gâtés en nous accordant une relative douceur, et je m'étais imaginé que nous en avions fini avec la neige. En approchant de l'hôpital, je vis des lanternes rotatives sur la route et le camion des pompiers garé devant le moulin. Le bâtiment lui-même ne semblait pas endommagé et les ailes garnies de toile tournaient lentement dans la brise nocturne.

Bob Yale courut vers ma voiture ; ses mains et ses bras étaient bandés.

— Que vous est-il arrivé ? m'enquis-je.

— Je me suis brûlé. Rien de grave.

— C'est donc vous le premier patient de l'hôpital !

Ma remarque ne le fit pas rire et son regard s'assombrit lorsqu'il me répondit :

— Non. Randy Collins a été grièvement brûlé. Nous ne savons pas s'il survivra.

La lueur rouge des lanternes des pompiers se reflétait sur son visage.

— En regagnant ma voiture après avoir terminé mon travail, il y a une heure, j'ai aperçu un éclair lumineux à travers la vitre de la porte du moulin. On aurait dit du feu. J'ai pensé que des enfants s'étaient introduits à l'intérieur. Je suis allé voir, et j'ai découvert des traces de pas dans la neige, une seule série, en direction de la porte.

Tandis qu'il parlait, nous nous frayâmes un chemin au milieu des pompiers et du personnel de l'hôpital jusqu'à la porte en question. Le Dr Seeger en sortit, escaladant l'épais tuyau d'incendie qui barrait le seuil !

— Bonsoir, Sam. Bob vous a-t-il mis au courant ?

J'opinaï de la tête, et pour la première fois, je compris que l'on ne m'avait pas appelé en tant que médecin. Seeger et Yale m'avaient téléphoné pour une autre raison – pour résoudre un mystère qu'ils ne pouvaient expliquer.

— Et Collins ? demandai-je à Bob.

— Je l'ai entendu crier avant d'arriver à la porte. J'ai ouvert, et j'ai vu Collins debout au centre de la pièce, couvert de flammes.

— La pièce était-elle en feu ?

— Non, pas la pièce, juste Collins. Il tournait sur lui-même, brisant certaines des vitrines de l'exposition. J'étais moi aussi au bord de la panique. Il n'y avait rien pour l'envelopper, étouffer les flammes. Finalement, je l'ai attrapé et poussé dehors, puis roulé dans la neige. Je n'ai rien pu faire d'autre.

- C’était un acte courageux de votre part, le félicitai-je.
- Courageux ou insensé. C’est ainsi que je me suis brûlé les bras.
- Est-il à l’hôpital maintenant ?

Bob Yale hocha la tête.

- Nous lui avons administré un sédatif. Ses brûlures sont horribles.
- A-t-il dit quelque chose ?
- Juste un mot : Lucifer. Il ne cessait de le répéter.

– Lucifer. Il a dû se rappeler les menaces que Mabel Foster avait proférées au sujet du diable.

J’examinai l’intérieur du moulin. Au centre de la pièce, le plancher était calciné, et la torche vivante qu’était devenu Randy avait également mis le feu à quelques vitrines. Mais les pompiers avaient rapidement éteint l’incendie. Les murs de pierre n’avaient subi aucun dommage. Je marchai avec précaution sur les éclats de verre et levai la tête pour regarder dans la tour. Il y avait assez d’éclairage avec les lanternes des pompiers pour permettre de distinguer la machinerie – et aussi pour constater que personne ne se cachait là-haut. Il me sembla voir une petite tache rouge, mais je ne pouvais rien affirmer.

– Je me suis renseigné auprès du Dr Seeger qui a organisé l’exposition, reprit Bob Yale. Il m’a assuré qu’aucun objet inflammable n’avait été entreposé dans le moulin.

– Qu’en pensent les pompiers ?

Mon jeune collègue haussa les épaules.

– Ils n’ont pas d’explication. Randy a pris feu, c’est tout.

On avait installé l’électricité pour l’exposition, mais personne n’avait songé à mettre la lumière. Je baissai l’interrupteur, et les ampoules s’allumèrent.

– Ce n’est pas le circuit électrique, dis-je.

– Un pompier a cru sentir une odeur d’essence.

Je fronçai les sourcils.

– Quelqu’un aurait-il tenté d’assassiner Collins en le brûlant vif ?

– Impossible.

– Pourquoi ?

– Il n’y avait pas d’autres empreintes de pas dans la neige, Sam. Randy Collins était seul dans le moulin lorsque le drame s’est produit.

*

**

Nous attendîmes à l’hôpital que le Dr Jones ait fini de panser les

blessures de Collins.

— Je croyais que vous étiez un spécialiste des maladies infantiles, dis-je comme il nous rejoignait dans le couloir.

— J'ai soigné quelques cas de brûlures chez des enfants. Seeger en a déduit que, de notre équipe, j'étais l'expert en la matière.

— Collins s'en tirera-t-il ?

Lincoln Jones se passa la main dans son épaisse chevelure noire.

— La réponse appartient à Dieu. Mais j'espère que oui.

— Est-il conscient ? demandai-je. Puis-je lui parler ?

— Il est sous sédatif, mais il a dit deux ou trois mots. Je vous accorde une minute avec lui si c'est absolument nécessaire. (Il brandit son doigt pour bien souligner la suite de sa phrase.) Mais pas une seconde de plus. C'est mon patient !

J'entrai dans la chambre et avançai à côté du lit où reposait le brûlé. Randy Collins dut sentir ma présence car il ouvrit les yeux.

— Dr Sam...

Sa voix était à peine un murmure.

— Que vous est-il arrivé, Randy ? Que s'est-il passé dans le moulin ?

— Je...

— Vous n'avez cessé de répéter le mot *Lucifer*.

— Roulais en voiture... ai vu une lumière dans le moulin... une flamme... suis entré... c'était le diable, Dr Sam... comme l'a dit cette femme... une boule de feu est tombée sur moi...

Lincoln Jones me tapa sur l'épaule.

— Désolé, Sam. Votre minute est écoulée. Laissez-le dormir à présent.

Randy Collins ferma les paupières, et j'accompagnai Jones dans le couloir. Sara Jane nous y attendait, les yeux gonflés de larmes.

Yale lui raconta le peu qu'il savait. Ensuite, Sara Jane s'adressa à nouveau à moi.

— Que lui est-il arrivé, Sam ?

J'écartai les bras, dans un geste d'ignorance.

— Nous ne savons pas, Sara Jane. Nous ne savons pas.

*

**

Le mercredi suivant, Randy Collins avait repris suffisamment de forces pour recevoir des visiteurs, et Lincoln Jones affichait un large sourire en étudiant la fiche au pied du lit.

— Vous êtes hors de danger, Mr Collins. Vous vivrez.

Collins tourna son regard du docteur noir vers moi et demanda :

— Et mon visage, Sam ? Ma peau ?

— On accomplit des miracles de nos jours. Dès que vous serez transportable, le Dr Jones vous fera conduire en ambulance dans un hôpital de Boston pour les grands brûlés. Grâce à la chirurgie esthétique et aux greffes de peau, ils vous rendront votre ancienne apparence.

— Alors, je vais rester ainsi pendant des années !

— Considérez plutôt l'aspect positif des choses, fit remarquer Jones. Si Bob Yale ne s'était pas précipité pour vous sauver, vous seriez enterré à l'heure qu'il est.

— Comment sont ses mains ?

— En meilleur état que les vôtres. Heureusement pour l'un comme pour l'autre qu'il y avait de la neige sur le sol.

— Vous rappelez-vous un autre détail à propos des flammes ? dis-je.

— J'ai l'impression d'avoir déjà raconté cette histoire une centaine de fois ! Une boule de feu flottait dans l'air et a fondu sur moi. Aussitôt, j'ai pensé à la prédiction de Mabel Foster.

Collins regarda fixement Lincoln Jones.

— Le diable ne me fera pas abandonner mon travail, répondit Jones. J'ai vu Satan revêtu d'une robe blanche et vomissant des menaces, mais je n'ai pas eu peur. Une boule de feu ne m'effraie pas davantage.

Les premiers jours où Randy Collins alla mieux, on aurait dit que la moitié de Northmont s'était donné rendez-vous à l'hôpital pour le voir. Tandis que Sara Jane marchait de long en large dans la chambre, la plupart des notables de la ville et même le shérif Lens vinrent lui faire une visite. Nous n'avions pas eu recours à ses services puisque personne n'avait encore décidé s'il s'agissait ou non d'un crime. Si criminel il y avait, il s'était rendu invisible.

— Croyez-vous que quelqu'un aurait pu lui glisser une de ces machines infernales dans la poche ? suggéra le shérif Lens comme nous quitions l'hôpital et descendions vers le moulin.

— Sans qu'il s'en aperçoive ? C'est peu probable, shérif. D'ailleurs, Collins affirme que la boule de feu se trouvait déjà à l'intérieur de la pièce quand il est entré.

— N'a-t-on pas fermé le moulin à clé pour la nuit ?

— Il était resté ouvert à cause de l'exposition. Il n'y avait rien à voler.

Nous pénétrâmes dans le moulin et je constatai que les dommages provoqués par le feu n'avaient pas été réparés depuis dimanche soir. Le plancher était toujours calciné et des éclats de verre jonchaient le sol.

Quelque chose attira mon attention et je me baissai pour le ramasser. C'était un gros morceau de verre arrondi.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le shérif Lens.

— Un bout de verre. Il faudrait nettoyer cet endroit avant que quelqu'un ne se coupe.

— Qui est là ? cria soudain une voix de l'extérieur.

J'allai à la porte et reconnus Isaac Van Doran.

— Nous, Isaac – le shérif et moi.

— J'ai cru que c'était ce diable que Randy avait vu, répondit Van Doran avec un rire.

— Qu'est-ce qui vous amène par ici ?

— Je suis venu lui rendre visite. C'est la moindre des choses.

Je ne pus cacher mon étonnement.

— J'ignorais que vous entreteniez d'aussi bonnes relations tous les deux.

— Nous ne sommes pas ennemis. Il y a des années qu'ils sont clients chez moi, lui et Sara Jane. Je me suis dit qu'il était normal que je fasse un saut.

Je savais que Sara Jane était rentrée chez elle pour le déjeuner, et je me demandai si Isaac avait choisi à dessein une heure où elle était absente. Nous le regardâmes gravir le perron de l'hôpital.

— Que pensez-vous de lui, Doc ? fit Lens. Peut-être a-t-il essayé d'assassiner Randy pour s'enfuir avec Sara Jane ?

— Vous écoutez trop les potins, shérif. Si Van Doran avait voulu le tuer, je suis sûr que Randy Collins ne le protégerait pas.

— Alors, vous croyez à cette histoire de diable ?

— Je ne sais pas. En tout cas, il est grand temps pour moi d'avoir une petite discussion avec Mabel Foster.

Je roulais sur la nationale en direction de la colline où habitait Mabel lorsque j'aperçus son cheval et sa carriole. J'étais curieux de voir où elle allait et décidai de la suivre à distance. Il n'était pas facile de réduire à ce point ma vitesse, mais je me débrouillai, et je fus récompensé de ma patience car elle tourna dans l'allée qui menait à la maison des Collins. Quelques flocons de neige se mirent à tomber.

Je garai ma voiture au bord de la route et fis le reste du chemin à pied. J'arrivai juste pour entendre Mabel Foster accabler d'invectives Sara Jane debout sur le pas de la porte.

— Je les avais prévenus ! Je les avais prévenus et ils se sont moqués de moi ! Maintenant, votre mari repose sur son lit de douleur – et ce n'est pas fini !

— Allez-vous-en ! hurla Sara Jane, ou j'appelle la police !

Mabel était en train de faire une sorte de passe magique avec son poing au moment où je me précipitai pour l'arrêter.

— Rentrez chez vous, lui dis-je d'une voix douce.

— Lâchez-moi, Dr Sam ! Lâchez-moi !

Je réussis néanmoins à la ramener à sa carriole.

— Surveillez votre conduite, Mabel, ou les gens exigeront que l'on vous enferme.

— Le diable guidera ma main ! Satan est mon maître !

— Et c'est Satan qui a brûlé Randy Collins ?

— Évidemment ! Je vous avais averti de ce qui arriverait !

— Pourquoi Collins ?

— Ne comprenez-vous pas ? Parce qu'il a donné le terrain pour l'hôpital !

— Et qui sera la prochaine victime ?

— Seeger ! (Elle cracha presque le nom.) C'est lui qui a embauché ce docteur noir. Seeger sera le prochain !

Elle saisit son fouet, et je crus un instant qu'elle allait me frapper. Mais elle visait le dos du cheval, et le coup fit s'ébrouer l'animal. Cheval et carriole s'éloignèrent vers la route, auréolés d'un nuage de neige.

Je remontai l'allée jusqu'au perron de la maison où se tenait toujours Sara Jane. Elle tremblait à tel point qu'elle s'était agrippée au montant de la porte pour ne pas tomber.

— Mon Dieu, elle m'a glacé le sang ! Je suis heureuse que vous soyez venu, Dr Sam. Entrez boire une tasse de café.

— Vous avez besoin d'un calmant.

— Croyez-vous qu'elle a essayé de tuer Randy ? Pour que ses prédictions se réalisent ?

— Je doute qu'elle en soit capable.

Sara Jane remplit deux tasses de café, puis d'un geste nerveux prit une boîte d'allumettes et alluma une cigarette. Peu de femmes à Northmont fumaient, mais pour Sara Jane, cela faisait partie de son image de vamp.

— Si quelqu'un veut assassiner Randy, il peut effectuer une nouvelle tentative à l'hôpital.

Ses paroles me rappelèrent quelque chose.

— Isaac Van Doran est venu lui rendre visite ce midi. Le saviez-vous ?

Elle secoua la tête.

— Je n'ai de contact avec Isaac qu'à la station-service. Ces histoires sur nous sont absurdes.

— J'en suis certain. (Je terminai mon café et me levai.) Il faut que je m'en aille. J'étais en route pour voir Mabel Foster, mais je suppose que c'est fait

maintenant.

– Si vous retournez à l'hôpital, dites à Randy que je viendrai dans un petit moment.

Mais je ne retournai pas immédiatement à l'hôpital. J'avais à m'occuper de mes patients, et April m'attendait dans mon bureau avec une série de messages téléphoniques. Ce n'est qu'en fin d'après-midi que je passai à l'hôpital des Pèlerins. Bob Yale me dit qu'on avait admis deux autres malades – une fracture de la jambe et une appendicite –, mais ni l'un ni l'autre ne fréquentaient mon cabinet. Les gens des villes voisines commençaient à se rendre compte que le nouvel hôpital avait ouvert, et je ne me faisais plus de soucis pour son avenir.

– Comment vont vos bras ? demandai-je, puisque je n'avais pas vu Bob Yale le matin, étant parti avec le shérif Lens.

Il tapota ses bandages.

– Il y a de l'amélioration. Je vais ôter les pansements dans un jour ou deux. Ils sont plus gênants qu'autre chose. Peut-être les plaies guériront-elles plus vite en les laissant à l'air libre.

Sara Jane se trouvait avec Collins, aussi décidai-je de ne pas les déranger. Je descendis au rez-de-chaussée dans le bureau de Seeger. Il leva les yeux par-dessus des piles de papiers quand j'entraï.

– Bonsoir, Sam. Que puis-je pour vous ?

Je lui racontai ma rencontre avec Mabel Foster et les menaces qu'elle avait formulées contre lui.

– Cette femme mériterait qu'on l'enferme, marmonna-t-il. Merci de me prévenir. Je n'approcherai pas du moulin – ni d'une cheminée.

– Comment marchent les affaires à l'hôpital ?

Seeger haussa les épaules.

– Trois malades, un autre est attendu demain. Je suis sûr que certaines personnes hésitent à cause de Lincoln Jones, mais j'espère qu'elles changeront d'avis tôt ou tard. Nous avons un excellent hôpital, doté d'un équipement moderne, et c'est ce qui les attirera.

Je sortis du bureau de Seeger et discutai un moment avec des infirmières. Puis je me dis qu'il était l'heure de rentrer. Les journées rallongeaient avec l'approche du printemps, cependant la nuit tombait à six heures à la mi-mars, et j'allumai les phares de ma voiture en quittant le parking. Dans leur lueur jaunâtre, j'aperçus quelqu'un, l'espace d'une seconde, sur le bord de la route, près du moulin. Ce n'est qu'après avoir parcouru plusieurs centaines de mètres que je compris qu'il s'agissait d'Isaac Van Doran.

Je ralentis et fis demi-tour. Quand j'arrivai sur les lieux, Van Doran avait

disparu. Il n'y avait pas beaucoup d'endroits où il avait pu se réfugier à part le moulin. Bien qu'une grande partie de la neige eût fondu, les flocons de l'après-midi recouvraient encore l'herbe de la pelouse. Il en restait assez pour que je distingue les traces de pas de Van Doran en direction de la porte du moulin. Aucune autre empreinte n'était visible à proximité.

Soudain, j'entendis un cri. Le cri d'un homme faisant une longue chute – jusqu'aux enfers. J'ouvris la porte sur un tourbillon de flammes. Isaac Van Doran gisait au centre de la fournaise, essayant de se relever et tendant la main vers moi. Cette fois, les flammes ne se limitaient pas au corps de la victime, mais semblaient avoir envahi tout l'intérieur du moulin et léchaient même les pièces du mécanisme dans la tour.

Je tentai de combattre le feu avec mon manteau, mais en vain. Avec les hurlements du mourant dans les oreilles, je fus contraint de reculer devant la violence des flammes.

*

**

Le camion des pompiers rugit à nouveau, et Seeger et Bob Yale accoururent de l'hôpital avec des infirmières.

La scène était identique à celle de dimanche soir, sauf qu'il n'y avait pas de survivant. Lorsque l'incendie fut éteint, on enveloppa les restes calcinés d'Isaac Van Doran dans un drap avant de les emporter. Ensuite, nous nous réunîmes dans le bureau de Seeger.

– Il vaut mieux que nous appelions le shérif Lens, fit Seeger en décrochant le téléphone.

– Pour lui dire quoi ? Qu'il s'est produit un autre accident inexplicable ? demandai-je.

Bob Yale me regarda.

– Vous étiez présent, Sam. À votre avis, que s'est-il passé ?

– J'aimerais bien le savoir. Nous avons eu deux incendies, le premier faisant un brûlé grièvement atteint et le second un mort. Les deux hommes étaient seuls lorsque le feu s'est déclaré. Randy Collins est entré dans le moulin parce qu'il avait aperçu une lueur. Nous ignorons pourquoi Van Doran y a pénétré.

– Vous n'avez vu personne d'autre aux alentours ?

Je secouai la tête.

– Il n'y avait que les empreintes de Van Doran. Et si quelqu'un s'était caché dans le moulin au cours de la journée, il aurait été dévoré par les flammes. Il faut nous rendre à l'évidence : les deux hommes étaient seuls

lorsqu'ils ont soudain pris feu sans raison apparente.

— Van Doran a-t-il eu le temps de livrer un indice avant de mourir ? demanda Yale.

— Non, il n'a fait que crier. S'il a cru qu'il avait affaire au diable, il n'en a rien dit.

Le shérif Lens arriva en voiture et s'entretint avec, nous, puis il examina rapidement l'intérieur du moulin, à présent plongé dans l'obscurité. L'installation électrique, restée intacte lors du premier feu, avait été détruite, et tout le monde se mit d'accord pour procéder à une inspection plus approfondie le lendemain matin. Je rentrai me coucher et rêvai d'Isaac Van Doran dans ses ultimes moments, hurlant et tendant la main vers moi dans l'espoir d'une aide que je n'avais pas pu lui apporter.

*

**

Le lendemain matin, je retournai à l'hôpital. Je garai ma voiture sur le parking, et comme je descendais en direction du moulin, Lincoln Jones courut me rejoindre.

— J'ai découvert quelque chose qui devrait vous intéresser, dit-il.

— À propos de la nuit dernière ?

Il opina.

— J'ai examiné rapidement le cadavre de Van Doran avant qu'on ne l'emporte. Le jeune homme avait une jambe cassée.

— Quoi !

— Une fracture compliquée au tibia gauche.

— Vous êtes certain de ne pas vous être trompé ?

— L'os avait traversé les chairs.

— En effet ! Pourquoi me dites-vous cela ?

— Parce que vous avez déclaré qu'il était entré dans le moulin. C'est impossible étant donné l'état de sa jambe. Vous avez dû voir quelqu'un d'autre.

Je réfléchis un instant.

— Ou alors Van Doran s'est cassé la jambe une fois à l'intérieur.

— Pendant l'incendie ? C'était une trop vilaine fracture pour qu'il se la soit faite en basculant par terre.

— Quoi qu'il en soit, merci pour l'information. Elle va certainement beaucoup nous aider.

Je quittai Jones et continuai jusqu'au moulin.

Le shérif Lens était déjà sur les lieux, debout dans l'encadrement de la

porte. Après ce second feu, le plancher était totalement brûlé par endroits et les vitrines réduites en cendres. Même le mécanisme au-dessus de nos têtes était carbonisé et les roues ne tournaient plus. L'axe sur lequel étaient fixés les bras du moulin s'était bloqué, immobilisant les ailes.

— Comme une croix pour chasser le diable, commenta le shérif Lens.

Ses paroles me stupéfièrent. Je ne le savais pas homme particulièrement religieux.

Je veux monter là-haut, dis-je en pointant le doigt vers les rouages noircis.

— Pourquoi ?

— Van Doran est mort avec une jambe cassée. S'il a pénétré dans le moulin par ses propres moyens, il se l'est cassée ici, au moment où l'incendie a commencé. Lorsque je l'ai entendu crier, j'ai eu l'impression qu'il tombait. Peut-être même l'ai-je entendu heurter le plancher sans m'en rendre compte. Et s'il est tombé, c'est de là-haut.

Le shérif Lens émit un grognement.

— J'ai une autre hypothèse à vous proposer. Le corps était entièrement carbonisé, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Van Doran a blessé quelqu'un, lui cassant la jambe. Lorsqu'il a aperçu votre voiture, il a mis le feu aux vêtements de sa victime, puis a réussi à s'échapper par une fenêtre. Le cadavre n'est pas celui de Van Doran.

— Vous lisez trop de romans policiers, shérif. Il n'y avait qu'une seule série de pas dans la neige. Et j'ai vu très distinctement son visage dans les flammes avant qu'il ne meure. J'en ai rêvé cette nuit. D'ailleurs, j'aurais remarqué si quelqu'un s'était enfui par une fenêtre, même celle située au sommet de la tour.

— Donc, cette histoire est impossible, à moins que vous ne m'expliquiez qu'il s'est suicidé.

— Je ne prétends rien de tel, mais je veux néanmoins monter jeter un coup d'œil.

Nous trouvâmes une échelle chez le concierge de l'hôpital et la portâmes jusqu'au moulin en la tenant chacun à une extrémité.

Comme le shérif Lens la plaçait contre le mur, il se mit à grommeler :

— S'il vous faut une échelle, Doc, comment Van Doran a-t-il fait ? Volé ?

— Il aura grimpé sur une des vitrines.

Je gravis plus de la moitié des échelons avant d'atteindre l'axe central du mécanisme. Rien n'y était caché, ni n'indiquait ce qui avait pu provoquer l'incendie. Cependant, sur un côté, à la limite de la partie calcinée, je

découvris quelque chose d'intéressant.

Un petit bout de... quoi? de caoutchouc?... à demi fondu par la chaleur et collé au bois. La partie restante, qui était rouge, avait déjà attiré mon attention dimanche soir, mais je n'étais pas parvenu à déterminer alors ce dont il s'agissait. L'assassin s'était-il suspendu à un élastique géant qui l'avait entraîné hors de vue une fois que le feu s'était déclaré? Non, autant croire au diable qu'à cette théorie.

Je descendis de l'échelle.

— Satisfait, Doc?

— Pas vraiment, avouai-je.

— Et maintenant?

— Retournons à l'hôpital.

Bob Yale se trouvait dans le bureau de Seeger et raccrochait le téléphone comme nous entrons.

— Encore Mabel Foster. Elle troublait l'ordre public dans le square, hurlant aux gens que le diable rôdait à Northmont. Un de vos adjoints l'a arrêtée et nous l'amène.

— Qu'allons-nous faire d'elle? murmura Seeger.

Je marchai jusqu'à la fenêtre et contemplai le moulin.

— Comment va Collins?

— Mieux, répondit Seeger. Je pense que nous serons en mesure de le transférer à Boston au début de la semaine prochaine.

— Son moral est bon, ajouta Yale, confirmant le diagnostic.

— Le feu a endommagé votre moulin, dis-je. Les ailes ne tournent plus.

— On pourra le réparer, assura le directeur de l'hôpital.

Je me rappelai soudain la phrase qu'avait prononcée le shérif Lens. Il me fallut un moment pour classer les idées dans mon esprit, mais ensuite, je n'eus plus de doute.

— Je sais qui est le coupable, annonçai-je.

— Pardon?

— Je sais qui a blessé Randy Collins, puis assassiné Isaac Van Doran.

— Le diable? demanda le Dr Seeger avec un sourire ironique.

— Non, pas le diable. Un meurtrier tout ce qu'il y a de plus humain. (Je me dirigeai vers la porte.) Où est Lincoln Jones?

Yale leva la tête vers l'horloge murale.

— Probablement chez Collins en train de lui changer ses pansements.

— J'y vais, dis-je, et les autres me suivirent sans que je les y invite.

Sara Jane était assise au pied du lit de son mari quand nous ouvrîmes la porte. Le Dr Jones cessa un instant d'étaler la pommade sur les chairs

brûlées et déclara :

— Il n'est pas prudent pour le malade que vous soyez si nombreux dans la chambre.

— C'est très important, insistai-je. Je peux expliquer qui a tué Van Doran et de quelle manière.

Sara Jane se redressa sur sa chaise.

— Est-ce la même personne qui a mis mon mari dans cet état ?

— Oui.

— Qui est-ce ?

Je me penchai sur le lit.

— Dois-je le leur dire, Randy ? Dois-je leur dire qui est le responsable des horreurs dont vous et Isaac avez été les victimes ?

— Satan, couina-t-il. Le diable.

— Oui, mais celui qui sommeille en chacun de nous. Vous vous êtes brûlé vous-même, Randy. Dans votre cas, c'était un accident, mais pas lorsque vous avez envoyé Isaac Van Doran à la mort hier soir.

Ils se mirent à parler tous à la fois, mais c'est la voix de Sara Jane que j'entendis par-dessus celle des autres.

— Il s'est brûlé lui-même ? Que voulez-vous dire ? Comment est-ce possible ?

— Il remplissait des ballons de caoutchouc de petites quantités d'essence avec une bonbonne en verre. Ces ballons étaient reliés entre eux par une mèche fixée en haut de l'axe du moulin. L'essence s'est enflammée, a fait exploser la bonbonne et s'est répandue sur ses vêtements. Les ailes du moulin tournaient alors, et elles ont soulevé dans les airs une partie des ballons déjà garnis qui, ainsi, ont été éloignés du feu.

— Pourquoi Collins aurait-il voulu brûler le moulin ? s'exclama le Dr Seeger, manifestement sceptique.

— Il n'avait pas l'intention de détruire le moulin, poursuivis-je. Regardez-le, avec ses quatre bras figés. « Comme une croix », a dit le shérif Lens, et c'est vrai. Randy Collins avait décidé de faire brûler une immense croix devant l'hôpital parce que vous aviez embauché un médecin noir.

*

**

Lincoln Jones ne réagit pas à mes propos. Il continua de soigner son patient comme si rien de cela ne le concernait. Quant à Collins, il reposait les yeux fermés.

— Le jour de l'inauguration où a eu lieu cette scène avec Mabel Foster,

Seeger vous a demandé, Randy, si c'était vous qui lui aviez monté la tête. Sara Jane aussi a cru que vous étiez à l'origine de l'altercation. Bien que l'incident ait été traité à la légère, j'aurais dû deviner – connaissant votre réputation de conservateur – votre opinion concernant la présence d'un médecin noir à l'hôpital des Pèlerins.

» Le Ku Klux Klan s'est montré très actif dans la région, brûlant des croix et commettant d'autres méfaits. Que vous soyez un membre du K.K.K. ou simplement un sympathisant, vous vous êtes dit que les ailes en toile de votre moulin constitueraient le symbole idéal de la croix. Alors, vous avez acheté une bonbonne d'essence chez Isaac, dans sa station-service. Je suppose que votre idée était d'attacher des ballons garnis d'essence aux bras du moulin, puis d'allumer la mèche et de filer en vitesse tandis que les ballons éclateraient et que l'essence enflammée se déverserait sur la toile qui recouvrait les ailes. Vous étiez en train de remplir ces ballons lorsque l'accident s'est produit.

– Pourquoi cette histoire de diable ? demanda le shérif Lens.

– Dans un premier réflexe, Randy n'a employé ni le mot *diable* ni le mot *Satan*. Il a dit *Lucifer*, une dénomination dont personne, pas même Mabel Foster, ne s'est servi. Mais dès qu'il a repris ses esprits, il a parlé de diable et de boules de feu. Il n'a plus jamais fait allusion à Lucifer. Par conséquent, si au début il ne pensait pas au diable, qu'est-ce que *Lucifer* pouvait signifier d'autre ? Qu'appelle-t-on *Lucifer* ? Des allumettes. De banales allumettes !

» Beaucoup de gens continuent de désigner les allumettes par le nom de la marque du fabricant, et je sais que Randy les utilise parce que j'en ai vu une boîte dans sa maison. Il voulait dire tout bêtement qu'une allumette s'était enflammée et avait provoqué l'incendie. Mais après avoir réfléchi, il a choisi de cacher la vérité sur l'accident, et il a changé *Lucifer* en *diable*.

– Mais Collins n'a pas quitté son lit ! protesta Bob Yale. Comment aurait-il pu tuer Isaac Van Doran ?

– Quand j'ai compris ce qui était arrivé à Randy, le reste coulait de source. Après le premier incendie, j'ai trouvé parmi les débris un morceau de verre arrondi – ne provenant pas d'une vitrine, mais plutôt d'une bonbonne. Cet indice, ainsi que les petits bouts de caoutchouc que j'ai découverts aujourd'hui m'ont mis la puce à l'oreille. Si Randy avait apporté de l'essence dans une bonbonne, où l'avait-il achetée ? Chez Isaac Van Doran qui possède la seule station-service de la ville.

» Que s'est-il passé quelques jours après l'incendie, lorsque Collins a pu recevoir des visites ? Van Doran est venu le voir, à midi, à un moment où Sara Jane était absente. Pour quelle raison ? Les deux hommes étaient plutôt

en froid. Parce que Van Doran savait que Randy s'était brûlé lui-même avec cette bonbonne d'essence. (Il se tourna vers l'homme allongé sur le lit.) Van Doran voulait vous faire chanter, Randy, n'est-ce pas ?

Randy Collins garda les yeux fermés, mais après quelques secondes de silence, il se mit à parler.

— Oui, il m'a réclamé de l'argent. Il a menacé de raconter que j'avais allumé l'incendie. Alors je lui ai dit où il trouverait de l'argent.

Ses lèvres brûlées esquissèrent une sorte de sourire.

— Évidemment ! (L'ultime pièce du puzzle se mettait en place.) La vieille légende du trésor ! Vous lui avez dit que l'argent était dans le moulin ! Où cela ? Dans des petits ballons remplis de poussière d'or ? Une fable de ce genre, j'imagine. Vous saviez que le feu n'avait pas détruit les ballons déjà fixés aux bras du moulin, et il fallait que vous vous en débarrassiez d'une manière ou d'une autre. Parce que si on les découvrait, tout le monde devinerait ce que vous vouliez faire.

» Ainsi donc, Van Doran se présente devant vous. Un homme que vous détestez à cause des rumeurs qui circulent sur lui et votre femme. Un homme qui vous fait chanter. Quelle meilleure occasion d'effacer les dernières traces de votre désastreuse tentative ? Je suppose que vous lui avez indiqué où était caché l'argent et que vous lui avez suggéré de prendre des allumettes ou une bougie pour s'éclairer afin de ne pas attirer l'attention au-dehors.

» Van Doran travaillait dans l'odeur d'essence toute la journée, aussi ne l'a-t-il pas sentie en grim pant dans la tour et en grattant l'allumette. La mèche aura pris feu ou l'un des ballons aura explosé. Toujours est-il que Van Doran a été immédiatement enveloppé par les flammes et qu'il est tombé en hurlant sur le sol, se cassant la jambe. Isaac Van Doran et les preuves contre vous avaient disparu en même temps.

Sara Jane tendit la main vers son mari.

— Je ne peux pas le croire ! Dis-leur que c'est faux, Randy ! Dis-leur !

Mais Randy n'ouvrit pas la bouche. Il demeura les yeux clos, comme si la vue du médecin noir qui pensait ses plaies lui était insupportable.

*

**

— C'était une étrange affaire, poursuivit le Dr Sam Hawthorne, un meurtre difficile à prouver devant un tribunal puisque Randy Collins était cloué sur un lit d'hôpital au moment du décès de la victime. On ne l'a jamais jugé, mais il a payé pour son crime avec toutes les opérations qu'il a subies pour lui redonner figure humaine. On l'a transporté à Boston et il n'est

jamais revenu. J'ai entendu dire que Sara Jane avait fini par le quitter et qu'elle s'était remariée. Ce fut la dernière attaque contre Lincoln Jones, et au cours des années, il s'est révélé l'un des médecins les plus populaires de l'hôpital des Pèlerins.

Le Dr Sam se leva, s'appuyant de tout son poids sur sa canne.

— Dommage que vous n'ayez pas le temps de boire un dernier verre. Mais revenez me voir et je vous raconterai l'histoire du bateau en pain d'épice et notre version en miniature du mystère de la *Mary Celeste*.

La nouvelle « Mary Celeste »

C'était pendant l'été de 1929, commença le Dr Sam Hawthorne pour s'échauffer. Ma jambe me fait un peu souffrir aujourd'hui, alors servez-vous. Oh, et remplissez également mon verre, voulez-vous ? Merci. Où en étais-je ? Ah, oui, l'été de 1929. D'une certaine manière, c'était la fin d'une époque, parce que après, le pays n'a plus jamais été vraiment pareil. Octobre, avec l'effondrement de la Bourse, nous a apporté la Grande Dépression. Mais durant l'été, la vie a continué son cours comme d'habitude...

*

**

Nous avions un petit lac près de Northmont, et quelques personnes y possédaient des cottages où elles passaient la belle saison. Il s'appelait Chester Lake, d'après le nom de l'un des premiers propriétaires de l'endroit, et s'étendait environ sur deux kilomètres de large et huit kilomètres de long. Le hasard a voulu que je tombe amoureux cet été-là d'une jeune fille aux cheveux bruns nommée Miranda Grey qui venait de terminer ses études et séjournait chez son oncle et sa tante.

C'était mon huitième été à Northmont – mon neuvième depuis que j'avais obtenu mon diplôme de médecin – et, comme me le répétait sans cesse April, mon infirmière, il était temps que je me marie. Le problème, dans une ville aussi petite que Northmont où presque toutes les familles venaient en consultation à mon cabinet, était de trouver le moyen de faire la cour à une jeune fille que j'avais soignée pour les oreillons ou la varicelle quelques années auparavant. Je suppose que c'est la raison pour laquelle l'arrivée de Miranda représenta un tel événement dans ma vie. Le fait qu'elle était plus jeune que moi de dix ans me semblait absolument sans importance.

Sa tante et son oncle, Kitty et Jason Grey, habitaient tout l'été dans leur cottage de Chester Lake. Jason était professeur dans une école de Shinn Corners, aussi bénéficiait-il de plusieurs mois de vacances. Je les connaissais de vue bien qu'ils n'aient jamais été mes patients. Enfin, jusqu'à ce jour de fin juin où April m'annonça que Kitty Grey se trouvait dans la salle d'attente avec sa nièce Miranda. Elle faisait visiter Northmont à Miranda, lorsqu'un

coup de vent avait envoyé une poussière dans l'œil de la jeune fille. Mon cabinet étant à proximité, elles étaient venues chercher de l'aide auprès de moi.

Je la leur apportai avec empressement. Des larmes coulèrent des grands yeux marron de Miranda quand je lui retournai la paupière pour retirer la poussière. Ce fut le coup de foudre, du moins pour ma part.

— Merci, docteur, dit-elle.

À mes oreilles, sa voix avait la douceur d'une musique.

Au cours des semaines qui suivirent, je vis beaucoup Miranda Grey. Je l'emmenai faire des promenades dans ma Packard jaune et l'accompagnai même à un bal, le week-end après la fête nationale. Le dimanche, nous pique-niquions sur le bord du lac, et je devins une figure familière dans la maison des Grey.

Le cottage voisin, identique en tous points, appartenait à Ray et Gretel Hauser, un couple plutôt bizarre mais sympathique. Je savais peu de chose d'eux, sinon qu'ils venaient de Boston et ne manquaient pas d'argent. Ray était un bel homme d'une quarantaine d'années qui consacrait son temps à s'occuper de placements immobiliers et boursiers. Sa femme, petite et frivole, avait quelques kilos en trop. Ils étaient amis avec les Grey et tous les quatre dînaient souvent ensemble. Mais l'orgueil des Hauser était un bateau à fond plat aménagé en habitation qu'ils lançaient chaque printemps sur les eaux placides de Chester Lake. L'embarcation, baptisée la *Gretel*, avait un toit de bardeaux, des fenêtres surchargées de décorations et toutes sortes d'ornementations sur la façade. Lorsque Miranda la découvrit pour la première fois, elle s'écria :

— On dirait une maison de pain d'épice !

Cette remarque remplie de joie Mrs Hauser.

— Ray et moi sommes comme Hänsel et Gretel^[4]. Lorsque je n'aurai plus d'argent, nous la mangerons.

— Étant donné la façon dont le marché grimpe, tu n'as pas de soucis à te faire ! répliqua son mari sans rire.

Ce jour-là, Miranda et moi descendîmes jusqu'au quai pour admirer le bateau de plus près. Kitty et Jason étaient déjà souvent montés à bord, mais pas Miranda, aussi Kitty supplia-t-elle Ray de le lui faire visiter.

— S'il vous plaît, Ray, j'aimerais que Miranda voie l'intérieur !

Jason, vêtu d'un veston rouge qui semblait être son uniforme pour l'été, essaya de s'esquiver, mais Kitty insista. C'était une jolie brune de trente-cinq ans, au sourire radieux et qui n'avait pas froid aux yeux. Malgré son âge, elle affichait des idées plus progressistes que sa nièce. Comme toujours, Ray

Hauser se plia obligeamment à sa requête, et dit :

— Avec plaisir. Faisons une croisière.

Je les suivis, me sentant comme la cinquième roue d'un carrosse. Un mois auparavant, je ne connaissais pas ces gens, excepté les Grey que je saluais d'un hochement de tête lorsque je les croisais. Soudain, j'étais devenu un membre de la famille.

— Attention à la marche, signala Jason Grey en me guidant sur la passerelle branlante.

Même en vacances, il conservait ses manières un peu pompeuses de professeur.

Je dois admettre que l'intérieur du bateau m'impressionna. La pièce principale était meublée de fauteuils profonds et d'une table, ainsi que d'un poêle ventru pour les soirées frisquettes. Il y avait une cabine de dimensions plus réduites avec des couchettes et un placard, et une petite cuisine pour préparer des repas légers.

— Nous pouvons dormir à quatre sur le bateau, précisa Hauser, bien que nous ne passions que rarement la nuit sur le lac.

— De quels types de moteurs êtes-vous équipé ? demandai-je.

Il m'emmena à l'arrière.

— De deux moteurs hors-bord. J'ai fait moi-même la plupart des aménagements, il y a quelques années. J'ai acheté à Boston une barge à fond plat d'occasion et j'ai construit la maison dessus. J'ai aussi déniché les moteurs à bon prix. Ils ne sont pas très puissants et consomment beaucoup, ce qui m'oblige à embarquer des réserves de carburant, mais c'est mieux que d'être remorqué. De toute façon, si l'on se promène en bateau, ce n'est pas pour battre des records de vitesse, n'est-ce pas ?

Gretel sortit une bouteille de whisky canadien et nous versa à boire. À ma grande stupéfaction, Miranda refusa le verre.

— Nous ne devrions pas enfreindre la loi, dit-elle.

Cet aspect rigoriste de son caractère était nouveau pour moi.

— Voyons, protestai-je, plus personne ne respecte la Prohibition de nos jours.

— Dans ce cas, il faut abroger la loi.

Je me sentais mal à l'aise d'être en désaccord avec elle devant sa tante et son oncle. J'étais trop vieux pour commencer une querelle d'amoureux avec cette fille fraîche émoulue de l'université. Mais j'insistai néanmoins.

— N'avez-vous jamais enfreint la loi de toute votre vie ? m'exclamai-je.

— Oh, tout le monde enfreint la loi, répondit tante Kitty, volant à mon secours pour éviter que les choses ne s'enveniment. Je comprends le point de

vue de Miranda. Elle a des principes et s'y tient.

Hauser changea de conversation.

— En route pour notre croisière.

Je l'aidai à démarrer les moteurs et larguai les amarres. Le bateau de pain d'épice glissa le long du quai. Il nous fallut un bon quart d'heure pour traverser le lac. Je pris du plaisir à cette balade, Miranda également.

— Je suis désolé de vous avoir taquinée tout à l'heure, lui dis-je lorsque nous nous retrouvâmes seuls tous les deux, assis sur le pont.

Les autres étaient restés à l'intérieur pour boire une seconde tournée.

— Je me suis battue pendant quatre ans à l'université à ce sujet, Sam. Je ne pensais pas devoir affronter ce problème avec quelqu'un d'aussi raisonnable que vous.

— Cela ne se reproduira plus, assurai-je en lui prenant la main et en la gardant.

Nous revenions vers notre point de départ, et le vent nous soufflait au visage.

— Vous n'avez pas froid ?

— Non.

— Votre tante et votre oncle sont des gens charmants, Miranda. Je regrette de ne pas avoir connu votre père.

— J'avais à peine dix ans lorsqu'il est parti à la guerre, déclara-t-elle, le regard perdu dans le lointain. J'espère qu'un jour, vous rencontrerez ma mère à Chicago.

— Je le souhaite.

— N'aimeriez-vous pas naviguer comme nous maintenant, et simplement disparaître ?

— Que voulez-vous dire ? Comme les passagers de la *Mary Celeste* ?

— De quoi s'agit-il ?

— C'est un célèbre mystère demeuré inexpliqué. Je viens de lire un livre à ce propos. En 1872, un voilier a été découvert dérivant dans l'Atlantique. Le capitaine, sa femme, leur enfant et les sept membres d'équipage s'étaient volatilisés malgré une mer d'huile et l'absence de toute trace de violence à bord. On n'a jamais compris ce qui avait pu leur arriver.

— J'en ai entendu parler.

— J'ai prêté mon concours au shérif local pour résoudre quelques crimes étranges. Un jour, je vous raconterai.

Kitty se joignit à nous.

— Alors, vous êtes réconciliés ?

— Naturellement, répondis-je. Votre nièce essaie de me convaincre

d'arrêter de boire.

— Excellent ! Peut-être devrions-nous tous arrêter.

Lorsque Hauser fit accoster le bateau, nous le remerciâmes pour la promenade et descendîmes à terre. Je regardai Gretel Hauser grimper le chemin jusqu'au cottage et en ouvrir la porte. Puis je suivis Miranda, sa tante et son oncle chez eux pour le dîner.

*

**

À cette époque, April avait commencé à me poser des questions sur Miranda. Surtout le lundi matin, après mes séjours à Chester Lake.

— Pour quand les noces, Dr Sam ? demandait-elle.

— Il est trop tôt pour le dire, April. On m'a appelé deux fois ce week-end pour des urgences. Cela contrarie ma vie amoureuse !

— Allons donc ! À mon avis, vous préférez votre métier à la compagnie des femmes !

— Ce n'est pas impossible. Peut-être devrais-je me trouver une femme médecin.

À la vérité, le nouvel hôpital de Northmont avait un peu allégé mes week-ends. Si les gens n'arrivaient pas à me joindre, il leur restait toujours la ressource d'aller à l'hôpital. Aussi, le samedi après-midi, après avoir reçu mon dernier patient et fermé le cabinet, me rendis-je au cottage des Grey à Chester Lake.

Miranda m'accueillit à la porte, manifestement ravie de me voir.

— Sam, il me semble que des siècles se sont écoulés !

— J'ai eu une semaine chargée. J'espérais vous faire une visite surprise mercredi, mais Mrs Rogers a décidé de mettre son bébé au monde.

— Entrez. Tante Kitty et oncle Jason sont chez les Hauser.

— Parfait. J'ai envie d'être seul avec vous.

Nous échangeâmes des mots doux, et la demi-heure suivante fila à la vitesse de l'éclair. Il était presque six heures lorsque tante Kitty apparut sur le seuil. Elle portait une robe d'été multicolore et un chandail sur le bras.

— Miranda, dit-elle essoufflée, ton oncle et moi sortons faire un tour avec les Hauser sur leur bateau.

Est-ce que Sam et toi vous vous débrouillerez pour manger ?

— Bien sûr, tante Kitty.

Je jetai un coup d'œil par la porte et aperçus le veston rouge de Jason qui disparaissait à l'intérieur du bateau. En revanche, aucun signe des Hauser.

— Nous allons vous accompagner pour dire bonjour à vos amis,

proposai-je.

Kitty sourit.

— Nous avons l'intention de vous emmener, mais j'ai pensé que vous préféreriez un peu de solitude. N'est-ce pas, les amoureux ?

Miranda et moi nous engagions à peine dans l'allée que Kitty avait déjà couru jusqu'au bateau et franchissait la passerelle. Ray Hauser passa la tête par la porte garnie d'un rideau de dentelle et agita la main. Puis il m'appela.

— Sam, auriez-vous la gentillesse de m'aider pour les amarres ?

— Avec plaisir.

Je détachai les cordages et les lançai sur le pont pendant que Hauser allumait les moteurs. Il me sembla percevoir le rire de Gretel dans la maison flottante, et je me dis qu'ils partaient sur le lac pour boire en toute tranquillité – à l'abri des critiques de Miranda.

Kitty se retourna pour nous saluer une dernière fois, puis rentra à l'intérieur rejoindre les autres. Ray Hauser demeura sur le pont jusqu'à ce que nous ayons regagné le cottage des Grey.

— Ils paraissent bien s'entendre tous les quatre, fis-je remarquer en ouvrant la porte.

— Tante Kitty s'entend avec tout le monde ; elle est si chaleureuse. Cependant, je suis un peu surprise qu'oncle Jason les aime aussi.

De la fenêtre, je regardai le bateau voguer lentement au milieu du lac. Il n'y avait pas d'autres embarcations à proximité : seules quelques voiles pointaient au-dessus de la surface des eaux à l'horizon.

— Ils ont le lac pour eux seuls. Tous les autres doivent être en train de dîner.

— Message reçu, Sam Hawthorne.

J'éclatai de rire en lui lançant un coussin.

— À moins qu'il ne faille que je me contente de vos lèvres...

— Oh, vous !

Elle prépara le repas pendant que je continuais à observer le bateau des Hauser.

Je découvris des jumelles suspendues à un crochet près de la fenêtre et les ajustai à ma vue. Elles étaient puissantes – d'un modèle utilisé par l'armée pendant la guerre –, et je distinguais parfaitement le bateau. Personne ne se trouvait sur le pont bien que le veston rouge de Jason se découpât dans l'encadrement de la fenêtre.

— C'est étrange.

Miranda vint près de moi et posa la main sur mon épaule.

— Qu'est-ce qui est étrange ?

— Les moteurs sont coupés, et ils dérivent.

— Ils font ça souvent. Je crois qu'ils partent sur le lac pour boire.

Un des voiliers que j'avais aperçus au bout du lac arrivait à vive allure vers eux et allait croiser leur route. Dans les jumelles, je vis l'homme sur le voilier effectuer une manœuvre à la dernière seconde, puis se mettre à crier et à brandir le poing en direction de la *Gretel*.

— Seraient-ils tous ivres ? m'étonnai-je.

— Non ! Ils ont appareillé il y a un quart d'heure à peine.

— Pourtant...

Je pris les jumelles et marchai jusqu'au quai. Tandis que je regardais, le bateau pivota lentement sur lui-même, et je constatai que personne ne tenait la barre. Il n'y avait aucun signe de vie à bord.

Miranda descendit me rejoindre.

— Que se passe-t-il, Sam ?

— Je n'aime pas cela. Quelque chose ne tourne pas rond. Le jour où nous avons fait cette promenade sur le lac, Hauser gouvernait son bateau avec un soin extrême. Aujourd'hui, il le laisse dériver.

— Ils sont occupés à boire, déclara-t-elle avec mépris, ne partageant pas mon inquiétude.

— Savent-ils nager ?

Elle secoua la tête.

— Mon oncle flotte comme un caillou.

— Je ne les vois pas non plus dans l'eau.

J'abaissai les jumelles et montrai le petit canot à moteur attaché au quai des Grey.

— Prenons-le et allons là-bas. Vous avez certainement raison, ils sont en train de boire. Mais je ne serai rassuré qu'après avoir vérifié.

— Si vous voulez. Donnez-moi le temps d'éteindre la cuisinière.

Je démarrai non sans mal le moteur du canot, et nous mîmes le cap sur la maison flottante. Le soleil offrirait encore deux heures de lumière avant de se coucher, ce dont d'autres plaisanciers se dépêchaient de profiter. Aucun d'eux n'avait approché l'embarcation des Hauser, à l'exception du voilier qui l'avait frôlé. Je ne dis rien pendant le trajet, mais lorsqu'il ne resta que quelques mètres à parcourir, Miranda rompit le silence.

— Le bateau semble désert. Seraient-ils... au lit ?

— Ne bougez pas. Je vais monter jeter un coup d'œil.

Je me hissai à bord. Par une des fenêtres, je vis le veston rouge de Jason Grey accroché au dossier d'un fauteuil. La porte n'était pas fermée à clé et j'entrai. À ma grande surprise, il n'y avait ni verres ni bouteille d'alcool sur

la table. Rien ne paraissait avoir été dérangé. J'eus le désagréable pressentiment que Miranda avait deviné juste : ils étaient au lit.

Mais les couchettes aussi étaient vides, de même que la cuisine et le cabinet de toilette. Le bateau entier était désert.

Abandonnant la *Gretel* en plein milieu de Chester Lake, les Grey et les Hauser avaient disparu.

*

**

Nous sillonnâmes le lac dans tous les sens pendant une heure. J'étais persuadé que nous trouverions des baigneurs pour nous renseigner, ou des cadavres, ou quelque chose pour nous fournir un indice, mais il n'y avait rien. C'était comme si le lac – ou le ciel – les avait avalés.

– Quatre personnes ! Miranda, que sont-ils devenus ? (J'arpentai le pont, très nerveux.) C'est une nouvelle *Mary Celeste* !

– Vous avez trop d'imagination, Sam. Je suis sûre qu'ils reviendront. Remorquons la *Gretel* jusqu'à la rive et attendons.

Nous attachâmes une corde à l'avant du bateau pour le haler jusqu'au quai. Le petit canot à moteur n'était pas prévu pour ce genre de travail, néanmoins, nous réussîmes tant bien que mal à ramener l'embarcation. Le cottage des Hauser était fermé et rien n'indiquait que quelqu'un était rentré.

– Je vais fouiller le bateau une nouvelle fois tant qu'il fait jour, annonçai-je. Peut-être existe-t-il une cachette qui a échappé à notre première inspection.

Je me rendis compte rapidement qu'étant donné la hauteur de plafond de la pièce principale, il ne restait pas d'espace disponible sous le toit. Il y avait un petit réduit sous le pont, cependant je n'y trouvai qu'une demi-douzaine de bidons d'essence et des vieux chiffons. J'examinai les étroits placards ; ils étaient vides. Deux bouteilles de whisky à moitié entamées – apparemment celles auxquelles nous avons goûté lors de ma précédente visite – étaient rangées dans le meuble-bar. Quant à la glacière dans la cuisine, elle ne contenait rien. Hormis le veston rouge de Jason, pas un détail n'attestait qu'aucun des quatre passagers soit jamais monté à bord de la *Gretel*.

*

**

Je franchis la passerelle alors que le soleil se couchait.

– Il vaut mieux téléphoner au shérif Lens, décidai-je.

– Est-ce vraiment nécessaire ?

— Ils se sont volatilisés, Miranda. Votre tante, votre oncle et les Hauser. Et j'ignore ce qui leur est arrivé. S'ils sont sur le lac, il faut organiser des recherches.

— Je suppose que vous avez raison, admit-elle à contrecœur. Cependant, je ne parviens pas à croire à cette histoire. Ils nous ont probablement fait une farce.

— Je l'espère. Mais alors, ils auraient eu plus que le temps de réapparaître.

Peu de cottages étaient équipés du téléphone, mais les Grey l'avaient fait installer. Je m'en servis pour appeler le shérif Lens et lui raconter ce qui s'était produit.

*

**

Chester Lake était situé à une trentaine de kilomètres de Northmont, mais toujours dans les limites du comté, et par conséquent dans la juridiction du shérif Lens. Il répondit à mon appel en arrivant avec deux voitures où s'étaient entassés ses adjoints et quelques volontaires pour participer aux recherches. Malgré l'obscurité, un bateau équipé de lanternes partit immédiatement longer la rive au cas où des cadavres s'y seraient échoués.

Ils ont peut-être voulu nager et ont été victimes de crampes, suggéra le shérif en suivant des yeux les lanternes qui s'éloignaient dans le noir. Nous trouverons les corps.

À ces mots, Miranda qui avait fait preuve d'un surprenant courage se mit à frissonner. Elle agita la tête et protesta avec véhémence.

— Mon oncle ne sait pas nager. Et ma tante est une trop bonne nageuse pour se noyer dans un lac aussi paisible. D'ailleurs, Sam surveillait le bateau avec les jumelles ; il les aurait repérés dans l'eau.

— Vous ne regardiez pas tout le temps, Doc, n'est-ce pas ? Et vous ne voyiez pas l'autre côté du bateau !

— Non, avouai-je. Ils auraient pu filer à mon insu. Un sous-marin aurait pu faire surface et les conduire sur l'autre rive, mais j'en doute. Je vous accorde qu'ils ne manquaient pas de moyens pour quitter le bateau sans attirer mon attention. Mais pourquoi auraient-ils fait cela ? Pourquoi quatre personnes saines d'esprit et en pleine force de l'âge auraient-elles choisi de disparaître ? On n'est pas le premier avril !

— Nous les trouverons, affirma le shérif Lens avant de poursuivre à voix basse pour ne pas bouleverser Miranda : ou du moins leurs cadavres.

Je restai avec les volontaires jusqu'à ce que les équipes de recherche aient ratissé les deux rives. Elles ne ramenèrent pas de cadavres. Vers minuit, nous fracturâmes la porte du cottage des Hauser, dans l'espoir de découvrir dans la maison une lettre ou un indice quelconque, mais il n'y avait rien. Tout était parfaitement en ordre pour leur retour.

Finalement, à l'aube, je réveillai Miranda avec un baiser et lui dis :

— Je rentre chez moi dormir un peu. Je reviendrai vers midi.

Ce fut le shérif qui me tira de mon sommeil quelques heures plus tard. Je m'effaçai pour le laisser entrer dans mon appartement, croyant deviner la raison de sa visite.

— Vous les avez trouvés ! m'écriai-je.

— Non, la chance n'a pas été avec nous, Doc. J'ai renvoyé une équipe sur place ce matin, mais sans résultat. Et nous avons inspecté une nouvelle fois le bateau de fond en comble.

Je me laissai tomber dans un fauteuil, pas encore vraiment réveillé.

— Cela ressemble de plus en plus à la *Mary Celeste*.

— De quoi s'agit-il ?

— D'un bateau que l'on a retrouvé au milieu de l'océan sans personne à bord. On n'a jamais réussi à expliquer ce qui s'était passé.

— Une histoire récente ? grommela le shérif Lens.

— Non, ancienne.

— Et on n'a jamais résolu le mystère, hein ?

— Quelque chose a poussé les passagers à abandonner le navire, mais quoi ? La mer était plate, tout comme le lac hier.

— Auraient-ils pu être attaqués par un autre bateau ?

— C'est possible en ce qui concerne la *Mary Celeste*, bien qu'on n'ait relevé aucune trace de violence. Mais je ne vois pas comment un autre bateau se serait approché de la *Gretel* sans que je le remarque.

— Habillez-vous, Doc. Je vous emmène là-bas. Peut-être nous viendra-t-il une idée maintenant que le soleil brille.

— Cette affaire est très différente de celles que je vous ai aidé à éclaircir, shérif. Avant, il y avait toujours un cadavre, ou un méfait quelconque avait été commis. Cette fois, nous ignorons de quoi il retourne.

Nous n'avons même pas de témoins ; ils ont tous disparu !

— Sauf un. Miranda Grey est toujours là.

Je le dévisageai, pensant qu'il plaisantait, mais il était on ne peut plus sérieux.

— Miranda ne m'a pas quitté une seconde ! Comment les aurait-elle fait disparaître ?

— Je ne sais pas *comment*, Doc. Mais je sais *pourquoi*. La rumeur prétend qu'elle recevra une jolie fortune à la mort de sa tante et de son oncle. Ils possèdent des actions qui ne cessent de grimper et n'ont pas de famille. Miranda est leur seule héritière.

Je m'efforçai de conserver mon calme.

— Shérif, même si c'est vrai, Miranda ne récoltera pas un centime tant qu'on n'aura pas retrouvé leurs corps. Il lui faudra patienter des années avant qu'on ne les déclare légalement décédés. Cela ne rime à rien de la suspecter. Vous vous empressiez de conclure à un meurtre alors que nous avons pour seule certitude qu'ils ont disparu.

— D'accord, concéda le shérif Lens. Quoi qu'il en soit, allons-y. Mes adjoints ont peut-être du nouveau.

Malheureusement, lorsque nous arrivâmes au lac, les choses n'avaient pas évolué par rapport à la nuit précédente. Miranda courut vers moi, et je crus un instant qu'elle allait jeter ses bras autour de mon cou.

— Avez-vous des nouvelles ? demanda-t-elle au shérif.

— Non, mademoiselle. Nous avons appelé des renforts pour fouiller les rives, et nous draguerons le lac.

— Je ne peux pas croire qu'ils soient morts !

Nous passâmes le cottage des Hauser au peigne fin, à la recherche du plus petit indice. Je parcourus un tas de factures provenant de magasins de Boston, d'un centre touristique de Cape Cod et même d'un fournisseur de matériel de plomberie, mais sans aboutir à rien.

— Quelle sorte de matériel de plomberie ? s'enquit le shérif Lens en regardant par-dessus mon épaule.

— Un chauffe-eau qu'ils ont monté eux-mêmes.

Il émit un grognement et se replongea dans son travail. Les pièces exigües du cottage ne nous apprirent rien, et il n'y avait pas de sous-sol. Nous nous réunîmes dans la maison des Grey, plus découragés que jamais.

— Pas la moindre piste ! dis-je à Miranda avec un soupir. Rien à quoi me raccrocher ! Ils se sont simplement évaporés !

Au cours de l'après-midi, les adjoints du shérif et les volontaires remirent leurs rapports, mais ceux-ci ne variaient guère. Aucun corps n'avait été rejeté sur la rive, et les hommes chargés de draguer le lac n'avaient ramené au bout de leurs grappins qu'une vieille barque de pêcheur et un tonneau de bière éventré.

En désespoir de cause, le shérif Lens déclara :

— Miranda, nous enverrons des photos de votre tante et de votre oncle aux journaux afin qu'ils les diffusent. Pouvez-vous m'en fournir qui soient

ressemblantes ?

Elle réfléchit un moment, puis son visage s'illumina.

— Tante Kitty m'a montré une photo d'eux avec les Hauser qui a été prise l'été dernier dans le parc d'attractions près de Winslow.

— Pouvez-vous nous la trouver ?

— Je vais voir.

Elle chercha dans le cottage des Grey sans succès, puis se souvint tout à coup de la soupente à laquelle on accédait par une trappe dans le plafond de la chambre à coucher.

— On s'en sert comme grenier, expliqua-t-elle.

Je grimpai sur une chaise et, en suivant ses instructions, je mis la main sur une boîte en carton. À l'intérieur, je découvris la photo des quatre disparus en train de sourire à l'objectif, debout devant une pancarte sur laquelle était écrit : *Le Grand Serpent de Mer – Frissons garantis !*

Je la tendis au shérif qui, comme à son habitude, répondit par un grognement.

— Vous croyez qu'ils ont été avalés par un serpent de mer ?

— Non, dis-je sans faire de commentaire. La photo date de l'an dernier, mais on les reconnaît bien.

Il la fourra dans sa poche et promit de la donner aux journaux. Je remarquai que Miranda semblait moins abattue, comme si d'avoir trouvé la photo la confortait dans l'idée qu'il en serait de même, tôt ou tard, pour sa tante, son oncle et leurs amis. Peut-être avait-elle raison. Je le souhaitais.

En fin d'après-midi, je téléphonai à April, au cas où un patient aurait essayé de me joindre pour une urgence. Mais tout était calme.

— Des traces des disparus ?

— Aucune.

— Dr Sam, il m'est revenu à l'esprit une histoire que j'ai lue dans une de ces revues que vous recevez à votre cabinet. Je ne me rappelle plus si elle est authentique ou non, mais elle parlait de gens qui avaient sauté d'un canot à moteur sans raison apparente et s'étaient tous noyés. On s'était rendu compte par la suite qu'une grosse araignée s'était cachée à bord et les avait effrayés à tel point qu'ils s'étaient jetés à l'eau^[5].

— Une araignée ?

— Oui. Serait-il possible qu'il se soit passé quelque chose de ce genre sur la *Gretel* ?

— April, cela vaut la peine d'être vérifié. Merci du tuyau.

Je raccrochai et sortis dans le jardin. Je demeurai un moment à contempler l'extravagant bateau, songeant à l'horrible créature qui était

peut-être tapie dans ses flancs. Puis soudain, je tournai les talons et regagnai le cottage en courant.

— Que se passe-t-il, Doc ? s'exclama le shérif Lens.

— Shérif, j'ai besoin d'une paire de gants épais et d'un sac de toile. Et aussi d'une torche électrique.

— Une lanterne ferait-elle l'affaire ?

— Je préférerais une torche. Je vais me faufiler dans des endroits exigus.

— Sur le bateau ?

— Oui. Je pars à la chasse aux araignées.

Le shérif et Miranda restèrent sur le quai à me regarder monter sur le bateau avec mes mains gantées, ma torche et mon sac.

Je me dirigeai directement vers l'arrière et ouvris la porte du petit réduit situé dans la cale. Les bidons d'essence et les chiffons n'avaient pas bougé, et tout d'abord, je ne distinguai rien d'autre dans le rayon de ma torche.

Puis je le vis, mince, allongé, et mortel.

J'avancai prudemment la main, osant à peine respirer.

Plus qu'un centimètre...

Je l'avais attrapé et le jetai au fond du sac.

— Avez-vous trouvé quelque chose ? demanda le shérif comme je descendais sur la rive avec mon butin.

— Oui.

Miranda fixait le sac, incapable d'en détacher les yeux.

— Que contient-il, Sam ?

— La solution du mystère. Et je crains qu'elle ne soit pas très plaisante. (J'ouvris lentement le sac et leur montrai ma prise.) Nous nous étions trompés de légende. Ce n'était pas la *Mary Celeste*, mais *Hänsel et Gretel*.

*

**

Les heures qui suivirent furent sombres. Une sinistre besogne nous attendait au cottage, et lorsque celle-ci fut accomplie, le shérif alla quérir un juge afin qu'il lui délivre un mandat. Ensuite, nous passâmes la moitié de la nuit à discuter avec des fonctionnaires de la police dans la mairie d'une bourgade du Cape Cod.

Nous arrivâmes au centre touristique juste avant l'aube. Il y avait déjà assez de lumière pour discerner les petits bungalows blancs groupés en demi-cercle autour d'un bâtiment central qui abritait les cuisines et les installations sanitaires. Tandis que nous nous garions au bord de la route avant de nous déployer en éventail sur la pelouse, un des policiers me

demanda :

— Êtes-vous armé, monsieur ?

— Non, je ne suis venu qu'en observateur.

En prononçant ces mots, je me dis que j'avais parcouru beaucoup de kilomètres pour seulement assister à la conclusion d'une triste histoire. Néanmoins, je m'écartai quand le shérif frappa à la porte en criant :

— Police ! Ouvrez !

Au bout de quelques minutes, la porte du bungalow s'entrebâilla sur un visage fatigué. L'homme parut me reconnaître moi, plutôt que le shérif.

— Bonjour, Sam, dit-il doucement.

C'était Ray Hauser.

— Nous avons un mandat d'arrêt contre vous, annonça le shérif Lens.

Je ne restai pas près de lui pour écouter la suite, car j'avais entendu grincer une fenêtre à l'arrière de la maisonnette.

Je bondis dans la direction du bruit et saisis la femme par le bras au moment où ses pieds touchèrent le sol.

— Je suis désolé, murmurai-je.

— Oh, Sam...

Elle s'effondra en sanglots contre ma poitrine.

— J'ai un mandat d'arrêt contre vous, récita à nouveau le shérif Lens qui nous avait rejoints. Pour un double meurtre. Avez-vous quelque chose à déclarer ?

Kitty, la tante de Miranda, secoua la tête.

— Emmenez-moi. Je suis prête.

*

**

Plus tard, au poste de police local où les formalités légales furent remplies, je bavardai avec Ray Hauser. Il était assis, menottes aux poignets, sur un banc en bois et tirait de temps à autre une bouffée de la cigarette qu'on lui avait offerte.

— Nous avons trouvé les cadavres hier soir, dis-je. Ceux de votre femme Gretel et du mari de Kitty, Jason. Dans le grenier de votre cottage où vous les aviez cachés.

— Oui, répondit-il simplement. Vous êtes quelqu'un de très malin, Sam. Quand le système n'a pas fonctionné, nous avons compris que ce n'était qu'une question de temps. Cependant, nous en espérions davantage.

— « Quand le système n'a pas fonctionné », répétais-je. J'ai découvert votre installation sur le bateau, et le mystère s'est éclairci. Nous avons cru à

une nouvelle *Mary Celeste*, avec tous les passagers qui avaient disparu, alors que vous aviez recommencé l'histoire de *Hänsel et Gretel*. Ou plutôt de Jason et Gretel. Vous vous rappelez comment la méchante sorcière voulait faire cuire les enfants dans la cuisinière ? C'était votre plan. Vous n'aviez pas du tout prévu que l'on retrouve le bateau désert ; il devait exploser, brûler et couler. L'objet sur lequel j'ai mis la main en explorant la cale, c'est un bâton de dynamite avec une mèche qui a fait long feu. S'il avait rempli son rôle, il aurait fait éclater la coque sous la ligne de flottaison et mis le feu aux six bidons d'essence que vous aviez entreposés dans la cale. La *Gretel* aurait été la proie des flammes avant de sombrer.

— Tout aurait été si simple si les choses s'étaient déroulées ainsi, dit Hauser d'un ton amer.

— Les sauveteurs, cherchant des survivants, vous auraient recueillis, Kitty Grey et vous. De Jason ou de votre femme Gretel, on n'aurait retrouvé aucune trace, naturellement. Mais, quelques jours plus tard, leurs corps auraient été rejetés sur la rive... La clé de tout cela, c'est que Jason et Gretel ne sont jamais montés à bord samedi après-midi. Vous et Kitty les aviez tués...

— Je les ai tués, insista Hauser. Kitty n'a rien à voir avec les meurtres. J'ai versé un somnifère dans leur whisky, puis je les ai étouffés. D'après le plan, ils devaient mourir sur le bateau afin que l'on découvre leurs cadavres après l'explosion ; mais Jason a bu un verre de whisky au cottage et s'est endormi. Nous ne pouvions pas les transporter sur le bateau, aussi avons-nous été contraints de les cacher dans la maison. Une fois secourus, nous comptions aller immerger leurs corps au milieu du lac.

— Vous n'auriez abusé personne, vous savez. L'heure du décès aurait coïncidé ; toutefois l'autopsie aurait révélé qu'il n'y avait ni fumée ni eau dans leurs poumons.

— Nous pensions qu'après un séjour de plusieurs jours dans l'eau, il aurait été impossible de voir la différence. Nous aurions brûlé leurs vêtements pour que l'on croie qu'ils étaient morts dans l'incendie. (Il aspira une longue bouffée de sa cigarette.) Expliquez-moi comment vous avez deviné, Sam ?

Kitty avait fait une crise de nerfs et on lui avait administré un sédatif. Bien que connaissant à peine Hauser, il me semblait être celui à qui tout raconter.

— Un détail m'a mis la puce à l'oreille. Samedi, vous avez fermé votre cottage à clé, alors que vous ne vous étiez pas soucié de le faire lorsque nous étions tous partis en promenade sur votre bateau. Je me souviens qu'à notre

retour, Gretel s'était contentée de pousser la porte. Par conséquent, je me suis demandé s'il existait un lien entre votre disparition et le fait d'avoir fermé la maison, si vous aviez conçu dès le début le projet de disparaître, ou s'il y avait quelque chose dans le cottage que vous ne souhaitiez pas que l'on trouve.

» Je me suis souvenu des bidons d'essence dans la cale, beaucoup trop nombreux par rapport à la quantité qui vous était nécessaire. J'ai fouillé, et découvert le bâton de dynamite auquel était attachée une mèche à l'extrémité calcinée. Alors, j'ai compris. Nous n'avions jamais vu ni Gretel ni Jason sur le bateau. J'avais aperçu le veston rouge de Jason, mais vous pouviez le porter. J'avais cru entendre le rire de Gretel, mais ce pouvait être celui de Kitty. En ce qui concernait leur présence à bord, nous n'avions que votre parole et celle de Kitty.

» Kitty était nerveuse lorsqu'elle nous a annoncé que vous partiez tous les quatre sur le lac, ce qui n'est pas étonnant puisqu'elle venait d'assister à un double meurtre. Jason et Gretel étaient déjà morts, cachés dans votre grenier. N'ayant aucune raison de l'ouvrir, nous avons négligé cette trappe lors de l'inspection de votre maison. Mais je connaissais son existence, car il y en avait une dans la chambre à coucher des Grey, et les cottages sont identiques.

Hauser écrasa sa cigarette.

— J'ai allumé la mèche, et nous nous sommes glissés dans l'eau du côté opposé au cottage, au cas où vous nous observeriez. Quand nous avons constaté que le bateau n'explosait pas, nous avons nagé jusqu'à la rive opposée. Là, j'ai été contraint de voler une voiture.

À la manière dont il l'avouait, il semblait que c'était le pire méfait qu'il eût jamais commis.

— En effet, Miranda m'a dit que Kitty était une bonne nageuse. Mais pourquoi n'êtes-vous pas remontés sur le bateau ?

— Kitty avait peur qu'il ne saute. D'autre part, nous n'aurions pas pu expliquer l'absence de nos conjoints, respectifs.

Je hochai la tête.

— Kitty et vous : la femme fatale et le dandy. Un bien plus beau couple que la grosse Gretel et le sentencieux professeur. Je comprends votre attirance l'un vers l'autre, mais fallait-il aller jusqu'au meurtre ?

Il leva vers moi ses yeux tristes.

— Vous ignorez ce que c'est d'être amoureux fou. C'est la passion qui nous a poussés à cette extrémité.

— La passion mais aussi l'amour de l'argent, j'imagine. Le premier jour

que je l'ai rencontrée, Gretel a laissé entendre que c'était elle qui tenait les cordons de la bourse; quant à Jason, il avait récolté les fruits d'habiles placements financiers. Kitty et vous deviez les tuer tous les deux pour hériter chacun de votre côté, et un crime maquillé en accident était le meilleur moyen d'y parvenir.

— Je vous répète que Kitty n'a rien à voir avec les meurtres.

— Vous auriez été incapable de soulever tout seul leurs cadavres pour les monter dans le grenier. Pour cela au moins, elle vous a aidé.

Il ne discuta pas sur ce point.

— Comment saviez-vous que nous étions ici ?

— Je me suis dit que vous vous étiez enfuis après l'échec de votre plan. Mais où ? À une distance respectable parce que l'on ne tarderait pas à découvrir les corps à cause de l'odeur. C'est alors que je me suis souvenu qu'il m'était passé entre les mains une facture de ce centre touristique. Vous y aviez séjourné une fois, peut-être y étiez-vous retourné. Le shérif a téléphoné, et l'on nous a confirmé qu'un couple répondant à votre signalement occupait un des bungalows. Vous connaissez la suite.

Il secoua la tête d'un air morose.

— Non, je ne connais pas la suite. Que va-t-il nous arriver maintenant ?

Mais c'était à un juge et un jury, et non à moi de répondre. Quatre mois plus tard, Hauser fut déclaré coupable et condamné à la prison à vie. Kitty ne fut jamais jugée. Elle s'était pendue avec un drap dans sa cellule.

*

**

Vous vous demandez ce qu'il est advenu de Miranda et de moi ? conclut le Dr Sam Hawthorne en se servant un autre verre. Ma foi, c'est une autre histoire – un autre mystère lié aux étranges événements qui se sont produits au bureau de poste de Northmont, le jour même du Grand Krach de Wall Street. Mais je vous la raconterai une prochaine fois.

Le mystère du bureau de poste

Voilà ce que l'on appelle une belle journée d'été! s'exclama le Dr Sam Hawthorne en nous versant à boire. J'ai l'impression de rajeunir! Asseyons-nous sous les arbres et parlons du bon vieux temps. Ah, oui, j'avais promis de vous raconter ce qui s'est passé au bureau de poste de Northmont en 1929, le jour même du Grand Krach, n'est-ce pas? En effet, c'est une affaire mémorable, et qui m'a donné l'occasion de résoudre un problème unique parmi tous les cas sur lesquels j'ai été amené à enquêter. Unique en quel sens?

Eh bien, commençons par le commencement...

*

**

La date – je m'en souviens parfaitement – était le jeudi 24 octobre 1929, une journée que l'on a baptisée le « Jeudi noir », quelques années plus tard, bien que les jours suivants aient été encore pires du point de vue boursier. Mais ce matin d'automne n'offrait aucune particularité par rapport aux autres pour les habitants de Northmont. Le ciel était nuageux, la température inférieure à dix degrés et il menaçait de pleuvoir.

C'est ce jour-là que Vera Brock termina de peindre le nouveau bureau de poste, et comme les affaires étaient calmes à mon cabinet, April, mon infirmière, et moi allâmes le visiter. Jusqu'alors, le bureau de poste était situé à l'épicerie générale, et nous considérions comme un signe de progrès que l'ancienne confiserie en face du square eût été achetée par le gouvernement pour en faire une poste.

– À présent, nous disposons de notre propre hôpital *et* d'un véritable bureau de poste, s'extasia April. Notre ville ne cesse de grandir, Dr Sam.

– Ils n'ont qu'à bien se tenir à Boston, répondis-je avec un sourire.

– Vous vous moquez de moi, mais c'est vrai. Northmont va bientôt figurer sur les cartes!

– Sur celle des bureaux de poste en tout cas.

J'aperçus notre postière, Vera Brock, qui marchait d'un bon pas, un pot de peinture à la main. C'était une femme robuste d'une quarantaine d'années

qui tenait le guichet de la poste à l'épicerie depuis que j'étais à Northmont.

— Vera ! l'appelai-je.

— Bonjour, Dr Sam. Vous venez chercher votre courrier ?

— April et moi passions voir votre nouveau bureau de poste.

Elle brandit son pot de peinture.

— C'est le jour de l'inauguration et je me suis rendu compte que j'avais oublié de peindre tout un mur ! Vous vous imaginez !

Elle ouvrit la porte du bureau et nous la suivîmes à l'intérieur.

— Tout est rose ; un bureau de poste rose ! s'écria April, le souffle coupé, et je ne crois pas qu'elle aurait été plus estomaquée si les murs avaient été couverts de vigne vierge.

— J'ai eu la peinture à bon marché, confessa Vera Brock. Hume Baxter l'avait commandée par erreur, et il m'a fait une grosse réduction. Je me suis dit que j'économiserais de l'argent au gouvernement. Le mois dernier, le ministre a estimé que nous atteindrions un déficit de cent millions de dollars, et il a déclaré que le coût du timbre pour une lettre pourrait passer à trois *cents*.

— C'est impossible ! s'exclama April. La lettre à deux *cents* est une tradition.

— Nous verrons bien. Quoi qu'il en soit, j'ai pensé qu'un petit coup de peinture ne ferait pas de mal.

— Mais rose, Vera ! rétorqua April.

— Je ne trouve pas ça si laid. Toutefois, j'avoue que je suis daltonienne.

Le nouveau bureau de poste était une salle spacieuse d'environ six mètres sur six, séparée en deux parties par un guichet où les gens pouvaient aller chercher leur courrier ou acheter des timbres et des cartes postales. Le mur du fond était tapissé des habituels casiers dans lesquels les lettres étaient classées selon le nom de leur destinataire. À cette époque, le courrier n'était pas encore distribué à domicile et tout le monde devait venir le prendre chez Vera Brock.

— Ce n'est pas vilain du tout, Vera, la rassurai-je. Cette ville a besoin d'un peu de gaieté.

J'avais à peine terminé ma phrase que la porte s'ouvrit sur Miranda Grey, la plus jolie chose qui ait débarqué à Northmont depuis des lunes. J'avais fait la connaissance de Miranda l'été précédent, à l'occasion de l'affaire de Chester Lake, et nous nous fréquentions depuis quelques mois. L'arrivée de l'automne et la rentrée scolaire avaient été accompagnées de leur habituelle recrudescence de maladies. Avec l'augmentation de ma charge de travail, Miranda et moi avions moins l'occasion de nous voir, bien que le fait d'être

restée à Northmont au-delà de l'été fût révélateur de la profondeur de ses sentiments envers moi. Peut-être étaient-ils même plus sincères que les miens.

— Bonjour, Sam, comment allez-vous ? dit-elle. Je n'ai plus de nouvelles de vous depuis samedi soir. Je commençais à croire que vous aviez déménagé à Boston.

Comme elle parlait, j'essayai de discerner une lueur de malice dans son regard, mais sans succès. Elle était vraiment fâchée que je ne sois pas passé la voir depuis cinq jours.

— Ce temps pourri a apporté avec lui un tas de microbes, Miranda. J'ai été pris jour et nuit.

— Je pensais que l'hôpital allégeait un peu votre fardeau.

— C'est vrai en ce qui concerne les maladies graves. Mais les gens continuent de m'appeler pour la grippe ou la varicelle. Je ne dispose plus d'autant de loisirs qu'en été, Miranda.

Durant ce bref échange, April était demeurée à l'écart, lorgnant Miranda avec une sorte d'appréhension. Il me semblait que mon infirmière la considérait comme une menace envers le cabinet et ma capacité à me dévouer corps et âme à mes patients. Pour je ne sais quelle raison, Miranda représentait à ses yeux un danger, et j'en prenais davantage conscience au fur et à mesure que les mois s'écoulaient.

Il ne fallut pas longtemps à Vera Brock pour comprendre qu'elle ne ferait pas de travaux de peinture le jour de l'inauguration de son nouveau bureau de poste. À part Miranda, April et moi qui étions déjà là, de plus en plus de curieux pointaient leur nez, sans doute attirés par la couleur des murs que l'on apercevait de l'extérieur par la vitre. Vera resta quelques instants à contempler son œuvre inachevée – le mur de droite en entrant était toujours d'un jaune sale, du guichet à l'angle de la pièce.

— Je vais demander à Hume Baxter s'il peut fermer son magasin pendant une heure et me peindre ce mur, déclara-t-elle. Je n'aurai pas le temps aujourd'hui.

— Je suis étonnée que vous ayez oublié un aussi grand pan de mur, fit observer April.

— L'énorme meuble avec les casiers était posé à cet endroit au moment où j'ai commencé à peindre. Et hier, lorsqu'on l'a déplacé, j'ai découvert que j'avais oublié ce morceau !

— Si j'avais le temps, Vera, je m'en occuperais, dis-je.

— Non, non, Dr Sam. Il n'en est pas question ! Hume peut être là dans dix minutes s'il est libre.

L'hypothèse que Hume Baxter pût ne pas être libre me fit presque éclater de rire. Il avait ouvert sa boutique de quincaillerie et de fournitures agricoles en plein centre-ville un an auparavant, mais comment il se débrouillait pour vivre avec aussi peu de clients dépassait mon entendement. Les fermiers n'aimaient pas s'habiller pour venir en ville lorsqu'ils avaient un besoin urgent de quelque chose, et le volume des affaires qu'il traitait avec les citadins était minime.

Pourtant, tout le monde adorait Hume Baxter, parce qu'il était toujours prêt à rendre service. Et dix minutes plus tard, il apparut dans le bureau de poste de Vera un pinceau à la main. C'était un garçon blond de trente-cinq ans, à peine plus âgé que moi, et il n'avait pas encore franchi la porte que déjà Miranda flirtait avec lui.

— Oh, Hume, vous au moins, vous avez le temps pour vos amis, n'est-ce pas ?

— Eh bien... euh... il m'arrive d'être occupé au magasin.

— Ne faites pas attention à sa remarque, dis-je. C'était une pierre dans mon jardin. Je l'ai négligée ces derniers jours.

Hume Baxter déplia une toile de protection sur le sol et ouvrit un pot de peinture rose.

— Mademoiselle Miranda, répondit-il, entrant dans le jeu, je ne vois pas comment on pourrait ne pas avoir de temps pour vous.

— Merci, Hume. Vous êtes un amour !

— Envoyez-moi une facture, cria Vera. Je vais faire en sorte que le gouvernement vous dédommage.

— Comptez-y, Vera. Je paie assez d'impôts. Si je peux en récupérer une partie, ce sera avec plaisir.

Il se mit à l'ouvrage avec son pinceau tandis que Vera triait le courrier du matin et rangeait les lettres dans les casiers, derrière le guichet.

— Nous allons vous laisser, Vera, dis-je. Vous avez à faire.

— Attendez quelques minutes, Doc. Vous pourrez emporter votre courrier.

— Excellente idée, si cela ne vous gêne pas que nous encombrions votre nouveau local, acquiesçai-je.

— Je vais attendre moi aussi, décida Miranda.

Elle travaillait l'après-midi à l'hôpital comme aide-infirmière, mais je savais qu'elle disposait de ses matinées.

Hume Baxter avait commencé d'étaler la peinture dans le coin, en remontant vers le guichet.

— Qu'est-ce que vous pensez des *World Series* [6] Doc ? demanda-t-il.

J'aurais jamais cru que les *Athletics* battraient les *Cubs*.

Philadelphie avait écrasé Chicago la semaine précédente par quatre matches sur cinq.

— Je n'ai écouté la retransmission que de l'un des matches, avouai-je. J'ai eu une semaine mouvementée.

Notre conversation fut interrompue par l'irruption d'Anson Waters, le banquier de la ville et l'un de nos citoyens les plus distingués – sauf que, pour l'heure, il n'avait rien de distingué. Il se précipita vers le guichet, portant une mince enveloppe de papier kraft.

— Doux Jésus, Mr Waters, s'écria Vera Brock, vous en faites une tête ce matin!.

— Vous n'avez pas appris la nouvelle? La Bourse s'effondre! C'est la chute libre! Mon agent de change vient de me téléphoner de New York.

J'avais vaguement lu dans le journal que la Bourse avait enregistré de grosses pertes le lundi, puis le mercredi, mais tout cela me paraissait alors totalement extérieur à mon existence. En songeant à Baxter avec ses *World Series*, et à Waters avec sa Bourse, je ne pouvais m'empêcher de constater combien mon monde à moi était différent du leur.

— Que se passe-t-il? questionna Miranda.

— C'est la panique à Wall Street, l'informa le banquier. L'ambiance à la corbeille est si survoltée que l'on a dû fermer la galerie des visiteurs. Et les chiffres affichés sur les bandes des téléimprimeurs arrivent avec un tel retard par rapport aux cotations réelles que personne ne sait où on va. Mon agent de change a besoin de liquide pour couvrir les actions que j'ai achetées sur acompte.

— Désolée, je ne peux rien pour vous, dit Vera avec sa manière habituelle de plaisanter. Ce n'est qu'un bureau de poste. À moins que ce monsieur n'accepte les timbres...

— Vous n'êtes pas drôle, Vera. (Il lui tendit l'enveloppe.) Elle est adressée à mon agent de change et contient un bon au porteur des chemins de fer, il y en a pour mille dollars. Je veux l'expédier immédiatement. Il faut qu'il la reçoive demain.

— Je ne promets rien, répondit Vera.

— Ou samedi matin au plus tard. Il y a une séance le samedi matin, alors elle doit lui parvenir avant midi.

Vera timbra l'enveloppe et en retranscrivit les références dans son registre.

— Ce bon est-il négociable?

— Oui. Mon agent de change peut le convertir en argent liquide dès

réception.

- Dangereux d'envoyer ces choses-là par la poste.
- C'est pourquoi je veux qu'elle parte en recommandé.
- Vous avez dit que sa valeur était de dix mille dollars ?
- En effet.

Elle additionna le prix du timbre et de la taxe de recommandation, et Waters paya. Puis Vera se retourna et posa l'enveloppe sur la table derrière elle.

– Vous croyez que la panique va s'étendre ? m'enquis-je auprès de Waters.

– Si oui, tout le pays en subira les conséquences. Cela risquerait même de nous conduire à une dépression. Nos structures bancaires sont en piteux état, je suis le premier à le reconnaître.

– J'espère que vous vous trompez.

– Moi aussi. (Waters fourra son reçu dans sa poche et se dirigea vers la porte.) Il faut que je regagne mon bureau pour être près du téléphone. Je prie Dieu que la situation ne se soit pas dégradée davantage au cours de la demi-heure écoulée.

Vera s'affairait derrière son guichet, classant le reste du courrier.

– Les gens comme Anson Waters passent plus de temps à surveiller leur argent qu'à en profiter, philosopha-t-elle.

– Je ne l'ai jamais vu aussi agité, commenta April. À la banque, il a l'air d'un iceberg.

– Peut-être devrions-nous remercier le ciel de ne pas être riches, dit Hume Baxter.

Il progressait rapidement dans son travail et avait déjà à moitié terminé. Vera, quant à elle, avait achevé le tri des lettres.

– Je peux vous donner votre courrier maintenant, Doc. Le vôtre aussi, Miranda. Juste une lettre pour vous aujourd'hui.

Je ramassai la petite pile qu'elle me tendit et y jetai un coup d'œil. Rien d'important, seulement quelques factures et l'avis qu'un représentant d'un laboratoire pharmaceutique viendrait me rendre visite prochainement.

– Et ça aussi, ajouta Vera en poussant de la main sur le guichet l'hebdomadaire médical auquel j'étais abonné. Mes parents m'avaient offert mon premier abonnement lorsque j'avais obtenu mon diplôme, et j'étais resté fidèle à cette revue depuis lors.

April, Miranda et moi étions sur le point de partir lorsque apparut sur le seuil la silhouette massive du shérif Lens, portant un volumineux carton entouré d'une grosse ficelle.

— Bonjour, tout le monde ! lança-t-il en marchant vers le guichet.

Il s'arrêta tout à coup et regarda les murs.

— Rose ? demanda-t-il sans s'adresser à personne en particulier.

— Oui, rose ! répliqua Vera. Je ne supporterai pas vos sarcasmes aujourd'hui, shérif. Dites-moi ce que vous voulez et allez-vous-en !

— Il faut que j'expédie ce carton à Washington, dit-il avec humilité. Il contient des bouteilles qui constituent des preuves dans une affaire de trafic d'alcool.

Vera souleva la partie centrale du guichet pour permettre au shérif de passer.

— Apportez-le ici ! lui ordonna-t-elle. Je ne vais pas me fatiguer à soulever de lourdes charges.

Il obéit et posa le carton sur la table.

— Là, ça va ?

— Pas sur la table, espèce d'idiot !

Elle avait parlé d'une voix si cinglante que le shérif Lens ôta vivement le carton de la table et recula de plusieurs pas, se prenant presque les pieds dans la toile dont Hume avait recouvert le sol. Vera soupira et se reprit :

— Excusez-moi, shérif. Mettez-le sur l'étagère, au fond.

Il suivit ses instructions et se débarrassa de son paquet sur l'étagère située à côté des casiers.

— Désolé de vous avoir contrariée, Vera.

— Je suis sur les nerfs ce matin, à cause de l'inauguration du nouveau bureau de poste, expliqua-t-elle.

— Ce n'est pas grave, Vera, je comprends, répondit le shérif d'un ton mesuré qui n'était pas dans son caractère.

— J'ai fini ! annonça Hume Baxter en repliant sa toile. Ne vous approchez pas des murs tant que la peinture n'est pas sèche !

Il s'accroupit pour faire une petite retouche au niveau de la plinthe, près du guichet, tandis que Vera inspectait le travail.

— C'est parfait, Hume, et vous avez été rapide. Je n'aurais jamais été aussi vite que vous. Combien le gouvernement vous doit-il ?

— Je ne peux pas compter plus de cinq dollars, Vera. Il m'a fallu moins d'une heure.

— Facturez dix dollars. Et j'exigerai qu'on vous les paie.

April, Miranda et moi nous dirigeâmes à nouveau vers la porte pour découvrir cette fois qu'elle était bloquée par Anson Waters qui revenait. Le banquier paraissait encore plus affolé que précédemment.

— C'est une catastrophe ! gémit-il. U.S. Steel a chuté de douze points !

Il tenait à la main un autre bon.

— Vous n’avez pas d’enveloppe, fit remarquer Vera.

Il considéra son papier d’un air surpris.

— Je n’ai pas le temps d’aller en chercher ! Je vais mettre ce bon avec le premier. Il faut que j’envoie dix mille dollars de plus à mon agent de change.

— Impossible, répondit Vera. La lettre a été enregistrée.

— Elle est toujours là, n’est-ce pas ?

— Oui.

— Alors, je vais y ajouter ce bon. C’est mon enveloppe. Tous ces gens sont témoins.

Il se tourna vers nous pour que nous lui apportions notre soutien, et Vera lança un coup d’œil interrogateur au shérif Lens.

— N’existe-t-il pas un formulaire pour qu’il puisse retirer sa lettre ? demanda le shérif.

— Si, admit Vera.

— Eh bien, qu’il le remplisse, et vous lui rendrez sa lettre.

— D’accord, capitula-t-elle en se penchant vers la table. Mais...

— Mais quoi ? voulut savoir le banquier.

— Où est passée la lettre ?

— Vous l’avez posée sur la table, dis-je. Je vous ai vue le faire.

— En effet, et je n’ai pas bougé d’ici.

Elle se baissa pour regarder sous la table, puis se redressa. Son visage était blanc comme de la craie.

— Elle a disparu ! s’exclama-t-elle, la voix brisée.

*

**

— Attendez une minute, dis-je en essayant de calmer tout le monde. Si elle a disparu, elle ne peut être bien loin puisque personne n’a quitté le bureau de poste depuis que Mr Waters l’a apportée. (Je promenai mon regard sur April, Miranda, Vera, Hume, le shérif et Waters.) Nous sommes sept. Ou l’enveloppe a été déplacée, ou l’un de vous l’a sur lui.

— Je ne me suis jamais approchée de la table, protesta Miranda. Vous ne pouvez pas m’inclure parmi les suspects, Sam.

— Aucun de vous n’est suspect, décida le shérif Lens. Cette lettre doit être quelque part.

Nous nous regroupâmes au centre de la salle tandis que Vera et le shérif fouillaient chaque recoin du bureau de poste. Mais l’enveloppe était introuvable. Anson Waters observait la scène avec une impatience

grandissante, jetant de temps en temps un regard vers l'horloge.

— Il est midi ! Je suis probablement ruiné à l'heure qu'il est ! J'obligerai l'administration des Postes à me rembourser mes dix mille dollars !

— On va retrouver votre enveloppe, déclara Vera bien qu'elle donnât peu l'impression d'en être convaincue.

Finalement, le shérif Lens s'adressa à moi.

— Qu'en pensez-vous, Doc ?

— Il faut procéder avec méthode, dis-je. L'enveloppe a été volée ou déplacée. De quelle taille était-elle, Mr Waters ?

— Vingt et un centimètres sur vingt-neuf. Elle contenait un bon au porteur identique à celui-ci, et une lettre. Je ne voulais pas plier le bon, c'est pourquoi j'ai utilisé une enveloppe de cette dimension.

— Par conséquent, elle est trop grande pour avoir glissé dans un tiroir ou derrière la table sans qu'on la voie. Le sol est recouvert d'un linoléum flambant neuf, aussi n'a-t-elle pas pu tomber dans une fente du parquet ou quoi que ce soit de ce genre. Comme nos recherches se sont révélées vaines, nous arrivons donc à la conclusion que l'enveloppe a été volée.

— *La Lettre volée* ! s'exclama Miranda.

— Exactement, acquiesçai-je en constatant que personne d'autre n'avait compris l'allusion littéraire. Dans la nouvelle d'Edgar Poe, la lettre se trouvait en permanence à la vue de tous ; seulement personne n'y prêtait attention. Si, comme l'a écrit Chesterton, le sage est celui qui dissimule une feuille d'arbre dans une forêt et un galet sur une plage, quelle meilleure cachette pouvait-on imaginer pour une lettre volée qu'un bureau de poste ?

— Voyons, fit Vera, seuls le shérif et moi sommes passés derrière le guichet. Insinuez-vous que l'un de nous deux l'a dérobée ?

— Vous avez trié le courrier du matin, Vera. Il n'y avait rien de plus facile pour vous que de mettre une enveloppe dans l'un des casiers afin de la récupérer plus tard.

April déballa une tablette de chewing-gum et l'enfourna dans sa bouche. C'était une de ses mauvaises habitudes, mais je la laissais faire.

— Vous pensez que l'enveloppe est là, Dr Sam ?

— Cela vaut la peine de regarder.

Nous regardâmes.

Mais nous ne trouvâmes pas l'enveloppe. Elle n'était pas parmi les autres lettres, ni dans les casiers ni dans les sacs de courrier en partance.

— Je vous l'avais dit ! clama Vera, ayant regagné dans son honneur. Il ne me viendrait pas à l'idée de voler une de mes propres lettres !

— C'est ma lettre, pas la vôtre ! rectifia Anson Waters.

— Pendant qu'elle transite dans mon bureau de poste, c'est la mienne, répliqua Vera. Même si j'ignore où elle est !

— À votre tour, shérif, annonçai-je.

— Qui ? Moi ?

— Vera a raison, vous savez. Vous êtes le seul à avoir franchi le guichet, et aucun de nous n'aurait pu accéder à la table de ce côté.

— Mais comment aurais-je pu... ?

-- Avec votre carton. J'ai lu que la police de New York avait arrêté un voleur qui se servait d'une boîte spéciale, équipée d'un double fond. Vous l'avez posé sur la table, juste à l'endroit où était la lettre.

— Je n'ai pas vu de lettre !

— Il n'empêche que je vais être contraint de vous demander d'ouvrir votre carton.

— Mais enfin, Doc !

— Écoutez, shérif, nous sommes amis depuis longtemps. Mais vous êtes un suspect comme les autres. Je suis navré.

Tout en continuant de grommeler, le shérif Lens déballa son carton dont un examen attentif ne révéla aucun double fond. Il n'y avait à l'intérieur que des bouteilles soigneusement enveloppées qui avaient contenu de l'alcool de contrebande. Et pas de lettre.

— Nous ne sommes pas plus avancés avec votre belle théorie, aboya Waters, de plus en plus énervé. Vous avez offert deux solutions, mais vous n'avez toujours pas retrouvé mon enveloppe !

J'étais encore jeune et très sûr de moi à l'époque.

— Ne vous inquiétez pas, Mr Waters. Nous sommes sept, et je peux vous proposer sept solutions. Si Vera et le shérif n'ont pas volé la lettre, il nous faut poursuivre nos investigations.

— Ils sont les seuls à être passés derrière le guichet, protesta Hume Baxter.

— Mais pas à avoir eu la possibilité de s'emparer de l'enveloppe. Vous, Hume, par exemple. Supposons que le shérif l'ait fait tomber lorsque Vera l'a houspillé l'obligeant à battre en retraite avec son carton dans les bras. Elle aurait pu glisser par l'ouverture du guichet, atterrir sur votre toile...

— Je n'ai pas...

— ... et être dissimulée dans l'un des plis du tissu. Si nous vérifions ?

Nous dépliâmes la toile, et pour faire bonne mesure, regardâmes également dans la boîte à pinces et le pot de peinture.

Pas d'enveloppe.

— Cette histoire devient de plus en plus impossible, déclara April. Vous

pensez que j'aurais pu la voler moi aussi, Dr Sam ?

— Je crains que vous ne soyez suspecte comme le reste d'entre nous, April. Je me répète, mais si la lettre est tombée au-delà du guichet, vous auriez pu la ramasser pendant que notre attention était distraite par Vera et le shérif.

— Et qu'en aurais-je fait ?

— Vous mâchez du chewing-gum, April. Vous auriez pu coller l'enveloppe sous le guichet.

C'était une explication tellement vraisemblable qu'ils se baissèrent tous d'un seul mouvement. Mais pas d'enveloppe sous le guichet.

Le banquier eut un reniflement de mépris.

— Vous faites chou blanc chaque fois, Hawthorne. À qui le tour maintenant – votre petite amie ?

J'avais évité jusqu'alors de regarder Miranda, mais il n'y avait plus d'échappatoire.

— Vous aussi, vous auriez pu la ramasser, et la cacher sous votre jupe, Miranda, dis-je très posément.

— Sam, quelle idée ! Que comptez-vous faire ? Me déshabiller ?

— Je suggère qu'April et Vera vous fouillent.

— Sam ! (Elle semblait au bord des larmes.) Si vous faites ça, je ne vous adresserai plus jamais la parole, Sam Hawthorne !

— Je suis désolé, Miranda. Il faut éliminer toutes les possibilités.

— Allons-y, intervint Vera. Les trois représentantes du sexe féminin se fouilleront les unes les autres. Ce ne sera pas si terrible. Messieurs, tournez le dos !

Miranda se calma un peu, puis, obéissant à l'ordre de Vera, nous les hommes, nous pivotâmes sur nos pieds tandis que les femmes s'examinaient les unes les autres.

L'enveloppe ne se trouvait pas sur Miranda ni sur les deux autres.

— Tout le monde y est passé, dit Anson Waters. Et maintenant, Hawthorne ?

— Non, pas tout le monde. Seulement cinq personnes. Il reste vous et moi, Mr Waters.

— Vous croyez que j'ai volé ma propre lettre ?

— Vous avez recommandé la lettre, l'assurant pour une valeur de dix mille dollars. Supposons qu'elle n'ait jamais contenu de bon au porteur, que ce soit juste une enveloppe vide et qu'en fait de bon, il existe uniquement celui que vous êtes venu *ajouter* dans l'enveloppe. L'administration des Postes perd dix mille dollars, une somme non négligeable pour vous avec la

chute du marché.

— Une enveloppe vide ! C'est absurde ! Et même si c'était vrai, comment l'aurais-je fait disparaître ?

— Vous auriez pu écrire l'adresse avec de l'encre sympathique. Si Vera découvrait sur le sol une enveloppe vide sans aucun nom de destinataire, elle la jetterait dans un tiroir ou à la poubelle !

Bien entendu, Vera mit immédiatement le doigt sur la faille de mon raisonnement.

— Même si l'adresse s'était effacée, l'enveloppe aurait été timbrée et aurait porté le numéro de recommandation. Je l'aurais reconnue.

— Donc, il reste moi, dis-je. Je sais que je n'ai pas volé la lettre, mais le bon a pu être retiré de l'enveloppe, plié tout petit et glissé dans ma poche à mon insu. Il est temps que quelqu'un me fouille, et la personne la plus apte à le faire, c'est vous, shérif.

Pendant qu'il y était, le shérif fouilla aussi Hume Baxter et le banquier. Pas d'enveloppe ni de bon au porteur, excepté le second que Waters venait d'apporter. Je tâtai à mon tour les vêtements du shérif, sans plus de résultat.

— Sept suspects et autant de théories, ricana Anson Waters. Le seul problème, c'est qu'elles sont toutes fausses ! Que nous proposez-vous à présent, Hawthorne ? De nous examiner avec un stéthoscope ? Peut-être l'un de nous a-t-il avalé le bon ?

— Je ne pense pas, répondis-je avec le plus grand sérieux. Le papier serait dissous par les acides gastriques et, par conséquent, irrécupérable.

Waters se tourna vers Vera.

— Je vous tiens pour personnellement responsable !

— Vous voulez envoyer l'autre bon ?

— Non, je n'ai plus confiance en vous ! Je prends le train pour New York cette nuit et le remettrai moi-même à mon agent de change.

Sur ces mots, il sortit, nous plantant tous là. Pour la première fois se manifestèrent sur le visage de Vera Brock les signes de la tension nerveuse qui pesait sur elle depuis le matin. Des larmes perlèrent à ses paupières lorsqu'elle déclara :

— Et moi qui voulais que le jour de l'inauguration soit un succès. C'est réussi !

April parut gênée par cette soudaine démonstration.

— Je ferais mieux de retourner au cabinet, Dr Sam, décida-t-elle. Un patient a peut-être cherché à nous joindre.

— Vous avez raison, dis-je.

Il était l'heure de m'éclipser moi aussi. Il n'y avait pas de solution au

mystère de la disparition de l'enveloppe.

*

**

Je rattrapai Miranda sur le trottoir de Main Street et marchai avec elle.

— Je suis désolé de la façon dont les choses se sont passées, dis-je. Je n'ai jamais cru que vous aviez volé la lettre.

— Ah, oui ? Eh bien, vous êtes un sacré comédien ! J'avais l'impression qu'on allait me conduire en prison.

— Miranda, je...

— Tout est fini entre nous, Sam. Au fond de moi, je le savais depuis longtemps.

— Rien n'est fini, à moins que vous ne le souhaitiez.

— Vous n'êtes plus le même, Sam.

— Peut-être que vous aussi vous avez changé, répondis-je avec tristesse.

Nous nous séparâmes à l'angle de la rue et je traversai le carrefour pour regagner mon cabinet. Le shérif Lens surgit de derrière le bâtiment et me coupa la route.

— Vous avez une minute, Doc ? demanda-t-il.

— Évidemment, shérif. Je viens de présenter mes excuses à Miranda, et je fais de même avec vous. Je n'ai jamais pensé que vous aviez caché la lettre dans votre carton, mais il fallait que je regarde partout.

— Je comprends, me rassura-t-il. Mais Vera est complètement bouleversée par cette histoire. Elle a peur que Washington ne lui retire la charge du bureau de poste si elle égare une lettre de dix mille dollars, le jour de l'ouverture.

— Son sort vous tient-il donc tant à cœur, shérif ? m'enquis-je.

— Ma foi, oui. Vous savez, Doc, Vera est une femme très séduisante pour son âge. Un vieux bonhomme comme moi commence à se sentir seul après être resté veuf toutes ces années.

La lumière se fit dans mon esprit.

— Vous voulez dire que Vera et vous... ?

Oh, parfois elle perd patience avec moi, comme ce matin, mais la plupart du temps nous nous entendons bien. Je suis allé chez elle à plusieurs reprises... (Il demeura silencieux quelques secondes, puis reprit :) Je ne vaudrais pas grand-chose comme détective. Ni, pour être franc, comme shérif, d'ailleurs. Peut-être Northmont devient-elle trop grande pour un type dans mon genre.

— Vous êtes un élément important de notre ville, shérif.

— Ouais, mais Vera a des problèmes et j'ignore comment la tirer de ce pétrin. Que je sois damné si je sais qui s'est emparé de cette enveloppe et de quelle manière ! Nous avons fouillé partout.

— Absolument, confirmai-je. Tout a été passé au peigne fin : le sol, la table, les casiers, les sacs postaux, la toile de Baxter et son matériel de peinture. Nous avons regardé sous le guichet et même sous les jupes de Miranda. Je suis prêt à jurer qu'il n'existe pas un endroit dans ce bureau de poste où cette lettre aurait pu être cachée, et pourtant elle n'en est pas sortie. Aucun ramassage de courrier n'a été effectué pendant que nous étions là et personne n'a quitté les lieux au cours de cette période cruciale.

— Alors, vous êtes aussi perplexe que moi, Doc ?

— J'en ai peur, avouai-je. Peut-être suis-je davantage à mon affaire avec les meurtres dont le mobile particulier saute aux yeux. Car il n'est rien de plus universel que la raison de ce vol : qui ne trouverait d'usage à dix mille dollars, même un banquier ?

— Toujours est-il que s'il vous vient une idée pour aider Vera, nous vous en serions très reconnaissants, Doc. Elle et moi.

— Je vous promets de faire mon possible, shérif.

En marchant vers mon cabinet, je me dis que c'étaient les moments les plus intimes que nous ayons jamais partagés, le shérif et moi, depuis les sept années que nous nous connaissions. Et si, au cours de la matinée, le bureau de poste avait servi de décor à la fin d'une histoire d'amour, il en avait vu naître une autre.

À midi, le plus gros de la panique à Wall Street était passé après que les compagnies bancaires eurent décidé de mettre leurs capitaux en commun et de soutenir le marché. Les cours de la Bourse avaient remonté légèrement dans l'après-midi, et April m'annonça en rentrant d'une visite à la banque que Waters avait retrouvé le sourire.

Je n'avais qu'un rendez-vous après le déjeuner, et lorsque j'eus reconduit ma patiente à la porte, je sortis de ma bibliothèque mon recueil de nouvelles d'Edgar Allan Poe et je relus *La Lettre volée*. Mais je n'y appris rien.

Dans le bureau de poste de Vera, toutes les lettres étaient suspectes et nous les avons toutes examinées. Aucune enveloppe n'avait échappé à notre attention.

J'avais trahi la confiance de Vera Brock et du shérif Lens. Et pire que tout, j'avais failli à ma réputation.

À la fin de la journée, April vint me dire bonsoir. Une pluie fine s'était mise à tomber, et je reconnus à peine mon infirmière dans son nouvel imperméable.

— Vous êtes si différente ! m'exclamai-je.

— Un manteau neuf peut vous changer une femme.

Neuf...

Après son départ, je m'assis à mon bureau pour réfléchir.

Était-ce possible ?

Il commençait déjà à faire sombre dehors et, dans moins d'une heure, la nuit serait complète. Si j'avais trouvé la clé du mystère, il était facile de m'en assurer avant d'en parler à quelqu'un et de me rendre ridicule. Je fermai mon cabinet et descendis Main Street sous la bruine.

Lorsque j'arrivai au bureau de poste, je plaquai mon front contre la vitre en me demandant comment pénétrer à l'intérieur. Vera avait laissé une petite ampoule allumée au fond de la salle et celle-ci répandait une lueur étrange sur les murs roses fraîchement peints. Je supposais qu'un système d'alarme avait été installé bien que rien ne fût visible.

Cependant, si j'avais raison pour l'endroit où était cachée la lettre, le voleur viendrait la récupérer cette nuit. Peut-être suffisait-il d'attendre.

— Toujours à la recherche du voleur, Hawthorne ? ironisa une voix derrière moi.

Je me retournai et vis Anson Waters, le col relevé et le chapeau enfoncé sur la tête à cause de la pluie.

— J'ai eu une autre idée que je suis venu vérifier.

— J'ai déjà fait ma déclaration pour la perte du bon.

— Je croyais que vous partiez pour New York ce soir.

— Oui. Avec l'express de dix heures quarante-cinq pour New Haven ; de là, je prendrai la correspondance.

Je fus sur le point de dire quelque chose lorsqu'il me sembla entendre un bruit de verre brisé. La petite ampoule du bureau de poste s'était éteinte.

— Allez vite chercher le shérif Lens ! ordonnai-je au banquier.

— Quoi... ?

— Ne posez pas de question !

Abandonnant Waters, je courus à l'arrière du bâtiment. Un carreau avait été cassé et une fenêtre ouverte. J'escaladai à mon tour le rebord de la fenêtre et cherchai l'interrupteur à tâtons. Le plafonnier s'alluma, nous aveuglant tous les deux l'espace d'un instant. Puis je m'habituai à la lumière.

— Bonsoir, Hume, dis-je.

Hume Baxter me dévisagea avec des yeux ronds, l'enveloppe volée à la main.

— Comment diable avez-vous deviné, Sam ?

— Il m'a fallu un moment, je l'avoue, mais j'ai fini par comprendre. Le

seul endroit où nous n'avions pas regardé. Comme dans la nouvelle de Poe, la lettre se trouvait sous notre nez et nous ne l'avons pas vue.

*

**

Plus tard, après que le shérif Lens eut arrêté Hume Baxter et rendu la lettre à son propriétaire, j'expliquai :

— Le dé clic s'est produit lorsque j'ai aperçu April avec son imperméable neuf. Elle avait totalement changé d'apparence. Alors, je me suis dit qu'un coup de peinture pourrait avoir le même effet sur une enveloppe. Ce qui s'est passé, voyez-vous, shérif, c'est que vous avez posé votre carton sur la lettre d'Anson Waters. Quand Vera s'est mise à crier et que vous avez ôté brusquement votre paquet de la table, l'enveloppe s'est coincée sous la ficelle. Ensuite, au moment où vous avez reculé de quelques pas, de l'autre côté du guichet, elle est tombée par terre.

— Comment se fait-il que personne n'ait rien vu ? s'étonna le shérif.

— Quelqu'un l'a vue, rectifiai-je. Hume Baxter. Rappelez-vous nos positions respectives dans la pièce et vous vous rendrez compte qu'il était le mieux placé.

Vous portiez un gros carton qui vous masquait le sol. Vera avait la vue bouchée par le guichet. Quant à Miranda, April et moi, nous étions à la porte, prêts à sortir, et nous vous tournions le dos. Waters, lui, était absent. Seul Hume Baxter, près du mur avec ses pinceaux, occupait une situation qui lui permettait de voir tomber la lettre. Pendant que, suivant les ordres de Vera, vous déposiez le carton sur l'étagère du fond, Hume l'a recouverte avec sa toile, puis l'a ramassée.

» D'un geste vif, il l'a collée sur le mur fraîchement peint, presque au niveau du sol et dans un angle protégé de la lumière directe par l'ombre du guichet. Ensuite, il l'a badigeonnée en rose. Je me souviens qu'il s'est baissé pour faire un raccord à proximité du guichet. Évidemment, il avait posé le dessus de l'enveloppe contre le mur, afin de cacher les timbres. Et la couleur brun clair du papier kraft dont elle était constituée ressemblait à la teinte jaunâtre des murs avant qu'ils ne soient peints, de sorte qu'il n'y a pas eu de variation de nuance dans le rose.

— Malgré tout, pourquoi ne nous sommes-nous aperçus de rien, Doc ?

— Pour plusieurs raisons. En premier lieu, Hume nous a conseillé de ne pas nous approcher des murs, et tout le monde a obéi. Ensuite, l'enveloppe ne se voyait pas, si près du sol et sous le guichet. Un mur fraîchement peint est toujours humide et donne l'impression d'être strié tant qu'il n'a pas

complètement séché; par conséquent, les bords de l'enveloppe ne se remarquaient pas. Elle était grande, mais très fine et ne contenait que deux feuilles de papier: le bon au porteur et une lettre.

— Que se serait-il passé une fois la peinture sèche?

— Bonne question! L'enveloppe se serait décollée ou du moins les bords se seraient détachés. C'est pourquoi j'étais certain que le voleur reviendrait cette nuit.

Et qu'il emporterait même un peu de peinture rose pour effacer toute trace suspecte après avoir pris l'enveloppe.

Le shérif secoua la tête.

— Ce que les gens ne font pas pour de l'argent!

— Ou par amour, ajoutai-je avec un clin d'œil tandis que Vera Brock ouvrait la porte du bureau de poste.

*

**

Je vous ai dit en commençant qu'il s'agissait d'un cas unique, conclut le Dr Sam Hawthorne, et c'est vrai. D'abord, il n'y a pas eu de meurtre, et ensuite l'explication a montré que le shérif lui-même avait involontairement aidé le voleur » en déplaçant l'enveloppe avec son carton. D'une certaine manière, ils ont payé tous les deux: Hume Baxter en allant en prison, et le shérif Lens en se passant la corde au cou. Si cette aventure a mis un terme à nos amours, à Miranda et moi, en revanche, elle a renforcé les liens qui unissaient Vera et le shérif. Ce fut un des plus joyeux mariages auxquels j'ai jamais assisté, malgré le crime en chambre close commis le jour de la cérémonie et qui... Mais je vous raconterai ça la prochaine fois!

Le problème de la chambre octogonale

Le Dr Sam Hawthorne ouvrit la porte au second coup de sonnette et resta sur le seuil en clignant les yeux, ébloui par les rayons dorés du soleil couchant. Il reconnut immédiatement la personne en face de lui, bien que leur dernière rencontre remontât à cinquante ans.

— Entrez, entrez! dit-il. Ça fait longtemps, n'est-ce pas? Longtemps depuis cette mémorable journée à Northmont. Non, non, vous ne me dérangez pas. J'attendais quelqu'un d'autre – un ami qui vient me voir pour que je lui raconte mes histoires du bon vieux temps. C'est drôle, j'allais justement lui parler de vous et de tous les autres, et de ce qui s'est passé le jour du mariage du shérif Lens. J'y repense souvent. De tous les mystères que j'ai résolus à l'époque, celui de la chambre octogonale est l'un des plus extravagants. Voulez-vous entendre mon point de vue sur cette affaire? Parfait, parfait! Asseyez-vous dans ce fauteuil et laissez-moi vous servir un petit... remontant. Nous sommes vieux tous les deux maintenant, et un verre de sherry est excellent pour la circulation du sang. Ou préférez-vous quelque chose de plus fort? Non? Très bien. Comme vous savez...

*

**

C'était en décembre 1929, un mois de décembre très doux pour Northmont. Le samedi 14, le jour du mariage, nous n'avions pas encore eu de neige. En fait, si je me souviens bien, c'était une journée ensoleillée, avec une température avoisinant les quinze degrés. Je m'étais levé tôt parce que le shérif Lens m'avait demandé d'être son garçon d'honneur. Notre amitié n'avait cessé de grandir au cours des années, et bien qu'il fût plus âgé que moi de près de deux décennies, l'idée que je sois à ses côtés pendant la cérémonie le rassurait.

— Sam, m'avait-il confié, c'est en octobre, ce fameux jour au bureau de poste, que j'ai compris combien j'aimais Vera Brock.

Vera était notre postière, une femme d'une quarantaine d'années, robuste et courageuse, qui avait tenu le guichet de la poste à l'épicerie générale, qui venait d'inaugurer son propre bureau. Vera n'avait jamais été mariée, et le

shérif Lens était veuf sans enfant. Ils se fréquentaient depuis un certain temps, davantage pour combattre la solitude qu'autre chose, et leur camaraderie s'était transformée en amour. J'en étais très heureux pour tous les deux.

Il se trouvait que sous son air pragmatique, Vera Brock dissimulait une nature romanesque, et elle avait avoué au shérif Lens que rien au monde ne lui ferait plus plaisir que de se marier dans la célèbre chambre octogonale d'Eden House, parce que son père avait épousé sa mère également dans une maison octogonale à Cape Cod, quarante-cinq ans plus tôt. Mais le shérif, lui, était un homme attaché à sa foi, même s'il ne le laissait pas paraître, et il souhaitait se marier dans l'église baptiste, comme la première fois. Il en résulta un léger différend entre eux, jusqu'à ce que je mette tout le monde d'accord en allant voir le révérend Tompkins qui accepta, après s'être fait un peu tirer l'oreille, de procéder à la cérémonie religieuse dans la chambre octogonale.

Eden House était une belle demeure ancienne en bordure de la ville. Elle avait été bâtie par Joshua Eden vers 1850, pendant la « folie octogonale » qui avait balayé le pays et, en particulier, le nord de l'État de New York et la Nouvelle-Angleterre. Sa fascination pour ce style d'architecture lui avait fait aménager une chambre octogonale au rez-de-chaussée de sa maison. La construction en avait été fort simple. Il avait pris une grande pièce carrée, destinée à servir de salon, et coupé les quatre angles par un panneau articulé recouvert d'un miroir qui montait du sol au plafond et mesurait la même largeur que la section des murs entre chacun d'eux, de telle sorte que la forme de la chambre était parfaitement octogonale. Lorsque l'on entrait par l'unique porte, on découvrait en face de soi une grande fenêtre à guillotine, située sur la façade sud de la maison et éclaboussée par le soleil. Les murs, à gauche et à droite, entre les miroirs, étaient ornés de gravures du dix-neuvième siècle représentant divers sports. C'était un lieu étrange mais agréable si l'on n'était pas gêné de se voir refléter à l'infini par les miroirs.

Derrière chacun d'eux se trouvaient des étagères garnies de livres, nappes, argenterie, vaisselle et bibelots. La chambre, quant à elle, était presque vide, à part une petite table près de la fenêtre, sur laquelle était posé un vase rempli de fleurs fraîches.

Du moins, c'était son apparence lorsque je vins la visiter quelques jours avant la cérémonie sous la conduite de Josh Eden, le petit-fils du constructeur, un beau jeune homme qui n'ignorait rien des traditions familiales à Northmont. Il déverrouilla l'épaisse porte de chêne et l'ouvrit.

— Comme vous savez, Dr Sam, nous louons de temps en temps la

chambre octogonale pour des mariages ou des réceptions. Un aussi bel endroit doit être à la disposition de la communauté, et le mariage du shérif est un événement qui mérite un tel décor.

— Je suis trop jeune pour connaître l'origine de ces maisons octogonales, déclarai-je.

Ma remarque le fit sourire.

— Je suis plus jeune que vous d'un an ou deux, mais je vais néanmoins essayer de vous éclairer sur le sujet. La figure géométrique à huit côtés répond à la fois à des notions fonctionnelles et esthétiques dont la superstition n'est pas absente. On prétend que les démons se tapissent dans les angles droits ; par conséquent, une pièce octogonale qui en est totalement dépourvue ne peut leur servir de refuge. C'est pourquoi ces lieux sont très populaires auprès des spirites. En fait, on raconte que des séances ont été organisées ici même par des amis de mon grand-père. Mais si vous voulez mon avis, les esprits qu'ils ont évoqués étaient aussi maléfiques que ceux qu'ils tentaient d'éviter.

Je lançai un regard surpris à Josh Eden.

— La pièce est-elle hantée ?

— Si l'on en croit la légende, répondit-il avec un rire.

Il ouvrit les panneaux en miroir pour me montrer les placards et me fit admirer la vue que l'on avait de la fenêtre tandis que nous réglions les détails du mariage. La porte de bois était équipée d'une serrure et d'un verrou que l'on ne pouvait faire jouer que de l'intérieur. Avant de sortir, il vérifia que la fenêtre était bien fermée, puis, une fois que nous fûmes dehors, il tourna une clé longue et fine dans la serrure.

— Pour empêcher les démons de s'échapper ? fis-je observer avec une pointe d'ironie.

— Ces placards contiennent des antiquités de grande valeur, expliqua-t-il. J'ai pris l'habitude de fermer la porte à clé lorsque l'on n'utilise pas la pièce.

Sur le perron, nous croisâmes Ellen, la femme de Josh, les bras chargés de linge sale. Ses yeux bleus s'illuminèrent.

— Bonjour, Dr Sam. Je me demandais quand vous alliez venir. Quel plaisir de vous voir !

Elle resplendissait de jeunesse et de santé. Sa beauté et son éternelle bonne humeur me faisaient toujours envier Josh Eden. Ils s'étaient rencontrés à l'université et mariés aussitôt, et bien qu'ils fussent tous les deux mes cadets, ils paraissaient déjà avoir réussi à façonner leur destin. Thomas, le père de Josh, avait abandonné sa famille après la guerre, préférant rester à Paris avec une danseuse dont il avait fait la connaissance.

Le choc avait été trop dur pour la pauvre mère de Josh qui, malade de chagrin, fut emportée par l'épidémie de grippe de 1919.

Josh partit à l'université et, au bout de quelques années, les tribunaux déclarèrent son père décédé bien qu'il n'y eût d'autre preuve de sa mort que son long silence. Le jeune homme avait hérité d'Eden House ainsi que d'un petit pécule qu'il avait investi avec sagesse dans la terre plutôt qu'à la Bourse, ce qui lui avait épargné les terribles conséquences du récent krach de Wall Street. Mais le couple gagnait aussi de l'argent en louant occasionnellement la chambre octogonale. Ellen parlait même de transformer la maison en restaurant le jour où l'amendement abrogeant la loi sur la prohibition serait voté. Car il était question de combattre la montée du chômage par la création d'emplois dans une industrie des spiritueux renaissante.

— Nous nous préparons pour le grand jour, annonçai-je à Ellen. Je suis venu jeter un coup d'œil à la pièce.

— J'imagine que le shérif Lens est nerveux, dit-elle.

— Si c'est le cas, il le cache bien. Après tout, il a déjà vécu l'expérience. Ce ne sera une première que pour Vera.

— Je suis sûre qu'ils seront très heureux.

Elle semblait ravie par la perspective de ce mariage, et lorsque nous nous présentâmes le vendredi après-midi pour la répétition de la cérémonie, elle fit la surprise à Vera et au shérif de leur offrir comme cadeau de noces un couvre-pieds en patchwork qu'elle avait fabriqué de ses mains.

— C'est magnifique ! s'exclama Vera. Je le mettrai sur notre lit !

— Un petit souvenir de la part de Josh et de moi, murmura Ellen.

Elle me donnait l'impression d'avoir perdu de son entrain depuis ma dernière visite, mais peut-être était-elle intimidée par la présence du révérend Tompkins.

Le pasteur, vêtu d'un costume gris, adressa d'un ton morne ses vœux de bonheur aux futurs époux, puis se tourna vers moi.

— Demain, il faut que la cérémonie commence à dix heures tapantes, vous comprenez, Dr Hawthorne. J'ai un autre mariage à Shinn Corners à midi. Dans une église.

— Ne vous inquiétez pas, le rassurai-je, regrettant un peu d'avoir fait appel à un personnage aussi pompeux.

Nous procédâmes à la répétition dans la chambre octogonale, sous l'œil de Josh et Ellen Eden qui nous regardaient depuis le seuil. Le shérif et Vera n'avaient souhaité que deux témoins. Je tenais le rôle du garçon d'honneur et Lucy Cole, la meilleure amie de Vera, celui de la demoiselle d'honneur.

Lucy était une charmante fille du Sud, approchant la trentaine, qui s'était installée à Northmont l'année précédente. Elle venait parfois donner un coup de main à Vera au bureau de poste et était devenue son amie.

— Vous savez, Sam, me confia Vera plus tard, si Lucy ne m'y avait pas encouragée, jamais je n'aurais épousé le shérif. Une fois que l'on a passé quarante ans, c'est terrifiant de prendre la décision de se marier.

— Mais elle-même n'est pas mariée, n'est-ce pas ?

Non, à moins qu'elle n'ait un mari dont elle ne veut pas parler, là-bas dans le Sud.

Lucy était une jeune femme séduisante et épanouie. D'une certaine manière, elle ressemblait à Ellen Eden. Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'elles constituaient l'avant-garde d'une nouvelle génération. Les livres et les magazines étaient remplis d'histoires de ces garçons des grandes villes, mais je préférais les femmes comme Lucy Cole et Ellen Eden.

Après la répétition, Josh verrouilla avec soin la porte de la chambre octogonale et nous accompagna à ma voiture.

— À demain matin, dit-il.

Un repas de noces serait servi aux amis proches dans un restaurant des environs, suivi par une réception.

Je conduisis mes amis à mon appartement et débouchai une bouteille de véritable whisky canadien. Le shérif Lens émit quelques grognements parce que nous enfreignions la loi, mais après tout, c'était la veille de son mariage. Nous levâmes nos verres à la santé de la fiancée, du fiancé, puis, pour faire bonne mesure, à celle de Lucy et à la mienne.

*

**

Je fus debout de bonne heure, car j'avais promis à April de venir la chercher avec ma voiture. Elle était surexcitée et n'arrêtait pas de parler, comme toujours avant un mariage ou une réception. Ensuite, nous passâmes prendre le shérif Lens, et je dois reconnaître que je ne l'avais jamais vu aussi élégant. J'arrangeai sa jaquette et redressai sa cravate.

— Rentrez le ventre et ce sera parfait, lui conseillai-je tandis que nous marchions vers la voiture. Vous êtes superbe.

— Vous avez l'alliance, Doc ?

— Soyez sans crainte, répondis-je en tapotant ma poche.

— Vous êtes si beaux tous les deux qu'on vous poserait au sommet d'un gâteau de mariage ! s'écria April comme nous montions dans la voiture. Pourrais-je épouser celui qui restera ?

— Être la femme d'un médecin est encore pire que d'être son infirmière, lançai-je avec un rire en mettant en route le moteur.

Au moment où nous arrivâmes à Eden House, Vera sortait de la conduite intérieure de Lucy Cole.

— Oh, regardez ! s'exclama April. Voici la mariée ! (Puis, se rappelant notre passager, elle s'empressa d'ajouter :) Fermez les yeux, shérif ! Il ne faut pas que vous la voyiez avant la cérémonie.

Vera Brock était tout en blanc, vêtue d'une robe de dentelle dont la traîne balayait le sol. Elle la ramassa avec les deux mains et courut se réfugier dans la maison. On aurait cru une adolescente ; elle avait rajeuni de vingt ans, et je compris alors pourquoi le shérif Lens l'aimait. Je garai ma voiture et marchai à la rencontre de Lucy.

— Quelle belle journée ! m'extasiai-je en levant la tête vers le ciel sans nuage. Peut-être n'y aura-t-il pas d'hiver cette année.

Vera réapparut sur le perron, l'air énervé.

— Ils ne parviennent pas à ouvrir la porte de la chambre octogonale. Elle est coincée.

Cela semblait être une tâche pour un garçon d'honneur.

— Je vais aller voir, dis-je.

À l'intérieur de la maison, je découvris Ellen Eden et son mari, debout devant la porte de chêne. La contrariété se lisait sur leurs visages.

— La porte refuse de s'ouvrir, déclara Josh. Cela ne s'est jamais produit auparavant.

Je lui pris la clé et l'introduisis à mon tour dans la serrure. Elle tourna ; j'en déduisis que la serrure fonctionnait. Pourtant, impossible d'ouvrir la porte.

— Il y a un verrou de l'autre côté, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Josh. Mais on ne peut le manœuvrer que de l'intérieur. Et personne ne se trouve dans cette pièce.

— En êtes-vous sûr ?

Josh et sa femme échangèrent un regard.

— Je vais faire le tour de la maison et aller jeter un coup d'œil par la fenêtre, proposa Ellen.

À la même seconde, le révérend Tompkins entra, les yeux sur sa grosse montre à gousset en or.

— J'espère que tout est prêt, dit-il. Vous savez que j'ai un autre mariage à midi à...

Juste un petit contretemps, annonçai-je. La porte est coincée.

— Ce genre de choses n'arrive pas dans les églises.

— Je n'en doute pas.

Ellen accourut par la porte de derrière, hors d'haleine.

— Le rideau est baissé, Josh ! Si je ne me trompe, tu l'avais laissé en place.

— Oui ! Il y a quelqu'un dans la pièce.

— Mais comment aurait-il pénétré à l'intérieur ? demandai-je. Je vous ai vu fermer la porte ainsi que la fenêtre.

— La fenêtre est toujours fermée, confirma Ellen.

Le pasteur commença à grommeler.

— Montrez un peu d'indulgence, supplia Josh. Nous enfoncerons la porte si nécessaire.

Je frappai le battant avec mon poing.

— C'est du chêne massif, constatai-je.

Josh se joignit à moi et cogna à la porte.

— Ouvrez ! ordonna-t-il. Qui que vous soyez ! Nous savons que vous êtes là !

Pour toute réponse, il n'obtint que le silence.

— Un voleur, probablement, en conclut le shérif Lens. Pris au piège et effrayé de sortir.

— Nous pouvons casser un carreau et passer par la fenêtre, suggérai-je.

— Non ! s'exclama Ellen. Sauf en dernière extrémité. Personne ne viendra le remplacer avant lundi, et nous sommes en décembre ! Une brusque tempête risquerait d'endommager la pièce. Écoutez, ne pourriez-vous pas simplement tirer sur le bouton de la porte ? Le verrou n'est pas très solide.

Nous suivîmes son conseil. La porte sembla bouger légèrement.

— April, appelai-je par-dessus mon épaule, apportez-moi la corde qui est rangée dans le coffre de ma voiture.

Elle fut de retour au bout de quelques instants, ronchonnant parce qu'elle s'était sali les mains. Nous attachâmes la corde au bouton de la porte, puis Josh et moi tirâmes de toutes nos forces.

— Ça vient ! dit Josh.

— Shérif ! criai-je. C'est le jour de vos noces, mais pourriez-vous nous aider ?

Tous les trois ensemble, nous donnâmes un coup sec sur la corde, et cela me rappela ce jeu auquel je jouais quand j'étais enfant. Nos efforts furent récompensés par le grincement des vis qui se descellaient du bois. Soudain, la porte céda, nous faisant presque perdre l'équilibre. Puis, Josh et moi, nous nous précipitâmes dans la chambre octogonale, Ellen sur les talons.

Malgré l'obscurité, nous distinguâmes l'homme qui gisait au milieu de la pièce, bras et jambes écartés. Ses vêtements étaient ceux d'un vagabond, et je

ne l'avais jamais vu auparavant. Cependant, le long et fin poignard planté dans sa poitrine ne permettait aucun doute : il était mort.

Derrière moi, Lucy Cole se mit à hurler.

*

**

Je contournai le cadavre pour aller relever le rideau. L'unique fenêtre était fermée, en effet, et bien que le loquet ne fut qu'à moitié engagé, il l'était assez pour la bloquer. Cependant, comme le loquet pivotait facilement sur son axe, je vérifiai si l'on n'aurait pas pu l'actionner de dehors d'une façon ou d'une autre, mais les deux parties de la fenêtre étaient parfaitement jointes, ne laissant aucun interstice. Les carreaux, eux, étaient intacts.

Je revins au centre de la pièce. La porte s'ouvrant vers l'extérieur, personne n'avait pu se dissimuler derrière. Quant aux placards garnis de miroirs...

— Vous n'examinez pas le corps ? s'étonna Josh.

— À l'évidence, cet homme est mort. Pour l'instant, il est beaucoup plus important d'examiner la chambre.

Ce qui m'intéressait surtout, c'était le verrou. Il pendait au chambranle avec ses deux vis arrachées de la porte elle-même. Mais l'aspect des trous et les éclats de bois sur le filetage des vis prouvaient qu'il avait été solidement fixé.

Je remarquai alors un bout de ficelle enroulé autour du bouton de la porte et essayai de me souvenir s'il était là la veille. Il ne me semblait pas, mais je n'en étais pas certain.

— Pour être mort, il est mort ! déclara le révérend Tompkins.

Je me tournai vers lui.

— Depuis plusieurs heures à en juger par la couleur de sa peau. Je ne veux pas paraître insensible, mais parfois, il suffit de regarder. Quelqu'un le connaît-il ?

Ellen et Josh secouèrent la tête tandis que le pasteur marmonnait :

— Un vagabond dans notre ville. Shérif, vous ne devriez pas autoriser...

— Je le reconnais ! lança Lucy Cole du seuil.

— Qui est-ce ? demandai-je.

— Je n'ai pas dit que je le connaissais, seulement que je le reconnaissais, précisa-t-elle. Ils étaient deux, hier, qui marchaient le long de la voie de chemin de fer. Des trimardeurs, je suppose. J'ai été frappée par la longueur des cheveux de cet homme ainsi que par son gilet rouge et crasseux, et par les cicatrices sur son visage.

Josh vint s'agenouiller près du cadavre.

— Ce poignard ressemble au coupe-papier en argent que nous gardons dans l'un des placards. Ellen, va voir s'il a disparu.

La jeune femme longea le mur, s'éloignant le plus possible du corps, et ouvrit la porte en miroir à gauche de la fenêtre. Après avoir fouillé un moment, elle annonça :

— Il n'est plus là. Peut-être manque-t-il d'autres objets. Je ne saurais dire.

— Pendant que nous y sommes, proposai-je, inspectons les quatre placards.

— Pourquoi ? fit Josh.

Je baissai les yeux vers le cadavre.

Eh bien, si l'assassin ne se cache pas sur l'une de vos étagères, je crains que nous n'ayons affaire à un meurtre en chambre close particulièrement impénétrable.

*

**

Tellement de choses se sont produites dans les heures qui suivirent qu'il m'est difficile aujourd'hui de toutes me les rappeler. Toutefois, nous fouillâmes avec soin chacun des placards sans trouver personne à l'intérieur. J'en pris également les mesures pour m'assurer qu'il n'y avait pas de double fond dans l'un d'eux. Lorsque nous eûmes terminé, je fus convaincu que le meurtrier ne se cachait pas dans la pièce et qu'il n'existait ni trappe ni passage secret. La chambre octogonale comportait pour seules issues la porte et la fenêtre, toutes deux verrouillées de l'intérieur.

J'avais déjà examiné le loquet de la fenêtre, aussi décidai-je de m'occuper du bout de ficelle noué autour du bouton de la porte.

— Cette ficelle est-elle là d'habitude ? demandai-je à Ellen Eden après m'être accroupi devant la porte.

— Non ! répondit-elle en écarquillant les yeux. À moins que Josh ne l'y ait mise pour une raison quelconque.

Mais il n'avait rien fait de la sorte. Ce qui nous laissait comme autre possibilité le meurtrier ou la victime. Un ou deux ans auparavant, j'avais lu le roman de S. S. Van Dine, *L'Assassinat du canari*, dans lequel on expliquait par un schéma comment, grâce à une petite pince et un morceau de ficelle, on pouvait tourner le bouton d'une porte de l'extérieur de la pièce. C'était une idée brillante, mais qui ne s'appliquait pas à notre cas.

J'essayai d'imaginer un moyen de tirer le verrou en y enroulant de la ficelle. Mais, premièrement, le bout dont nous disposions était trop court ;

deuxièmement, la porte était si bien ajustée au chambranle qu'il n'y avait pas la place d'y passer une ficelle. Mieux même, en bas du battant était clouée une fine latte de bois pour couper les courants d'air. Je trouvai un bout de ficelle plus long et tentai néanmoins l'expérience. Mais le montage de la porte était si précis que je ne réussis pas à la faire bouger.

Le problème de chambre close m'accaparaît tant l'esprit que j'en avais oublié tout le reste. Le shérif Lens vint me voir et me dit :

— Doc, il est presque onze heures. Le pasteur doit partir pour Shinn Corners.

— Mon Dieu ! Le mariage !

Malgré son attachement à la chambre octogonale, Vera refusa de se marier dans une pièce où le sang n'avait pas encore séché sur le sol. Les invités qui attendaient dehors furent informés des changements et, après avoir entassé tout le monde dans les voitures, nous nous dirigeâmes vers l'église la plus proche. Bien que le révérend Tompkins semblât irrité par le retard qui s'était accumulé, il affichait un air de triomphe, comme s'il avait remporté une victoire en officiant dans un lieu consacré. Il expédia la cérémonie, prit juste le temps de serrer la main du marié et d'embrasser la jeune épouse sur la joue, puis il disparut dans un nuage de poussière vers son rendez-vous de midi.

— Quelle impression cela fait-il d'avoir à nouveau la corde au cou ? demandai-je au shérif Lens.

— Merveilleux ! s'exclama-t-il avec une passion qui ne le caractérisait guère d'ordinaire. Cependant, j'ai peur qu'il ne nous faille remettre le voyage de noces à plus tard.

— Et pourquoi donc ?

— Je suis le shérif, Doc, et j'ai un cadavre sur les bras.

Pendant quelques minutes, j'avais chassé de mes pensées tout ce qui concernait le meurtre.

— Partez en voyage de noces, shérif. Vos deux adjoints s'occuperont de l'affaire.

— Eux ? ricana-t-il. Ils ne trouveraient pas un sou dans la poche d'un usurier !

Je respirai profondément.

— Ne vous inquiétez pas, shérif, je maîtrise la situation.

— Vous savez qui a tué ce pauvre homme ? Et comment, malgré la chambre close ?

— Oui, mentis-je. Le meurtrier sera sous les verrous avant que le soleil ne soit couché.

Il ouvrit de grands yeux, béat d'admiration.

— Si vous dites vrai, nous pourrons nous mettre en route après la réception.

— Absolument.

Je le plantai là, me demandant comment j'allais tenir ma promesse.

*

**

Je commençai par emmener la demoiselle d'honneur faire un petit tour dans ma voiture.

— Ce n'est pas le chemin de la réception, fit remarquer Lucy au bout d'un moment. Nous roulons en direction de la ville.

— Pour l'instant, il y a plus important que la réception, répondis-je. Vous avez déclaré que vous aviez vu la victime en compagnie de quelqu'un.

— Oui. D'un autre vagabond.

— Le reconnaîtriez-vous si vous le rencontriez à nouveau ?

— Je ne sais pas. Peut-être. Il avait une calvitie naissante. C'est tout ce dont je me souviens. Et il portait une écharpe écossaise.

— Allons jeter un coup d'œil.

— Mais la réception...

— Nous rejoindrons les autres à temps.

J'obliquai vers la gare et pris la route qui longeait les rails. Il y avait fort à parier que le compagnon du mort fût déjà à des dizaines de kilomètres, à bord de quelque train de marchandises, surtout s'il était mêlé au crime. Néanmoins, cela valait la peine de tenter notre chance.

De l'autre côté de Northmont, nous tombâmes sur un camp de trimardeurs dans un bosquet.

— Attendez-moi, dis-je à Lucy. Je ne serai pas long.

Je m'engageai sur le sentier défoncé, marchant de manière à rester bien visible dans l'espoir que les hommes rassemblés autour du feu ne s'enfuient pas. L'un d'eux qui se réchauffait les mains devant les flammes se tourna vers moi.

— Qu'est-c'qu'vous voulez ? grogna-t-il.

— Je suis médecin.

— Y a pas de malade.

— Je cherche un homme qui est passé par ici hier. Écharpe écossaise autour du cou ; dégarni au sommet du crâne. (Je précisai, bien que cela semblât évident :) Pas de chapeau.

— Connais pas, répondit le vagabond avant d'ajouter : Qu'est-c'qu'vous

lui voulez ! L'a pas une saleté de maladie, hein ?

— Nous ignorons ce dont il souffre. C'est pourquoi nous essayons de le retrouver.

Un autre homme approcha du feu. Il était petit et nerveux, et parlait avec l'accent du Sud.

— Y cause de Miséricorde, on dirait.

— Ferme-la ! rugit le premier vagabond. C'est p't-être un flic des chemins de fer.

— Je ne suis pas flic, expliquai-je. Regardez !

Je sortis de ma poche mon carnet d'ordonnances vierges imprimées à mes nom et adresse.

— Est-ce suffisant pour vous convaincre que je suis médecin ?

Le premier vagabond me dévisagea soudain d'un air rusé.

— Si vous êtes docteur, alors vous pouvez nous prescrire du whisky. On en vend dans les pharmacies.

— Pour raisons médicales, soulignai-je, commençant à me sentir mal à l'aise.

Un troisième homme avait fait son apparition et s'était placé derrière moi.

Puis, tout à coup, Lucy klaxonna. Les trois trimardeurs, comprenant que je n'étais pas seul, reculèrent.

L'un d'eux prit les jambes à son cou et courut vers les rails. Je saisis le plus petit par le col et demandai :

— Où est Miséricorde ?

— Lâchez-moi !

— Répondez ! Où est-il ?

— Là-bas, sous l'château d'eau. Il attend son ami.

— Vous connaissez son ami ?

— Non. Y voyagent ensemble ; c'est tout c'que j'sais.

Je lâchai son col.

— Vous feriez mieux de déguerpir d'ici, lui conseillai-je. Le shérif du coin n'est pas commode.

Je me précipitai vers la voiture.

— Merci d'avoir klaxonné, dis-je à Lucy en grimpant derrière le volant.

— J'ai eu peur lorsque je les ai vus vous encercler.

— Moi aussi.

Nous continuâmes le long des rails.

— L'homme que nous cherchons se trouve sous le château d'eau.

Quelques secondes plus tard, la silhouette du château d'eau se découpa

dans le ciel et nous aperçûmes un homme vêtu d'un long manteau râpé qui surgissait d'un fourré et courait vers les bois.

— C'est lui ! s'écria Lucy.

Je le suivis le plus longtemps possible avec la voiture, gardant en point de mire la calvitie et l'écharpe écossaise qui flottait au vent. Puis je bondis hors du véhicule et lui donnai la chasse à pied. J'étais plus jeune que lui d'une bonne vingtaine d'années et je le rattrapai rapidement.

Il se mit à gémir tandis que j'agrippais son bras.

— J'ai rien fait !

— Êtes-vous celui que l'on surnomme Miséricorde ?

— Ouais, j suppose.

— Je ne vous veux aucun mal. Je souhaite simplement vous poser quelques questions.

— Sur quoi ?

— On vous a vu hier avec un autre homme. Cheveux longs grisonnants, la cinquantaine comme vous, des cicatrices sur le visage. Il portait un gilet rouge.

— Ouais, on est r'montés d'Floride ensemble.

— Qui est-ce ? Parlez-moi de lui.

Y s'appelle Tom, j'en sais pas plus. On a partagé le même fourgon depuis Orlando jusqu'à New York ; ensuite, on a sauté dans un autre train pour venir jusqu'ici.

— Pourquoi êtes-vous venus ici ? insistai-je. Pourquoi avez-vous quitté la Floride pour la Nouvelle-Angleterre en plein mois de décembre ? Vous aimez la neige ?

— C'est lui qui voulait, et comme moi j'avais rien d'mieux à faire...

— Pourquoi a-t-il choisi cet endroit ?

— L'a dit qu'y venait récupérer un tas d'argent. D'l'argent à lui.

Et il vous a demandé de l'attendre sous le château d'eau ?

— Ouais. L'est parti hier soir. L'a promis qu'y serait d'retour à midi, mais j'l'ai pas revu.

— Vous ne le reverrez plus. On l'a assassiné la nuit dernière.

— Miséricorde !

— Qu'a-t-il raconté à propos de cet argent qui lui appartenait ? Où était-il caché ?

— Y m'a pas dit.

— Il a bien dû vous donner quelques détails. Vous avez passé beaucoup de temps ensemble depuis la Floride.

Gêné, l'homme surnommé Miséricorde détourna les yeux.

— L'a dit qu'y rentrait à la maison. Chez les Eden.

*

**

Je déposai Lucy Cole au restaurant où se tenait la réception et je retournai à Eden House. Il faisait presque nuit lorsque je m'arrêtai devant le perron. Le pâle soleil de décembre sombrait déjà derrière l'horizon bordé d'arbres. Josh Eden m'accueillit à la porte, l'air fatigué et inquiet.

— Comment s'est passé le mariage ? s'enquit-il.

— Très bien, vu les circonstances. Vera et le shérif s'apprêtent à partir en voyage de noces.

— Je suis content que ce terrible événement ne leur ait pas gâché la journée.

— Puis-je à nouveau examiner la chambre octogonale ? Le shérif Lens m'a prié d'aider ses adjoints à résoudre cette affaire.

— Volontiers.

Il s'effaça pour me laisser entrer. La porte de la chambre octogonale était ouverte, et je remarquai que Josh avait commencé à réparer les dommages que nous avions causés en arrachant le verrou. La pièce elle-même était plongée dans une demi-obscurité, seulement éclairée par un mince rayon de lumière qui filtrait par un trou minuscule au centre du rideau.

— J'ai été obligé de fermer le rideau, expliqua Josh Eden. Les enfants du voisinage venaient contempler le lieu du crime.

— Cela ne m'étonne pas, dis-je. Mais d'habitude, vous ne tirez pas le rideau pour la nuit, n'est-ce pas ?

— Non. Vous l'avez constaté vous-même, hier.

— Par conséquent, c'est soit la victime, soit son meurtrier qui l'a baissé.

— Apparemment. Si la lumière était allumée, ils ne voulaient ni l'un ni l'autre que l'on voie ce qu'ils étaient en train de faire.

— C'est-à-dire... ?

— Me cambrioler, pardi ! Lucy Cole a déclaré qu'elle avait vu le mort en compagnie d'un autre vagabond. Les deux hommes ont pénétré dans la pièce pour me voler, ils se sont disputés, et l'un des deux a tué l'autre avec le coupe-papier en argent.

— Comment s'y sont-ils pris pour entrer sans forcer ni la porte ni la fenêtre ? Plus important encore, comment le meurtrier est-il sorti ?

— Je l'ignore, avoua-t-il.

— La victime s'appelait Tommy.

Josh leva les yeux et son regard accrocha le mien.

— Comment le savez-vous ?

— Il avait fait le trajet depuis la Floride jusqu'ici, Eden House, pour récupérer sa fortune.

— Je ne comprends pas, Sam.

— Je crois que le mort était votre père. Ce père qui n'est jamais revenu de la guerre.

Il faisait si sombre dans la chambre octogonale que nous avions de la peine à nous distinguer. Josh tendit la main vers l'interrupteur et alluma le plafonnier. Instantanément, nos images se multiplièrent dans les portes en miroir des placards.

— C'est insensé ! s'écria-t-il. Ne pensez-vous pas que j'aurais reconnu mon propre père ?

— En effet. Assez pour le tuer quand il a surgi après douze ans pour reprendre possession de sa maison et de son argent. Ce n'était plus votre père, mais le monstre qui vous avait abandonnés, votre mère et vous.

— Je ne l'ai pas tué, se défendit Josh. Je ne le connaissais même pas.

J'entendis du bruit derrière moi dans le couloir.

— Je sais, soupirai-je. Entrez, Ellen, et dites-nous pourquoi vous avez assassiné votre beau-père.

*

**

Ellen était debout, livide et tremblante, sur le seuil de la chambre octogonale. J'avais vu son reflet dans un miroir tandis qu'elle écoutait notre conversation.

— Je... je ne voulais pas, bégaya-t-elle.

Josh courut vers elle.

— Ellen, ce n'est pas vrai ?

— Si, répondis-je. Et elle aurait eu davantage de chances de convaincre un jury qu'il s'agissait d'un accident si elle ne s'était pas donné autant de mal à brouiller les pistes avec cette histoire de chambre close. Tommy, votre père, est venu hier soir reprendre ses biens. Vous donniez, mais Ellen l'a entendu à la porte et l'a fait entrer. Je suppose qu'elle l'a conduit dans cette pièce afin que le son de leurs voix ne vous réveille pas. Et là, devant elle, le vagabond a confirmé qu'il n'était pas mort à la guerre et qu'il était votre père, avant d'annoncer qu'il se réinstallait à Eden House. En un instant, tous les beaux projets d'avenir de votre femme – le restaurant et le reste – se sont écroulés. Alors, prise d'une crise de folie, elle est allée vers le placard, a saisi le coupe-papier en argent plus acéré qu'un poignard et le lui a planté dans la

poitrine.

Josh ne cessait de remuer la tête, incrédule.

— Comment pouvez-vous savoir tout cela ? Comment, après l'avoir tué, aurait-elle quitté la pièce en la laissant fermée de l'intérieur ?

— Je me perdais en conjectures jusqu'à ce que nous pénétrions à nouveau dans cette chambre tout à l'heure, et que je remarque ce pinceau lumineux au centre du rideau.

— Il y a un trou dans le rideau ! C'est étrange que je ne m'en sois pas aperçu auparavant.

— Il n'y était pas hier soir, j'en suis certain. Voyez-vous, la chambre octogonale se différencie de la plupart des autres pièces par deux particularités : la porte et la fenêtre sont diamétralement opposées l'une à l'autre, et la porte s'ouvre vers l'extérieur.

— Je ne vous suis pas...

— Après avoir fermé le verrou, Ellen a noué une ficelle autour du bouton de la porte et fixé l'autre bout au loquet de la fenêtre. Lorsque nous avons tiré de toutes nos forces sur la porte pour l'ouvrir, ce matin, la ficelle a tourné le loquet et verrouillé la fenêtre. C'est aussi simple que cela.

Josh resta bouche bée de stupéfaction.

— Attendez une minute...

— J'ai examiné le loquet dès que nous sommes entrés dans la pièce. Il jouait très facilement sur son axe et n'était qu'à moitié engagé – mais suffisamment pour fermer la fenêtre. Ellen avait fait un nœud coulant, et lorsque le loquet a rencontré une certaine résistance, la ficelle s'est détachée, comme elle l'avait prévu. Je n'ai pas songé à ce genre de système parce que le rideau était baissé. D'autre part, Ellen n'avait percé qu'un tout petit trou – juste assez grand pour laisser passer la ficelle. Aussi, après être sortie par la fenêtre, lui suffisait-il de descendre simultanément la vitre et le rideau afin de maintenir la ficelle en place, ce qui ne représentait guère de difficulté.

— Dans ce cas, qu'est-il advenu de la ficelle ?

— Une fois arrachée du loquet, elle a glissé par le trou du rideau, puis est tombée par terre. En nous ruant dans la pièce, nous ne l'avons pas vue à cause de l'obscurité. Je me suis précipité aussitôt vers la fenêtre tandis que votre femme et vous vous trouviez derrière moi. Ellen aura simplement ramassé la ficelle et tiré d'un coup sec pour l'ôter du bouton de la porte. Elle souhaitait la récupérer en entier, mais malheureusement la ficelle a cassé et un petit bout est resté sur la porte.

— Même si votre raisonnement se tient, pourquoi faut-il que vous désigniez Ellen comme coupable ? Nous étions plusieurs à être présents. Moi,

Lucy Cole...

Il s'efforçait tellement de croire en l'innocence d'Ellen que je m'en voulais d'anéantir ses derniers espoirs.

— Ce ne pouvait être qu'Ellen, ne comprenez-vous pas ? C'est elle qui a fait le tour de la maison, puis est revenue nous certifier que la fenêtre était fermée. C'est elle qui nous a persuadés de ne pas briser un carreau mais de passer par la porte – le seul moyen pour elle que son stratagème fonctionne. Ce ne pouvait être qu'Ellen, et personne d'autre.

— Mais pourquoi aurait-elle imaginé cette mise en scène de chambre close ? Pourquoi aurait-elle pris autant de risques ?

— Le cadavre était trop lourd pour qu'elle le transporte ailleurs. Dans l'idéal, elle aurait dû laisser la fenêtre ouverte afin que le crime ait l'air d'un règlement de comptes entre cambrioleurs. Mais, voyez-vous, Ellen ignorait que la victime avait un compagnon avant que Lucy Cole ne parle des deux vagabonds qu'elle avait aperçus le long de la voie de chemin de fer. Ce détail m'a convaincu que Lucy n'était pour rien dans ce meurtre, car elle aurait à coup sûr laissé la fenêtre ouverte pour compromettre l'autre chemineau. Non, Ellen était obligée d'abandonner le corps, là où il était. Il a donc fallu qu'elle l'isole du reste de la maison, qu'elle efface tout lien entre vous, elle et lui. Elle a verrouillé la porte et tendu la ficelle jusqu'à la fenêtre, se figurant peut-être que la mort du pauvre homme serait mise sur le compte des fantômes qui, soi-disant, hantent la chambre octogonale.

Josh finit par baisser le bras dont il entourait les épaules de sa femme et recula pour lui demander :

— C'est vrai, Ellen ?

*

**

Le Dr Sam Hawthorne se renversa dans son fauteuil et avança la main pour prendre son verre.

— C'était vrai, n'est-ce pas, Ellen ?

La femme qui lui faisait face était presque aussi âgée que lui, mais elle se tenait très droite, le regard fier. Son visage était strié de rides et ses cheveux tout blancs, mais Ellen Eden avait à peine changé, malgré les cinquante années qui s'étaient écoulées.

— Évidemment, Sam. J'ai tué le vieil homme, et je recommencerais si c'était à refaire. Je ne vous en veux pas de m'avoir envoyée en prison, bien que le temps m'ait semblé long. Mais je vous en veux de m'avoir fait perdre Josh.

— Je n’y suis pour rien...

— Je suis allée en prison et, peu après, il a demandé le divorce. Ce fut le coup de grâce – savoir que je ne reviendrais jamais à Eden House ; et ensuite, apprendre qu’il s’était remarié avec Lucy Cole.

— Ce sont des choses qui arrivent. Vous vous ressembliez toutes les deux. Je ne suis pas surpris qu’il se soit tourné vers elle après votre départ.

— Mais, comprenez-vous, j’avais assassiné son père pour sauver Eden House, pour que mes rêves ne soient pas brisés. Voilà ce dont vous m’avez spolié – Eden House et Josh.

— Je suis désolé.

— Après que l’on m’a libérée, j’ai erré à travers le pays. Mais je ne vous ai jamais oublié, Sam. Parfois, j’ai eu envie de vous tuer pour avoir détruit ma vie.

— C’est vous-même qui l’avez détruite, Ellen.

Elle poussa un soupir et s’affaissa sur son siège. Elle paraissait avoir perdu toute force, toute énergie pour se battre. Pas tout à fait, cependant.

— J’ai assassiné un homme qui avait abandonné sa famille pour une étrangère et qui, devenu un clochard, rentrait voler son propre fils. Était-ce un acte si répréhensible ?

Sam Hawthorne la dévisagea un long moment avant de répondre. Puis il dit, très lentement :

— Tommy Eden n’a jamais abandonné sa famille pour une autre femme. Il est resté en France après la guerre parce qu’il avait été horriblement défiguré au combat. Pour moi, médecin, ses cicatrices signifiaient qu’il avait subi de multiples opérations de chirurgie esthétique et expliquaient pourquoi Josh n’avait pas reconnu son père. Je n’en ai pas fait mention au procès, pensant que Josh avait déjà assez de chagrin. Mais l’homme que vous avez tué ne méritait pas de mourir, et la peine que vous avez purgée était juste.

Elle prit une profonde inspiration.

— Il y a dix ans, Sam, je me serais débarrassée de vous aussi. Mais maintenant, je suis fatiguée.

— Nous sommes tous fatigués, Ellen. Je vais vous appeler un taxi.

*

**

— Entrez ! fit le Dr Sam Hawthorne. Je vous attendais plus tôt. La vieille dame qui montait dans le taxi ? C’est drôle, j’avais justement l’intention de vous parler d’elle aujourd’hui. Installez-vous pendant que je vous sers un rafraîchissement. Si vous avez le temps, après le mystère de la chambre

octogonale, je vous raconterai une autre histoire qui est arrivée quelques jours plus tard – une stupéfiante énigme médicale à l’hôpital des Pèlerins. Celle de l’homme mort d’une balle en plein cœur sans la moindre trace de blessure sur son corps !

La malédiction des bohémiens

J'avais promis de vous raconter une nouvelle histoire aujourd'hui, n'est-ce pas ? dit le Dr Sam Hawthorne à son visiteur en se levant pour remplir leurs verres. Celle de l'énigme médicale posée à l'hôpital des Pèlerins et de l'homme mort d'une balle en plein cœur sans aucune trace de blessure sur son corps. En fait, il sera également question d'une malédiction – et d'un étonnant mystère qui ne comportait pas une seule, mais *deux* impossibilités.

*

**

À Northmont, les années trente avaient débuté de la même manière que s'était terminée la précédente décennie. L'hiver, avait été particulièrement clément dans le nord-est, nous offrant des après-midi d'une telle douceur que l'on aurait pu disputer un match de baseball sur le nouveau terrain du parc des Pèlerins. Le shérif Lens venait de rentrer de voyage de noces et je ne l'avais pas revu depuis l'heureux jour. Certains de mes patients se plaignaient des habituels maux hivernaux, mais en gros, les choses étaient calmes dans notre ville, autant sur le plan médical que criminel.

— Je ne me suis jamais senti aussi flemmard, avouai-je à April, mon infirmière, un matin de janvier tout ensoleillé. J'ai l'impression que le printemps a pointé le bout de son nez de bonne heure cette année.

Elle était en train de trier des dossiers.

— Il n'y a pas que le printemps. Les bohémiens sont revenus s'installer à la ferme Haskins.

— Ah, oui ?

La nouvelle me surprenait. Cela faisait quatre ans à Noël qu'ils avaient quitté Northmont, et j'avais supposé qu'ils étaient partis pour de bon après le meurtre du clocher. Mais voilà, ils avaient réintégré leur ancien campement. Mrs Haskins était morte une ou deux années auparavant, à l'âge de quatre-vingts ans, mais sa succession n'était toujours pas réglée. Entre-temps, les champs avaient été envahis par les mauvaises herbes, et la vieille grange penchait dangereusement d'un côté. Cet endroit offensait les regards de tous les habitants de la ville, contrairement aux bohémiens que son aspect

ne semblait pas préoccuper.

— Quand sont-ils arrivés ?

— Je suis passée dans le coin ce matin et j'ai aperçu leurs roulottes. Mrs Peachtree, dont la maison est située plus bas sur la route, m'a dit qu'ils avaient monté leur camp pendant le week-end. Elle voudrait que le shérif Lens les chasse, mais je crois que seul le propriétaire du terrain peut exiger leur expulsion.

— Et le tribunal ignore qui est le propriétaire.

— Tout le problème est là.

Je me levai et m'étirai.

— Il faut que je bouge, sinon je vais m'endormir. J'en profiterai pour aller à l'hôpital rendre visite à Mrs Ives.

— Bonne chance, me souhaite April, sachant que j'en avais besoin.

Mrs Ives était une vieille ronchonreuse d'une soixantaine d'années, convaincue que tous les médecins tentaient de l'empoisonner.

Je songeai un moment à m'arrêter en chemin pour voir le shérif Lens, mais finalement, je me dis que cela pouvait attendre. C'était son premier jour au bureau depuis son retour de voyage de noces, et il devait avoir beaucoup de travail. Par ailleurs, je voulais discuter avec Abel Frater de l'avenir de l'hôpital des Pèlerins. Inauguré en fanfare en mars de l'année précédente, le bâtiment avait une capacité de quatre-vingts lits dont les trois quarts restaient inoccupés, et une aile entière avait été fermée pour économiser le chauffage et l'électricité.

L'équipe médicale se composait à présent de trois médecins. Le fondateur de l'hôpital, le Dr Seeger, l'interne noir, Lincoln Jones, et le Dr Abel Frater, un habile chirurgien de Boston, qui les avait rejoints depuis peu. Seeger avait abandonné tout ce qui concernait l'intendance à Frater, et c'est ce dernier qui avait pris, à contrecœur, la décision de condamner une partie des locaux. Même dans un établissement dont le but n'est pas lucratif, il faut compter chaque sou.

Frater me vit comme j'entrai dans l'hôpital et m'appela.

— Vous effectuez votre visite du matin, Sam ?

— Je dois veiller sur mes patients, Abel. Je ne peux pas les laisser à votre charge éternellement.

Abel Frater était un homme grand et maigre qui boitait légèrement à la suite d'une blessure à la jambe reçue en France dans les tranchées pendant la guerre. Il arborait une petite moustache qui commençait à grisonner et souriait d'une manière qui rendait pessimiste tout diagnostic.

— De qui s'agit-il, cette fois ? s'enquit-il. Mrs Ives ?

– La seule et unique.
– Je préfère que ce soit vous. Hier, elle m’a accusé de la négliger.
– Vous ne m’étonnez pas. (Je baissai la voix pour que l’infirmière à la réception ne nous entende pas.) Comment vont les finances depuis que vous avez supprimé quarante lits ?

– Un peu mieux. Nous avons seize patients aujourd’hui, ce qui constitue la moyenne des dernières semaines. Je crois que Seeger s’est résigné au fait qu’il a construit beaucoup trop grand par rapport aux besoins actuels. Mais qui sait ce que nous réserve demain, hein ?

– Y a-t-il un risque que l’on ferme définitivement l’hôpital ? J’en serais navré pour Northmont.

– Oh, nous nous débrouillerons. Je...

Il se tut soudain, regardant par-dessus mon épaule en direction de l’entrée de l’hôpital. Je tournai la tête et vis un homme moustachu et aux cheveux noirs franchissant le seuil. Il portait une veste courte et sombre, ouverte sur une écharpe multicolore enroulée autour de sa taille en guise de ceinture. Comme il approchait, je remarquai l’anneau d’or qui pendait à son oreille gauche. C’était l’un des bohémiens du campement.

– Que puis-je faire pour vous ? demanda le Dr Frater à l’homme.

– Je suis victime d’une malédiction, répondit-il, l’air terrifié. Je vais mourir d’une balle dans le cœur...

– Il faut vous adresser au shérif, pas à un médecin, lui conseillai-je.

Mais j’avais à peine terminé ma phrase qu’il s’éteignit la poitrine et s’écroula. Frater s’accroupit près de lui.

– Allez chercher un brancard, Sam ! On dirait qu’il a une crise cardiaque !

Nous le transportâmes dans la chambre la plus proche tandis que l’une des infirmières arrivait en courant pour nous aider. Mais il était trop tard. Frater avait dénudé le torse de l’homme et pratiquait un massage cardiaque lorsqu’il s’arrêta et dit :

– C’est inutile. Il est mort.

Je posai mon stéthoscope sur la poitrine velue du bohémien et écoutai. Le cœur ne battait plus. Me souvenant de m’être laissé abuser un jour et d’avoir déclaré qu’un patient était décédé alors qu’il était toujours vivant, je procédai à un certain nombre d’autres tests. Je plaçai même un miroir sous ses narines. Mais il ne se forma pas de buée.

– Vous essayez de le ramener à la vie, Sam ? s’enquit le Dr Frater.

– Non, je m’assure qu’il est bien mort. Ce fut rapide, même pour une crise cardiaque. Comme s’il avait reçu une balle en plein cœur ainsi qu’il le

redoutait.

— Vous croyez aux malédictions maintenant, Sam ?

— Non. Il n'y a aucune plaie sur le corps – pas même la cicatrice d'une ancienne blessure.

— Si, la trace d'un coup de couteau dans le bras, rectifia Abel Frater. Mais ce n'est certainement pas ça qui l'a tué.

— Pourrais-je être présent à l'autopsie ?

— Bien entendu. Toutefois, il vaudrait mieux prévenir d'abord la famille, s'il en a une.

*

**

Le mort ne portait aucune pièce d'identité sur lui, cependant, je n'eus pas de difficulté à obtenir son nom au camp des bohémiens. Une vingtaine de roulottes peintes de couleurs vives étaient rassemblées sur un des champs de Mrs Haskins, à un kilomètre et demi environ de la ferme et de la grange, abandonnées à cette époque-là. Les chevaux étaient attachés à une corde tendue à une extrémité du campement, et lorsque j'arrivai, un jeune homme d'une vingtaine d'années leur donnait à manger. Il avait aperçu ma voiture sur le chemin, et demanda :

— Vous êtes avocat ?

— Non, médecin. Un de vos amis est à l'hôpital.

Ses yeux s'agrandirent de terreur.

— Edo Montana ! La malédiction !

— A-t-il de la famille ?

Le jeune homme inclina la tête.

— Je vais vous conduire auprès de sa sœur, Teres.

Teres Montana était une fille grande et maigre, à peu près du même âge que mon guide. Quand elle nous vit approcher de sa roulotte, elle sauta à terre et vint à notre rencontre.

— Que se passe-t-il, Steve ? Qui est cet homme ?

— Je suis le Dr Sam Hawthorne. Votre frère s'appelle-t-il Edo Montana ?

— Oui.

— Un homme est mort ce matin à l'hôpital, apparemment d'une crise cardiaque. Je suis désolé, mais il se pourrait que ce soit votre frère.

Elle laissa échapper une longue plainte, d'une voix suraiguë, et j'eus peur qu'elle ne s'effondre comme son frère. À ce cri, des bohémiens accoururent de tous côtés, et un solide gaillard me ceintura.

— T'a-t-il offensée, Teres ? s'exclama-t-il.

— Lâche-le, Rudolph; tu as déjà fait assez de mal! Tu as tué mon Edo avec ta malédiction!

Rudolph desserra aussitôt son étreinte, et je me retournai vers lui, son visage aux traits saillants à la hauteur du mien.

— Comment serait-ce possible? protesta-t-il. Je n'ai pas tiré sur lui!

— L'avez-vous menacé? demandai-je.

— Je l'ai entendu le faire, dit Steve. Ce matin encore, ils se sont battus, et Rudolph a lancé à Edo: « Qu'une balle te transperce le cœur! »

— Tais-toi! tonna Rudolph. Je ne l'ai pas tué.

— Il faut que quelqu'un identifie le corps, annonçai-je. L'hôpital doit pratiquer une autopsie.

— J'irai, répondit calmement la jeune fille.

Nous prîmes congé des autres et traversâmes le champ jusqu'à ma voiture. Pour la mettre à l'aise je l'interrogeai sur les membres de la tribu, citant des noms qui m'étaient restés en mémoire depuis les précédentes visites des bohémiens à Northmont. Mais elle ne semblait en connaître aucun.

— Edo et moi n'avons rejoint la tribu que récemment, près d'Albany, expliqua-t-elle.

— Qui en est le roi?

Teres prit une profonde inspiration.

— Rudolph Roman. C'est pourquoi il y avait tant à redouter de sa malédiction.

— Que reprochait-il à votre frère?

Elle ne répondit pas. L'hôpital était en vue, lui rappelant la tâche qu'elle était venue accomplir. Quelques minutes de voiture seulement séparaient l'hôpital des Pèlerins de la ferme de Mrs Haskins, mais même en coupant à travers champs, il avait fallu un petit quart d'heure à Edo Montana pour parcourir la distance.

J'accompagnai Teres à la salle d'autopsie où nous attendait le Dr Frater. Il serra la main de la jeune fille d'une manière solennelle et lui offrit ses condoléances puis il souleva le drap pour découvrir le visage du mort. Teres fondit en larmes et se mit à gémir:

— Edo, Edo!

Je lui tapotai le bras pour la réconforter.

— Je vais vous reconduire, lui proposai-je.

Elle me regarda comme si elle avait oublié qui j'étais.

— Ce n'est pas la peine. Les bohémiens viendront me chercher.

Je fus surpris qu'elle dise « les bohémiens » plutôt que « mon peuple »,

mais je n'eus pas le temps d'approfondir la question. Le Dr Seeger entra précipitamment dans la pièce, l'air affolé. Des gouttes de sueur perlaient sur son crâne chauve.

— Une cinquantaine de bohémiens tentent d'envahir l'hôpital ! Il serait peut-être plus prudent que j'aille prendre le revolver dans mon bureau.

— Ce ne sera pas nécessaire, le rassurai-je.

Seeger avait fondé l'hôpital des Pèlerins, et il devait craindre qu'ils n'aient l'intention de détruire le bâtiment. Teres Montana se tourna vers lui et déclara :

— Ils sont venus honorer le mort.

— Nous ne pouvons pas leur remettre le corps avant d'avoir fait l'autopsie, précisa le Dr Frater. Allez leur parler et calmez-les.

— Ils sont calmes, rétorqua-t-elle, mais elle obéit néanmoins à l'ordre qu'on lui avait donné.

— Ils ne bougeront pas tant que nous ne leur aurons pas rendu leur frère pour qu'ils puissent l'enterrer, dis-je. Il vaudrait mieux commencer l'autopsie, Abel.

Seeger suivit la jeune fille dehors, et Frater et moi revêtîmes nos blouses chirurgicales et nos masques. Mon collègue enfila des gants de caoutchouc et choisit un scalpel pour la première incision pendant que je repliais le drap qui couvrait le cadavre d'Edo Montana.

Dès que Frater eut décollé la peau et mis à nu la cage thoracique, je vis les chairs déchiquetées. Le cœur lui-même avait été transpercé, et il ne nous fallut sonder l'organe que quelques secondes pour récupérer la balle de petit calibre qui avait provoqué la mort.

Je poussai un long sifflement, n'en croyant pas mes yeux.

— Appelez votre ami le shérif Lens, me dit Frater. C'est un meurtre. Cet homme a été tué d'une balle en plein cœur.

*

**

Le shérif Lens se mit à grommeler dès qu'il vit la salle d'autopsie.

— Vous auriez pu songer que je rentrais tout juste de voyage de noces avant de fourrer à nouveau votre nez dans un de ces crimes impossibles, Doc ! De quoi s'agit-il cette fois ?

— L'impossibilité paraît plus médicale qu'autre chose. En ce qui concerne ce meurtre, c'est la peau de la victime qui constitue la chambre close. Le Dr Frater et moi avons examiné le corps au moment du décès. Il ne portait aucune blessure, ni à la poitrine ni dans le dos, et la seule cicatrice, ancienne,

était située sur un bras. J'étais là lorsque le Dr Frater a incisé le cadavre et j'ai constaté les lésions provoquées par la balle. Je l'ai aidé à extraire le projectile moi-même.

Le shérif Lens promena un regard dégoûté sur le corps dont la poitrine était béante.

— Pas beaucoup de sang.

— Il était mort depuis une heure, expliqua Abel Frater. Le sang se retire dans les parties les plus basses après le décès, comme tous les liquides.

— Alors, il a été assassiné ?

— À ce qu'il semble, acquiesçai-je. Tout ce qu'il nous reste à trouver, c'est par qui et comment.

— Vous avez parlé d'un sort jeté par un des bohémiens. Appartient-il à la tribu qui attend dehors ? Celle que Mrs Peachtree, au téléphone, m'a demandé d'expulser ?

— Oui. Ils sont installés sur la propriété de Mrs Haskins, comme la dernière fois. Apparemment, celui qui a menacé la victime est leur chef, Rudolph Roman.

Le shérif Lens hocha la tête.

— Je vais le chercher. C'est la meilleure méthode de toujours commencer par le suspect le plus évident.

Quelques instants plus tard, il réapparut avec le bohémien puissamment charpenté qui m'avait ceinturé. L'homme se présenta lui-même comme Rudolph Roman, roi de la tribu depuis la mort de son père. Il déclara avoir appris par d'autres bohémiens que la ferme de Mrs Haskins était un excellent lieu de campement où les siens et lui seraient à l'abri des tracasseries policières.

— Mrs Haskins est morte maintenant, l'informai-je. Sa succession est en cours de règlement.

Je n'étais pas trop au courant de la procédure judiciaire, mais je savais qu'un neveu réclamait les terres qu'il souhaitait se voir attribuer plutôt qu'à une œuvre de charité. Le testament de Mrs Haskins était ambigu sur ce point.

Rudolph Roman sourit en m'entendant.

— Nous nous moquons de la succession. Le terrain doit être à l'usage de tous. Nous y campons, mais sans causer aucun dommage.

— Et Edo Montana ? s'exclama le shérif Lens. Vous ne lui avez causé aucun dommage ?

— J'ai parlé sans réfléchir, avoua Rudolph. Nous avons eu une violente dispute et, emporté par la colère, je lui ai crié : « Qu'une balle te transperce le

cœur ! » À ces mots, il a blêmi et s'est enfui.

— Puis il est mort d'une balle en plein cœur, ajouta le shérif. Vos malédictions sont-elles toujours aussi efficaces ?

Rudolph Roman poussa un soupir.

— Je suis le chef de cette tribu comme mon père avant moi. Mon peuple attend de moi que je fasse aussi bien que lui. Un jour, il a jeté un sort à un homme, et celui-ci est mort le lendemain. C'est devenu une légende. Alors, lorsque j'ai prononcé la phrase fatidique sans le vouloir, les gens se sont souvenus de l'histoire et ont mis Edo en garde contre mes pouvoirs.

— Et il a pris ses jambes à son cou, dis-je en conclusion.

— Mais je ne l'ai pas tué ! Je n'avais pas l'intention de le tuer !

— Qu'avez-vous fait après son départ ?

— Je suis remonté dans ma roulotte pour être seul.

— Quelle était la raison de votre dispute ?

— Je... je ne peux pas le dire.

— Nous enquêtons sur un meurtre, lui rappela le shérif Leus.

La voix de Roman se fit très douce.

— C'était à propos de Teres, murmura-t-il.

— Comment cela ?

— Je voulais la prendre pour femme. Ma demande a mis Edo dans une rage folle. Il m'a traité de tous les noms. C'est pourquoi je l'ai menacé.

— J'aurais plutôt pensé qu'il considérerait comme un honneur que sa sœur épouse le roi de la tribu.

Roman ouvrit la bouche pour répondre, mais se ravisa. Ses lèvres se pincèrent et il refusa d'en dire davantage.

— Interrogeons Teres, suggérai-je.

Tandis que le shérif partait la chercher, je retournai à la salle d'autopsie où Frater s'apprêtait à refermer le cadavre.

— Plus vite nous leur donnerons le corps pour les funérailles, plus vite ils s'en iront, fit-il. Le garder ici ne nous apprendra rien d'autre.

Mais quelque chose attira mon attention dans la plaie. Je mis un gant de caoutchouc et retirai du cœur ce qui ressemblait à un éclat de bois.

— Qu'est-ce que c'est ? questionna Frater.

— Je ne sais pas. On dirait un petit bout de bois, mais je n'en suis pas sûr.

J'aidai Frater à recoudre les morceaux de peau qu'il avait incisés.

— Qu'allez-vous écrire sous la rubrique « cause du décès » ?

— Fichtre, Sam, cet homme avait une balle dans le cœur ! Voilà la cause du décès. Ce n'est pas à moi d'imaginer comment elle est arrivée là !

Le shérif Lens conduisit Teres Montana dans un des bureaux afin qu'elle

n'ait pas à subir à nouveau le spectacle du cadavre de son frère. J'entrai dans la pièce au moment où il déclarait :

— Rudolph Roman a admis s'être querellé avec Edo Montana après lui avoir demandé votre main, mais il n'a pas voulu en dire plus. Étiez-vous présente lors de cette scène ?

— Oui, murmura-t-elle, la tête baissée.

Je décidai d'intervenir.

— Il y avait une grande différence d'âge entre vous et votre frère, n'est-ce pas ? Il semblait approcher de la cinquantaine.

Teres hésita.

— Oui, il avait quarante-sept ans. Moi, j'en ai vingt-deux. En fait, c'était mon demi-frère.

— Était-il vraiment votre frère ? insistai-je. N'était-il pas autre chose ?

— Que voulez-vous dire ?

— Sa colère lorsque Rudolph vous a demandée en mariage m'intrigue. Quels étaient les véritables liens qui vous unissaient à lui, Teres ?

Elle éclata en sanglots devant un shérif Lens qui la regardait, médusé. Il voulut parler, mais je lui fis signe de se taire.

— Dites-nous la vérité, Teres, continuai-je. Edo et vous étiez mariés, n'est-ce pas ?

Elle agita lentement la tête, essayant de retenir ses larmes.

— Nous nous sommes mariés l'été dernier à Albany, avant de rejoindre la tribu de Rudolph ; et comme nous ne nous étions pas soumis aux rites des noces bohémiennes, Edo a préféré garder le secret.

— En effet, le secret semble avoir été bien gardé, au moins envers Roman. Mais pourquoi n'avez-vous pas simplement tout avoué et procédé à une cérémonie traditionnelle ?

Teres se contenta de secouer la tête, incapable de répondre pendant un long moment. Enfin, se ressaisissant, elle nous confia d'une voix à peine audible :

— Je ne suis pas de leur race. Je ne suis pas une bohémienne. Je venais de m'enfuir de chez moi quand j'ai rencontré Edo à Albany. Il m'a dit que j'avais la peau assez mate pour passer pour l'une des leurs, et nous nous sommes intégrés à la communauté. Il a raconté que j'étais sa sœur afin que l'on ne pose pas de question sur mes origines. Certains membres de la tribu le connaissaient et il n'y a eu aucun problème jusqu'à ce que Rudolph tombe amoureux de moi. Si Edo avait dit la vérité sur nos relations, on aurait deviné que je n'étais pas une bohémienne et j'aurais dû quitter le camp.

— Avez-vous une idée de la façon dont Roman aurait pu tuer Edo ?

— Non, sauf s'il lui a vraiment jeté un sort.

— Edo est-il parti immédiatement après sa dispute avec Roman ?

— Oui, je crois. J'ai envoyé Steve le chercher – vous savez, le jeune homme qui vous a conduits jusqu'à moi ce matin –, mais il ne l'a pas trouvé. Steve s'était vanté un jour de posséder une capsule contenant une potion capable de délivrer d'un sort.

— Une capsule ? (Une lumière s'alluma dans mon esprit.) De quelle taille ?

— Il nous l'a montrée une fois. Elle semblait assez grosse pour être administrée à un cheval.

La porte s'ouvrit sur le Dr Frater.

— Je venais vous avertir que j'avais terminé et que j'avais remis le corps aux bohémiens. Ils retournent à leur campement.

Je me penchai vers Teres.

— Souhaitez-vous les accompagner ?

Elle leva la tête et balaya une mèche de cheveux de devant ses yeux.

— Je ne sais pas.

À cet instant, elle parut extrêmement jeune.

— Vous avez dit que vous vous étiez enfuie de chez vous. Vous n'avez pas vingt-deux ans, n'est-ce pas ? À vingt-deux ans, il n'est pas nécessaire de s'enfuir.

— J'ai dix-sept ans, déclara-t-elle.

— Doux Jésus ! s'exclama le shérif Lens en bondissant sur ses pieds. Et vous viviez dans un camp de bohémiens avec un homme plus vieux que vous de trente ans ! Je vous place sous la protection de la police jusqu'à ce que nous vous rendions à vos parents.

Abel Frater se tenait toujours sur le seuil.

— Qu'est-ce que je leur dis dehors ?

— Qu'on la garde pour l'interroger, répliqua le shérif. Et pas un mot de plus.

J'allai à la fenêtre et observai les hommes de la tribu qui hissaient sur un brancard le corps de Montana et repartaient par le même chemin qu'ils avaient emprunté pour venir.

— J'espère que nous n'avons pas fait une bêtise en leur abandonnant le cadavre, commentai-je. Nous n'avons aucune idée de la manière dont il a été tué.

— D'une balle en plein cœur, répondit le shérif Lens. Si Frater s'en contente, moi aussi. Je lui ai donné l'autorisation de leur rendre le corps pour nous débarrasser d'eux.

Je me mis à la recherche du Dr Seeger et le trouvai à la porte d'entrée en train de regarder s'éloigner les bohémiens.

— Dieu merci, ils sont partis, Sam. Même si je les revois en enfer, ce sera encore trop tôt.

— Puis-je vous poser une question ?

— Naturellement.

— Ces capsules en gélatine que l'on commence à utiliser pour les médicaments, serait-il possible d'y dissimuler une balle de petit calibre de sorte qu'une personne l'avale sans s'en rendre compte ?

— Oui, mais la balle passerait par l'estomac et les intestins, et ne finirait pas son circuit dans le cœur, si c'est ce à quoi vous pensez.

— Je sais. Néanmoins, je me demande si une balle restée à l'intérieur d'un corps, près du cœur, pendant des années, ne risquerait pas de tuer son hôte à la suite d'un effort violent ou d'une grande peur.

— Je suppose, mais pas dans le cas qui nous occupe, Sam. Frater m'a montré le cadavre de Montana avant de le recoudre. Il ne fait aucun doute qu'on lui a tiré une balle dans le cœur. Les lésions étaient trop récentes et trop étendues pour avoir été causées par une ancienne blessure. D'ailleurs, la seule cicatrice qu'il portait était située au bras.

— C'est vrai. Oubliez ce que j'ai dit. J'essayais d'éliminer toutes les hypothèses.

— Et celle qui restera, même improbable, sera la bonne ? poursuivit Seeger avec un sourire moqueur.

— C'est justement le problème – il n'en reste aucune ! Toutefois, j'ai découvert un éclat de...

— Doc ! Au secours !

Nous nous retournâmes et vîmes le shérif Lens qui zigzagait dans le couloir, le nez en sang.

— Que vous est-il arrivé ? m'écriai-je en courant vers lui.

— Il m'a frappé et il a emmené la fille ! Ils ont filé par-derrière.

— Qui vous a frappé ?

— Un des bohémiens ! J'ai entendu qu'elle l'appelait Steve.

*

**

C'était déjà le soir, et la nuit commençait à tomber quand j'accompagnai le shérif Lens au camp des bohémiens. Il avait fallu un bon moment pour que son nez cesse de saigner. Steve et Teres étaient introuvables, et Rudolph Roman nia savoir où ils se cachaient.

— Qu'ils se présentent demain matin à mon bureau ou je vous arrête tous ! menaça le shérif.

Roman sourit.

— Vous croyez en être capable ?

— Et comment ! J'appellerai la police fédérale à la rescousse !

— Nous autres, bohémiens, connaissons l'art de nous fondre dans le noir.

— Essayez pour voir ! Je veux la fille dans mon bureau demain à la première heure, et Steve aussi, pour m'avoir agressé !

Les autres bohémiens nous prêtèrent à peine attention lorsque nous regagnâmes la voiture. Des hommes et des jeunes garçons entassaient déjà du bois pour les feux qui adouciraient la température glaciale de la nuit de janvier.

— Je ne plaisantais pas, Sam, dit le shérif. Je vais demander l'aide de la police fédérale.

Il mit en route le moteur et nous rentrâmes en ville.

— Roman a laissé entendre que demain ils seraient partis.

— Ils n'iront nulle part tant que je n'aurai pas mis la main sur Steve et cette fille ! Vous pouvez compter sur moi, même si je dois surveiller le camp toute la nuit !

Je voyais qu'il était furieux, qu'il considérait cette agression comme un affront personnel. Il téléphona de la prison à la police fédérale et demanda qu'on envoie trois voitures en renfort au camp des bohémiens le lendemain matin. Puis il appela ses adjoints et leur ordonna de venir.

Je vérifiai mes rendez-vous avec April et découvris que je devais encore faire une visite à un malade avant de rentrer chez moi. Je passai devant la ferme de Mrs Haskins et j'aperçus les silhouettes des roulottes qui se découpaient dans la lueur des feux. Les bohémiens semblaient s'installer pour la nuit. Le shérif Lens qui roulait derrière moi, accompagné d'un de ses adjoints, rangea sa voiture le long de la route à un endroit d'où il avait une vue dégagée du campement. Je lui fis un signe de la main et poursuivis mon chemin.

J'ai toujours été matinal, et le lendemain, je me réveillai alors qu'il faisait encore nuit, peu avant cinq heures du matin. Je pensai aussitôt au camp des bohémiens et, bien qu'il fallût encore attendre deux bonnes heures avant le jour, je décidai de m'habiller et d'aller à la ferme de Mrs Haskins. Je ne voulais pas que le shérif Lens, ou les bohémiens, commettent une folie.

Après avoir avalé en vitesse une tasse de café et grignoté un bout de toast, je grimpai dans ma Packard, frissonnant un peu dans la fraîcheur de l'aube. Je mis dix minutes pour atteindre la ferme et constatai que la voiture

du shérif n'avait pas bougé depuis la veille. Un véhicule de la police fédérale était garé cinq mètres derrière elle. Je tapai à la vitre et ouvris la portière.

— Réveillé, shérif ?

— Oh, c'est vous, Sam ? J'espérais voir arriver davantage de policiers. Il va faire jour d'une minute à l'autre et je veux investir le campement.

— Vous les avez surveillés toute la nuit ?

— Oui, assura son adjoint. Le shérif tenait à ce que personne ne s'échappe.

Je scrutai l'obscurité, me demandant si l'un des feux brûlait encore. Mais aucune lueur ne perçait les ténèbres. Des phares apparurent sur la route devant nous, et un autre véhicule de la police fédérale s'arrêta. Le shérif descendit de voiture pour saluer ses occupants.

— Ils se sont installés sans autorisation sur une propriété privée et donnent probablement asile à un criminel, expliqua-t-il. L'un d'eux m'a frappé hier après-midi et a aidé un suspect à s'enfuir. Il y a eu également un meurtre dans lequel ils sont impliqués.

Je serrai la main aux officiers de police en uniforme et remarquai avec déplaisir que leurs doigts étaient crispés sur la crosse de leurs revolvers et que l'un des hommes avait sorti un fusil du coffre de la voiture.

— Je ne crois pas qu'il sera nécessaire d'utiliser les fusils, intervins-je.

— Nous avons appris que l'on avait tiré sur quelqu'un hier.

— Oui, répondis-je. Mais...

Je me tus car mes yeux commençaient à s'habituer à la clarté grisâtre de l'aube. Un voile de brouillard semblait flotter au-dessus des champs, et je vis alors qu'un peu de fumée s'élevait de l'un des feux moribonds. Mais surtout, je me rendis compte d'une chose qui me laissa pantois...

Là où, la veille au soir, se dressaient vingt roulottes avec leurs chevaux, il n'y avait plus rien. Seules les cendres des feux témoignaient du fait que les bohémiens avaient établi leur camp en ces lieux. Bien que sous la surveillance du shérif Lens et de son adjoint, ils avaient profité de la nuit pour disparaître.

*

**

— C'est l'œuvre du diable ! grognait le shérif Lens en arpentant le champ désert.

Les premiers rayons du soleil n'avaient fait que confirmer ce que nous savions déjà : toute la caravane s'était volatilisée !

— Ou encore une malédiction, ajoutai-je, ne plaisantant qu'à moitié.

En inspectant les alentours, je dus admettre que cela semblait impossible. De grands arbres bordaient le champ sur trois côtés, et il était entouré d'une clôture pour empêcher le bétail de se disperser. L'unique issue sur la route nationale était le chemin défoncé au bout duquel le shérif avait garé sa voiture.

— Vous seriez-vous assoupi ?

— Peut-être une ou deux fois, mais Frank, mon adjoint, est resté éveillé toute la nuit. Quoi qu'il en soit, nous avons bloqué le chemin avec la voiture. Même si nous nous étions endormis tous les deux, ils n'auraient pas pu faire passer vingt roulottes devant nous ! Il n'y avait pas la place. Ils se seraient retrouvés dans le fossé !

Il avait raison. Je fis un tour dans le champ et inspectai la clôture afin d'y découvrir d'éventuelles traces de leur passage.

— Elle est facile à franchir pour un être humain, me dit Frank, l'air penaud.

— En effet, acquiesçai-je. Mais pas pour des roulottes et des chevaux. Je ne discerne pas de brèche dans la clôture ; d'ailleurs les roulottes n'auraient pas pu se faufiler entre les arbres.

La police fédérale considérait l'affaire avec perplexité.

— Vous êtes bien sûr qu'ils étaient installés là ? demanda l'un des officiers au shérif.

— Évidemment que je suis sûr ! Doc les a vus lui aussi. Vous croyez que je suis fou ou quoi ?

Il arpena le champ, lançant des coups de pied dans les cendres laissées par les feux. Les bohémiens étaient venus et ils étaient repartis. Ils s'étaient envolés aussi mystérieusement que la balle était apparue dans le cœur d'Edo Montana.

— Où allez-vous, Doc ? Cria le shérif Lens comme je me dirigeais vers ma voiture.

— Travailler. Il faut que je donne un ou deux coups de téléphone.

— Ne pouvez-vous pas nous aider ? (Sa voix se fit suppliante.) Nous avons *deux* impossibilités dans cette histoire, Doc !

— Rentrez chez votre femme, shérif. Vous n'auriez pas dû l'abandonner la nuit dernière. Je vous appellerai si j'ai du nouveau.

— Et les bohémiens ?

— Que la police fédérale déclenche une alerte générale. Dis paraître de ce champ ne présentait peut-être pas de difficulté pour eux, mais circuler sans se faire remarquer sur une route nationale tiendrait du miracle. Commencez les recherches à cent cinquante kilomètres d'ici, surtout dans le nord-ouest,

vers Albany.

— Mais... ?

— Plus tard, shérif.

*

**

Il était encore tôt lorsque je regagnai mon cabinet, et j'en profitai pour rattraper mon retard et lire le courrier de la veille avant l'arrivée d'April. Elle ouvrit de grands yeux en me voyant déjà à mon bureau.

— Vous avez dormi ici, Dr Sam ?

— Non. Je suis passé au camp des bohémiens avant de venir.

— J'ai entendu dire que le shérif voulait tous les arrêter.

— Ils l'ont pris de vitesse. Ils ont disparu.

— Tout le campement ?

— Tout le campement.

— Que comptez-vous faire ?

— Téléphoner.

Je feuilletai mon carnet d'adresses à la recherche d'un numéro que j'avais appelé deux ans auparavant lorsque je soignais la vieille Mrs Haskins.

Je réussis à joindre son neveu juste au moment où il allait quitter son domicile pour se rendre à son bureau de Boston. Après lui avoir expliqué qui j'étais, je lui dis que les bohémiens étaient revenus sur la propriété de sa tante.

— Je sais, répondit-il sèchement. Mon avocat m'a conseillé de les laisser faire.

— Pourquoi ?

— Nous essayons de convaincre le juge de m'attribuer la propriété plutôt qu'à l'œuvre de bienfaisance. Mon avocat estime que le fait que les bohémiens y campent crée une mauvaise impression. J'ai promis d'exploiter les terres tandis que l'œuvre de bienfaisance les laisserait à l'abandon jusqu'à ce qu'elle leur trouve un usage, attirant ainsi encore davantage de bohémiens dans la région.

— Quelle sorte de testament a rédigé Mrs Haskins ?

— Hériter de la propriété celui qui, de moi ou de l'œuvre de bienfaisance, démontrera que son utilisation servira au mieux les intérêts de la communauté. Une idée farfelue, mais qui nécessite l'intervention d'un juge. Celui-ci est en train, actuellement, de trancher la question.

— Eh bien, je peux vous annoncer que les bohémiens sont partis.

— Quoi ?

– Vous m’avez entendu. Ils se sont volatilisés dans la nuit.

– J’en suis désolé.

– Dites-moi, Mr Haskins, quelle est l’œuvre de bienfaisance qui figure sur le testament de votre tante ?

– Une institution à but non lucratif située à Northmont. L’hôpital de... ? L’hôpital des Pèlerins ?

– Oui, c’est bien son nom, déclarai-je.

– Il faut que j’aie travaillé, Dr Hawthorne. Vous me téléphoniez à quel sujet ?

– Vous avez répondu à toutes mes questions, Mr Haskins.

Dix minutes plus tard, je roulais vers l’hôpital lorsque je croisai la voiture du shérif. Il me fit signe et je me rangeai sur le bord de la route tandis qu’il faisait demi-tour.

– Vous avez tapé dans le mille, Doc, me cria-t-il par la fenêtre. La police fédérale a intercepté la caravane des bohémiens à la limite de l’État de New York. Comment aviez-vous deviné ?

– Comme vous disiez, j’ai tapé dans le mille. Accompagnez-moi à l’hôpital et nous éclaircirons le mystère.

Le calme était revenu à l’hôpital des Pèlerins. Le Dr Seeger nous attendait avec impatience, et lorsque j’exigeai que le Dr Frater assistât à l’entretien, il le fit appeler immédiatement.

– Que se passe-t-il ? demanda Frater en entrant. Une confrontation finale comme dans les romans policiers ?

– Quelque chose dans ce genre, opinai-je.

Comme d’habitude, le shérif Lens fut plus direct.

– Nous avons arrêté les bohémiens, et maintenant, nous allons arrêter le meurtrier.

– Pas exactement, shérif, rectifiai-je. Il n’y a pas de meurtrier dans cette pièce.

– Hein ? (Il demeura bouche bée.) Mais Doc, vous m’avez dit...

– Que nous éclaircirions le mystère, et c’est ce que j’ai l’intention de faire. Mais il n’y a pas de meurtrier, parce qu’il n’y a pas eu de meurtre, tout simplement. Et nous avons deux crimes impossibles, sans véritable crime.

– Pas de crime ? s’exclama Frater. Et la balle dans le cœur d’Edo Montana ?

– L’acte qui se rapproche le plus d’un crime est la profanation d’un corps. Mais je doute que le shérif ne vous fasse traduire en justice pour cela, Dr Frater.

Il resta devant moi sans prononcer un mot. Seeger finit par prendre la

parole.

— Que voulez-vous dire, Sam ?

— Il faut vous souvenir qu'Edo Montana est arrivé en courant depuis le campement des bohémiens. Pourquoi ? Parce qu'on lui avait jeté un sort ? C'est peu vraisemblable. À moins que Montana n'ait ressenti une douleur en rapport avec la malédiction. Une douleur dans la poitrine, par exemple, juste après que Roman eut lancé sa phrase, et qui l'a effrayé au point de venir chercher de l'aide auprès d'un médecin. Alors qu'a-t-il fait ? Il a couru pendant dix minutes jusqu'à l'hôpital, la pire des erreurs lorsque se manifestent les premiers symptômes d'une crise cardiaque. Et alors qu'il atteignait enfin son but, il s'est écroulé et il est mort – de mort naturelle.

— Mais...

— Et avant qu'Edo n'expire, Abel Frater l'a entendu parler de la malédiction, de la balle en plein cœur, et a décidé d'accomplir le prodige. Il a pris le revolver dans votre bureau, Seeger, et pendant que j'étais parti visiter le camp des bohémiens, il a tiré une balle dans le cœur du mort.

— Mais il n'y avait pas de plaie, protesta le shérif.

— J'ai trouvé un éclat de bois dans le cœur. Je pense que Frater a fait feu à travers une planche qu'il avait appliquée sur la poitrine de l'homme, et cela pour deux raisons : pour ralentir la balle afin qu'elle ne ressorte pas par le dos, et pour protéger la peau des brûlures de poudre.

» En tirant à travers une planche, Frater n'a fait qu'un tout petit orifice qu'il a pu facilement dissimuler avec un peu de pâte couleur chair ou de maquillage. Par ailleurs, la pilosité de la victime l'a aidé à masquer la plaie. Je n'ai jeté qu'un bref coup d'œil au cadavre recouvert d'un drap avant que Frater ne commence l'autopsie et n'incise la poitrine exactement à l'endroit de la blessure qu'il avait provoquée.

— Pourquoi aurait-il commis un acte aussi insensé ? demanda le shérif.

— Il vaudrait mieux qu'il nous l'explique lui-même. C'était à cause de la propriété de Mrs Haskins, n'est-ce pas, Abel ?

Les épaules du Dr Frater s'affaissèrent. Peut-être avait-il cru que je ne hasardais que des hypothèses.

— Je n'ai fait de mal à personne, dit-il au bout d'un moment. L'homme était déjà mort de causes naturelles. Mais il se trouvait qu'à Boston un juge devait décider si la ferme reviendrait au neveu de Mrs Haskins ou à l'hôpital. La veille, j'avais discuté au téléphone avec notre avocat, et il m'avait appris que le juge était au courant de la présence des bohémiens. C'était mauvais pour nous. Il semblait que les habitants de Northmont auraient davantage à gagner à ce que Haskins exploite les terres, car si elles devenaient la

propriété de l'hôpital, elles resteraient en friche encore quelques années et attireraient les bohémiens. Je voulais les terrains pour l'hôpital. En tirant une balle dans le cœur de cet homme, je savais que l'histoire de la malédiction se répandrait. Les bohémiens seraient arrêtés ou forcés de s'enfuir de Northmont ; ce qui s'est d'ailleurs produit. J'ai enveloppé le revolver dans un linge pour étouffer le son, mais un calibre .22 n'est pas trop bruyant de toute façon. Et j'ai fait feu à travers une planche, comme l'a dit Sam.

— Comment avez-vous tout découvert ? me demanda Seeger.

— J'ai éliminé l'impossible. Et si quelqu'un avait tiré la balle dans le cadavre après la mort, seul Frater pouvait l'avoir fait.

— Et les bohémiens ? voulut savoir le shérif Lens. Comment ont-ils disparu ?

— La véritable question est « *Quand* ont-ils disparu ? », shérif. Roman s'est dépêché de replier le camp et de déguerpir entre votre visite en fin d'après-midi et celle du soir.

— Mais les roulottes n'avaient pas bougé ! Je les ai vues !

— Ce que vous avez vu, ce sont leurs silhouettes à la lueur des feux. Il s'agissait de morceaux de carton découpés en forme de roulotte. Roman avait probablement déjà utilisé cette ruse auparavant, et j'imagine qu'il y a un de ces bouts de carton dans chaque roulotte pour les cas d'urgence. Quelques membres de la tribu sont restés en arrière-garde afin d'entretenir les feux et donner l'illusion d'une activité normale, le temps que la caravane s'éloigne sur la route nationale. Ensuite, après la tombée de la nuit, ils ont simplement brûlé les cartons et escaladé la clôture pour rejoindre leurs compagnons. Si vous examinez de près les cendres, vous y découvrirez des fragments de ces cartons.

— Seigneur ! murmura le shérif Lens. Heureusement que vous saviez où les trouver, Sam !

— J'ai eu la chance de taper dans le mille comme vous disiez tout à l'heure. J'ai calculé que, s'ils étaient partis avant la nuit, ils avaient dû parcourir environ cent cinquante kilomètres. Et comme Montana et Teres avaient rejoint la tribu près d'Albany, j'ai pensé qu'ils pouvaient avoir choisi cette direction.

Le shérif secoua la tête.

— Je n'arrive toujours pas à y croire. Deux crimes impossibles, et pourtant pas de crime.

— Il y a des jours comme ça, répondis-je avec un sourire.

Voilà comment les choses se sont passées. Le Dr Frater quitta l'hôpital la semaine suivante et déménagea dans l'Ouest. Les bohémiens furent libérés sans qu'aucune autre poursuite ne soit engagée contre eux après que le shérif eut établi que Teres et Steve n'avaient jamais trouvé refuge dans la tribu. Les deux jeunes gens s'étaient enfuis ensemble et avaient fait savoir à Roman qu'ils s'étaient mariés. Je suppose que l'on peut dire que l'aventure a eu un heureux dénouement, bien que Rudolph Roman n'ait certainement pas été ravi de perdre Teres.

Mais je vois que nous avons fini la bouteille ; d'ailleurs il est grand temps que j'aille me coucher ! Revenez quand vous voudrez, je vous raconterai une autre histoire – de gangsters et de bootleggers qui se sont livrés une véritable guerre à Northmont, et d'un crime impossible, extrêmement bizarre qui, par comparaison, a fait figure d'événement mondain.

Prisonnier des bootleggers

Attendez que je débouche une bouteille, dit le Dr Sam Hawthorne. Pas question que je vous raconte une histoire sans une petite... libation. Vous savez, la vue de cette bouteille me fait remonter une foule de souvenirs à la mémoire. Vous êtes trop jeune pour avoir connu la Prohibition, mais pas moi. Et vous pourriez croire que nous avons échappé à la guerre des gangs, ici à Northmont, perdus dans notre campagne, au fin fond de la Nouvelle-Angleterre. Pourtant, au printemps de 1930, nous nous sommes retrouvés au cœur de la bataille ! L'enjeu en était un chargement de barriques vides – oui, j'ai bien dit *vides* ! – auquel vint s'ajouter la mystérieuse disparition d'un bootlegger, énigme qu'il me fallut résoudre pour sauver ma propre vie.

Mais tout commença par mon enlèvement...

*

**

C'était un samedi matin du début mai, et je me trouvais dans mon cabinet en train de régler quelques factures. April, mon infirmière, était partie en Floride rendre visite à sa sœur – un voyage qui n'était pas loin de ressembler à une véritable expédition à l'époque – et m'avait laissé me débrouiller tout seul pendant trois semaines. Je venais de terminer ma corvée et je collais les timbres sur les enveloppes que je devais expédier, lorsque j'entendis la petite clochette accrochée au-dessus de la porte me signaler l'arrivée d'un patient. Comme personne n'avait rendez-vous, je me levai pour voir qui cela pouvait bien être.

Un homme en costume rayé avec un chapeau mou marron sur la tête se tenait au centre de la salle d'attente, pointant sur moi un revolver à canon long.

– Dr Hawthorne ?

– Oui. Pourquoi cette arme ?

– Vous venez avec moi, Doc. Un de nos hommes est blessé.

– S'il s'agit d'un blessé, inutile de me menacer. Je vais chercher ma trousse.

Il me suivit dans mon bureau, le revolver toujours à la main. Je pris

quelques bandages supplémentaires et les fourrai dans ma trousse, me doutant de la nature de la blessure.

— Que lui est-il arrivé ? m'enquis-je néanmoins.

— Blessures par balle.

— Plusieurs ?

— Une seule est grave. Assez parlé ; dépêchez-vous !

Je fermai ma trousse et je sortis devant lui.

— Verrouillez bien la porte, dis-je. Les malfaiteurs courent les rues ces temps-ci.

— On fait le malin ? ricana-t-il.

— Pas du tout.

Un autre homme attendait dehors, au volant d'une conduite intérieure noire. Je remarquai que sa main droite était glissée sous sa veste, probablement crispée, elle aussi, sur la crosse d'un revolver. Mais je n'avais pas peur. Je me sentais comme un personnage d'un film de gangsters de série B.

— Montez ! ordonna l'homme derrière moi en me poussant dans le dos.

Je regardai autour de moi, mais la ruelle sur laquelle donnait l'entrée de service était déserte en ce samedi matin. D'ailleurs, je n'espérais pas que quiconque dans le voisinage se fût rendu compte de la situation. Je grimpai donc sur la banquette arrière comme on m'en avait si gracieusement prié et demandai :

— Avez-vous un nom par lequel je puisse vous appeler ? J'ai l'impression que nous serons amenés à passer un certain nombre d'heures ensemble.

— Phil, répondit l'homme au revolver. Au volant, c'est Marty. Il n'est pas très loquace.

— Où allons-nous ?

— Dans une ferme à quelques kilomètres de la ville. Fat Larry l'a louée.

— Fat Larry ? Larry la Bedaine ?

Il m'enfonça son arme dans les côtes.

— Votre patient. Ne posez pas trop de questions, Doc. C'est mauvais pour votre santé.

Je me souvenais d'avoir lu ce nom dans les journaux.

— Vous parlez de Fat Larry Spears ? Le bootlegger ?

— Je vous ai dit de ne pas poser de questions, Doc. Vous voulez revenir vivant de cette petite balade, n'est-ce pas ?

Je me tus, pensant à Fat Larry Spears. Selon la presse, il fournissait pratiquement tout le whisky illégal qui était déversé sur Boston et Providence, et le bruit courait qu'il avait tué de sa main une demi-douzaine

d'hommes. Il avait failli perdre la vie en d'innombrables occasions, et il était de notoriété publique que la pègre de New York avait mis sa tête à prix. Elle voulait le contrôle du trafic d'alcool dans tout le nord-est et l'élimination des opérateurs indépendants comme Fat Larry.

Nous avons quitté la ville et roulions sur l'Old Ridge Road sous un soleil printanier lorsque Marty bifurqua sur un chemin envahi par les herbes folles. Je reconnus aussitôt la ferme de Mrs Haskins, abandonnée depuis la mort de sa propriétaire. Si Fat Larry Spears la louait, il ne devait pas payer cher. La maison était située à proximité d'un carrefour, et constituait un lieu de rencontre parfait pour les bootleggers.

Je franchis le portail encadré par Marty et Phil, toujours sous la menace d'un revolver. Tandis que nous approchions, la porte s'ouvrit sur une jolie petite brune.

— Il refuse que je jette un coup d'œil sur sa blessure bien qu'il baigne dans son sang, expliqua-t-elle à mes anges gardiens. Où est le médecin ?

— Je m'appelle Sam Hawthorne, dis-je. Quand est-ce arrivé ?

Elle s'adressa à l'homme au revolver.

— C'était quand, Phil ? Vers neuf heures ?

— Ouais. Ils le guettaient, dissimulés dans les buissons. Lorsqu'il est apparu sur le seuil, ils ont tiré. Nous sommes venus vous chercher aussitôt.

— Allons-y.

Je la suivis à l'intérieur comme elle me conduisait vers une chambre à coucher du rez-de-chaussée.

C'était bien Fat Larry Spears, mais il ne ressemblait guère alors au gentleman tiré à quatre épingles dont le portrait faisait la une des journaux. Il était roulé en boule sur le lit, se tenant le ventre et se tordant de douleur. Sa chemise et les draps étaient rouges de sang, et je constatai qu'il avait une autre blessure à la partie supérieure du bras gauche.

— Je suis médecin, annonçai-je. Je vais vous examiner.

Il se tourna en grimaçant et dit à la jeune femme :

— Laisse-nous, Kitty. Je ne veux pas que tu voies ça.

— Pour l'amour du Ciel, Larry...

— Dehors, tu as compris ! rugit-il.

Elle sortit avec les deux hommes et ferma la porte, me laissant seul avec mon patient.

— Ôtez vos mains que je regarde, lui demandai-je.

Il se dressa d'un bond, et sa chemise s'ouvrit, dévoilant une poitrine velue mais intacte.

Il n'y avait pas la moindre trace de blessure ; en revanche, je découvris un

automatique de calibre .22 braqué sur ma tempe.

*

**

— Pas un bruit, me conseilla Fat Larry Spears. Pas un cri.

— Mon intention n'est pas de crier mais de vous soigner, répondis-je calmement.

— J'ai une balle dans le bras, c'est tout. Une blessure superficielle. Occupez-vous-en, puis nous bavarderons.

— Vous n'avez pas besoin de ce pistolet.

Il ne bougea pas.

— Comment puis-je être certain que vous êtes médecin ?

— Et moi que vous êtes un bootlegger ?

— On joue au plus fin, hein ?

— Pas plus que vous. (Je désinfectai la plaie.) Vous êtes plus mince que sur les journaux. Comment se fait-il que l'on vous ait surnommé Larry la Bedaine ?

— J'étais gros, mais j'ai maigri. C'est ce qui m'a sauvé la vie ce matin. (Il se souleva, me montrant le veston rembourré qu'il avait caché sous lui.) J'ai commencé à perdre du poids il y a un an, cependant, j'ai décidé de garder le secret. Dans ce métier, avec la moitié des tueurs à gages de New York à mes trousses, je me suis dit qu'il me faudrait peut-être un jour changer rapidement d'apparence. Aussi me suis-je mis à porter des bourrelets autour de la taille et des boules de coton dans la bouche. J'avais la même silhouette qu'avant, sauf que je pesais vingt-cinq kilos de moins.

La balle n'avait traversé que la partie charnue du bras, et quelques points de suture suffiraient pour refermer la blessure.

— Ce sera douloureux, l'avertis-je. Vous devriez aller à l'hôpital.

— Faites ce que vous avez à faire, Doc. Je ne vous logerai pas une balle dans la tête pour ça.

— Je l'espère bien.

Je me mis au travail tandis qu'il serrait les dents.

— Mais pourquoi ne pas révéler à vos hommes que vous avez maigri ?

— Parce que l'un d'eux est un mouchard. À la solde du gang de New York auquel il rapporte tous mes faits et gestes. C'est pourquoi un tueur m'attendait ce matin. Seuls, Phil, Marty et Kitty savaient que j'étais ici. Heureusement pour moi, le bourrelet a arrêté la balle ; mais j'ai été renversé par le choc et j'en ai profité pour faire semblant d'avoir été grièvement blessé. S'il croit que je vais mourir, le traître baissera sa garde et je pourrai le

démasquer. Vous comprenez ?

— Kitty doit savoir que vous avez perdu du poids, fis-je observer.

Il eut un reniflement de mépris.

— Vous pensez que je couche avec elle ? Plus depuis un an. Elle reste avec moi uniquement pour l'argent. Peut-être un des types de New York lui en a-t-il promis davantage.

— C'est fini, dis-je en lui tapotant le bras. Vous avez eu de la chance. Toutefois, lorsque vous retournerez à Boston ou ailleurs, faites surveiller ça par votre médecin traitant.

— Une dernière chose, Doc.

— Oui.

— Je vous garde avec moi jusqu'à ce soir.

— Quoi ?

— Vous avez entendu. Vous connaissez ma cachette et vous savez que ma blessure est sans gravité. Le premier point intéresserait certainement la police, et le second les gens qui veulent me tuer. Vous ne sortirez pas d'ici jusqu'à ce que j'en aie terminé avec mes affaires.

— Quelle sorte d'affaires ?

— Il faut que je prenne livraison d'un chargement de barriques.

— De l'alcool ?

— Non, juste des barriques. On m'a certifié qu'elles arriveraient à destination au coucher du soleil. (Il marqua une pause et plongea son regard dans le mien.) Elles ont une grande valeur.

Je lui reboutonnai sa chemise trempée de sang.

— Tout ce sang provient-il de votre bras ?

Le visage cireux et familier de Fat Larry s'illumina d'un sourire.

— Ouais. Je l'ai épongé avec le bas de ma chemise afin que l'on croie à une blessure au ventre. Une idée géniale, soit dit sans fausse modestie.

— Si elle vous conserve en vie, je suis d'accord avec vous.

— Comment la police locale est-elle organisée, Doc ?

— Le shérif Lens dispose de quelques adjoints, mais ils ne viennent jamais patrouiller dans le coin. Vous ne devriez pas être dérangé.

— Parfait ! Maintenant, expliquez aux autres que je vais m'en sortir mais qu'il faut que je reste couché. Pigé ?

— Oui.

— Je leur dirai de vous laisser partir quand le camion arrivera. Si vous jouez franc jeu, il ne vous sera fait aucun mal. (Il haussa la voix et appela :) Marty ! Phil !

Le chauffeur et le garde du corps apparurent immédiatement.

— Comment te sens-tu, Larry ?

— D'après le médecin, je survivrai.

Je hochai la tête tout en me levant et me mis à ranger ma trousse.

— Il a eu une sacrée veine que la balle n'ait atteint aucun organe vital, mais il est très affaibli et il vaudrait mieux qu'il reste au lit. Si aucune infection ne se développe, il sera sur pied dans un mois ou deux.

— Retenez le médecin jusqu'à l'arrivée du camion, dit Spears aux deux hommes, simulant une soudaine défaillance. J'ai juré qu'ensuite nous lui rendrions sa liberté.

— Bien, Larry, acquiesça Phil. Venez, Doc.

— Et envoyez-moi Kitty, ajouta le bootlegger du fond de son lit.

La ferme était sommairement meublée, mais il y avait une table et des chaises dans la pièce principale. Phil me fit asseoir, puis lança à Kitty :

— Il veut te voir.

La jeune femme se pencha vers moi.

— Comment va-t-il ?

— Il est faible, mais il vivra.

Son visage avait l'immobilité d'un masque lorsqu'elle pivota sur elle-même et entra dans la chambre à coucher en fermant la porte derrière elle. Phil s'installa à la table. Il avait ôté son veston et remis le revolver dans son étui.

— Que diriez-vous d'une partie de cartes, Doc ? Vous jouez au gin-rummy ?

— Oui, répondis-je. Et Marty ?

— Il ne joue pas.

— Ne parle-t-il jamais ?

Phil leva les yeux vers le colosse.

— Dis quelque chose au docteur, Marty. Il croit que tu ne sais pas parler.

— Je sais parler, grinça-t-il.

— Mon Dieu, qu'a-t-il à la gorge ?

— Il a avalé de l'alcool frelaté, ça lui a brûlé les cordes vocales. Il a failli en mourir. Au début, ils vendaient tout ce qui pouvait se mettre en bouteille. Certains continuent de le faire d'ailleurs.

Je me demandai si, d'une certaine manière, Marty n'en voulait pas à Fat Larry pour sa gorge. Avait-il continué à travailler pour Spears dans le seul but de se venger de lui et le livrer à la pègre de New York ?

Mais voilà que je raisonnais à nouveau comme un détective alors que je n'avais aucune raison pour cela. Le camion chargé des mystérieuses barriques arriverait bientôt et, ensuite, tout le monde s'en irait. Puisqu'il ne

m'avait pas déjà tué, j'étais certain que Spears tiendrait sa parole.

Tandis que Phil distribuait les cartes, j'en profitai pour l'interroger.

— À votre avis, qui a tiré sur Larry ?

Il haussa les épaules.

— Un tueur à gages envoyé par le gang de New York.

— Comment a-t-il appris où se trouvait Larry ?

— En nous suivant, je suppose. Ou alors, Tony la Barrique lui aura filé le tuyau.

— Qui ?

— Tony Barrico. Tout le monde l'appelle Tony la Barrique parce qu'il vend des barriques. C'est lui qui vient faire la livraison aujourd'hui.

— Dites-moi, qu'y a-t-il dans ces barriques ?

— Rien. Rien que de l'air.

— Larry prétend qu'elles ont une grande valeur.

Phil ramassa ses cartes, Marty debout derrière lui en train de se tordre le cou pour essayer de voir son jeu.

— Va faire un tour dehors, Marty, ordonna-t-il. Va guetter le camion.

Lorsque le colosse eut franchi la porte, il déclara :

Ce type me tape sur le système. Impénétrable comme une statue. On ne sait jamais ce qu'il pense... Où en étions-nous ?

— Les barriques.

— Ah, oui.

— Larry dit qu'elles ont une grande valeur.

— Ma foi, chacune d'elles coûte soixante dollars, et il y en a deux cents dans le camion. Ce qui fait un total de douze mille dollars.

— Soixante dollars la barrique !

— Celles-ci ont quelque chose de particulier, précisa Phil avec un sourire. Vous verrez.

Nous fîmes deux parties que Phil remporta. Nous étions sur le point d'entamer une troisième lorsque Kitty sortit de la chambre à coucher.

— Il a faim, annonça-t-elle. Je vais lui préparer un sandwich.

Phil me lança un regard.

— Je croyais qu'il ne fallait pas manger lorsqu'on avait reçu une balle dans l'estomac.

— En fait, la balle n'a pas touché l'estomac. Il peut manger un peu.

Elle se dirigea vers la cuisine. Apparemment, ils s'étaient munis de provisions, dont du pain et de la viande froide.

— Fais-m'en un aussi, lui cria Phil. Et pour Marty. Il doit avoir faim également. Après tout, il est une heure passée.

Kitty apporte une assiette garnie de sandwiches, se déplaçant avec une grâce nonchalante qui laissait deviner qu'elle avait été serveuse dans un bar.

— Où étiez-vous tous les trois lorsqu'on a tiré sur Larry ce matin ? demandai-je, l'air de rien.

— Kitty s'occupait du petit déjeuner, répondit Phil, étudiant ses cartes, les sourcils froncés. Marty et moi étions encore au lit. Il était plus de minuit lorsque nous nous sommes couchés hier soir. Je venais de me réveiller quand j'ai entendu les coups de feu.

— Combien ?

— Trois ou quatre.

— Quatre, confirma Kitty. Il y a eu quatre coups de feu. Le temps que je me précipite à la porte, Larry s'était écroulé sur les marches du perron et tentait de se réfugier à l'intérieur de la maison en rampant. Je n'ai pas vu le tireur. Larry a dit qu'il était caché dans les buissons, près de la route.

— Larry devait se méfier puisqu'il vous a emmenés avec lui, constatai-je.

— Larry se méfie toujours, intervint Kitty. Surtout lorsqu'il traite des affaires avec des gens comme Tony la Barrique. Tony est aussi en relation avec le gang de New York. On ne sait jamais de quel côté il est.

Au fur et à mesure que le temps s'écoulait, je devenais de plus en plus nerveux, me demandant si quelqu'un avait remarqué mon absence. Probablement pas. C'était samedi ; d'ordinaire, je n'ouvrais mon cabinet que deux ou trois heures, et April était en vacances. Le shérif Lens pourrait avoir envie de discuter avec moi, mais il ne s'étonnerait pas de ne pas me trouver.

À trois heures, je me levai de ma chaise et dis :

— Je vais aller voir comment se porte mon patient.

— Je crois qu'il dort, fit Kitty.

— Juste un coup d'œil.

Je passai la tête par la porte. Fat Larry était allongé, les yeux clos. Mais il les ouvrit dès qu'il m'entendit. Je savais que, sous la couverture, il tenait à la main son automatique.

— Qu'y a-t-il ? s'exclama-t-il. Le camion est là ?

J'entrai dans la chambre et refermai la porte derrière moi.

— Pas encore. Je voulais simplement vérifier que tout allait bien.

Il me gratifia d'un sourire de carnassier.

— On ne peut mieux pour un homme qui a reçu une balle dans le ventre. Ont-ils des soupçons ?

— Il ne semble pas. Mais pourquoi cette mise en scène ? Craignez-vous que l'un d'eux ne veuille vous achever ?

— Peut-être. Voyons ce qui se passera lorsque Tony la Barrique arrivera.

Je rejoignis les autres. À ce moment-là, nous commencions tous à être fatigués d'attendre, mais avant que Phil ne distribue une nouvelle fois les cartes, Marty accourut.

— Voiture et camion en vue, couina-t-il de sa voix grinçante.

Phil bondit sur ses pieds, plongeant la main dans son étui à revolver.

— Surveillance derrière, Marty, au cas où ils auraient l'idée de nous jouer un sale tour. (Puis, il s'adressa à Kitty :) Avertis Larry !

Kitty pénétra dans la chambre à coucher et en ressortit immédiatement avec un message.

— Il a dit de conduire Tony la Barrique auprès de lui afin qu'il puisse conclure le marché et effectuer le paiement.

Phil opina de la tête et se posta à la fenêtre près de la porte d'entrée, observant le nuage de poussière qui grossissait sur le chemin. Une voiture s'engagea dans l'allée la première, suivie par un long camion dont la plateforme était recouverte d'une bâche. Bien qu'intrigué par l'étrange chargement, ce fut la voiture qui attira mon attention. C'était une limousine Packard noire dont les rideaux étaient baissés à l'arrière. Un homme au visage grêlé, mince et de taille moyenne, sauta du siège du conducteur. Comme Phil, il portait un costume rayé et un chapeau à large bord, mais ses vêtements paraissaient trop grands pour lui.

— C'est Scoop Turner, le chauffeur de Tony, me dit Phil. Et voici Tony la Barrique en personne.

Scoop ouvrit la portière et un homme corpulent et barbu sortit de la limousine. S'il n'avait pas exactement l'apparence d'une barrique, il était néanmoins très gros, et son épaisse barbe noire et son chapeau lui donnaient un air faussement trapu. Tandis que son chauffeur s'adossait à la voiture, Tony la Barrique escalada les marches du perron d'un pas souple.

Phil rangea son revolver et ouvrit la porte.

— Bonjour, Tony. Ravi de vous revoir.

Les yeux gris acier de Tony la Barrique balayèrent la pièce, passant rapidement sur Kitty et s'arrêtant sur moi.

— Qui est-ce ? jappa-t-il.

— Un toubib du coin. Larry a été blessé.

Je tendis la main.

— Dr Sam Hawthorne. Heureux de vous rencontrer, Tony.

Il prit ma main qu'il serra mollement, et je remarquai qu'il portait au doigt une bague en diamant en forme de barrique.

— Qu'est-il arrivé à Larry ? demanda-t-il.

— Quelqu'un a tiré sur lui, répondit Phil avant que je ne puisse ouvrir la

bouche. Mais le docteur dit qu'il s'en sortira. Nous l'avons installé dans la chambre du fond, et il souhaite discuter avec vous du chargement.

— J'espère qu'il fera plus que ça. J'espère qu'il me remettra les douze mille dollars plus le prix du camion.

— La somme est prête.

— A-t-il pensé à emmener un chauffeur ?

— Marty est derrière la maison.

Tony ricana.

— Ce camé !

— Pas plus que votre gars ! répliqua Phil en regardant par la fenêtre. Pourquoi diable brandit-il ce fusil ?

— Pour protéger le chargement, déclara Tony la Barrique.

J'allai à mon tour à la fenêtre. Le chauffeur du camion était descendu de sa cabine et se tenait au garde-à-vous tel un soldat, armé d'un fusil à canon double. Kitty s'approcha de moi.

— C'est Charlie Hello. Il est à moitié indien ou je ne sais quoi. Comme Marty. Ce sont des as de la gâchette, mais il ne faut pas leur demander autre chose.

— Qu'est-ce qui rend ces barriques si précieuses ?

— Venez, je vais vous montrer.

Nous attendîmes que Tony la Barrique fût introduit dans la pièce où reposait Larry Spears. J'entendis Larry saluer son visiteur d'une voix défaillante.

— Tony, mon cher ami ! Ils ont essayé de me tuer, mais j'ai la peau dure.

Puis Tony ferma la porte.

J'emboîtai le pas à Kitty tandis que Phil contournait la maison pour chercher Marty. Scoop Turner, le chauffeur de Barrico, était toujours appuyé contre la Packard ; il se redressa en nous voyant.

— Pourquoi le surnomme-t-on Scoop ? demandai-je à Kitty.

— Il était journaliste à Chicago, mais il a découvert un jour qu'il y avait davantage d'argent à gagner en travaillant pour le Milieu. Les dollars, c'est la seule chose qui compte pour lui. (Puis, élevant la voix, elle lança :) Comment vont les affaires, Scoop ?

Il grimaça un sourire.

— Salut, Kitty ! Toujours en train de casser la baraque ?

— Et comment, Scoop ! (Elle m'expliqua :) J'ai fait du cabaret pendant quelque temps à Chicago. Scoop a écrit un article sur moi. Pas vrai, Scoop ?

— J'ai adoré ton numéro.

— Pouvons-nous jeter un coup d'œil à la voiture de Tony ?

Il haussa les épaules et ouvrit la portière arrière. Avec les rideaux baissés, il faisait sombre à l'intérieur de la limousine, cependant un plafonnier diffusait une douce lumière sur les garnitures de cuir et laissait entrevoir le fusil à canon scié qui était glissé dans le vide-poches placé contre la banquette avant. Scoop alla ensuite vers la portière du côté du chauffeur et posa l'avant-bras sur le dossier de son siège, attendant la réaction de Kitty.

— Chic, n'est-ce pas ?

— Pourquoi se promène-t-il avec les rideaux tirés ?

— Trop de gens veulent l'abattre. De cette manière, ils ignorent s'il se trouve ou non dans la voiture. Voyez, les vitres latérales à l'avant sont en verre fumé. Seul le pare-brise est en verre blanc.

— À l'épreuve des balles ?

— À ce qu'il paraît, mais je préférerais ne pas le tester sous une rafale de mitraillette.

Kitty et moi marchâmes vers le camion tandis que Scoop Turner refermait les portières de la limousine. Cela fait, il disparut derrière la maison.

— Je suis désolée que vous soyez mêlé à cette histoire, déclara Kitty. Mais Larry m'a promis qu'on ne vous ferait pas de mal. On vous relâchera dès que Tony la Barrique et ses hommes seront partis.

Avec Phil et Marty de l'autre côté de la maison, je me demandai si je ne pouvais pas essayer de m'enfuir, mais je décidai de ne pas prendre de risques. Charlie Hello, le chauffeur du camion, tenait son fusil à la main, et je ne savais pas s'il serait tenté de s'en servir ou non. Il aimerait peut-être s'exercer sur une cible mouvante.

— C'est moi, Charlie – Kitty. Tu te souviens de moi, n'est-ce pas ?

Si c'était le cas, il n'en laissait rien paraître. Au contraire, il posa son index sur la détente et dit :

— Éloignez-vous du camion.

— Nous voulons simplement regarder les barriques, Charlie. Nous ne toucherons à rien.

Il avait les yeux somnolents, probablement à cause de la drogue. Il surveillait nos mouvements, mais ne réitéra pas sa menace. Kitty souleva la bâche et me montra les barriques en bois. Sur une des rangées, elles étaient placées le haut vers l'extérieur et je m'aperçus qu'elles étaient vides.

— Elles ne sont pas toutes neuves ! m'exclamai-je. L'intérieur a même l'air brûlé !

— Bien sûr qu'elles sont brûlées ! Par le whisky qui a vieilli dedans ! C'est ce qui les rend si précieuses. Tony la Barrique les rachète à des distilleries

canadiennes. On les remplit ensuite avec de l'alcool dénaturé et on laisse reposer quelques semaines. L'alcool absorbe le parfum emmagasiné dans le bois et prend le goût de ce que les barriques contenaient précédemment : scotch, bourbon ou ce que vous voulez.

— D'où provient l'alcool dénaturé ?

— Le gouvernement en autorise la vente à certains fabricants. Parfois, des substances toxiques y sont mélangées, mais l'alcool que l'on utilise pour les lotions capillaires par exemple, bien qu'il sente mauvais, n'est pas dangereux. Un chimiste peut éliminer cette odeur par des distillations successives. Ensuite, l'alcool pur est versé dans ces barriques, et au bout de quelques semaines, on a l'impression de déguster le produit original.

— Stupéfiant !

— Une astuce de trafiquants.

— Je croyais que Larry Spears vendait du whisky de contrebande.

— En effet, mais la demande est supérieure à l'approvisionnement. D'autre part, il a besoin d'argent avec ses dettes de jeu qui s'accumulent.

— Voici Tony la Barrique qui revient, fis-je remarquer.

La porte de la ferme s'était ouverte et le gros homme barbu en franchit le seuil à l'instant même où Phil et Marty surgissaient de derrière la maison.

— Vous avez l'argent ? lui cria Phil.

— Ouais, grommela Tony. Le camion est à vous.

Il avança la main droite, ouvrit la portière arrière de la limousine et grimpa à l'intérieur.

— Va chercher le camion, ordonna Phil à Marty qui se mit à trotter dans sa direction.

C'est alors que se produisit l'incident.

L'esprit embué par la drogue ou l'alcool, Charlie Hello vit Marty arriver sur lui et crut qu'il l'attaquait. Il pivota sur lui-même, le fusil sous le bras, et tira sur Marty. Celui-ci plongea, glissant dans la poussière, et sortit de sous son veston un revolver de forme très compacte. La gueule de l'arme cracha trois balles tandis qu'une autre détonation s'échappait du fusil de Charlie.

Puis, Charlie Hello fut projeté contre le pare-chocs du camion et tomba sur le sol.

— Arrêtez, nom de Dieu ! hurla Phil en se précipitant vers les deux hommes, son propre revolver à la main.

Kitty et moi étions toujours derrière la Packard de Tony la Barrique, entre la voiture et la maison. Scoop Turner bondit hors de la limousine, armé lui aussi. L'espace d'une seconde, j'eus peur qu'il n'ouvre le feu sur Phil et Marty, mais il hésita, incertain de ce qu'il devait faire. Alors, il baissa les

yeux vers le pneu avant gauche, et je m'aperçus qu'il était à plat. Une des balles de Charlie l'avait crevé.

— Doc, venez voir ; je crois que Charlie est mort, me cria Phil.

— Ne bougez pas, conseillai-je à Kitty avant de rejoindre Phil.

Marty, son revolver toujours à la main, contemplait le corps qui gisait par terre.

— Il a tiré le premier, grinça-t-il. Il a essayé de me tuer.

— Tout ce qu'il a réussi à atteindre, c'est mon pneu, grogna Scoop Turner. À présent, rengainons nos armes.

Je confirmai que les balles de Marty avaient tué Charlie Hello, puis, en me relevant, je regardai la limousine dont Tony la Barrique n'était toujours pas descendu. Me rappelant le fusil à canon scié qu'il conservait dans le vide-poches, je me dis qu'il valait mieux lui parler avant qu'il ne commette un acte regrettable.

— Où allez-vous ? me demanda Phil.

— Voir Tony, répondis-je.

J'ouvris la portière de la voiture.

Personne sur la banquette arrière.

Personne sur la banquette avant.

Pendant que Charlie Hello et Marty s'étaient tiré dessus, Tony la Barrique avait disparu.

*

**

— Où est-il ? s'exclama Kitty. Il n'a pas quitté la voiture.

— Si, forcément, puisqu'il n'est plus là, rétorquai-je.

— C'est impossible, insista Scoop Turner.

Il me poussa et vérifia par lui-même, bientôt imité par Phil et Marty.

— Il a dû retourner dans la maison lorsque la fusillade a commencé, suggéra Phil.

— Il n'est pas allé dans la maison, je ne l'ai pas vu ! s'emporta Kitty. Et vous non plus, fusillade ou pas fusillade ! Il y a dix mètres à parcourir et Tony n'est pas exactement l'homme invisible, comme vous savez !

— Qui a tiré ? demanda-t-il. Les flics ?

— Regarder à l'intérieur tranchera la question, proposai-je en courant vers la maison.

J'ouvris la porte d'entrée, m'attendant à trouver Tony la Barrique caché derrière une chaise, tremblant de tous ses membres. Mais la pièce principale était vide.

Je continuai jusqu'à la chambre à coucher, curieux de savoir si Larry Spears serait lui aussi à compter au nombre des disparus. Non, il était assis sur son lit, livide et terrorisé, son calibre .22 pointé sur la porte.

— Non, malheureusement. Marty a tué le chauffeur du camion, Charlie Hello.

— Ce n'est pas une grosse perte.

— L'autre l'est davantage. Pendant la fusillade, Tony la Barrique s'est volatilisé.

— Comment ça, volatilisé ?

— Tel que je vous le dis. Nous l'avons vu monter dans la voiture, et quelques secondes plus tard, il n'était plus là.

Larry Spears baissa son arme.

— Eh bien, trouvez-le. Je ne peux pas me présenter devant eux ; ils comprendraient que ma blessure au ventre était simulée. L'un d'entre eux veut toujours me liquider.

— Je reviens tout de suite, dis-je.

Dehors, Kitty tâtait les banquettes de la limousine, à la recherche d'un compartiment secret assez grand pour dissimuler un homme. Sans succès. Pour ma part, je priai Scoop d'ouvrir le coffre, mais celui-ci ne contenait rien d'autre qu'une roue de secours et des outils.

— Où est-il ? s'énerva Phil.

— J'aimerais bien le savoir. Pas dans la maison en tout cas.

Nous fîmes le tour de la ferme, puis du camion, dans l'espoir de découvrir un indice. Mais nous revînmes bredouilles. Nous fouillâmes la voiture de Larry ainsi que le camion et son chargement. Il était impossible que Tony ait pu se cacher dans une des barriques à notre insu, néanmoins, nous les inspectâmes toutes, les unes après les autres.

Vingt minutes plus tard, il nous fallut admettre l'évidence. Tony la Barrique avait disparu.

— Je connais un moyen très simple de savoir où il est, annonça Phil en sortant son revolver et en le braquant sur Scoop. Nous avons tous vu Tony monter dans la voiture, Scoop. Tu dois avoir une idée de ce qui est arrivé.

— Il n'est rien arrivé ! jura l'ex-journaliste.

— Vous a-t-il dit quelque chose ? questionnai-je.

— De prendre Charlie au passage et de partir. C'est alors que la fusillade a éclaté et qu'une balle a crevé le pneu.

— Charlie rentrait avec vous dans la limousine ?

Naturellement. Il devait s'asseoir devant, à côté de moi. Spears avait acheté le camion.

En effet, pour douze mille dollars en liquide, rappelai-je. Tony transportait cette somme sur lui ; de quoi tous vous tenter.

— Insinuez-vous que l'un de nous l'aurait assassiné ? s'exclama Kitty. Mais comment ?

— Je l'ignore, avouai-je.

— Au diable Tony ! s'écria Phil. Qu'il soit mort ou vivant. Une seule chose est sûre : Charlie Hello est mort, lui. Et il faut que nous mettions les voiles avant que notre présence n'attire l'attention. Ces barriques valent une fortune.

Les autres acquiescèrent, mais Scoop Turner demanda :

— Et son corps ?

— Nous l'emporterons avec nous, décida Phil. Dans une des barriques. Ainsi il sera plus facile de s'en débarrasser en chemin, en le jetant par-dessus un pont, par exemple.

Turner pointa le doigt sur moi.

— Et lui ?

— Il en sait trop, répondit sèchement Phil.

— Attendez une minute ! protesta Kitty en se plantant devant lui avant qu'il n'ait le temps de se saisir de son arme si telle était son intention. Larry a promis qu'il ne lui serait fait aucun mal.

— Larry est entre la vie et la mort.

— Le doc n'est au courant de rien. Il ne connaît même pas nos noms de famille.

— Il connaît le mien, répliqua Scoop Turner.

Qu'est-ce que je vais faire maintenant que Charlie est mort et que le patron a disparu ?

— Qu'est-ce que tu vas faire ? enchaîna Phil. Nous dire où tu l'as mis ?

Je levai les mains pour les calmer.

— Vous disputer ne résoudra pas le problème. Au point où en sont les choses actuellement, la police aurait d'excellents motifs pour arrêter votre petite bande ; le cadavre de Charlie et probablement aussi celui de Tony s'ils cherchaient bien.

— Il est mort ? demanda Kitty.

— J'imagine. Alors, voulez-vous tous vous retrouver en prison ou préférez-vous que je désigne le coupable ?

— S'agit-il de l'un de nous ?

— C'est la personne qui a tiré sur Larry Spears ce matin. En fait, l'attaque contre Larry participait du même plan.

— Savez-vous où est le corps de Tony ?

— Oui.

— D'accord, dit Phil. Vous nous indiquez où est caché le corps de Tony, qui l'a tué et comment, et vous pourrez partir. Le marché vous convient ?

Je hochai la tête.

— Allons dans la chambre de Larry. Il est en état d'écouter ce qui va suivre.

Ils m'accompagnèrent à l'intérieur, abandonnant le cadavre de Charlie Hello à l'endroit où il était tombé. Aucun véhicule n'était passé sur la route de tout l'après-midi, mais il arrivait parfois que le shérif Lens se promenât dans le coin en fin de journée. Et il y avait toujours l'espoir que quelqu'un ait entendu les coups de feu, signalant alors à la police ce qui pouvait ressembler à du braconnage.

Quand nous entrâmes dans la chambre à coucher, Larry Spears brandit son revolver.

— Qu'est-ce que vous voulez ? rugit-il.

— Nous avons conclu un marché, expliquai-je. Je serai libre si je trouve le corps de Tony la Barrique. Et son meurtrier.

— Comment peut-il s'asseoir avec cette horrible blessure ? s'étonna Kitty. Tout à l'heure, il était à l'article de la mort.

— Oui, il y a plusieurs mystères à éclaircir, acquiesça Phil. (Ses doigts se crispèrent sur la crosse de son arme.) Mais si Tony la Barrique est mort, voici la seule personne qui a pu le tuer.

Il désigna Scoop Turner qui avait blêmi de terreur. Larry Spears tourna son revolver en direction de l'ex-journaliste.

— Et ce matin aussi, il aurait pu venir en voiture et tirer sur moi !

Je vis les jointures de son index blanchir sur la détente. Il me fallait faire vite. Je me jetai sur le lit, déviant l'arme au moment où le coup partait. La balle alla se loger dans le plafond. Puis, j'arrachai le revolver des mains de Larry avant qu'il ne fasse feu à nouveau.

— Phil ! cria-t-il, coincé sous moi. Tue-le ! Tue-les tous !

— Oh, non, Phil ne me tuera pas, lançai-je. Parce qu'il veut savoir où se trouve Tony.

— Où est-il ? demanda Kitty.

Je ceinturai Larry Spears pour lui interdire tout mouvement.

— Sous le lit, répondis-je. Et c'est Spears qui l'a caché là !

*

**

Tandis que je parlais, Scoop Turner avait reculé lentement vers la porte,

mais Marty s'interposa pour lui bloquer le passage.

– Surveillez-le ! ordonnai-je. Il nous sera utile.

– Alors, Scoop est dans le coup, lui aussi ? questionna Kitty.

J'opinaï tout en soulevant la couverture et le drap froissé qui dissimulaient le cadavre de Tony la Barrique.

– Larry l'a assassiné, mais il n'y serait pas parvenu sans l'aide de Scoop. Vous m'avez dit que la seule chose qui comptait pour Scoop, c'était les dollars ; il devait être à la solde de Larry depuis un certain temps. (J'examinai le corps de plus près et dis :) Étranglé avec une corde à piano. Il n'a jamais quitté la maison. C'est Scoop, affublé d'une fausse barbe et un bourrelet noué autour de la taille qui est monté dans la voiture. Il portait un costume et un chapeau identiques à ceux de Tony, et j'avais remarqué qu'il flottait dans ses vêtements.

– Je ne comprends pas, dit Kitty. Vous avez déclaré que la personne qui avait tué Tony avait aussi tiré sur Larry ce matin.

– Absolument ! Larry a tiré ces coups de feu lui-même. J'ai constaté dès mon arrivée qu'il n'avait pas de balle dans le ventre, mais j'ai deviné tout à l'heure seulement qu'il s'était blessé volontairement au bras. Il n'y a jamais eu aucun tueur à gages caché dans les buissons.

– Mais pourquoi ? insista Kitty. Pourquoi s'est-il blessé lui-même ? Et dans quel but a-t-il tué Tony et mis en scène cette histoire de disparition ?

– Il s'est tiré dans le bras afin d'attirer Tony dans la chambre à coucher où il pouvait le tuer. Sinon, les deux hommes se seraient rencontrés dehors ou en votre présence à tous. Et il a assassiné Tony pour la simple raison qu'il ne possédait pas les douze mille dollars nécessaires pour payer les barriques qu'il tenait à récupérer à tout prix. Quant à la disparition, elle n'était pas prévue de cette manière.

– Que voulez-vous dire par « pas prévue de cette manière » ? s'enquit Phil.

– Peut-être vaudrait-il mieux commencer par le commencement pour que vous vous rendiez compte en quoi consistait le plan et à quel moment le système s'est grippé. Larry avait besoin de ces barriques pour fabriquer du whisky qu'il revendrait avec un énorme profit.

Il est convenu avec Tony de les lui racheter pour douze mille dollars. Mais, entre-temps, il s'est trouvé à court d'argent – n'est-ce pas Larry ? Kitty m'a confié que vous aviez beaucoup perdu au jeu récemment. Impossible pour vous d'escroquer un homme tel que Tony la Barrique sans déclencher une guerre des gangs, aussi ne vous restait-il comme solution que de le tuer – mais de sorte qu'aucun soupçon ne retombe jamais sur vous.

» Vous avez contacté Scoop et lui avez graissé la patte avec un millier de dollars ou ce que vous avez réussi à réunir en grattant les fonds de tiroir. Puis ce matin, vous êtes sorti sur le perron et vous vous êtes tiré une balle dans le bras. Vous saviez qu'un projectile de calibre .22 ne causerait pas beaucoup de dégâts. Comme la plaie a abondamment saigné, vous avez fait semblant d'avoir été également atteint au ventre.

— Il vous a avoué que sa blessure au ventre était feinte ? demanda Kitty.

— Il était bien obligé puisqu'il n'avait pas pu vous empêcher d'aller chercher un médecin. Avec une blessure superficielle au bras, rien ne l'obligeait à garder le lit ; or garder le lit était un élément essentiel de son plan. Il fallait qu'il attire Tony la Barrique, seul, dans la chambre à coucher, pour l'étrangler. Auparavant, il m'avait dit qu'il suspectait l'un de vous de l'avoir trahi et d'avoir informé le gang de New York du lieu où il se trouvait, mais tout cela n'était que des mensonges pour me faire tenir tranquille. Tony est donc entré ici, seul, chercher son argent ; peut-être même Larry l'a-t-il prié de se pencher sur le lit afin qu'il n'ait pas à pousser sa voix affaiblie par la fièvre. Et alors, il l'a étranglé avec la corde à piano.

— Étrangler un homme aussi gros que Tony avec une balle dans le bras ? s'exclama Kitty.

— Il est blessé au bras gauche ; son bras droit n'a rien perdu de sa force. Si l'on ajoute à cela l'élément de surprise...

— Comment Scoop Turner a-t-il fait son entrée en scène dans cette histoire ?

— Par la fenêtre, pour répondre précisément à votre question. Souvenez-vous qu'après nous avoir montré la limousine, il s'est éloigné vers l'arrière de la maison. Il a grimpé par la fenêtre, mis la fausse barbe et le bourrelet que portait Larry pour cacher qu'il avait maigri. Il a peut-être aidé Larry à pousser le cadavre sous le lit et, ensuite, il est sorti par la porte et a marché jusqu'à la voiture. Il n'a fait que marmonner quelques mots, si vous vous rappelez. Une fois dans la limousine, il s'est, débarrassé de la barbe et du bourrelet qu'il a probablement fourrés dans la boîte à gants. Lorsque nous avons cherché Tony, aucun de nous n'a songé à regarder dans un endroit aussi exigu.

» Puis Scoop s'est laissé glisser sur la banquette avant et s'est installé au volant. Il avait l'intention de récupérer Charlie Hello au passage et de s'en aller. Plus tard, vous aussi vous auriez quitté les lieux, et par la suite, Larry aurait fait incendier la maison afin que l'on ne découvre pas le cadavre de Tony. Mais Charlie Hello a tout gâché. Il s'est mis à tirer, a crevé le pneu de la limousine, et nous nous sommes rendu compte que Tony la Barrique

s'était volatilisé. Si tout s'était déroulé normalement, à la place d'une disparition impossible, nous aurions eu un banal accident, à une cinquantaine de kilomètres d'ici. La voiture aurait plongé du haut d'un pont, par exemple, et aurait été emportée par le courant. Dans tous les cas, on n'aurait jamais accusé Larry de sa mort. Charlie avait l'esprit tellement embrumé par la drogue qu'il n'aurait même pas remarqué que son patron n'était pas assis sur la banquette arrière. Et s'il s'en était aperçu, Scoop l'aurait convaincu sans mal qu'il l'avait déposé quelque part en route.

— Comment savez-vous tout cela ? demanda Phil.

— Lorsque Tony est monté dans la limousine, j'ai noté qu'il ne portait pas sa bague en forme de barrique à la main droite. Et bien que nous ayons tous vu Tony s'engouffrer dans la voiture, personne n'avait prêté attention à Scoop. Avec les vitres teintées, il était difficile de dire s'il était derrière son volant ou non ; mais s'il avait été là, ne serait-il pas sorti ouvrir la portière à son patron, comme il l'avait fait en arrivant ? Si le barbu n'était pas Tony, il devait donc s'agir de Scoop, et si Tony n'avait pas quitté la chambre à coucher, son cadavre s'y trouvait toujours. Le dessous du lit constituait la cachette idéale, et Larry était le meurtrier logique. Le reste, y compris le mobile, en découlait.

Phil regarda l'homme sur le lit.

— As-tu quelque chose à ajouter, Larry ?

— Oui, je l'ai tué. Et alors ? Ce n'est pas la première personne que je tue. Filons d'ici.

— Et le doc ?

— Tuez-le.

— Et Scoop ?

— Lui aussi.

— C'est votre seconde tentative d'éliminer le seul témoin de votre crime, fis-je observer. Mais ensuite, il faudra aussi que vous vous débarrassiez de Kitty, de Phil et de Marty, ou la nouvelle se répandra et le Milieu cherchera vraiment à vous liquider.

Soudain, Marty se dirigea vers la fenêtre et couina :

— Une voiture arrive.

— Certainement la police, déclarai-je d'un ton assuré en espérant que je ne me trompais pas. La fusillade a dû alerter les habitants du voisinage qui auront averti le shérif.

Scoop profita d'une seconde d'inattention de son gardien pour échapper à sa surveillance et s'élancer dehors. Mais il avait à peine franchi le seuil que j'entendis tonner la voix du shérif Lens. Je me détendis et souris. Tout allait

bien...

*

**

Kitty, Phil et Marty n'avaient aucune envie d'endosser la responsabilité du meurtre de Tony Barrico, conclut le Dr Sam Hawthorne. Ils déposèrent les armes et se rendirent sans opposer de résistance. Le shérif appréhenda Scoop Turner sur le perron de la maison, et l'ex-journaliste avoua aussitôt sa participation au crime. Quelques mois plus tard, Fat Larry Spears, plus maigre que jamais, fui jugé et condamné pour meurtre avec préméditation.

Après cette affaire, les bootleggers évitèrent Northmont et ses environs, mais les problèmes ne s'arrêtèrent pas pour autant. Pendant l'été 1930, un cirque volant fit étape dans notre ville, une de nos jeunes concitoyennes tomba amoureuse, et nous nous retrouvâmes avec une chambre close en plein ciel! Mais ce sera pour la prochaine fois. Un dernier verre avant de partir?

L'envol de l'oiseau d'argent

Quelle histoire devais-je vous raconter aujourd'hui ? demanda le Dr Sam Hawthorne en remplissant à ras bord deux verres de sherry avant de s'asseoir dans son vieux fauteuil de cuir. Ah, oui, je me rappelle – celle du cirque volant qui s'est arrêté à Northmont pendant l'été 1930. Nous vécûmes alors quelques journées étonnantes, croyez-m'en, avec un meurtre commis dans ce que l'on pourrait qualifier de chambre close aérienne.

Tout a commencé lorsqu'une idylle s'est ébauchée entre l'un des pilotes et une jeune fille de notre ville...

*

**

Il faisait chaud et le ciel était sans nuages en cet après-midi de juillet quand je me rendis dans les bureaux de l'*Écho de Northmont* pour y déposer une petite annonce qui serait publiée dans l'édition du week-end. Je voulais vendre la Packard jaune que je possédais depuis un peu plus de deux ans. C'était une bonne voiture, mais elle n'avait jamais remplacé ma chère Pierce-Arrow qui avait été détruite par le feu lorsque l'on avait tenté de m'assassiner en février 1928. J'avais eu la chance de racheter une magnifique Stutz Torpedo modèle 1929, presque neuve, à un médecin de Shinn Corners qui avait perdu un gros paquet d'argent lors de l'effondrement de la Bourse. Et fallait donc que je me sépare de la Packard, et j'avais décidé de mettre une petite annonce dans le journal local.

– Ce sera soixante cents, déclara Bonnie Pratt après avoir fini de compter le nombre de mots. Votre voiture m'a l'air d'être une bonne affaire. Peut-être que je devrais venir la voir.

– À votre disposition, répondis-je. Elle est garée devant mon cabinet.

– Oh, je vous ai souvent vu la conduire.

C'était une rouquine très effrontée qui travaillait à l'*Écho* depuis qu'elle avait abandonné ses études à la mort de son père, l'année précédente. Les Pratt étaient des gens sans histoire, mais, bien que connaissant assez mal Bonnie, je savais qu'elle était le genre de jolie fille que l'on remarque dans une ville aussi petite que Northmont.

– Peut-être passerai-je plus tard, ajouta-t-elle.

Comme j'avais du plaisir à bavarder avec elle, je m'attardai un peu après avoir payé mes soixante cents.

– Quelles sont les dernières nouvelles, Bonnie? Quelque chose de sensationnel?

Elle me rendit mon sourire et répliqua:

– Il vous faudra acheter le journal, Dr Sam. Vos diagnostics ne sont pas gratuits, n'est-ce pas?

– Non, admis-je. Mais je jetterais bien un coup d'œil à la une.

– Si vous voulez, dit-elle en se laissant attendre et en me montrant l'édition du soir. C'est un article sur le cirque volant qui s'installe en ville ce week-end.

– Mais nous n'avons pas d'aérodrome! m'exclamai-je. Où vont-ils atterrir?

– À l'école de pilotage d'Art Zealand. Regardez les photos! Voici un trimoteur Ford, celui qu'ils surnomment l'*Oiseau d'argent* parce que le fuselage est entièrement en métal. Ils prendront des passagers dans cet avion et leur feront faire un baptême de l'air de vingt minutes au-dessus de la région. Et celui-ci est le biplan pour les acrobaties aériennes. Ils vous y emmènent aussi si vous êtes assez courageux – cinq dollars pour cinq minutes. Le cirque volant se compose du trimoteur Ford et de deux biplans, et offre un vrai spectacle.

– Ces casse-cou sont populaires depuis des années, dis-je. Je me demande pourquoi ils ne sont jamais passés chez nous auparavant.

– Parce que Art Zealand n'avait pas encore ouvert son école de pilotage, expliqua-t-elle. Ils ne disposaient pas de terrain d'atterrissage. Mais l'aviation, c'est l'avenir. Les gens voyagent maintenant par la voie des airs. J'ai une tante qui a effectué le trajet entre Los Angeles et New York en quarante-huit heures, l'an dernier! Les passagers prennent l'avion le jour et continuent en train pendant la nuit, car il est trop dangereux de voler quand il fait sombre. Elle était sur le vol inaugural, et c'est Charles Lindbergh lui-même qui pilotait l'appareil!

– J'ai l'impression que vous êtes très excitée par leur arrivée.

– Oh, oui! On m'a chargée d'interviewer Ross Winslow pour l'*Écho*. C'est lui qui dirige le cirque volant. Voyez comme il est séduisant!

Le patron du cirque volant était un bel homme, jeune, aux cheveux noirs et bouclés, et à la lèvre supérieure agrémentée d'une fine moustache. En contemplant son portrait en première page du journal, je me dis que les Ross Winslow étaient les véritables précurseurs d'un monde nouveau. C'étaient

eux qui faisaient soupirer les filles comme Bonnie Pratt, pas les ennuyeux médecins de campagne tels que moi !

J'aimerais le rencontrer, fis-je. La seule fois que j'ai côtoyé des aviateurs remonte à 1927, lorsqu'on a tourné la séquence d'un film à Northmont.

Elle hocha la tête, se souvenant.

— Je venais d'entrer à l'université. Si vous êtes intéressé, accompagnez-moi vendredi. Ils doivent atterrir vers midi.

Je réfléchis un instant.

— Cela ne dépend pas de moi. Mais si Mrs Haskell n'est pas en train d'accoucher, je pourrai me libérer une heure ou deux.

C'est ainsi que, vendredi à midi, je partis avec Bonnie Pratt à l'école de pilotage d'Art Zealand pour regarder le gros trimoteur Ford et les deux biplans se poser en douceur sur le terrain recouvert d'herbe. Naturellement, Art Zealand était là en personne pour les accueillir, vêtu de ce qu'il croyait être la parfaite panoplie d'un as du manche à balai de la Grande Guerre, une écharpe de soie blanche enroulée autour du cou. Art avait à peu près mon âge, dans les trente-cinq ans, et comme moi, il était célibataire. Il avait emménagé à Northmont un an auparavant et avait ouvert son école de pilotage. La rumeur courait qu'il avait abandonné femme et enfants quelque part dans le Sud. Il pouvait être d'agréable compagnie, mais la plupart du temps, il vivait renfermé sur lui-même.

— Ravi de vous revoir, Sam, me lança-t-il lorsque nous arrivâmes dans ma nouvelle Torpedo, avant d'ajouter en tapotant l'étincelant pare-chocs noir : les affaires semblent florissantes !

La carrosserie du véhicule, quant à elle, était jaune, contrastant avec le rouge vif de la garniture des sièges, assorti aux enjoliveurs des roues. J'en conviens, cette automobile était un peu voyante pour un médecin de campagne, mais c'était mon unique extravagance.

— J'ai pensé qu'il me fallait un véhicule robuste pour circuler sur les routes défoncées de nos contrées, répondis-je.

— Je parie qu'un avion vous aurait coûté moins cher !

Nous traversâmes le terrain pour aller saluer les pilotes. Ross Winslow était facile à reconnaître. Il sauta de l'avion de tête et marcha vers nous, la main tendue. Bonnie Pratt tremblait d'émotion en faisant les présentations.

— J'espère que nous n'aurons pas besoin de vos services, Doc, plaisanta Winslow en me serrant la main d'une poigne de fer. De toute façon, ce serait inutile. Si je dégringole de là-haut, vous ne pourrez plus grand-chose pour moi.

Art Zealand connaissait déjà Winslow et lui indiqua la zone où les trois

avions pouvaient être garés. Ils discutèrent de la quantité de spectateurs qu'attirerait la démonstration, puis eurent une conversation à voix basse à propos du pourcentage de Winslow sur les recettes. Apparemment, Zealand lui avait garanti une somme fixe de quelques centaines de dollars, plus le produit des balades aériennes.

Je portai mon attention sur les autres membres du cirque volant qui semblaient être au nombre de trois. Il y avait deux hommes un peu plus âgés que moi – un blond avec une cicatrice sur la joue répondant au nom de Max. Renker, et un joyeux drille court sur pattes appelé Tommy Verdun. Mais mon intérêt se concentra sur la quatrième équipière, une fille à la longue chevelure blonde nommée Mavis Wing qui m'adressa un sourire comme je n'en avais encore jamais vu à Northmont.

– J'ai du mal à imaginer une femme en train de faire des acrobaties et de marcher sur les ailes d'un avion, dis-je lorsque j'eus retrouvé ma langue.

– Au contraire, Dr Hawthorne, répliqua-t-elle avec un autre sourire enjôleur. Lilian Boyer possède son propre appareil avec son nom peint sur les flancs en grosses lettres. C'est l'objectif que je me suis fixé. En réalité, je m'appelle Wingarten, mais ce serait trop long à écrire sur un avion.

– Vous devriez mettre votre photo, ce serait suffisant, déclarai-je galamment.

– Oh, Dr Hawthorne, me feriez-vous la cour ?

Avant que je puisse approfondir le sujet, Winslow donna des ordres à ses compagnons pour ranger les avions, puis Bonnie et moi le suivîmes pour l'interview. Art Zealand avait installé une table et des chaises dans le hangar où Bonnie prit des notes tandis que Winslow parlait.

– Max et Tommy étaient tous les deux pilotes pendant la guerre, expliqua-t-il, aussi ont-ils beaucoup plus d'expérience que moi. Je me suis entraîné pour partir au combat, mais tout était terminé lorsque je suis arrivé en France. Nous nous sommes associés tous les trois, il y a presque dix ans, et nous avons décidé de nous lancer dans un spectacle aérien. Vous avez probablement lu des articles sur sir Alan Cobham, le célèbre cascadeur européen. Son cirque volant s'est produit à travers tout l'Ancien Continent et nous espérons en faire autant de ce côté de l'Atlantique. La concurrence est féroce, évidemment, et nous essayons de nous surpasser les uns les autres en effectuant des acrobaties de plus en plus périlleuses.

– Et vos avions ? demanda Bonnie sans lever le nez de son papier.

– Dans ce pays, nous utilisons des Jennie, ces petits biplans avec une double paire d'ailes. Ce sont des JN-4D, des appareils d'entraînement commandés par l'armée vers la fin de la guerre. Mais lorsqu'ils furent enfin

livrés, la paix avait été signée et le gouvernement en a vendu des milliers pour la modique somme de trois cents dollars pièce. Beaucoup d'entre nous, qui ont volé pendant la guerre ou ont appris à se servir d'un avion comme moi, ont profité de l'occasion et en ont acheté un. Max, Tommy et moi avons débuté avec trois Jennie, puis, l'an dernier, nous avons échangé l'un d'eux contre le trimoteur Ford. Nous avons remarqué qu'après avoir assisté à l'exhibition, les gens avaient envie de voler. Parfois, il y avait une file d'attente de trente à quarante personnes pour le tour de cinq minutes en Jennie, et nous nous sommes dit que, si nous pouvions en embarquer une dizaine à la fois pour un vol un peu plus long, ils continueraient de payer les cinq dollars mais que cela nous rapporterait davantage d'argent.

— Décrivez-moi vos cascades, le pressa Bonnie. C'est ce qui attire le public.

— Eh bien, nous commençons par survoler la ville avec les deux Jennie, Max et moi debout sur les ailes. Puis Mavis exécute son grand numéro : elle se laisse pendre par un bras au bout d'une aile pendant que je suis aux commandes. On nous a raconté que des gens s'évanouissaient en la regardant. Tommy Verdun est notre clown et il est capable de tout faire. Il lui arrive de se déguiser en femme et de se glisser dans la file d'attente pour les vols en Jennie. Quand vient son tour, le pilote descend puis Tommy prend sa place et fait décoller l'avion, l'air de ne pas en avoir le contrôle. L'effet est garanti sur les spectateurs. Enfin, pour clôturer la démonstration, je passe d'un appareil à un autre au moyen d'une échelle de corde ou en marchant simplement sur les ailes qui se touchent.

— Et vous vivez confortablement de ce métier ?

Ross Winslow eut un reniflement.

— Diable, non ! Nous le faisons parce que nous aimons cela. Quelqu'un a dit que le plus gros risque dans les cascades aériennes était de mourir de faim, et il avait raison. Nous comptions abandonner cette année, mais d'après ce que l'on entend, une dépression guette le pays, et dans ce cas, où trouverions-nous du travail ? Nous espérons que, si nous tenons le coup encore un ou deux ans, jusqu'à ce que des lignes régulières soient créées, les nouvelles compagnies aériennes nous embaucheront. Peut-être qu'à ce moment-là, nous gagnerons vraiment de l'argent.

— Et Mavis Wing ?

— Elle est épataante. Attendez de la voir là-haut. Elle s'est jointe à notre groupe l'été dernier et, aussitôt, le chiffre d'affaires a grimpé en flèche. Que peut-on rêver de mieux pour donner le frisson qu'une femme se balançant au bout d'une aile d'avion ? Je lui ai conseillé de garder les cheveux longs

afin que l'on se rende compte de loin que c'est une femme, et elle porte des knickers qui lui dévoilent une partie de la jambe.

— Cela me semble très excitant, dit Bonnie. Je serai là demain à la première heure.

Comme nous nous préparions à partir, Winslow demanda à Bonnie :

— Comment passer agréablement la soirée dans cette ville ? Trouve-t-on des bars sympathiques ?

— Avec la Prohibition ? s'exclama-t-elle d'un ton faussement horrifié.

— Allons donc ! Je parie que vous connaissez les bons endroits.

— Il y a un restaurant où l'on sert du whisky dans des tasses de café. Cela vous convient-il ?

— Pour commencer. Voulez-vous m'accompagner ?

Elle n'hésita qu'une seconde.

— Euh... oui.

— Parfait. Puis-je venir vous chercher à votre bureau ?

— Avec votre avion ?

Il éclata de rire.

— Art a mis sa voiture à ma disposition durant notre séjour à Northmont.

Le rendez-vous fut pris. Je reconduisis Bonnie à l'*Écho* dans ma Stutz Torpedo, stupéfait que Ross Winslow ait réussi à la convaincre de sortir avec lui aussi facilement et me demandant pourquoi je n'avais encore jamais pensé à l'inviter moi-même.

*

**

L'*Écho de Northmont* paraissait le lundi, le mercredi et le vendredi après-midi, l'édition du vendredi comptant pour le week-end. À cette époque, la plupart des gens travaillaient au moins une demi-journée le samedi, néanmoins, l'édition du vendredi était la plus lue. C'est pourquoi j'y avais fait publier ma petite annonce. Dès le vendredi soir, je reçus la visite de plusieurs acheteurs potentiels et l'un d'eux – le fils du banquier de la ville – repassa le samedi matin pour conclure le marché.

La voiture vendue, j'estimai avoir bien mérité un peu de repos. Le bébé de Mrs Haskell ne donnant aucun signe de vouloir venir au monde avant lundi, je décidai de fermer mon cabinet de bonne heure et d'emmener April voir le cirque volant.

— Est-ce à dire que je monterai dans votre nouvelle voiture ? demanda-t-elle.

Je crois que, pour elle, c'était un plus beau cadeau que d'assister aux

acrobaties aériennes.

— Je n'en ai plus d'autre, répondis-je. J'ai vendu l'ancienne ce matin.

— Si j'avais eu assez d'argent, je l'aurais achetée moi-même. Vous entretenez toujours parfaitement vos voitures, Dr Sam.

Elle était aux anges de rouler dans la Stutz Torpedo, les mains sur la nuque pour tenir ses cheveux que le vent faisait voler. Lorsque nous arrivâmes sur le terrain de l'école de pilotage un peu avant midi, je découvris que les prés voisins étaient déjà envahis par les carrioles et les automobiles. Le vrombissement des moteurs rendait les chevaux nerveux, mais quand, en guise de prélude, les avions effectuèrent un premier passage en rase-mottes, la foule se mit à applaudir frénétiquement.

Toute la ville est là, déclara April.

Je constatai avec plaisir que le shérif Lens et sa femme Vera étaient également présents. Sa nouvelle vie d'homme marié avait fait du shérif presque un étranger bien qu'il fût resté lui-même et que rien n'eût changé dans nos relations.

— Doc, Vera me disait l'autre jour que vous devriez venir dîner à la maison, un de ces soirs. Cela fait six mois que nous sommes rentrés de voyage de noces et la seule fois que nous nous sommes vus, c'était à la fête de la paroisse au printemps.

Vera attrapa la balle au bond.

— Êtes-vous libre la semaine prochaine, Sam ? Quel soir préférez-vous ?

Je savais que Vera travaillait toujours au bureau de poste et j'aurais eu mauvaise conscience à l'obliger à préparer un dîner après une dure journée de labeur.

— Dimanche serait parfait. Demain dans huit jours ?

— D'accord, répondit-elle. Pourrai-je faire un tour dans votre nouvelle auto ?

— Bien entendu.

April me tira par la manche.

— Regardez, Dr Sam !

Les deux Jennie avaient atterri, mais l'un d'eux venait de redécoller, et j'aperçus une silhouette aux longs cheveux blonds, vêtue d'un chemisier blanc et de knickers, en train de marcher sur une aile. C'était Mavis qui commençait son numéro. Je laissai April avec le shérif et Vera et, saluant en chemin quelques personnes de connaissance, je contournai la foule pour avoir une meilleure vue. À proximité du hangar, je tombai sur Bonnie Pratt en compagnie de Ross Winslow. Il portait un blouson en cuir de pilote et avait glissé son bras autour de la taille de Bonnie.

— Bonjour, Bonnie, lançai-je.

— Bonjour, Sam.

Elle se libéra de l'étreinte de Ross.

— C'était une belle entrée en matière, de quoi nous mettre l'eau à la bouche, le félicitai-je. Je croyais que vous voleriez avec Mavis.

— Non, Max est aux commandes aujourd'hui. Lorsque Mavis aura terminé, j'emmènerai quelques passagers dans l'*Oiseau d'argent*.

Zealand nous rejoignit, l'air inquiet.

— Puis-je vous parler en particulier, Ross ?

Ils entrèrent dans le bureau et je dis à Bonnie :

— Alors, vous lui avez montré Northmont la nuit dernière ? S'est-il bien amusé ?

— Je suis amoureuse de lui, Sam. Il est si beau et si fougueux. Il a l'air d'un héros de guerre. Les garçons d'ici ne lui arrivent pas à la cheville.

— Il n'est avec nous que pour le week-end, Bonnie. Ne vous faites pas trop d'illusions.

— Il songe à se fixer quelque part, peut-être à Northmont. Il dit qu'il est fatigué de voler.

Je me demandais combien de filles dans combien de villes avaient eu droit à ce discours, mais je me contentai de répondre :

— Je vous souhaite bonne chance, Bonnie.

Zealand et Winslow revinrent vers nous et j'entendis le patron de l'école de pilotage murmurer :

— J'ignorais ce qui m'attendait quand j'ai engagé votre équipe.

Winslow ne fit aucun commentaire, mais sourit de toutes ses dents en voyant Bonnie.

— Retournes-tu là-haut ? demanda-t-elle.

Il hocha la tête, les yeux levés vers le ciel. Mavis évoluait dans les airs, accrochée à l'avion par un bras, arrachant à la foule des hurlements de plaisir et d'appréhension à la fois.

— Son numéro touche à sa fin, dit Winslow. Venez, je vais vous faire visiter le trimoteur.

Comme l'invitation semblait aussi s'adresser à moi, j'emboîtai le pas à Bonnie.

C'était un énorme appareil pour l'époque. Le fuselage était recouvert de plaques de métal ondulé et les ailes, fixées sur le haut de la carlingue, portaient deux des trois moteurs, le dernier étant situé à la pointe du nez. À l'intérieur, avaient été aménagées deux rangées de sièges en osier que séparait un couloir. Je m'installai sur l'un des sièges avec l'impression d'être

assis sur une chaise de jardin.

— Pas très confortable, fis-je observer à Winslow.

— L'osier fait gagner du poids, mais les compagnies aériennes partagent votre avis. Pour elles, le confort est, important. Nous avons eu la possibilité d'acquérir cet avion à un prix très avantageux parce que, dans l'avenir, elles s'équiperont du nouveau modèle de chez Douglas. Ces engins sont bruyants et, si on vole trop haut, il y fait un froid de canard.

— Quand les Douglas seront-ils mis en service ?

— Pas avant quelques années, malheureusement, mais lorsqu'ils deviendront opérationnels, ils élimineront Ford du marché de l'aviation. Voyez-vous, la société Ford possède l'aérodrome de Detroit, mais Henry Ford refuse qu'il soit ouvert le dimanche. (Il tapota le flanc métallique de l'avion d'un geste affectueux.) Quoi qu'il en soit, voici ce dont nous disposons aujourd'hui. Voulez-vous faire un tour ?

J'en avais très envie, mais je me serais senti coupable de ne pas emmener April.

— J'ai promis à mon infirmière de l'accompagner, expliquai-je. Nous irons plus tard.

— Et vous ? demanda-t-il à Bonnie et Zealand.

— Avec plaisir, répondit Art Zealand. Je suis curieux de voir ce que vous proposez aux gens en échange de leurs cinq dollars.

Je descendis de l'avion tandis que Winslow grimpait quelques marches pour accéder à la cabine de pilotage et refermait la porte derrière lui. Par la vitre ouverte, il ordonna à un mécanicien de retirer les cales devant les roues, puis démarra les trois moteurs. Je le regardai repousser la vitre et se diriger vers la piste d'envol. Puis il accéléra et l'appareil s'élança, arrachant lentement sa lourde masse du terrain.

Je levai la tête et vis que le Jennie continuait de tourner au-dessus de la foule. Mavis s'était hissée sur l'aile et regagnait sa place dans le cockpit avant. Le second Jennie n'avait pas quitté le sol et je me demandai ce qu'était devenu l'autre membre de l'équipe, Tommy Verdun.

Je rejoignis April qui bavardait toujours avec le shérif Lens et Vera.

— Vous n'êtes pas dans l'avion ? s'étonna April. Pourtant il m'avait semblé vous y voir.

— J'ai simplement jeté un coup d'œil à l'intérieur. Winslow offre une petite promenade à Art Zealand et à Bonnie Pratt de l'*Écho*. Lorsqu'il atterrira, il commencera à embarquer les passagers payants.

— J'aimerais bien monter là-haut, dit April.

— Je m'en serais douté.

Les spectateurs pointaient à nouveau le doigt vers le ciel. Le Jennie piloté par Max Renker s'était approché très près du trimoteur Ford qui le dépassait largement en taille. Ils volaient presque aile contre aile, et Mavis saluait la foule tout en marchant vers le bord de l'aile supérieure du Jennie.

— Qu'est-ce que cette diablesse va encore nous faire ? s'exclama le shérif Lens.

— Je crois qu'elle essaye de passer sur l'autre avion, dis-je en me rappelant ce que m'avait raconté Winslow à propos de leur exhibition.

Et c'est ce qu'elle fit, aussi facilement que si elle avait traversé une rue. Les applaudissements crépitèrent lorsque les deux appareils effectuèrent un passage à basse altitude au-dessus de nos têtes, si basse que je distinguai à l'un des hublots Bonnie qui se tordait le cou pour tenter d'apercevoir l'aile.

— Les passagers du trimoteur ratent tout le spectacle, fit remarquer Vera.

Puis Mavis pivota sur elle-même, sauta à nouveau sur le Jennie, et les deux avions s'éloignèrent l'un de l'autre. Je vis la jeune femme se laisser glisser dans le cockpit avant tandis que le biplan décrivait un dernier cercle pour se poser au bout du terrain. Le trimoteur atterrit juste derrière lui et roula jusqu'à un emplacement proche de nous.

Nous attendîmes l'ouverture de la porte de l'appareil, mais rien ne se produisit. Aucun signe non plus de Winslow à la vitre de la cabine de pilotage. Finalement, après un long moment, quelqu'un donna un coup d'épaule dans la porte et la tête de Bonnie apparut.

— Dr Sam, cria-t-elle.

Je courus aussi vite que possible au milieu des touffes d'herbe que les roues des avions avaient déracinées, déjà certain qu'il y avait un problème.

— Que se passe-t-il, Bonnie ?

— Ross est toujours enfermé dans la cabine. Nous l'avons appelé, mais il ne répond pas. Il lui est arrivé quelque chose !

Je bondis à l'intérieur du trimoteur et me précipitai entre les sièges en osier vers la cabine de pilotage. Art Zealand cognait à la porte en hurlant :

— Winslow ! Ouvrez !

— Et si nous prenions une échelle pour regarder par la vitre ? suggéra Bonnie.

J'essayai à mon tour d'ouvrir la porte.

— S'il s'agit d'une crise cardiaque, chaque seconde compte. Le verrou ne m'a pas l'air très solide.

Je me tournai vers Zealand comme pour lui demander l'autorisation.

— Dois-je enfoncer la porte ?

— Allez-y.

Je me jetai de tout mon poids contre le battant. À la seconde tentative, il céda.

Il ne me fallut pas longtemps pour découvrir Ross Winslow. Il avait basculé sur le siège vide du copilote. Puis je vis du sang et entendis la voix haut perchée de Bonnie.

— Que... Qu'y a-t-il ?

Je respirai profondément et dis à Zealand :

— Faites-la sortir d'ici, de l'avion ! Immédiatement ! Ensuite, je me penchai pour examiner Winslow.

Aucun doute n'était permis : il était mort.

— Que se passe-t-il, docteur ?

Mavis venait d'entrer dans la cabine, toujours vêtue de sa tenue de spectacle.

— Ross Winslow est mort, annonçai-je.

— Quoi ?

— Il a été poignardé. Allez chercher le shérif Lens. C'est l'homme trapu sur le bord du terrain là-bas.

*

**

Le shérif Lens secouait la tête.

— Ce que vous dites est impossible, Doc. Winslow a été poignardé alors qu'il se trouvait seul dans la cabine de pilotage fermée de l'intérieur, et vous prétendez que ce n'est pas un suicide ?

— Ce n'est pas un suicide, répétais-je. Regardez où la lame a pénétré – à gauche, entre les côtes, presque dans le dos. Personne ne se planterait un couteau dans le corps à cet endroit. C'est un angle invraisemblable. Par ailleurs, comment aurait-il fait ? Il a posé l'avion et l'a conduit jusqu'à son lieu de stationnement. Faut-il imaginer qu'il ait brusquement décidé de se tuer, en se contorsionnant afin de se poignarder dans le dos ?

Le shérif se caressa le menton.

— Ma foi, dit-il après quelques secondes de réflexion, il ne reste qu'une autre explication : Zealand et Bonnie Pratt lui ont fait ouvrir la porte sous un prétexte quelconque et l'ont assassiné ensemble.

— Zealand et Bonnie se connaissent à peine. Pourquoi se seraient-ils associés pour tuer Winslow ? D'autre part, n'oubliez pas que la porte était verrouillée de l'intérieur.

J'ai été obligé de l'enfoncer.

— Ouais, bougonna-t-il d'un air renfrogné.

— Interrogeons-les, proposai-je. S'il s'est passé quelque chose dans la cabine, ils ont dû l'entendre.

Ils attendaient tous les deux dans le hangar. Je m'occupai de Bonnie tandis que le shérif Lens emmenait Zealand un peu plus loin.

— Je n'ai rien entendu, jura-t-elle. On a déjà du mal à s'entendre *penser* dans cet avion, Sam ! Il fait un boucan épouvantable ! Art Zealand m'a dit que, sur les vols commerciaux, ils donnaient du coton aux passagers pour se boucher les oreilles.

— À en juger de notre place, l'atterrissage s'est passé en douceur.

— En effet. Nous n'avons rien constaté d'anormal avant que l'appareil ne s'arrête et que Ross ne tarde à sortir de la cabine de pilotage.

Jusqu'alors, elle avait réussi à se composer une attitude, mais en prononçant ces derniers mots, elle éclata en sanglots.

— Bonnie, murmurai-je. Il faut que je vous pose une question. Était-ce sérieux entre vous et Winslow ? Vous ne l'avez rencontré qu'hier.

Elle tourna vers moi son visage noyé de larmes.

— Je n'ai jamais connu quelqu'un comme lui, Sam. Je ne croyais pas au coup de foudre, mais c'est ce qui m'est arrivé.

— Et à lui ?

— À lui aussi. Nous... nous avons passé la nuit ensemble.

— Je vois.

— Il voulait s'établir dans une ville comme la nôtre, abandonner ce métier et fonder une famille.

— Peut-être tenait-il ce discours à toutes les filles, Bonnie.

— Non, Sam. Il m'a paru sincère.

Elle s'essuya les yeux.

— Mais, si ce matin vous aviez découvert qu'il vous avait menti, vous auriez pu avoir envie de le tuer.

— Vous le pensez vraiment ?

— Je ne sais pas quoi penser, Bonnie.

Elle se ressaisit et sécha ses larmes.

— Eh bien, suspecte ou non, je travaille toujours pour le journal. Il est grand temps que je commence mon article pour l'édition de lundi.

Je la laissai dans le hangar et partis à la recherche du shérif Lens. Lorsque je le retrouvai, il me confirma que le récit de Zealand concordait avec celui de Bonnie. Le bruit de l'avion les avait empêchés d'entendre quoi que ce soit.

— Et maintenant ? demanda le shérif en promenant un regard inquiet sur la foule qui s'était agglutinée sur le bord du terrain.

Les gens avaient appris qu'il y avait eu un accident et que la suite de la démonstration serait annulée, mais la plupart d'entre eux refusaient de bouger même après que l'ambulance de l'hôpital des Pèlerins eut emporté le cadavre.

Je me dis alors que la meilleure chose à faire était d'avoir un entretien avec Mavis Wing avant qu'elle ne reparte avec ses deux compagnons, et j'informai le shérif de mes intentions. Il m'accompagna dans le bureau de Zealand où la jeune femme et les deux autres pilotes s'étaient réfugiés. Je pris Mavis à l'écart et lui demandai :

— Quelles étaient vos relations avec Ross Winslow ?

Elle me dévisagea longuement.

— Je ne sais pas si je dois vous répondre. Vous n'êtes pas de la police, n'est-ce pas ?

— Non, mais moi j'en fais partie, intervint le shérif Lens. Répondez !

— Peut-être faut-il mettre les points sur les i, poursuivis-je. Winslow a passé la nuit avec une fille de Northmont, et la jalousie aurait pu vous pousser à le tuer.

— Certainement pas. Et puis vous oubliez que je me trouvais en plein ciel à ce moment-là.

— Sur l'aile du trimoteur, précisai-je. Il aurait pu ouvrir la fenêtre pour vous appeler, être frappé par le couteau que vous auriez lancé, et réussir à refermer la vitre avant de mourir.

Le shérif fit la grimace. Même lui se rendait compte de l'in vraisemblance de ma théorie.

— La cabine de pilotage est masquée lorsque l'on se tient sur l'aile, rétorqua Mavis. Vérifiez si vous ne me croyez pas ! D'autre part, je ne suis restée sur le trimoteur que quelques secondes, sous les yeux de tout le monde. Personne ne m'a vue lancer de couteau. Lancer un couteau ! Mon seul souci était de garder l'équilibre.

— Nous vérifierons, déclarai-je, sachant très bien que j'étais sur la mauvaise piste.

Je me tournai vers le shérif Lens.

— Avez-vous identifié le couteau ?

Il hocha la tête.

— Zealand dit qu'il s'agit d'un couteau à usages multiples qui était rangé parmi les outils dans le hangar. N'importe qui aurait pu le voler.

— Avez-vous vu quelqu'un avec un couteau ? demandai-je à Mavis Wing.

— Non.

— Avez-vous remarqué quelque chose d'anormal lorsque vous marchiez

sur l'aile du trimoteur ?

— Non.

— Merci, fis-je avec un soupir. Le shérif souhaitera peut-être vous interroger à nouveau plus tard.

— Et les deux autres, Renker et Verdun ? s'enquit le shérif Lens lorsque nous quittâmes le bureau.

— Renker pilotait l'avion de Mavis, celui qui a volé aile contre aile avec le trimoteur. Quant à Verdun, il était au sol. Peut-être Renker a-t-il lancé le couteau de son cockpit.

— Voyons, Doc, vous savez que c'est impossible. D'abord, ce couteau n'est pas fait pour être lancé, surtout en plein ciel et avec du vent. Ensuite, la plaie était située vers le dos et orientée de bas en haut. Un couteau entrant par la vitre de l'avion n'aurait pas pu l'atteindre à cet endroit.

— C'est évident, acquiesçai-je. Je l'ai compris tandis que je parlais avec Mavis. Et cela innocentait Renker pour la même raison. Allons néanmoins bavarder avec lui.

Max Renker avait dans les trente-cinq ans, et ses cheveux blonds ainsi que la cicatrice sur sa joue droite me rappelaient ces héros de guerre allemands qui, à l'université, se balafraient le visage en duel. Il répondit sans détour à nos questions mais ne nous apprit rien de nouveau.

— Avez-vous vu Winslow aux commandes du trimoteur ? demandai-je.

— Oui, je l'ai vu. Je lui ai même fait un signe de la main. Il était vivant – mais le contraire aurait été surprenant puisqu'il pilotait l'avion.

Je veux marcher sur l'aile du trimoteur, comme l'a fait Mavis, annonçai-je soudain.

Il ouvrit de grands yeux.

— Dans le ciel ?

— Non ! Au sol. Pouvez-vous chercher une échelle et m'aider à grimper ?

— Oui, naturellement.

Renker monta le premier, puis me tira par la main jusque sur l'aile, à trois mètres de hauteur environ. Mavis avait raison : bien que l'on aperçût le bout du cockpit, l'angle de la vitre empêchait de voir le siège du pilote.

— C'est ce dont je voulais m'assurer, dis-je. Redescendons.

— Marcher sur un trimoteur est beaucoup plus dangereux que sur un Jennie, expliqua Renker en me tenant l'échelle. Sur les ailes des petits avions, il y a un réseau de câbles auxquels on peut s'accrocher. On ne les remarque pas d'en bas, mais ils nous sont d'un grand secours.

Je sautai à terre et avançai jusqu'au nez de l'appareil.

— Qu'est-ce que c'est ? fis-je en montrant une petite trappe métallique à

droite sous la vitre de la cabine de pilotage.

— Le compartiment pour les bagages et les sacs de courrier. Nous y mettons les outils.

— Y a-t-il un accès au cockpit ?

— Non. Regardez vous-même.

Je pénétrai une nouvelle fois dans l'avion, me fauflant entre les rangées de sièges en osier, et escaladai les quelques marches jusqu'à la porte de la cabine de pilotage que j'avais enfoncée. J'examinai les vitres et constatai que chacune d'elles était équipée d'un système de verrouillage parfaitement en place.

— Nous avons modifié l'aménagement de la cabine de pilotage pour répondre à nos besoins, dit Renker par-dessus mon épaule. La porte est disposée un peu différemment que sur les appareils commerciaux, et nous avons ajouté ces systèmes de verrouillage pour que les enfants ne s'introduisent pas dans le cockpit lorsque l'avion est garé la nuit dans un champ.

— Donc, la porte et les vitres étaient fermées de l'intérieur, marmonnai-je. Et on n'a pas pu lancer de couteau de l'extérieur même si la vitre avait été ouverte. (Je m'adressai à Renker.) Qu'en pensez-vous ? Vous devez avoir une idée sur la manière dont il a été tué ?

Il s'adossa à la paroi, près de la porte.

— Bien sûr. C'est Art Zealand et la fille qui l'ont poignardé. Ross s'est traîné dans la cabine de pilotage et a verrouillé la porte derrière lui avant de mourir. J'ai entendu dire que l'on peut accomplir ce genre de prouesse, même mortellement blessé. N'est-ce pas, Doc ?

— En effet, confirmai-je. Mais il est difficile de croire qu'ils mentent tous les deux. Par ailleurs, il n'y a pas de sang sur la porte, seulement sur le siège, comme s'il avait été frappé alors qu'il s'asseyait.

— Alors, quelle solution reste-t-il ? Un suicide ?

— Je ne sais pas, avouai-je. Un suicide est peu probable.

— Pour ma part, je n'avais aucun intérêt à le tuer. Ross était la vedette du spectacle. Lui et Mavis. Tommy et moi ne sommes rien sans eux.

— Je vais interroger Tommy, décidai-je. Il était au sol – peut-être a-t-il vu quelque chose qui nous a échappé.

*

**

Tommy Verdun était un petit bonhomme aux cheveux bruns coupés court. Il était installé dans le bureau, enveloppé dans un long cache-

poussière blanc, comme pour se protéger du froid.

— Je ne sais rien, grommela-t-il. Sauf que je ne l'ai pas tué.

— Où étiez-vous au moment du crime ? demanda le shérif Lens.

— J'ignore quand le crime a eu lieu, répondit-il. Vous pensez qu'il a été tué en l'air ou au sol ?

— Il fallait qu'il soit en vie pour poser l'avion, fis-je observer.

— Très juste. J'étais derrière le hangar afin de veiller à ce que les enfants n'approchent pas de mon avion.

— Quelqu'un vous a-t-il vu ?

— Je ne crois pas, déclara-t-il. Mais personne non plus n'a vu Ross se faire tuer.

— L'avez-vous tué ? insistai-je.

— Je vous ai dit que non. Vous êtes dur d'oreille ?

— N'êtes-vous pas supposé jouer le rôle du clown dans l'équipe ? Je ne vous trouve pas très aimable pour un clown.

— Il ne sert à rien d'être aimable une fois que le patron est mort.

Je sortis avec le shérif Lens.

— Je n'aime pas ce type, lui dis-je.

— Moi non plus, Doc. Mais cela n'en fait pas un assassin. Nous ne savons toujours pas comment le meurtre a été commis. (Il réfléchit un instant.) Cependant, j'ai une idée. Peut-être y avait-il une sorte de mécanisme qui a éjecté le couteau quand il s'est assis dans le siège du pilote.

— Vous oubliez qu'il a décollé, qu'il a effectué une dangereuse cascade en frôlant l'aile du Jennie et qu'ensuite il a attend. Il en aurait été incapable avec un couteau entre les côtes.

— Certainement, admit le shérif, l'air maussade. Mais ce Verdun ? S'il est clown, n'aurait-il pas dû amuser les enfants au lieu de les éloigner de son appareil ?

— Excellente remarque ! S'il a menti à propos de l'endroit où il se trouvait à l'heure du crime... (Je me tus, me rappelant soudain une précédente conversation.) Retournons voir Zealand.

*

**

Le propriétaire de l'école de pilotage était dans le hangar, assis en face de Bonnie, les mains de la jeune fille dans les siennes. Il les lâcha lorsque nous entrâmes.

— Hello, Sam ! Bonnie et moi étions en train de bavarder.

— C'est ce que je constate. Art, avant les événements, vous avez souhaité

parler à Winslow en particulier, et je vous ai entendu dire que vous ignoriez ce qui vous attendait en engageant cette équipe. De quoi s'agissait-il ?

Zealand parut embarrassé.

— Ce matin, j'ai reçu un coup de téléphone d'un ami dans l'Ohio. Il m'a raconté qu'un soir, Winslow et ses camarades avaient trop bu et provoqué pas mal de dégâts dans une ville. Winslow et sa femme avaient passé la nuit en prison.

— Sa femme ?

— Oui. Lui et Mavis étaient mariés.

Bonnie Pratt rougit violemment et tourna la tête.

— Le saviez-vous ? lui demandai-je.

— Art vient de me mettre au courant.

— Le voilà notre mobile ! m'exclamai-je. Le plus vieux mobile du monde !

— Nous tenons peut-être un mobile, Doc, mais toujours pas de coupable, intervint le shérif Lens. Et vous avez éliminé tous les moyens pour le meurtrier d'avoir pu poignarder Winslow dans la cabine de pilotage fermée de l'intérieur.

— Tous sauf un, shérif !

Je jetai un coup d'œil par la porte du hangar et aperçus Tommy Verdun qui traversait le champ à grands pas pour rejoindre son avion.

— Venez ! ordonnai-je.

Je courus dehors et appelai Verdun, mais il prit ses jambes à son cou, devinant probablement mes soupçons.

— Essayez de le rattraper ! criai-je au shérif.

Le long cache-poussière flottait derrière le petit homme et semblait ralentir sa progression. Enfin, je me rapprochai suffisamment de lui pour saisir un pan de son manteau et le faire tomber. Puis le shérif et moi le ceinturâmes.

— Ainsi, c'est lui notre assassin, dit le shérif Lens en sortant ses menottes.

— Non, shérif, vous ne comprenez pas, expliquai-je. Ne vous a-t-il pas paru étrange que l'avion de Mavis ait atterri au bout du terrain alors que la foule était rassemblée de l'autre côté ?

J'ouvris le cache-poussière de Tommy pour montrer le chemisier blanc et les knickers qu'il dissimulait. La perruque blonde, elle, était au fond d'une poche.

— Mavis n'était pas à bord du Jennie, continuai-je. C'est Tommy qui a marché sur l'aile à sa place pendant qu'elle tuait son mari dans la cabine de pilotage de l'*Oiseau d'argent*.

Je répétais toute l'histoire après que le shérif eut arrêté Mavis et enregistré sa déposition. Je me tenais debout au centre du hangar désert, l'impression d'être un conférencier, et déclarai :

— C'était très simple – si simple que j'ai failli passer à côté. Après avoir enfoncé la porte de la cabine de pilotage et envoyé Bonnie et Art chercher le shérif, je me suis penché pour examiner Winslow, et Mavis a brusquement surgi derrière moi. Comme je croyais qu'elle était retournée sur le Jennie, je ne me suis jamais demandé ce qu'elle faisait là ni comment elle était arrivée aussi vite de l'autre bout du champ. J'ai accepté sa présence sans même m'étonner qu'elle ait atteint le trimoteur avant le shérif Lens.

— Comment est-elle montée dans l'avion ? fit Bonnie. Je ne l'ai pas vue dehors.

— Non, évidemment, parce qu'elle était cachée dans la cabine de pilotage depuis le début. En la découvrant, Winslow n'a pas appelé à l'aide, car il ne s'imaginait pas qu'elle allait le tuer. Ce n'était certainement pas la première fois que Verdun la remplaçait pour ce numéro. Winslow nous avait confié que Verdun se déguisait parfois en femme et, à cette distance, les spectateurs ont seulement distingué les longs cheveux blonds et le costume que Mavis avait l'habitude de porter.

— Mais pourquoi s'est-elle cachée dans la cabine de pilotage ?

— Pour lui faire avouer qu'il avait passé la nuit avec Bonnie. N'est-ce pas, Mavis ?

Elle s'agita sur sa chaise.

— Il était coutumier du fait, répondit-elle. Je l'avais prévenu que je le tuerais s'il n'arrêtait pas.

— Alors, vous vous êtes cachée dans la cabine de pilotage pour le confondre. Sans doute une dispute a-t-elle éclaté durant le vol, le bruit des moteurs couvrant vos voix. Puis, vous vous êtes glissée derrière lui et lui avez planté le couteau dans les côtes. Ensuite, vous vous êtes installée sur le siège du copilote et vous avez posé l'appareil vous-même. Quand j'ai enfoncé la porte, vous vous êtes collée contre la paroi, dissimulée par le battant, et je ne vous ai pas vue. Enfin, pendant que j'étais penché sur votre mari, vous avez bondi, comme si vous veniez de monter à bord.

— Ça alors ! grommela le shérif Lens.

— Vous n'auriez pas pu le faire si Zealand ou Bonnie étaient restés dans la cabine, mais il vous fallait improviser. C'était votre seule chance.

— Renker et Verdun devaient savoir qu'elle était coupable, fit remarquer

le shérif.

— Ils la soupçonnaient fortement, mais ils avaient déjà perdu une des vedettes du spectacle, et s'ils la dénonçaient, ils se retrouvaient au chômage.

Verdun secoua la tête.

— J'ignorais ses intentions lorsque j'ai pris sa place. Je l'avais fait auparavant à plusieurs reprises pour m'amuser. J'ignorais qu'elle voulait le tuer.

Lorsque nous eûmes terminé, les gens étaient rentrés chez eux, sauf April et Vera. Elles nous attendaient près de l'*Oiseau d'argent*. J'étais désolé pour April qu'elle eût été privée du baptême de l'air que je lui avais promis.

*

**

Et voilà toute l'histoire, conclut le Dr Sam Hawthorne. Ce fut le dernier cirque volant qui s'arrêta jamais à Northmont. L'ère des cascadeurs aériens touchait à sa fin. Elle s'achevait aussi brusquement qu'elle avait commencé. Elle s'était achevée ce jour-là pour Ross Winslow, l'un des plus grands.

À l'automne de cette même année, mes parents me rendirent visite pour voir comment leur fils, le docteur, se débrouillait. C'était la saison de la chasse; et leur séjour faillit être gâché par un crime impossible lors d'une partie de chasse au cerf.

Mais ce sera pour la prochaine fois...

L'énigme du pavillon de chasse

Si je ne me trompe, j'avais promis de vous raconter ce qui s'est passé lorsque mes parents sont venus me rendre visite, dit le Dr Sam Hawthorne en servant le cognac.

C'était à l'automne de 1930, au début de la saison de la chasse au cerf, et j'avais trente-quatre ans. J'exerçais depuis huit années à Northmont où je me sentais davantage chez moi que dans la ville du Midwest qui m'avait vu grandir. Ce qui était une chose difficile à faire admettre à mon père...

*

**

Dans ma jeunesse, nous partions très souvent à la chasse, et il était naturel, je suppose, que mon père, Harry Hawthorne, qui avait pris sa retraite après avoir tenu pendant près de quarante ans un magasin très prospère d'articles de nouveautés, ait décidé d'allier à la fois le plaisir de revoir son fils et celui de chasser le cerf en Nouvelle-Angleterre. Naturellement, ma mère l'accompagnait, et j'étais heureux de les recevoir tous les deux. Je n'étais pas retourné dans ma ville natale depuis le Noël précédent, juste après le mariage du shérif Lens, et ce n'était pour eux que le second séjour à Northmont depuis que je m'y étais installé.

J'allai les chercher à la gare et aidai mon père à porter les bagages.

— On pourrait croire que nous restons un mois au lieu de cinq jours, bougonna-t-il. Mais tu connais ta mère quand elle voyage...

Bien que ses cheveux fussent devenus blancs, son front ne s'était pas dégarni, et il avait conservé la vitalité d'un homme beaucoup plus jeune. En revanche, ma mère avait toujours été de santé fragile.

Je les conduisis jusqu'à ma Stutz Torpedo et écoutai les commentaires admiratifs de mon père que ma nouvelle acquisition lui arrachait malgré lui.

— Le métier de médecin doit être d'un bon rapport de nos jours pour que tu puisses t'offrir une telle voiture.

— J'ai fait une affaire, expliquai-je. Je l'ai rachetée à un de mes collègues qui avait besoin d'argent.

— C'est dommage pour l'automobile dont nous t'avions fait cadeau pour

ton examen, dit ma mère en prenant place sur la banquette avant.

— Elle a brûlé; heureusement que je n'étais pas à l'intérieur, répondis-je tandis que je fermais la portière côté passager et contournais le véhicule pour me mettre au volant.

Nous nous arrê tâmes d'abord à mon cabinet où je les fis entrer.

— Maman, voici April, mon infirmière. Comme je te l'ai dit, elle m'est d'un grand secours.

April n'avait jamais rencontré mes parents et elle fut aux petits soins pour eux. Le shérif Lens arriva juste comme nous partions et il donna à mon père une vigoureuse poignée de main.

— Croyez-moi, Mr Hawthorne, votre fils ferait un excellent détective. Il m'a aidé à éclaircir tellement de mystères que je n'ose plus les dénombrer.

— Ah? s'exclama ma mère, affolée. Se commet-il tant de crimes par ici, shérif?

— Plus que vous ne l'imagineriez possible, déclara-t-il avec une note de fierté dans la voix. Il nous faut la jugeote de quelqu'un comme le Doc pour résoudre toutes ces énigmes. Il possède une intelligence digne de celle d'Einstein!

— Allons-y, marmonnai-je, embarrassé par les louanges du shérif.

— Que comptez-vous faire pendant que vous êtes à Northmont? demanda-t-il à mon père.

— Peut-être chasser le cerf.

— C'est la période idéale pour cela.

— Il y a un homme qui habite dans les environs et avec qui je suis en correspondance, poursuit mon père. Ryder Sexton. J'espère faire sa connaissance, un de ces jours.

— Oh, oui, Sexton est un sacré chasseur! Vous devriez voir sa collection d'armes!

— Je suis impatient de le faire. Il m'en a parlé dans ses lettres.

Le shérif Lens se passa la langue sur les lèvres.

— Permettez-moi un conseil. Allez chez Ryder Sexton sans attendre – aujourd'hui ou demain. Peut-être vous invitera-t-il à chasser sur ses terres. Il est propriétaire d'un étang et de bois qui sont les meilleurs endroits de toute la région pour la chasse au cerf. Il a même fait construire un petit pavillon à cette intention près de l'étang. Il s'en sert aussi pour la chasse au canard.

— Merci pour le tuyau, dit mon père. À bientôt, shérif.

J'avais prévu une soirée tranquille dans mon appartement avec mes parents, mais après la suggestion du shérif, papa insista pour que j'appelle Sexton à la fin du dîner. Je connaissais ce monsieur seulement de vue, mais quand je passai le téléphone à mon père, il devint évident que les deux hommes étaient enthousiasmés par l'idée de se rencontrer enfin. Le résultat de tout cela fut que j'acceptai de conduire mes parents chez Sexton le lendemain matin.

— Un patient a rendez-vous à neuf heures, annonçai-je en préparant le lit dans la chambre d'amis, mais je passerai vous prendre vers les dix heures. La maison de Sexton n'est qu'à vingt-cinq minutes en voiture.

Ryder Sexton était le dernier grand baron du coin, si tant est que l'on pût employer ce terme en Nouvelle-Angleterre. Il possédait environ cent cinquante hectares de terres. Bien entendu, il existait d'autres propriétés de cette dimension, mais Ryder Sexton n'était ni fermier ni même gentilhomme. Il avait fait fortune dans l'armement pendant la guerre et, bien qu'il eût abandonné toute participation dans l'empire que constituait *Sexton Arms*, son nom y était toujours associé.

Le matin du lendemain était frais et inhabituellement clair pour une mi-novembre. Je roulai sur une route de campagne défoncée et montrai à mes parents les fermes et les bornes qui les délimitaient.

— Cette clôture marque le début de la propriété de Sexton, dis-je.

— C'est immense ! s'écria ma mère. Harry, tu as toujours eu le chic pour te faire des amis chez les gens riches.

Mon père joua les modestes.

— J'ai lu une lettre qu'il avait adressée à une revue spécialisée dans les armes et je lui ai écrit, bredouilla-t-il. Je ne savais pas s'il était riche ou pauvre, et je n'ai jamais fait le rapprochement entre lui et *Sexton Arms*.

— Il a acheté le domaine il y a quelques années, après j'avoir vendu ses parts dans la compagnie, précisai-je. Il partage son temps entre la Floride et New York, mais il vient toujours ici pour la saison de la chasse.

Ryder Sexton sortit lui-même sur le pas de la porte pour nous accueillir, vêtu d'une veste à franges en daim et de culottes de cheval. C'était un homme grand et imposant, le teint coloré et les cheveux gris coupés court, à la mode des militaires. Le voir avec mon père me fit penser à une sorte de réunion d'anciens combattants, bien que, durant la guerre, Sexton n'eût pas quitté les locaux du ministère de l'Intérieur et que mon père eût passé son service militaire au bureau de recrutement.

Sexton me salua d'un simple signe de la tête, mais il parut sincèrement ravi de faire la connaissance de mon père.

— Je me réjouis toujours de recevoir vos lettres, Harry. Elles sont plus sensées que la plupart des articles qu'on lit dans les journaux. (Il se tourna vers ma mère :) Et vous devez être Doris. Bienvenue à Northmont à tous les deux. Entrez, entrez !

Je n'avais jamais rencontré aucun des membres de la famille Sexton et je fus surpris lorsqu'une jeune femme apparut, les bras chargés de fleurs, et qu'il nous la présenta comme son épouse.

— On annonce des gelées pour cette nuit, dit-elle, aussi ai-je préféré couper les dernières fleurs du jardin.

Elle s'appelait Rosemary, et je lui donnais trente ans de moins que son mari qui approchait la soixantaine. Probablement était-elle la seconde femme de Sexton. Très séduisante, elle avait des manières directes et amicales. J'essayai de me souvenir si je l'avais vue en ville, mais il ne me semblait pas – ce qui n'avait rien d'étonnant puisque les Sexton ne vivaient à Northmont qu'un mois ou deux par an.

— Comment est la chasse au cerf dans cette région ? s'enquit mon père lorsque nous fûmes installés devant un grand feu, dans le salon aux murs lambrissés. J'aimerais tenter ma chance durant mon séjour.

— Excellente en ce moment, lui assura Ryder Sexton. C'est la meilleure période. J'organise une partie de chasse pour quelques amis demain matin. Si vous voulez vous joindre à nous... Nous chasserons sur la propriété, près de l'étang. Je possède un peu plus de cent cinquante hectares en majorité couverts de bois. J'ai même fait construire un petit pavillon au bord de l'eau.

— C'est très généreux de votre part, répondit mon père avec un sourire, acceptant l'offre sans hésiter.

— Venez aussi, Sam, ajouta Sexton après coup. Votre mère pourra nous accompagner ou rester à la maison avec Rosemary pendant notre absence.

Je marmonnai quelques mots à propos de malades qui avaient rendez-vous, mais je savais que je pouvais les décommander. La perspective de chasser à nouveau avec mon père, comme nous l'avions fait si souvent jadis, éclipsait ma répugnance à massacrer un cerf.

— À quelle heure partirez-vous ?

Sexton réfléchit un instant.

— Tôt. Soyez là à sept heures. Jim Freeman, mon voisin, nous accompagnera, ainsi que Bill Tracy qui habite en ville. Peut-être inviterai-je aussi le shérif Lens. Nous serons donc six en tout.

Bill Tracy était un agent immobilier qui avait traité quelques affaires avec Sexton, et Jim Freeman, un fermier dont l'exploitation était florissante. Je les connaissais très bien tous les deux, et j'avais soigné récemment la fille

de Freeman pour une maladie infantile.

— Nous serons là, assura mon père. Et maintenant, si vous nous montriez votre collection ? Je brûle d'envie de la voir.

Ryder Sexton eut un petit rire et nous conduisit dans une salle contiguë au salon dont les murs étaient presque entièrement couverts de vitrines. À l'intérieur de celles-ci étaient exposés un certain nombre d'objets, en bois pour la plupart, et notre hôte les décrivit rapidement les uns après les autres.

— Je collectionne les armes primitives depuis des années et, bien que nous ne séjournions ici qu'une partie de l'année, j'ai décidé que cette maison constituait le meilleur endroit pour abriter mes trésors. Ceci est une fronde. L'une de ces pierres était placée dans cette poche et lancée après que l'on avait fait tourner le tout au-dessus de la tête. C'est ainsi que David a tué Goliath. Cet arc à pelotes d'Inde est tendu par deux cordes, avec une poche fixée à ce qui est d'ordinaire le point d'encochage.

— Très inhabituel, commenta mon père. Je n'en avais encore jamais vu.

— Voici une arme de jet utilisée par les aborigènes d'Australie ; mais vous connaissez le boomerang, naturellement. Là sont rassemblés divers dards, javelots et lances. Jim Freeman vous racontera comment il lâchait ce genre de projectiles depuis le ciel, en avion, pendant la guerre.

» Remarquez cet instrument en bois du Pacifique Sud. La pointe de la sagaie se loge dans la petite cavité et l'appareil agit comme une sorte d'articulation supplémentaire dans le bras. Les Esquimaux se servent d'un système similaire pour lancer les harpons. À côté, vous avez des bolas de Patagonie, avec trois boules reliées par des lanières de cuir à un centre commun. Leur rôle est d'immobiliser la proie.

J'avais précédé les autres devant la vitrine suivante.

— Ces épées me semblent plus récentes, dis-je.

— Ce sont des épées de cérémonie de Mélanésie, expliqua Sexton. Regardez cette massue. Elle a été garnie de dents de requin pour la rendre plus redoutable. Je l'utilise parfois pour achever un cerf blessé. Au-dessus, vous pouvez admirer quelques boucliers en fibre de noix de coco de la même région.

Il aurait continué encore une demi-heure si sa femme ne l'avait pas interrompu.

— Jennifer est rentrée !

Par la fenêtre, je vis une jeune femme d'une vingtaine d'années qui poussait une bicyclette dans la cour.

— Je veux que vous fassiez la connaissance de ma sœur ! s'exclama Mrs Sexton.

Nous sortîmes sur le perron et elle fit les présentations tandis que sa sœur rangeait son vélo dans le poulailler vide.

— Jennifer, voici Harry et Doris Hawthorne, et leur fils, le Dr Sam Hawthorne qui a son cabinet à Northmont. Ils sont venus passer la semaine chez lui, et Harry est un ami de Ryder.

Jennifer parut ravie de nous rencontrer.

— Rosemary a tenu absolument à ce que je reste chez eux pendant un mois, mais j'adore avoir du monde autour de moi. Je suppose que vivre à New York a fait de moi une incurable citadine.

— Vous m'avez pourtant l'air très à l'aise avec cette bicyclette, fis-je observer.

— Ryder dit que je ne dois pas emprunter les sentiers qui traversent les bois. Il a peur qu'un chasseur me prenne pour un cerf! (Elle eut une moue ravissante et me demanda :) Me confondriez-vous avec un cerf?

— Qui sait ? répondis-je.

*

**

Notre départ fut retardé par l'arrivée de Jim Freeman. Il avait coupé à travers champs depuis sa ferme. C'était un colosse qui m'avait toujours davantage fait penser à un lutteur qu'à un cultivateur.

— La météo prévoit de la neige pour cette nuit, dit-il à Ryder Sexton. Il vaudrait peut-être mieux faire circuler de l'eau dans le réservoir de votre pavillon de chasse pour éviter qu'elle ne gèle.

Sexton hocha la tête.

— En effet. (Il se tourna vers mon père et expliqua :) J'ai fait installer un réservoir dans le pavillon. C'est pratique d'avoir de l'eau courante pour préparer du café ou des boissons, laver la vaisselle, ou même pour les toilettes.

— Tout le confort moderne, déclara ma mère d'un ton sec.

Elle détestait la chasse, et je me souvenais des scènes qu'elle faisait à mon père lorsqu'il m'emmenait tirer le faisan le dimanche après-midi.

Ryder Sexton avait entreposé dans la grange un tuyau d'une centaine de mètres enroulé autour d'un tambour et il se dirigea vers son pavillon de chasse en le dévidant derrière lui.

— Venez, je vais vous montrer où nous irons demain, dit-il. Je laisserai l'eau couler lentement toute la nuit ; ainsi mon réservoir ne gèlera pas. (Il s'adressa à son voisin :) Nous serons six, Jim. Harry et Sam se joignent à nous, et je pense aussi inviter le shérif Lens.

— Parfait.

Nous passâmes entre deux grands chênes et grimpâmes au sommet d'une petite colline. Devant nous, à une cinquantaine de mètres, se trouvait un abri en planches brutes assez rudimentaire, recouvert d'un toit de branchages. Il était situé au bord d'un étang qui brillait sous le soleil. Sexton traîna le tuyau sur l'herbe jusqu'au pied de la colline. Il n'était pas plus épais qu'un tuyau d'arrosage pour le jardin, mais la plupart des fermiers achetaient ce modèle pour irriguer leurs champs.

Le pavillon de chasse était plus spacieux qu'il n'y paraissait à première vue, et suffisamment grand pour tous nous abriter. Rosemary et sa sœur Jennifer nous avaient accompagnés et, en comptant Sexton, Freeman, mes parents et moi, nous étions sept. Bien que le plafond fût bas, je pouvais me tenir debout sans courber le dos. Le mobilier se composait de chaises rustiques, d'une table, de braseros ainsi que d'un râtelier pour les armes et même d'une glacière où pouvaient être conservées de la nourriture et des boissons fraîches. Un réservoir de métal rempli d'eau était posé sur une planche et fixé à l'un des murs. Sexton y plongeait l'extrémité du tuyau.

— Il contient cent vingt litres – presque autant qu'un tonneau, déclara-t-il à l'intention de mon père. Je mets le tuyau dans le réservoir et tourne le robinet de manière à laisser couler un filet d'eau. De retour à la grange, j'ouvre également le robinet à l'autre bout – juste assez pour que l'eau se renouvelle. Le surplus éventuel se videra dans l'étang.

— Pourquoi les murs sont-ils criblés de trous ? demandai-je.

— Pour les fusils, Sam, s'empressa de répondre mon père. N'est-ce pas, Ryder ?

— Absolument ! Demain, deux d'entre nous attendront ici tandis que les autres rabattront les cerfs vers le pavillon. Puis ceux à l'intérieur tireront par ces sortes de meurtrières lorsqu'ils surgiront en terrain découvert.

— Parfait en ce qui me concerne ! s'écria mon père avec enthousiasme.

— Je l'aurais parié, murmura ma mère.

Jennifer émit un petit grognement.

— Il me semble que nous aurons du gibier au menu pour le dîner, Rosemary.

— Ils ne les ont pas encore tués, répliqua la femme de Sexton. Moi, je mise sur les cerfs.

Nous escaladâmes à nouveau la colline et regardâmes Sexton régler le débit du robinet. Puis Freeman regagna sa ferme et je fis monter mes parents dans la voiture.

— Sept heures ! nous rappela Ryder Sexton.

Ce soir-là au dîner, ma mère concéda que Ryder et sa femme paraissaient assez sympathiques.

— Pour des chasseurs, ajouta-t-elle.

Mon père éclata de rire.

— Je ne crois pas que Rosemary chasse, Doris. Ne la juge pas d'après lui.

— Je dois faire un tour à mon cabinet au cas où April m'aurait laissé un message, annonçai-je.

— Vas-y, dit ma mère en commençant à débarrasser la table. De toute façon, ton père et moi ne tarderons pas à aller nous coucher s'il faut nous réveiller avec les poules.

— *Avant* les poules, corrigea mon père.

Je me rendis à mon cabinet et y trouvai un seul message important. Un de mes patients avait été victime d'un accident alors qu'il travaillait dans sa ferme et on l'avait conduit à l'hôpital des Pèlerins. Je décidai d'aller voir comment il se portait. En repartant, je tombai sur Bill Tracy. Bill était toujours tiré à quatre épingles, avec un col dur qui lui donnait l'air d'un banquier plutôt que d'un agent immobilier. J'ignorais qu'il fût amateur de chasse et le lui dis.

— Pas plus que vous, Sam, rétorqua-t-il. Comment se fait-il que vous veniez avec nous demain ?

— Mes parents sont chez moi en ce moment, et papa entretient une correspondance avec Sexton. Il nous a invités tous les deux pour la partie de chasse. Nous avons visité sa propriété ce matin. Bel endroit !

— Sa belle-sœur est-elle toujours avec eux ?

— Jennifer ? Oui. Joli brin de fille !

Bill Tracy passa le doigt sous son col dur.

— J'ai l'impression que je l'ai aperçue chez Freeman un après-midi de la semaine dernière. Mais je n'en suis pas sûr. C'était peut-être Mrs Sexton. Elles se ressemblent.

— Pas de près. Peut-être s'agissait-il de l'une des filles de Freeman.

— Non, j'ai reconnu le vélo de Jennifer, posé contre le mur de la maison. (Il fit un clin d'œil.) Et elle m'a dit que la vie à la campagne l'ennuyait...

— Elle me l'a laissé entendre à moi aussi aujourd'hui, avouai-je.

— À demain, Sam. Et ouvrez bien les yeux ; vous pourriez observer quelque chose de beaucoup plus intéressant qu'un cerf.

Je songeais toujours à cette phrase en rentrant à la maison. Je trouvai ma mère à la fenêtre, une tasse de chocolat chaud à la main.

— J'ai besoin de me décontracter pour pouvoir dormir, me dit-elle. Mais pas ton père. Il est déjà en train de ronfler.

— Comment se porte-t-il, maman ? demandai-je en m'asseyant avec elle sur le canapé.

— Bien pour son âge, je suppose. Il a consulté son docteur le mois dernier pour des palpitations. Veille sur lui demain pendant la partie de chasse.

— Compte sur moi.

Elle but une gorgée de chocolat et soupira :

— Je n'ai jamais aimé la chasse. Toi non plus !

— Je n'ai pas chassé depuis près de vingt ans – et la dernière fois, c'était avec papa. J'ai accepté de venir uniquement à cause de lui.

— Il s' imagine que tu es encore un petit garçon, Sam.

— Je le resterai toujours pour lui. Et pour toi aussi.

Elle secoua la tête.

— Non, non. Tu es un homme à présent. Tu devrais être marié, avoir une famille.

— Je sais, maman.

— Lorsque tu m'as écrit pour ce mariage, à Noël dernier, j'ai cru un instant que c'était le tien.

— Le shérif Lens s'est marié. Mais il est beaucoup plus âgé que moi.

— Ne passe pas à côté de la vie, Sam. Ne consacre pas tout ton temps à soigner les gens et à faire ce travail de détective. Un matin en te levant, tu découvriras que tu es vieux, avec personne auprès de toi pour t'aimer.

— Te voilà soudain bien sérieuse ! dis-je en riant. Allons, il est l'heure d'aller au lit. J'ai mis le réveil pour cinq heures et demie.

— D'accord, fit ma mère en me donnant un baiser sur la joue. Mais réfléchis à ce que je t'ai dit.

Je demeurai éveillé un long moment à la suite de cette conversation, écoutant les ronflements de mon père et me demandant si ma mère avait auprès d'elle quelqu'un pour l'aimer.

*

**

La sonnerie du réveil me tira d'un sommeil profond et sans rêve, et en jetant un coup d'œil par la fenêtre, je vis qu'un fin manteau de neige recouvrait le paysage. Il faisait encore sombre, mais mes parents avaient déjà pris possession de la salle de bains et étaient en train de s'habiller.

— Bonjour, leur criai-je à travers la porte. Il a neigé cette nuit !

C'est excellent pour traquer le cerf, répondit mon père.

– Sûrement. Je vais préparer le petit déjeuner.

Nous ne rencontrâmes pas âme qui vive en nous rendant chez les Sexton, une heure plus tard. Seules quelques traces de pneus zébraient la couche de neige, et lorsque nous tournâmes dans le chemin qui conduisait à la maison de nos hôtes, je compris qu'elles avaient été faites par le shérif Lens, arrivé avant nous. Le soleil s'était levé et le shérif, debout près de sa voiture, un fusil à la main, bavardait avec Sexton et Jim Freeman.

N'est-ce pas magnifique cette neige ? s'exclama Ryder Sexton en nous accueillant. Les cerfs n'auront pas une chance !

Jennifer sortit de la maison avec des sachets en papier contenant des sandwichs pour chacun de nous, puis Rosemary Sexton accourut derrière elle pour saluer ma mère.

– Entrez ! À l'intérieur vous serez au chaud – et en sécurité.

Un autre véhicule se gara derrière ma Stutz. Bill Tracy en descendit avec un fusil protégé par un bel étui de cuir.

– Bonjour à tous !

Je lui présentai mes parents, et il prit le sachet en papier que lui tendit Jennifer. Après cela, Sexton commença à nous donner les consignes.

– Vous allez vous déployer en arc de cercle en gardant l'étang et le pavillon de chasse en point de mire. Éloignez-vous bien les uns des autres afin de couvrir la zone la plus large possible, puis convergez vers le pavillon en rabattant les cerfs de ce côté. Sam, que diriez-vous de me tenir compagnie dans le pavillon ?

Je me rappelai la promesse que j'avais faite à ma mère de veiller sur mon père.

– Je crois que je préférerais faire partie de l'autre équipe si cela ne vous dérange pas.

Ryder Sexton haussa les épaules.

– Non, bien entendu. Je serai donc tout seul et les alignerai comme au stand de tir. D'ailleurs à cinq, vous pourrez encore élargir davantage le cercle.

Nous nous mîmes en route, piétinant la neige vierge, et nous nous arrê tâmes au passage à la grange où Sexton coupa l'eau qui coulait depuis la veille au soir.

– Jim, restez ici jusqu'à ce que j'aie ôté le tuyau du réservoir puis enrroulez-le. Je ne voudrais pas que quelqu'un s'y prenne les pieds et rate une occasion de tirer.

Tandis que Freeman attendait, nous nous dirigeâmes vers le pavillon. Jennifer, seulement vêtue d'une salopette d'homme et d'une veste légère sur

son tricot, marchait en tête avec Sexton.

— Vous chassez aussi ? lui demandai-je.

— J'aimerais bien !

Je me portais à la hauteur du shérif Lens, laissant Bill Tracy avec mon père.

— Comment va votre femme, shérif ?

— Bien, Doc. J'ai intérêt à ramener de la viande pour le dîner sinon elle ne me pardonnera jamais d'avoir pris une journée de congé !

— Zut ! s'écria Sexton. J'oublierais ma tête si elle n'était pas vissée sur mes épaules !

Il chuchota quelques mots à Jennifer, puis s'immobilisa au sommet de la colline qui surplombait le pavillon de chasse et ajouta :

— Et, Jennifer, sur le chemin du retour, dites à Jim d'enrouler le tuyau quand je lui donnerai le signal.

— Comptez sur moi, lança-t-elle en faisant demi-tour.

— J'adore vos bottes, dis-je à Sexton en admirant le brillant du cuir neuf.

— Je les ai achetées à New York. Et regardez la marque gravée sous les semelles !

Il me montra le dessous de ses bottes, puis, pour la première fois, remarqua ma carabine, une vieille Winchester que je possédais depuis des années.

— Si je puis me permettre, Sam, ceci n'est pas le fusil idéal pour les cerfs. Je peux vous en prêter un autre si vous le souhaitez.

— Non, merci ; celui-ci me convient parfaitement. Je laisse à papa le plaisir de manier les armes plus sophistiquées.

— Comme vous voudrez. (Il se tourna vers mon père, Bill Tracy et le shérif Lens.) Cette colline protège la maison des balles perdues, mais évitez néanmoins de tirer dans cette direction. Ces fusils sont à très longue portée et je n'aimerais pas retrouver de carreaux cassés. Ou de cadavres de femme.

Il eut un petit rire après ces derniers mots pour faire comprendre qu'il plaisantait. Ensuite, du haut de la colline, nous le regardâmes descendre vers le pavillon de chasse, son fusil dans la main droite et le sachet en papier avec les sandwiches de Jennifer dans la gauche. Il enjamba le tuyau pour franchir la porte de la maisonnette.

Par les trous dans les murs, je le vis retirer le tuyau du réservoir et le lancer vers l'entrée.

— Allez-y ! cria-t-il, et je transmis le message à Jim Freeman dans la grange.

Freeman se mit à tourner la manivelle, enroulant le tuyau qui ondula sur

la neige comme un serpent.

Lorsque Sexton constata que Freeman nous avait rejoints, il ordonna :

— Commencez à vous déployer en arc de cercle. Cherchez les traces de cerfs et rabattez-les vers moi. Je me tiendrai prêt, et je vous aurai préparé du café !

Nous avançâmes à travers champs, Tracy et Freeman obliquant vers l'est avec le shérif Lens, papa et moi dans le sens opposé. Je fis en sorte de ne pas perdre de vue mon père, et dès qu'il eut repéré la piste d'un cerf, je courus auprès de lui.

— En effet, c'est un cerf, acquiesçai-je. Et un gros si l'on en juge par ses foulées.

Je continuai à ses côtés malgré le terrain accidenté, ne songeant pas à reprendre ma position initiale. Nous traquions l'animal ensemble, comme nous l'avions fait si souvent dans ma jeunesse.

Mon père devait avoir les mêmes pensées que moi.

— Ça rappelle le bon vieux temps, n'est-ce pas ?

— Oui, papa.

— Ta mère t'a mis au courant pour mon cœur ?

— Elle m'a expliqué que tu avais eu des problèmes. Suis-tu un traitement ?

— Oui, oui. Je vivrai centenaire. Après tout, mon fils est médecin, pas vrai ?

— Si seulement vous habitiez plus près de moi. Que diriez-vous de venir vous installer dans l'Est ?

— En Nouvelle-Angleterre ? Hors de question ! Nous sommes des gens du Midwest. Toi aussi.

— Je sais. Mais ce serait difficile de revenir maintenant.

— Crois-tu que la vie est meilleure ici ?

— Elle me plaît.

— Parce que tu as des patients comme Sexton ? Des hommes riches ?

— Il n'est pas mon patient. Et c'est *ton* ami, n'oublie pas.

— Ta mère est persuadée qu'il n'est pas heureux.

— Pourquoi ? Demandai-je en zigzaguant entre les arbres pour suivre les traces du cerf.

— Rosemary Sexton a laissé échapper quelques remarques à propos de la chasse et de la manière dont toute son existence semblait tourner autour des caprices de son mari. Doris l'a trouvée un peu amère.

— La plupart des femmes de Northmont échangeaient volontiers leur place contre la sienne.

Nous découvrîmes dans la neige des fumées de cerf récentes, et mon père me fit signe de me taire.

— Silence, murmura-t-il. Il n'est pas loin.

Nous sortîmes des bois, contournant des broussailles et je vis le shérif Lens sur notre gauche. Il agita le bras et pointa le doigt sur quelque chose que nous ne distinguions pas. Puis soudain, un cerf surgit deux cents mètres devant nous et s'élança vers le pavillon de chasse.

— Regarde cette ramure ! chuchota mon père. Ce doit être un dix-cors !

Le cerf revint vers nous et le shérif Lens épaula. Mais la distance était trop grande pour que son tir soit précis. Il s'en rendit compte et baissa son fusil tandis que l'animal changeait à nouveau de direction.

— Nous avons le vent dans le dos, dit mon père. Il nous a probablement sentis.

— Si Tracy et Freeman sont en place, il est pris au piège. La seule issue pour lui le conduit tout droit sur le pavillon de chasse où l'attend Sexton.

Nous allongeâmes le pas pour nous maintenir à l'allure du cerf qui fuyait. Bientôt, nous aperçûmes l'étang, puis le pavillon. Je vis Freeman qui dégringolait la colline de l'autre côté, et l'instant d'après, Bill Tracy apparut à son tour. Les deux hommes avaient repéré l'animal et levé leurs fusils.

— Pourquoi ne tirent-ils pas ? s'exclama le shérif Lens en trotinant vers nous.

— Le cerf est si près du pavillon que Sexton peut l'abattre à bout portant, répondit mon père.

Lui aussi avait préparé son arme, mais le cerf continuait sa course. Il fila comme une flèche à travers la clairière, à moins de vingt mètres du pavillon.

Il n'y eut pas de coup de feu.

Puis, avant que quiconque ne comprenne quoi que ce soit, le fier animal courait déjà sur le bord de l'étang, débordant Freeman. Le fermier pivota sur lui-même, mit un genou à terre et fit feu. Une gerbe d'eau jaillit à l'endroit où la balle s'était perdue, bien au-delà de la trajectoire du cerf qui disparut dans les bois.

— Que s'est-il passé ? rugit Tracy en marchant vers nous.

Freeman nous rejoignit également.

— Pourquoi Sexton n'a-t-il pas tiré ?

— Je ne sais pas, répondit mon père.

Je ne le savais pas non plus. Nous étions là tous les cinq, les yeux fixés sur le pavillon de chasse. Les empreintes de pas de Ryder Sexton étaient toujours imprimées dans la neige, et une colonne de fumée indiquait qu'il avait allumé le feu pour faire du café.

Mon père suivit les traces du cerf jusqu'à proximité du pavillon, puis, abandonnant la piste ainsi dessinée, bifurqua à quatre-vingt-dix degrés pour entrer dans la maisonnette.

Il en ressortit presque aussitôt et m'appela :

Viens vite, Sam ! Il est arrivé quelque chose ! Je crois qu'il a été assassiné !

*

**

J'ordonnai aux autres de rester où ils étaient et allai jeter un coup d'œil à l'intérieur du pavillon.

Ryder Sexton gisait les bras en croix au centre de la pièce, près de la table. Il reposait face contre terre, la nuque ensanglantée. Non loin du corps, se trouvait la massue à dents de requin de sa collection d'armes primitives.

— Il est mort, en effet, confirmai-je. Probablement tué avec cet objet.

— Mais par qui, Sam ? demanda mon père.

Je marchai jusqu'à la porte et fis signe au shérif Lens.

— J'ai besoin de vous, shérif. Faites attention où vous mettez les pieds ; il ne faut pas effacer les empreintes de pas.

— Il n'y a pas d'empreintes, Doc – à part celles de Ryder. J'ai vérifié tout autour du pavillon. Et la cabane des toilettes est vide.

Je regardai du côté de l'étang et constatai qu'il n'avait pas menti. Bien que le pavillon fût construit au bord de l'eau, il était néanmoins distant de la rive d'une dizaine de mètres, et cet espace était recouvert d'un tapis de neige immaculée. Malgré mes recommandations, Tracy et Freeman nous avaient suivis, mais cela n'avait guère d'importance. Seules les marques de pas de Sexton se dirigeaient vers le pavillon et aucune autre n'en sortait. La personne qui l'avait tué avec cette massue avait employé un système télécommandé.

— Quelqu'un doit prévenir sa femme, dit Freeman en contemplant le cadavre.

— Qui a pu faire ça ? s'enquit Tracy. Un vagabond caché dans les bois ?

— Un vagabond qui ne laisserait pas d'empreintes, répliquai-je. Tout ce que nous avons vu, ce sont les traces du cerf. L'un de vous a-t-il repéré des marques de pas ?

Ils secouèrent la tête en parfaite synchronie. Je sortis du pavillon et m'agenouillai dans la neige pour examiner les empreintes de Sexton. Puis nous regagnâmes la maison où le shérif Lens annonça la mauvaise nouvelle. Rosemary Sexton nous dévisagea, l'air de ne pas comprendre.

— *Mort* ? Comment ça, *mort* ?

— Nous avons entendu un coup de feu, intervint Jennifer. S'agit-il d'un accident de chasse ?

— Il a été frappé à la tête, déclarai-je. Nous ignorons par qui.

Rosemary Sexton s'évanouit.

Tandis que Jennifer et Jim Freeman la transportaient dans sa chambre au premier étage, j'allai chercher ma trousse dans la voiture. Le shérif Lens, quant à lui, était déjà au téléphone, donnant ses instructions à l'opératrice pour qu'elle appelle ses adjoints et envoie une ambulance.

Après avoir administré un léger sédatif à Rosemary, je redescendis au salon voir ma mère. Elle était assise dans un fauteuil, livide.

— Que s'est-il passé, Sam ? me demanda-t-elle.

— C'est ce que j'essaie de découvrir. Dis-moi, l'une des femmes a-t-elle quitté la maison pendant notre absence ? Mrs Sexton ou Jennifer ?

— Non, répondit-elle avant de rectifier aussitôt, du moins, je ne pense pas. Rosemary préparait un gâteau dans la cuisine ; Jennifer est restée en haut pendant une dizaine de minutes. Je suppose que l'une comme l'autre aurait pu s'absenter sans que je m'en aperçoive.

— Je pris sa main et la gardai dans la mienne quelques instants, puis je remontai au premier étage. Jennifer et Freeman étaient toujours auprès de Rosemary. Je découvris une autre chambre à coucher à l'arrière de la maison, située dans la direction du pavillon de chasse, mais l'immense grange rouge faisait obstacle entre les deux constructions et obstruait totalement la vue.

— En train d'essayer d'imaginer comment l'assassin a procédé ? s'exclama une voix derrière moi.

C'était Jim Freeman.

— Je sais que c'est impossible, pourtant il est mort. Je m'étais fabriqué cette jolie théorie comme quoi la massue aurait pu être tirée d'ici, à la manière d'un obus de mortier.

Freeman me rejoignit à la fenêtre.

— C'est la chambre de Jennifer. La croyez-vous coupable ?

— Pas plus que n'importe qui. J'étais simplement venu me rendre compte de la vue.

Freeman hocha la tête.

— Pendant la guerre, j'étais en France, dans l'aviation. On lançait des fléchettes sur les soldats ennemis depuis nos appareils.

— J'ai tenu exactement ce raisonnement. Si on peut lancer des fléchettes depuis les avions, peut-être a-t-on réussi à transformer une massue en obus de mortier.

Pas vraiment, dit Freeman.

— Non, admis-je. Surtout qu'il n'y a pas de gros trou dans le toit du pavillon de chasse. (Il me vint une autre idée.) Mrs Sexton ou sa sœur vous ont-elles jamais rendu visite dans votre ferme ?

— Pourquoi cette question ?

— Ça aurait été naturel puisque vous êtes voisins. Bill Tracy m'a dit qu'il avait aperçu l'une d'elles chez vous la semaine dernière.

Freeman eut un reniflement de mépris.

— Bill Tracy est une vieille commère. Oui, Jennifer est passée l'autre jour avec son vélo. Et pourquoi pas ? Comme vous disiez, nous sommes voisins.

— Mais Rosemary Sexton n'est jamais venue ?

— Je ne puis être affirmatif. Elle a peut-être accompagné son mari un soir. Mais elle n'est jamais venue seule, si c'est ce que vous voulez savoir. Vous croyez que j'ai tué Ryder pour lui voler sa femme ?

— Je ne crois rien pour l'instant, Jim. Je me contente d'interroger les gens.

— Eh bien, interrogez-en d'autres.

Sur ces mots, il fit demi-tour et quitta la pièce.

Je retournai au rez-de-chaussée où je trouvai le shérif Lens en grande conversation avec ses deux adjoints qui venaient d'arriver.

— Ils vont prendre une série de photos dans le pavillon puis enlever le corps. Pas d'objections, Doc ?

— Aucune. C'est vous le patron.

Nous nous rendîmes à nouveau dans le pavillon de chasse avec les adjoints. La neige commençait à fondre, mais les empreintes de Ryder Sexton étaient toujours parfaitement visibles.

— À mon avis, Doc, il n'y a que trois possibilités, déclara le shérif Lens.

J'avais l'habitude de ce genre d'exposé. Cependant, le shérif Lens affichait en général une mine satisfaite lorsqu'il me proposait une solution mais, cette fois, sa voix était dépourvue de triomphalisme.

— Lesquelles, shérif ? demandai-je.

— La massue a été lancée ou catapultée, d'une manière ou d'une autre.

— Ryder était à l'intérieur du pavillon lorsqu'il a été tué, fis-je remarquer. Même si nous acceptons l'hypothèse qu'il a sorti la tête au moment où il a reçu le coup fatal et qu'il est retombé en arrière, nous aurions dû retrouver la massue dehors, dans la neige. Par ailleurs, ce sont les dents de requin qui ont provoqué la mort ! Une massue projetée en l'air ne l'aurait pas frappé sous cet angle avec assez de force pour le tuer.

— Vous y aviez déjà pensé.

— Oui, avouai-je.

— D'accord. Alors, possibilité numéro deux : le meurtrier a marché dans les empreintes de Sexton, puis s'en est allé de la même façon.

Je secouai la tête, désolé.

— Il portait des bottes neuves avec la marque du fabricant gravée sous la semelle. J'ai examiné les empreintes, et le nom de ce fabricant est toujours lisible. Seul Sexton a foulé cette neige, shérif.

Le shérif Lens prit une profonde inspiration.

— Il ne reste donc que la troisième possibilité, Doc. Sexton a été tué par la première personne qui est entrée dans le pavillon.

— Cette première personne est mon père.

— Je sais, répondit le shérif.

*

**

Nous ne discutâmes pas davantage de cette troisième possibilité, parcourant en silence les quelques mètres qui nous séparaient du pavillon où les adjoints du shérif finissaient leur travail. On emporta le cadavre recouvert d'un drap sur une civière, puis l'un des adjoints sortit photographier les empreintes dans la neige avant qu'elles ne disparaissent.

— J'ai trouvé ça sur le plancher, dit au shérif le second adjoint, en tendant la main.

— Qu'est-ce que c'est ? Une plume ?

— Oui.

Le shérif Lens émit un grognement.

— Elle a l'air vieille. Probablement un vestige de la précédente saison de chasse au canard.

— Pour moi, elle ressemble plutôt à une plume de poulet, fit observer l'adjoint. Peut-être a-t-elle servi à la fabrication d'une flèche.

— Il n'a pas été tué par une flèche, grommela le shérif en fourrant la plume dans sa poche.

Lorsque le second adjoint s'en alla et nous laissa seuls, je dis au shérif :

— Mon père n'a pas tué Sexton.

— Je comprends ce que vous ressentez, Doc ; j'aurais la même réaction que vous. Je reconnais qu'il ne semble pas avoir de mobile...

— Il n'a pas *pu* le tuer. Réfléchissez. Comment cette massue, l'arme du crime, est-elle arrivée ici ? Elle était enfermée dans une vitrine et Sexton ne l'en a pas sortie. Nous l'avons vu pénétrer dans le pavillon, avec son fusil et son sachet de sandwiches, et rien d'autre. J'ai déjà démontré qu'il n'aurait pas pu repartir, même en marchant dans ses propres traces de pas, sans brouiller

ses empreintes.

— Alors, c'est simple : l'assassin a apporté l'arme avec lui.

— Évidemment que l'assassin a apporté l'arme avec lui. Ce qui signifie que mon père est innocent. Il n'a pas traversé les bois en ma compagnie et n'est pas entré dans le pavillon sous nos yeux à tous avec cette énorme massue hérissée de dents de requin cachée sous sa veste. Nous l'aurions remarqué.

Le shérif Lens se détendit.

— Oui, Doc, vous avez raison. C'est impossible.

— De plus, si Sexton était toujours vivant lorsque nous nous sommes approchés du pavillon, il n'aurait pas laissé passer cette magnifique occasion d'abattre le cerf. S'il n'a pas tiré, c'est parce qu'il était déjà mort.

— Où cela nous mène-t-il ?

— Je l'ignore.

— Peut-être a-t-il été tué par un oiseau ! Ce qui expliquerait la plume ! Ou bien quelqu'un a-t-il fixé des ailes au bout de ses bras et volé jusqu'au pavillon ! Qu'en dites-vous, Doc ?

— Pas de commentaires, répondis-je.

Nous quittâmes le pavillon et reprîmes le chemin de la maison.

— J'ai peut-être mis le doigt sur quelque chose quand j'ai parlé de l'arme cachée sous une veste, dis-je. Comment l'assassin l'a-t-il introduite dans le pavillon ? Pourquoi Ryder Sexton ne s'est-il pas rendu compte de ce qui le menaçait suffisamment à temps pour se défendre ?

— Elle était dissimulée quelque part.

Je fis claquer mes doigts.

— Dans un étui à fusil !

— Comme celui de Bill Tracy !

*

**

Alors que nous arrivions à la maison, Tracy était justement en train de ranger l'étui et le fusil dans le coffre de sa voiture. Le shérif Lens alla chercher la massue et essaya de la glisser dans l'étui. Avec le fusil à l'intérieur, c'était absolument impossible, et sans le fusil apparaissait une bosse très caractéristique.

Je n'avais même pas emporté l'étui pour la partie de chasse ! s'écria Tracy. Seulement le fusil ! Vous êtes fous si vous vous figurez que vous allez me coller ça sur le dos !

— Nous n'essayons pas de vous coller quoi que ce soit sur le dos,

affirmai-je.

Il grimpa dans sa voiture.

— Vous savez où me trouver si vous voulez me poser d'autres questions.

Ma mère sortit sur le perron tandis que Tracy s'éloignait.

— Cette histoire a terriblement bouleversé ton père, Sam. Je crois que nous devrions partir dès que possible.

— En effet, acquiesçai-je. Aussitôt que j'en aurai terminé avec le shérif.

Le shérif Lens était entré dans la maison un moment, mais il était revenu.

— À part la massue, il ne manque aucune arme dans les vitrines. Mais j'ai une autre idée, Sam. Supposons que quelqu'un ait fabriqué des bolas avec des boules de glace. Elles auraient pu être lancées par la porte du pavillon et fracasser le crâne de Sexton. Ensuite, la chaleur aurait fait fondre la glace.

— Et les lanières, shérif? Elles auraient fondu elles aussi? Nous n'avons pas découvert de flaques d'eau sur les lieux du crime. Et comment justifieriez-vous les marques des dents de requin sur la nuque de la victime? Mais la chaleur me rappelle le café, et le café me rappelle autre chose: le réservoir!

— Hein?

— Venez, shérif! Je vous expliquerai en chemin.

Il m'emboîta le pas comme je courais en direction de la grange et gravissais la colline qui dominait le pavillon de chasse.

— Ne comprenez-vous pas? Le meurtrier n'a jamais laissé de traces sur la neige parce qu'il a toujours été caché dans le pavillon avant même qu'il ne commence à neiger! Si le réservoir contient cent vingt litres d'eau, il y a la place pour y mettre un adulte de petite taille. Il a tué Sexton, puis il est retourné dans sa cachette jusqu'à ce qu'il puisse en sortir en toute sécurité.

Lorsque nous atteignîmes le pavillon, le shérif Lens l'avait été gagné par mon exaltation.

— Est-il toujours là?

— Vraisemblablement non, mais le réservoir vide constituera la preuve dont nous avons besoin. Le meurtrier a été obligé de le vider pour s'installer à l'intérieur, et il n'a pas eu la possibilité de le remplir à nouveau puisque le tuyau a été retiré.

Je m'étais rarement senti aussi sûr de moi. En pénétrant dans le pavillon, je soulevai le couvercle du réservoir et y plongeai la main.

Il était plein à ras bord.

Le shérif Lens tenta de me consoler.

— Écoutez, Doc, il a tout de même pu se cacher dans le réservoir. Il aura simplement trouvé un moyen de le remplir.

— Sans tuyau ?

— Il aura utilisé l'eau de l'étang.

— La neige entre le pavillon et l'étang était vierge, souvenez-vous, dis-je.

Néanmoins, par acquit de conscience, j'ouvris le robinet. Il en coula une eau cristalline et non croupie comme celle de l'étang.

*

**

De retour à la maison, un sentiment de découragement m'envahit comme lorsque le shérif Lens avait parlé de l'éventuelle culpabilité de mon père. Il devait y avoir une solution, mais je n'ignorais pas que plus longtemps le mystère demeurerait, moins nous aurions de chance de le résoudre. L'un des suspects, Tracy, avait déjà regagné son domicile.

Rosemary Sexton semblait s'être partiellement remise du choc et était redescendue au salon. Elle était pâle et avait un peu de mal à s'exprimer, certainement à cause du sédatif que je lui avais donné.

— Racontez-moi ce qui s'est passé, fit-elle lentement.

— Nous ne savons pas, répondis-je. Peut-être a-t-il été tué par un vagabond qui dormait dans le pavillon de chasse.

Elle écarta cette hypothèse d'un geste de la main.

— Jim Freeman m'a dit que Ryder avait été frappé à la tête par une massue de sa collection. Un vagabond n'aurait pas utilisé ce genre d'arme.

Mon père entra au moment précis où Rosemary terminait sa phrase.

— Vous voulez dire qu'il a été assassiné par quelqu'un de sa connaissance ? Je me refuse à le croire.

— Nous ne pouvons rien affirmer pour l'instant, rétorquai-je.

— C'était mon ami. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour trouver son meurtrier.

— La meilleure chose à faire est de retourner en ville, Harry. Sam nous conduira.

Elle avait raison. Il était temps de s'en aller. Mais je ne voulais pas en rester là.

— J'aimerais jeter un coup d'œil à la vitrine qui contenait la massue, déclarai-je.

— Je l'ai déjà examinée, Doc, dit le shérif.

Je me rendis malgré tout dans la salle où étaient exposées les armes. Jennifer me suivit, et je lui demandai :

— Où rangeait-il les clés des vitrines ?

— Elles sont ouvertes. Elles n'ont jamais été fermées à clé.

Je me plantai devant l'emplacement où avait reposé la massue à dents de requin de Mélanésie, me souvenant des paroles de Ryder Sexton lorsqu'il nous l'avait montrée. Quelqu'un s'était emparé de cette massue, avait franchi le tapis de neige comme un oiseau et avait assassiné le malheureux.

Mes yeux se portèrent sur la vitre, et je vis mon reflet ainsi que celui de Jennifer.

— Allons faire un petit tour dehors, proposai-je.

— Le soleil est couché, il commence à faire froid, dit-elle en ouvrant la porte.

Je l'aidai à descendre les quelques marches de l'entrée de service et nous nous dirigeâmes vers la grange.

— J'ai l'impression qu'il va encore neiger cette nuit, fis-je remarquer.

— Je me sens si inutile, si impuissante, murmura-t-elle.

— Comme nous tous. Cependant, c'est en contemplant nos reflets dans cette vitrine que je me suis vraiment rendu compte à quel point *moi*, j'étais impuissant. J'ai compris soudain qui avait tué Ryder Sexton, mais je n'ai aucune preuve qui pourrait convaincre un jury.

— La vitrine vous a donné la solution ?

Je hochai la tête.

— Je me suis rappelé ce que Sexton nous avait dit : qu'il se servait de cette massue pour achever les cerfs. Il l'utilisait souvent, n'est-ce pas ? Et quand, ce matin, il s'est écrié qu'il avait oublié quelque chose, il y faisait allusion. Il a demandé à quelqu'un d'aller la chercher et de la lui apporter au pavillon de chasse.

Elle leva vers moi un regard interrogateur.

— Il vous l'a demandé à vous, Jennifer. Vous marchiez avec lui et il vous a chuchoté quelques mots à l'oreille. Ensuite, vous êtes retournée dans la maison et vous avez pris la massue. Nous nous étions alors dispersés dans les bois de sorte que nous ne vous avons pas vue revenir. Le fait que vous teniez cette arme à la main n'a pas alarmé Sexton puisqu'il vous avait chargée d'aller la chercher. Il vous a même tourné le dos, vous offrant une cible parfaite. À cause des dents de requin, il n'a pas été nécessaire de frapper fort pour le tuer.

— Vous m'accusez ?

— Personne d'autre que vous n'aurait pu le faire, Jennifer. Je suppose que vous avez commis ce meurtre pour l'argent, afin que votre sœur hérite de la fortune de Sexton et que vous puissiez également en profiter.

— Non.

— Si, Jennifer. Ma mère m'a dit que vous étiez restée au premier étage

pendant une dizaine de minutes – un temps largement suffisant pour accomplir votre sinistre besogne.

– Et la neige ? Il n’y avait pas de traces.

Nous étions arrivés au sommet de la colline, et devant nous s’étendait un paisible paysage automnal, avec en son centre le pavillon de chasse. La neige n’avait pas entièrement fondu et portait encore les empreintes de pas de Ryder Sexton.

– Oh, il y avait des traces, repris-je. D’ailleurs, elles sont toujours là, nous crevant les yeux. Mais comme le facteur de Chesterton, nous ne les voyons pas tellement elles sont évidentes. Je parle, bien sûr, de la ligne tracée par le tuyau entre la grange et le pavillon. La nuit dernière, la neige qui est tombée a recouvert le tuyau, mais lorsque celui-ci a été enroulé ce matin, il a dessiné à travers champs une piste qui mène tout droit à la porte du pavillon.

– Vous êtes fou ! Le tuyau ne mesure pas plus de cinq centimètres d’épaisseur ! Même en marchant sur la pointe des pieds, je n’aurais pas pu parcourir toute cette distance sans laisser de traces !

Un vent glacé s’était mis à souffler et je relevai le col de mon veston.

– Vous n’avez pas marché sur la pointe des pieds, Jennifer, répondis-je. Vous avez enfourché votre bicyclette.

*

**

Si je m’attendais à la fureur d’un animal pris au piège, je fus déçu. Elle se contenta de fermer les yeux et chancela légèrement. Je lui attrapai le bras pour la soutenir.

– Vous m’aviez dit que Sexton n’aimait pas que vous vous promeniez dans les bois durant la saison de la chasse, continuai-je, aussi, de toute évidence, aviez-vous l’habitude de le faire. Suivre la ligne étroite dessinée par le tuyau ne présentait pas de difficulté, et si jamais vous vous en écartiez à une ou deux reprises, tout le monde croirait que le tuyau avait dévié lorsqu’on l’avait enroulé. Naturellement, vous avez porté votre vélo du poulailler jusqu’à la grange où commençait la piste, afin de ne pas laisser de traces dans la cour. Vous aviez probablement coincé la massue sous votre bras pour tenir le guidon et, une fois le crime commis, vous êtes revenue par le même chemin. Vous n’avez abandonné aucun indice, sauf une plume de poulet qui a dû s’accrocher à votre vélo dans le poulailler. Cette plume confirmait mes soupçons, puisque je vous avais vue y ranger votre vélo hier.

– Mon mobile n’était pas l’argent, se décida-t-elle enfin. Cela n’avait aucun rapport. Sexton était cruel avec ma sœur. Vous avez dû remarquer

comme elle était malheureuse. Parfois même il la battait quand il était soûl. Elle ne l'aurait jamais quitté, alors je lui ai rendu un service. Je l'ai tué.

— Répétez-vous au shérif ce que vous venez de me dire ? Sinon, je me verrai dans l'obligation de le faire.

Nous rentrâmes à la maison. Je partis avec ma mère et mon père tandis que Jennifer parlait au shérif. De la route nous aperçûmes le majestueux dix-cors qui bondissait à la lisière du bois. Mon père me demanda de m'arrêter afin qu'il puisse ajuster son tir, mais je gardai le pied sur l'accélérateur.

*

**

Ce fut la dernière fois que mes parents vinrent me voir à Northmont, conclut le Dr Sam Hawthorne. Ils prétendaient que la vie était beaucoup moins dangereuse en ville. Mais regardez... la bouteille est vide. J'en déboucherai une autre à votre prochaine visite, et je vous raconterai comment le shérif Lens a enfin résolu tout seul un mystère.

Le phare du Père Noël

Aimeriez-vous cette fois un conte de Noël ? fit le Dr Sam Hawthorne en remplissant de vin deux beaux verres de cristal. Ma foi, la fin de l'année approche et il se trouve qu'en décembre 1931, il m'est arrivé une aventure qui correspond exactement à ce que vous souhaitez. L'histoire ne s'est pas passée à Northmont, mais sur la côte, dans les environs de Cape Cod...

*

**

J'avais décidé de prendre quelques jours de congé et de partir en voiture pour la côte. C'était une sorte de cadeau que je m'offrais puisque les vacances sont rares pour un médecin de campagne. Mais, avec l'ouverture de l'hôpital des Pèlerins à Northmont, ma charge de travail s'était allégée et, si les gens ne pouvaient pas me joindre en cas d'urgence, l'hôpital était là pour les accueillir.

Je montai donc dans ma Stutz Torpedo en promettant à April, mon infirmière, de lui téléphoner le surlendemain ou le jour suivant afin de m'assurer que tout allait bien. C'était la première semaine de décembre, mais l'hiver ne s'était pas encore installé sur la côte de la Nouvelle-Angleterre. Il n'y avait pas de neige et la température avoisinait les cinq degrés. Comme partout, ailleurs dans le pays, la région avait été durement touchée par la Dépression, cependant en remontant le long de la côte vers le nord, je constatais moins de pauvreté.

Non loin de Plymouth, un panneau cloué sur un arbre attira mon attention. *Visitez le phare du Père Noël* disait l'inscription et, bien que les parcs de loisirs pour enfants fleurissent partout aujourd'hui, ils se comptaient sur les doigts de la main en 1931. Je ne parvenais pas à imaginer que la seule fonction d'un phare fût d'amuser les gamins dans les semaines précédant Noël. C'est alors que je me rendis compte que les mots *Père Noël* avaient été collés sur le nom d'origine. Il n'en fallut pas davantage pour exciter ma curiosité, et je pris la route qui menait au bord de mer.

Soudain, il se dressa devant moi : un édifice d'un blanc éblouissant surgi d'entre les rochers et proclamant sur sa base en lettres de bois de trente

centimètres de haut qu'il s'agissait bien du phare du Père Noël. Je garai ma voiture à côté de deux autres et marchai jusqu'au bout d'un sentier où une jeune fille au visage rieur vendait les tickets d'entrée au prix de vingt-cinq cents. Ses vêtements étaient d'un rouge aussi éclatant que la houppelande du Père Noël.

— Combien? demanda-t-elle en jetant un coup d'œil vers le chemin comme si elle s'attendait à ce que je sois suivi par une femme et des enfants.

— Un seul, répondis-je en sortant une pièce de vingt-cinq cents de ma poche.

— Nous faisons un tarif spécial à cinquante cents pour les familles.

— Non merci, je suis seul. (Je pointai le doigt vers la pancarte.) Comment s'appelle cet endroit le reste de l'année?

— Oh, vous avez remarqué que nous avons modifié le nom, dit-elle avec un grand sourire. En réalité, vous êtes au phare du Diable, mais comme ce terme rebute plutôt les clients, nous l'avons changé pour une dénomination plus sympathique.

L'idée me fit rire.

— Et les affaires se sont-elles améliorées?

Un peu. Mais avec la Dépression et l'essence qui coûte vingt-cinq cents le gallon, les familles n'ont plus guère les moyens de venir de Boston ou de Providence.

Un Père Noël à fausse bedaine apparut dans l'encadrement de la porte, marmonnant dans sa barbe:

— Lisa, fais quelque chose. Ces enfants n'arrêtent pas de me tirer la barbe et de me donner des coups de pied.

Elle soupira et se tourna vers le Père Noël.

— Harry, il faut que tu apprennes à être patient. Je ne peux pas courir à ton secours chaque fois que des enfants te taquinent.

— Ce jeune homme ne semble pas à son aise en Père Noël, fis-je observer.

— Oui, n'est-ce pas? Il est bien meilleur en pirate fantôme, dit-elle.

— Un fantôme hanterait-il le phare du Diable? m'exclamai-je.

Elle hocha la tête, puis me tendit la main.

— Je me nomme Lisa Quay. Lui, c'est mon frère Harry. En effet, une légende est liée à ce phare – la raison pour laquelle notre père l'a acheté, je suppose.

— Un trésor?

— Comment avez-vous deviné? On raconte que des pirates allumaient des fanaux afin d'attirer les bateaux vers les récifs pour les piller, comme jadis en Cornouailles. C'est pourquoi on a surnommé l'endroit le phare du

Diable. Des années plus tard, lorsqu'un véritable phare a été construit, les habitants du coin ont gardé le nom. Mais, naturellement, il n'y a plus de pirates ; sauf quand mon frère met son costume.

Je me présentai et elle me parla davantage de la région. C'était une jeune fille sans prétention, à l'esprit ouvert et qui paraissait tout à fait capable de prendre soin d'elle-même – et de son frère, d'après ce que j'avais vu.

– Votre père est ici également ? m'enquis-je.

Elle secoua la tête.

– Papa est en prison.

– Oh ?

– Il a été condamné pour escroquerie l'an dernier. Je n'ai jamais vraiment compris de quoi il retournait et je ne crois pas qu'il était coupable ; mais il a refusé de se défendre. Il doit encore purger un an avant de pouvoir espérer une libération sur parole.

– Alors vous et votre frère vous occupez du phare en son absence.

– C'est à peu près ça. À présent, vous connaissez l'histoire de ma vie, Dr Hawthorne.

– Appelez-moi Sam. Je ne suis pas tellement plus vieux que vous.

Quatre enfants turbulents, poussés par un Père Noël à bout de nerfs, sortirent du phare. Je les regardai s'entasser dans une voiture et repartir avec leurs parents.

– Y a-t-il encore quelqu'un à l'intérieur ? Demanda Lisa à son frère.

– Non, personne.

– Vous ne gagnerez pas d'argent si je reste planté dehors, déclarai-je en lançant sur le guichet la pièce de vingt-cinq cents que je tenais toujours à la main. Donnez-moi un ticket.

– Venez, je vais vous faire visiter, proposa Harry Quay.

Le phare était une construction élancée, blanchie à la chaux, dont les murs, posés sur une base rectangulaire, se rétrécissaient vers le sommet où une plate-forme munie d'un garde-fou entourait la lanterne proprement dite. J'escaladai, derrière Quay, l'escalier en colimaçon au centre du bâtiment. Son costume rembourré ne ralentissait pas son allure, et il atteignit le premier palier bien avant moi. J'étais essoufflé et me réjouis de pouvoir profiter d'une pause lorsqu'il me conduisit dans une pièce qui avait été reconvertie en atelier du Père Noël.

– Nous faisons entrer les enfants ici et nous leur distribuons des petits jouets, expliqua-t-il. Ensuite, nous continuons jusqu'à la plate-forme.

– À quoi sert cette pièce en dehors de la période des fêtes ?

– À l'origine, c'était le logement pour les personnes qui veillaient au bon

fonctionnement du phare – en général, le gardien et sa femme. Lisa et moi n’y dormons pas, évidemment. Les autres mois de l’année, nous la transformons en repaire de pirate.

Je jetai un coup d’œil à l’escalier en colimaçon, souhaitant en avoir déjà gravi toutes les marches.

– Allons voir le sommet.

Nous montâmes encore quatre à cinq mètres jusqu’à la pièce du niveau supérieur où des pancartes placées sur le bureau à cylindre et le classeur en bois indiquaient que nous nous trouvions dans le cabinet de travail du Père Noël. Sur les murs, des cartes marines de la baie de Cape Cod décorées de banderoles proclamaient qu’elles représentaient la zone d’atterrissage de son traîneau tiré par des rennes. Il y avait aussi de puissantes jumelles, une longue vue pour l’observation des navires et une radio pour recevoir les bulletins de la météo ou les S.O.S.

– Ici, il ne faut pas que je quitte les enfants des yeux une seule seconde, fit Harry Quay. Certains de ces objets ont une grande valeur.

– Je suis surpris qu’ils soient toujours là si le phare n’est plus en service.

– Mon père a voulu les conserver. Il s’installait souvent la nuit, dans cette pièce. Son passe-temps favori, j’imagine. C’est pourquoi il a acheté le phare.

Je levai la tête en direction du plafond.

– La lanterne est-elle en état de marche ?

– J’en doute. Je n’ai jamais essayé de l’allumer.

Nous grimpâmes le reste de l’escalier pour arriver à la plate-forme circulaire. Une barre de métal servait de rampe et permettait de se tenir, mais l’on pouvait facilement glisser dessous et tomber dans le vide.

– Vous n’emmenez pas les enfants là-haut, je suppose ?

– Un seul à la fois, et je ne leur lâche pas la main. Je suis très prudent.

Il fallait reconnaître que le panorama était splendide. Sous nos pieds, la falaise plongeait à pic dans l’océan, et aussi loin que portait le regard, les eaux glacées que gonflait la brise du large étaient festonnées d’écume. De cette hauteur, on voyait parfaitement la forme incurvée de Cape Cod, et je distinguai même le rivage en face, à une trentaine de kilomètres, de l’autre côté de la baie.

Mais à cette époque de l’année, il faisait nuit de bonne heure et le soleil était déjà bas dans le ciel.

– Il vaudrait mieux que je me mette en route si je veux atteindre Boston ce soir, annonçai-je.

– Pourquoi aller si loin ? Il y a des tas d’hôtels aux alentours de

Plymouth.

Nous redescendîmes et croisâmes Lisa dans l'atelier du Père Noël.

— Vous avez aimé la vue ? C'est spectaculaire, n'est-ce pas ?

— Absolument, acquiesçai-je. Vous devriez doubler le tarif.

— Déjà à ce prix-là, personne ne vient, répondit-elle avec un peu de tristesse dans la voix.

— Si la lanterne fonctionne toujours, allumez-la ! Elle attirera des visiteurs en fin d'après-midi.

— Le garde-côte ne donnera jamais l'autorisation.

Elle s'affaira dans l'atelier, puis ramassa des papiers de bonbons abandonnés par les enfants ainsi qu'un rouleau de fil à pêche et une prise électrique qui traînaient dans un coin.

— En fin de journée, on trouve par terre les choses les plus invraisemblables, commenta-t-elle.

— Votre frère dit que je pourrais passer la nuit dans les environs de Plymouth.

— Effectivement. Le *Plymouth Rock* est un charmant petit hôtel de style ancien, et les chambres sont propres (Elle s'adressa à son frère :) Ça suffit pour aujourd'hui, fermons.

— Je vais m'assurer que tout est verrouillé là-haut, fit Harry.

— Je t'accompagne.

Je regagnai le rez-de-chaussée par l'escalier en colimaçon, puis j'attendis quelques minutes, croyant qu'ils ne tarderaient pas à me suivre. Au bout d'un moment néanmoins, je commençai à m'impatisser. La visite du phare avait constitué une agréable distraction, mais j'avais hâte de m'en aller.

— Sam, me cria Lisa d'une fenêtre située au milieu du phare comme je m'engageais sur le sentier pour rejoindre ma voiture.

Je m'arrêtai.

— Je n'avais pas l'intention de partir sans vous dire au revoir, déclarai-je lorsqu'elle arriva en bas, mais il fait de plus en plus sombre et je devrais déjà être loin.

— Attendez au moins Harry. Il enlève son costume de Père Noël. Il sera là dans un instant.

Je revins sur mes pas tandis qu'elle démontait le guichet pliable et le rangeait derrière la porte du phare.

— Si ce temps continue, dis-je, vous aurez certainement du monde avant les fêtes.

— Je l'espère, répondit-elle. Les quatre enfants que vous avez vus ont été nos seuls clients de l'après-midi.

— Peut-être pourriez-vous proposer un prix spécial pour les groupes de...
— Que se passe-t-il ? s'exclama-t-elle soudain en courant dehors, le nez en l'air. Harry, c'est toi ?

Il y eut une sorte de bruit au-dessus de nous, puis Lisa se mit à hurler. Juste comme je levais la tête, je vis une silhouette basculer de la plate-forme circulaire au sommet du phare. Je bondis sur le côté, tirant la jeune fille par le bras, une fraction de seconde avant que le corps de Harry Quay ne s'écrase à l'endroit même où nous nous tenions un instant auparavant.

Lisa détourna les yeux, se couvrant le visage de ses mains. Quant à moi, je me précipitai vers son frère tandis que défilaient dans mon esprit tous les moyens pour lui porter secours rapidement s'il était encore vivant.

C'est alors que je remarquai le manche du poignard planté entre ses côtes et que je sus qu'il était trop tard pour l'aider.

*

**

— Je ne crois pas aux fantômes, dit-elle comme nous attendions l'arrivée de la police.

Je m'étais servi de la radio pour appeler le garde-côte qui m'avait promis d'avertir le shérif. Pendant que j'étais à l'intérieur, j'en avais profité pour fouiller les deux pièces et même le débarras, mais le phare était vide. Rien sur la plate-forme, ni dans l'escalier, n'indiquait une présence quelconque.

— Il n'est pas nécessaire de croire aux fantômes, répliquai-je. Il y a une explication logique. Forcément. Connaissez-vous ce poignard ?

— Oui. Il fait partie du costume de pirate. Le débarras...

— J'ai inspecté le débarras. Personne ne s'y cachait.

— Non, je ne crois pas aux fantômes, répéta-t-elle.

— La police sera bientôt là.

Elle s'accrocha à mon bras.

— Vous n'allez pas partir, n'est-ce pas ? Vous ne partirez pas avant qu'ils arrivent ?

— Non, bien entendu.

Je l'avais entraînée à l'écart, afin de lui épargner le spectacle du cadavre de son frère. Je me rendais compte qu'elle était au bord de la crise de nerfs et qu'elle risquait à tout moment d'avoir besoin de mes services.

— Sans votre témoignage, ils pourraient être tentés de penser que je l'ai tué, dit-elle. Même si je n'avais aucune raison de le faire.

— Je suis sûr que cela ne leur viendra pas à l'idée, affirmai-je pour la rassurer.

— Mais il n’y a personne d’autre ici que vous et moi ! Ne voyez-vous pas comment les choses se présentent ?

— Vous étiez en bas avec moi lorsqu’il a été poignardé. Je le déclarerai sous serment.

— Supposons que j’ai fabriqué un système pour lancer un couteau sur lui quand il est sorti sur la plate-forme ?

— Je me trouvais là-haut avec lui peu de temps avant qu’il ne soit tué. Et je suis remonté il y a quelques minutes. Je n’ai vu aucun système, ni aucune trace que celui-ci aurait pu laisser. La plate-forme était vide.

— Alors qu’est-ce qui l’a tué ? Qui l’a tué ?

Avant que je ne puisse répondre, nous aperçûmes les phares de deux voitures de police et d’une ambulance qui trouaient l’obscurité. J’eus tout le temps pour raconter ma version des faits, et Lisa la sienne. Les policiers se promènèrent avec leurs torches, examinèrent le corps, posèrent des questions, déplacèrent beaucoup d’air. Cependant, il était clair qu’ils refusaient d’entendre parler d’un pirate fantôme ou d’un crime impossible quel qu’il soit. Je regrettais ce bon vieux shérif Lens de Northmont. Au moins gardait-il l’esprit ouvert lorsqu’il s’agissait d’événements de ce type.

— Votre frère avait-il des ennemis ? demanda un policier à Lisa.

— Non, aucun. Je ne peux pas imaginer que quelqu’un lui ait voulu du mal.

— Pouvez-vous me dire pourquoi il porte une fausse barbe ?

— Il se déguisait en Père Noël pour les enfants. Il était en train d’ôter son costume lorsque c’est arrivé.

L’officier de police, un solide gaillard du nom de Springer, se tourna ensuite vers moi.

— Dr Hawthorne ?

— C’est exact.

— Vous prétendez que vous passiez par hasard, que vous n’aviez pas de but précis en venant au phare ?

— Je suis en vacances, expliquai-je. J’exerce à Northmont, à la limite du Connecticut. La pancarte a attiré mon attention et je me suis arrêté ici pendant une heure environ.

— Connaissiez-vous la victime ou sa sœur auparavant ?

— Non.

Il soupira et jeta un coup d’œil à sa montre de gousset. Peut-être n’avait-il pas encore dîné.

— Ma foi, si vous dites tous les deux la vérité, cela m’a tout l’air d’un accident. Il a glissé et, d’une manière ou d’une autre, il s’est embroché sur le

poignard, puis il est tombé. Ou alors, il s'est suicidé.

— C'est imposs... commença Lisa, mais je la poussai du coude pour qu'elle se taise.

Le policier ne sembla pas avoir remarqué mon geste. Tandis qu'on emportait le corps, Lisa murmura :

— Il faut que je prévienne mon père.

— Comment allez-vous faire ? Où est-il incarcéré ?

— Près de Boston. Je lui ferai parvenir un message par téléphone ce soir et j'irai le voir demain.

— J'aimerais vous accompagner, déclarai-je.

— Pourquoi ?

— J'ai quelque expérience dans la résolution de ce genre d'affaires. Peut-être pourrai-je vous aider.

— Mais il n'y a pas de suspects ! Par où commencerez-vous ?

— Par votre père, répondis-je.

*

**

À ma grande surprise, je dormis comme un loir dans ma chambre du *Plymouth Rock* et je me réveillai frais et dispos. Après un rapide petit déjeuner, je passai prendre Lisa dans la modeste maison qu'elle avait partagée avec son frère.

— La police est venue ce matin, annonça-t-elle. Ils veulent que nous remplissions nos dépositions.

— Nous le ferons cet après-midi, dis-je. Allons d'abord voir votre père.

— Qu'espérez-vous apprendre de lui ?

— La raison pour laquelle il est en prison, entre autres choses. Vous paraissez avoir une certaine réticence à aborder ce sujet.

— Je ne suis pas réticente du tout ! se rebiffa-t-elle. Je pense que cela ne vous regarde pas. C'est papa qui nous a élevés après la mort de maman. Ce qui lui est arrivé est terrible. Il est en prison pour un crime qu'il n'a pas commis.

— Vous parliez d'une escroquerie...

— C'est à lui de vous raconter.

*

**

En raison de la mort de son fils, on nous donna l'autorisation de voir Ronald Quay ensemble. C'était un homme frêle qui semblait avoir vieilli du

jour au lendemain. Son visage avait déjà pris ce teint cireux des condamnés à perpétuité bien que, d'après Lisa, il fût enfermé depuis un an seulement. Elle fondit en larmes lorsqu'on l'introduisit dans la pièce, et le gardien demeura à côté du prisonnier, l'air gêné, tandis qu'ils s'embrassaient.

— Voici le Dr Hawthorne, dit-elle à son père. Il était au phare avec nous au moment du drame.

Il voulut des détails et je lui racontai tout ce que je savais. Il resta assis de l'autre côté de la table, se contentant de remuer la tête.

— Il m'arrive de jouer les détectives amateurs à Northmont, et j'ai pensé que je pourrais peut-être vous aider, déclarai-je.

— Comment cela ?

— En posant les bonnes questions.

Je marquai une pause, étudiant l'homme comme je l'aurais fait avec un de mes malades pour établir un diagnostic, puis j'ajoutai :

— Vous êtes en prison pour avoir commis un crime et hier, c'est votre fils qui a été assassiné. Je me demande s'il existe un lien entre ces deux événements.

Il secoua la tête.

— Je ne...

— Je sais qu'il paraît impossible que quelqu'un ait pu tuer Harry, mais s'il y a eu meurtre, l'assassin a agi pour un mobile précis.

— Harry n'avait pas un seul ennemi ! insista Lisa.

— Peut-être a-t-il été tué non pas pour ce qu'il était mais pour ce qu'il faisait, suggérai-je.

— Vous voulez dire pour s'être déguisé en Père Noël ?

— Ou en pirate. Il a été frappé avec le poignard de pirate.

— Qui aurait pu... ?

Je l'interrompis en interrogeant à nouveau son père.

— Étiez-vous engagé dans quelque activité illégale au phare ?

— Certainement pas, répondit-il sans hésitation. Je m'en suis défendu depuis le début.

— Néanmoins, l'escroquerie concernait le phare ?

— Seulement d'une manière tout à fait générale intervint Lisa. Nous avions essayé de monter une société et de vendre des actions. Un homme de Boston a porté plainte et a accusé mon père d'escroquerie parce que, selon lui, papa affirmait détenir un million de dollars pour construire un parc d'attractions.

— Avez-vous jamais rien dit de tel ? demandai-je à Ronald Quay.

— Non ! Harry a proposé un jour que nous installions un de ces golfs

miniatures qui font fureur et je m'y suis opposé. Mais jamais personne n'a parlé d'un million de dollars !

— Il devait y avoir des preuves d'une escroquerie.

Ronald Quay contempla ses mains.

— Nous avons dessiné et imprimé quelques actions juste pour juger de l'effet. Elles n'étaient pas destinées à être mises sur le marché. Lisa vous confirmera que nous ne possédons que très peu de terrain autour du phare. Nous n'aurions pas eu la place de construire un parc d'attractions, même si nous l'avions voulu !

Lisa poussa un soupir.

— C'est exactement l'argument dont s'est servi le procureur pour te faire condamner, papa.

J'avais conscience qu'il avait soigneusement esquivé le point essentiel de ma question en orientant la conversation vers le motif de sa condamnation.

— Oubliez cette histoire d'escroquerie pour l'instant Mr Quay, et discutons des autres affaires que vous traitiez au phare.

— Je ne vois pas à quoi vous faites allusion, répliqua-t-il en évitant mon regard.

— La radio. Les jumelles très puissantes. La longue-vue. Tous ces instruments étaient destinés à localiser et à contacter des navires au large, n'est-ce pas ?

— Pourquoi aurais-je... ? commença-t-il, puis il changea d'avis. D'accord. Vous paraissez très au courant.

— Que débarquaient-ils ? Du whisky en provenance du Canada, j'imagine.

Lisa ouvrit de grands yeux.

— Papa !

— J'avais besoin d'argent, Lisa. Dès l'origine, transformer ce phare en repaire de pirates ou en atelier du Père Noël était une entreprise vouée à l'échec.

— Tu disais au Dr Hawthorne qu'il n'y avait pas eu d'activités illégales !

— La Prohibition est une loi injuste et impopulaire. Je ne considère pas m'être mal conduit en contribuant à la transgresser.

— Que s'est-il passé après votre incarcération ? demandai-je. Harry a-t-il continué le trafic ?

— Je l'ignore, répondit Quay.

— Et pourtant, un an après, la radio et la longue-vue n'ont pas bougé.

— C'était par attachement, expliqua Lisa. Harry voulait que papa retrouve les choses exactement à la même place quand il rentrerait.

— Vous étiez en relation avec un bootlegger, Mr Quay. Cet homme n'aurait-il pas pu se mettre en rapport avec votre fils et conclure un marché avec lui après votre emprisonnement ?

Ronald Quay garda le silence pendant un moment, réfléchissant à cette éventualité.

— Je suppose, finit-il par admettre. Cela lui aurait assez ressemblé. Oui, cela aurait assez ressemblé à Harry de prendre ma succession sans en parler à personne.

— Il me faut le nom, Mr Quay.

— Je...

— Le nom de l'homme avec qui vous étiez en affaires. Le nom de celui qui aurait pu entrer en contact avec votre fils. Parce que c'est peut-être lui son meurtrier.

— Paul Lane, lâcha-t-il. Voilà son nom.

Prononcer ces mots avait exigé un gros effort de la part de Ronald Quay.

— Qui est-ce ? Où puis-je le trouver ?

— Il est propriétaire d'un certain nombre de restaurants sur la côte. Je peux vous donner son adresse à Boston.

*

**

Comme je garais ma Stutz Torpedo sur les quais de Boston quelques heures plus tard, Lisa me dit :

— Comment se fait-il que vous ne soyez pas marié, Sam ?

— Je n'ai pas encore rencontré l'âme sœur, je suppose.

— J'aimerais vous demander quelque chose – un immense service.

— De quoi s'agit-il ?

— Pourriez-vous rester avec moi jusqu'à ce que l'on ait enterré Harry ? Je ne crois pas que j'aurai la force de supporter cette épreuve toute seule.

— Quand ?

— Après-demain. Vous pourrez repartir vers midi, si vous le souhaitez. Pour l'occasion, l'administration pénitentiaire a autorisé papa à sortir de prison, accompagné par un gardien, et il y aura quelques oncles et tantes. C'est tout. Nous ne sommes pas une famille nombreuse.

— Je pense pouvoir m'arranger.

Lane's Lobsters était un restaurant de fruits de mer où l'on vendait aussi des crustacés vivants pour cuire à la maison. L'homme à cheveux gris à côté de l'aquarium rempli de homards nous dit que le bureau du patron était situé au premier étage. Nous grimpâmes un escalier branlant et nous trouvâmes

Paul Lane assis derrière un bureau sur lequel régnait un désordre épouvantable. Il tirait sur un énorme cigare qui lui donnait l'air d'un politicien de second ordre.

— Que puis-je pour vous ? demanda-t-il en ôtant le cigare de sa bouche.

— Nous aimerions des homards, répondis-je.

— Le magasin de détail est en bas. Ici, je ne vends que du gros.

Il fit un geste en direction d'une glacière ouverte pleine de homards gelés.

— C'est ce que nous voulons – de la marchandise en gros.

Il jeta un regard en biais à Lisa.

— Est-ce que je vous connais ?

— Vous connaissez peut-être mon frère. Harry Quay.

Paul Lane ne savait pas dissimuler ses sentiments.

Une fois passé le choc provoqué par l'énoncé de ce nom, il tenta de nier, mais je ne relâchai pas la pression.

— Vous dirigez une organisation de trafic d'alcool, Lane, et vous avez compromis son père et son frère dans cette affaire !

— Allez au diable ! Fichez le camp !

— Il faut que nous ayons une petite conversation. Quelqu'un a assassiné son frère hier soir.

— J'ai lu les journaux. Ils disent que c'est un accident.

— J'étais sur place, et moi j'appelle ça un meurtre.

Les lèvres de Paul Lane se tordirent en un sourire méprisant.

— Ah oui ? Si vous étiez seuls avec lui tous les deux, alors c'est vous qui l'avez tué.

Je me penchai sur le bureau.

— Nous ne sommes pas venus ici pour jouer au plus fin, Mr Lane. Je crois que vous êtes entré en relation avec Harry après que son père a été mis en prison. Vous souhaitiez continuer à débarquer votre whisky au phare du Diable, et pour cela, vous aviez besoin de son concours. Est-ce que je me trompe ?

Paul Lane se leva et alla refermer le couvercle de la glacière.

— J'ignore ce dont vous parlez, monsieur.

Comme marchand de homards ou bootlegger, il donnait peut-être le change, mais là, il s'était trahi. Lorsqu'il s'assit à nouveau, je rouvris le couvercle et pris un des homards.

— Qu'est-ce que vous faites ? rugit Lane en bondissant de son siège.

— Astucieux, commentai-je. Je parie que cet article a beaucoup de succès dans vos restaurants et que les gens demandent à l'emporter chez eux.

Avant de comprendre ce qui m'arrivait, je reçus son poing sur la tempe. Je tombai en arrière sur la glacière tandis que Lisa se mettait à hurler. Deux marins à la mine patibulaire apparurent, attirés par le bruit.

— Saisissez-vous d'eux ! ordonna Lane.

Je tenais toujours le homard et le fracassai sur le visage du marin le plus proche.

— Sauvez-vous ! criai-je à Lisa.

Lane avait fait le tour de son bureau pour essayer de l'arrêter, mais je le poussai de toutes mes forces sur le côté et suivis la jeune fille dehors. Alors, les trois hommes se lancèrent à nos trousses et je sentis une main large comme un battoir tenter de m'agripper par l'épaule. Nous dévalâmes la moitié de l'escalier avant qu'ils ne nous attrapent, puis je trébuchai sur une marche et atterris sur le ventre au rez-de-chaussée.

Tournant la tête, je vis l'un des marins brandir un couteau. Un client du restaurant s'interposa et lui immobilisa le bras. Je reconnus Springer, l'officier de police qui nous avait interrogés.

— Des problèmes, Dr Hawthorne ? fit-il.

*

**

Je m'étais fêlé une côte en dégringolant l'escalier et, pendant que l'on me bandait la poitrine, Springer expliqua qu'il s'était rendu à la prison dans l'intention de bavarder avec Ronald Quay et qu'il y était arrivé comme nous repartiens.

— Vous paraissiez si pressés que j'ai décidé de vous filer. Et vous m'avez conduit ici.

La police de Boston et les agents des services de la Prohibition avaient démantelé le réseau de Paul Lane et confisqué des centaines de barriques de bon whisky canadien. La dernière fois que j'aperçus Lane, ce fut quand un policier l'emmenait, menottes aux poignets.

— A-t-il tué mon frère ? demanda Lisa.

— Pas personnellement, mais il en a certainement donné l'ordre. Je ne peux pas vous dire le nom du véritable meurtrier, mais je suis en mesure de vous le décrire et de vous expliquer comment le crime a été commis.

— J'espère que vous n'allez pas prétendre que quelqu'un, dissimulé derrière les rochers, a lancé un poignard jusqu'au sommet du phare, ironisa Springer.

— Non, le rassurai-je. Il est trop haut. Et ce poignard de pirate est trop mal équilibré pour avoir été tiré comme une flèche au moyen d'un arc ou

d'un système similaire. L'assassin se trouvait auprès de Harry quand il l'a tué.

— C'est impossible ! s'exclama Lisa.

— Non. Il y a un endroit à l'intérieur du phare où nous n'avons jamais regardé et où le meurtrier aurait pu se cacher – le bureau à cylindre dans la pièce du niveau supérieur.

— Mais c'est absurde ! protesta Lisa. Il serait à peine assez grand pour un enfant !

— En effet... un enfant. Ou quelqu'un habillé en enfant. Souvenez-vous des gamins qui sont arrivés ayant moi. Ne vous a-t-il pas semblé étrange que les parents restent dans la voiture ; surtout que vous offrez un tarif spécial pour les familles ? Quatre enfants sont sortis du phare, mais je suis prêt à parier que cinq y sont entrés.

Les yeux de Lisa s'écarquillèrent.

— Mon Dieu, je crois que vous avez raison !

— L'un d'eux s'est caché dans le bureau à cylindre. Et, quand Harry est remonté pour fermer, il a accompli sa sinistre besogne. C'était un tueur à gages, payé par Paul Lane qui avait eu un différend avec votre frère à propos du trafic d'alcool. Je pense que nous en découvrirons la preuve dans les papiers de Lane.

Springer fronçait les sourcils.

— Vous dites que le meurtrier était un enfant ?

— Ou quelqu'un déguisé en enfant, précisai-je. Un être de petite taille – peut-être un nain.

— Un nain !

— Quelle idée plus diabolique qu'un nain déguisé en enfant pour assassiner le Père Noël ? Cinq enfants sont entrés dans le phare, mais quatre seulement en sont ressortis. Personne n'a songé à les compter. Les prétendus parents ont repris la route, laissant derrière eux un tueur qui attendait la bonne occasion.

— Ouais, grommela Springer, perplexe. Si Lane avait un nain à son service, ce sera facile à vérifier. (Il se dirigea vers la porte, puis se retourna sur le seuil, un sourire narquois sur les lèvres.) J'ai pris des renseignements sur vous. Le shérif Lens de Northmont dit que vous êtes un sacré détective.

Après son départ, Lisa Quay déclara simplement :

— Merci. Cela ne ramènera pas mon frère, mais au moins, je sais ce qui est arrivé.

Deux jours plus tard, je me trouvais à ses côtés lorsque l'on enterra Harry sous les arbres décharnés du cimetière de Plymouth. Comme nous

revenions vers la voiture, Springer nous arrêta au passage.

— J'ai pensé que vous aimeriez savoir qu'un homme de très petite taille a travaillé comme serveur dans un restaurant de Paul Lane à New Bedford, l'an dernier. Nous le recherchons activement.

— Bonne chance, lui souhaitai-je. Je retourne chez moi aujourd'hui.

Ma voiture était garée près du funérarium, et c'est là que je pris congé de Lisa Quay.

— Encore merci, Sam, dit-elle. Pour tout.

*

**

Je roulais depuis une heure environ lorsque je vis un jeune garçon pêcher dans une rivière du haut d'un pont. Ma première idée fut que décembre n'était pas le mois idéal pour la pêche. Ma seconde, que j'avais commis une terrible erreur.

Je rangeai ma voiture le long de la route et restai assis un long moment, le regard perdu dans le vague. Finalement, je redémarrai le moteur et fis demi-tour.

La soirée était déjà avancée lorsque le phare du Père Noël se profila à l'horizon, bien plus net que la première fois que je l'avais découvert. La voiture de Lisa était parquée à proximité, mais c'était la seule. Le phare : était toujours fermé aux visiteurs. Je garai mon véhicule à côté du sien et m'engageai sur le sentier qui menait à l'entrée. Lisa avait dû entendre ma voiture et me voir par la fenêtre, parce qu'elle m'ouvrit la porte avec un sourire.

— Vous êtes revenu, Sam !

— Pas pour longtemps, répondis-je. Pouvons-nous parler ?

— De quoi ?

Sa voix s'était faite enjouée.

— Du meurtre de Harry.

Son visage changea d'expression.

— Ont-ils trouvé le nain ?

Je secouai la tête.

— Ils ne trouveront pas de nain parce qu'il n'y a jamais eu de nain. Je me suis trompé.

— Que voulez-vous dire ?

— Nous ne cessons de répéter qu'il n'existait pas de suspect ; c'était faux, il y en a toujours eu un. Pas le moins probable, mais le plus probable. Lisa, c'est vous qui avez tué votre frère.

— Vous êtes fou ! explosa-t-elle en essayant de me claquer la porte au nez.

Je bloquai le battant avec le pied et, au bout d'un moment, Lisa abandonna la partie et me laissa entrer.

— Plus je réfléchissais, moins la thèse du nain devenait vraisemblable, expliquai-je. Ces enfants s'étaient comportés comme des petits diables, tirant la barbe du Père Noël et attirant sans arrêt l'attention sur eux. Ce n'était pas l'attitude qu'aurait adoptée un tueur professionnel. Le succès de son plan, tel que je me l'étais figuré, nécessitait que le groupe auquel il était mêlé se fasse le plus discret possible.

Lisa se tenait en face de moi, les bras croisés, l'air de bien vouloir consentir à écouter mes élucubrations.

— Et puis, il y avait le problème de l'arme du crime,, continuai-je. Un professionnel aurait apporté sa propre arme, n'escomptant pas trouver un poignard sur les lieux.

» Troisième point : comment le tueur aurait-il réussi à entraîner Harry sur la plate-forme alors que celui-ci était en train de se débarrasser de son costume mais n'avait pas encore ôté sa fausse barbe ?

— Mon frère a peut-être été poignardé dans le bureau, suggéra Lisa d'une voix à peine audible.

— Aucun nain n'aurait été capable de monter l'échelle en portant le corps de Harry, rétorquai-je. La victime est montée là-haut elle-même en compagnie de son meurtrier, et avec sa fausse barbe parce qu'il s'agissait de quelqu'un en qui il avait confiance.

— Vous oubliez que j'étais avec vous quand il a été tué.

— Rectification : vous étiez avec moi quand il est tombé de la plate-forme. Il y a une heure, sur la route, j'ai croisé un petit garçon qui pêchait du haut d'un pont. Alors, je me suis souvenu que vous aviez ramassé un rouleau de fil de pêche dans l'atelier du Père Noël. Il n'avait pas été perdu par un des enfants. Vous en aviez besoin pour exécuter votre mise en scène. Vous êtes allée sur la plate-forme, vous avez appelé votre frère sous un prétexte quelconque, vous l'avez poignardé et vous avez posé son corps au bord du vide de sorte qu'il puisse glisser sous le garde-fou. Vous avez fixé une extrémité du fil de pêche au cadavre et vous avez laissé dérouler le reste de la bobine le long du phare jusqu'au sol. Il faisait presque nuit et je ne l'ai pas vu en sortant. Vous m'avez rappelé parce que j'étais indispensable pour confirmer votre alibi. J'imagine que vous attendiez depuis des jours que la bonne personne se présente juste au crépuscule. Après cela, vous avez tiré sur le fil et Harry a basculé de la plate-forme. Il a d'ailleurs failli tomber sur

nous en s'écrasant par terre.

— En supposant que vous disiez la vérité, qu'est-il advenu de ce fil de pêche ?

— Je ne l'ai pas remarqué en examinant le corps à cause de l'obscurité, répondis-je. Ensuite, lorsque je suis remonté pour appeler la police par radio, vous l'avez simplement décroché et caché.

— Pourquoi aurais-je assassiné mon propre frère ?

— Parce que vous aviez découvert qu'il était responsable de l'emprisonnement de votre père. C'est Harry qui avait imprimé les fausses actions et essayé d'escroquer les investisseurs avec ce projet fictif de parc d'attractions. Votre père avait couvert ses exactions. Lorsque vous avez appris toute l'affaire, et aussi que Harry s'était associé avec Paul Lane pour le trafic d'alcool, la coupe a débordé.

Elle avait renoncé à se battre.

— D'abord, déclara-t-elle, j'ai refusé de le croire – laisser papa aller en prison pour un crime que lui avait commis ! Et ensuite, cette histoire avec Lane ! Je...

— Comment cela s'est-il passé ? demandai-je.

Sa voix était grave.

— J'ai attendu une semaine que quelqu'un comme vous se présente – quelqu'un de seul. Je lui ai crié de venir sur la plate-forme et lui ai offert une dernière occasion de se racheter. Je lui ai dit de se dénoncer à la police et de faire sortir papa de prison sinon je le tuerais. Il a éclaté de rire et tenté de m'arracher le poignard des mains. Alors, je l'ai frappé. J'ai utilisé le fil de pêche de la manière que vous avez décrite. Il était fin, très solide et presque invisible dans la pénombre. (Elle détourna la tête.) Je pensais que la chance m'avait enfin souri en vous voyant, mais j'ai l'impression qu'elle nous a toujours fait défaut dans la famille.

— Il faut prévenir Springer, dis-je. Il fait rechercher ce serveur. Si vous laissez jeter en prison un innocent, vous serez aussi coupable que votre frère.

— Avoir tout si bien organisé, et pour rien ! soupira-t-elle.

*

**

C'est ainsi que se termine ce conte, dit le Dr Sam Hawthorne. Je n'étais pas particulièrement fier du rôle que j'avais joué, et je n'en ai jamais parlé à mes amis de Northmont. Lorsque April, mon infirmière, me questionna à propos de mon bandage autour de la poitrine, je lui racontai que j'étais tombé. Le jour de Noël, la neige fut au rendez-vous et nous passâmes tous de

joyeuses fêtes. Puis, au début de la nouvelle année se produisirent d'étranges événements au cimetière – sans l'intervention *d'aucun* fantôme. Mais ce sera pour la prochaine fois...

L'étrange suicidée

Je vous avais promis une histoire de cimetière pour aujourd'hui, dit le Dr Sam Hawthorne en servant le cognac. Mais sans fantôme ni tonnerre ni nuit noire. Tout se passa en plein jour – ce qui ne diminue en rien le mystère...

*

**

Le printemps de 1932 fut une période démoralisante pour tout le monde avec l'accroissement du nombre de faillites et de chômeurs. On entendait prononcer de plus en plus souvent le mot révolution au fur et à mesure que la date de l'élection présidentielle approchait. Northmont se trouvait dans une situation un peu meilleure que le reste du pays, mais l'heure des restrictions avait sonné et même moi, j'en subissais les conséquences.

Après dix ans passés dans notre petit cabinet au centre-ville, mon infirmière April et moi nous préparions à déménager. L'hôpital des Pèlerins, l'établissement de quatre-vingts lits inauguré en fanfare en 1929, s'était révélé trop grand pour les besoins locaux. Aussi une aile entière – d'une capacité de trente lits – avait-elle été convertie en bureaux. L'administration de l'hôpital m'avait proposé un loyer attractif pour la première année et, avec plusieurs patients qui tardaient à me régler mes honoraires et mes propres dettes qui s'accumulaient, je n'avais d'autre choix que d'accepter cette offre.

April semblait ravie de ce changement parce que mon nouveau cabinet avait une surface double de l'ancien, mais moi, j'étais sceptique.

– Nous serons à trois kilomètres de la ville. Comment feront les malades qui ne possèdent pas de voiture ou ceux qui sont trop âgés pour conduire un buggy?

– La plupart d'entre eux devaient déjà venir en ville de toute façon, ou alors vous alliez les voir chez eux. Et puis, il sera beaucoup plus facile pour vous de vous occuper de vos patients hospitalisés.

– Oui, je suppose, acquiesçai-je à contrecœur.

Nous déménageâmes par un chaud matin d'avril. Le Dr Fenshaw, l'un des

administrateurs de l'hôpital, nous accueillit.

— Murs fraîchement repeints comme vous le souhaitiez, Sam.

C'était un homme de petite taille à la voix aiguë et aux gestes nerveux, plus à sa place dans les conseils d'administration qu'au chevet des malades.

— Merci, Dave. C'est parfait. Nous attendons d'un instant à l'autre le camion qui transporte les meubles.

— Belle vue, fit-il remarquer.

Je ne pus m'empêcher de faire de l'ironie.

— Oui, si on aime les cimetières. Certains patients n'apprécieront peut-être pas.

— Spring Glen est davantage un parc qu'un cimetière, répliqua Fenshaw.

Il me fallut admettre qu'il avait raison. L'endroit attirait même occasionnellement des pique-niqueurs. De ma fenêtre, je ne voyais que quelques pierres tombales disséminées entre les arbres et les sentiers sinueux. Sur le versant du vallon qui avait donné son nom au parc, coulait un cours d'eau au lit bordé de rochers. À cette époque de l'année, quand la neige était en train de fondre sur la Cobble Mountain au nord, il était plus large et plus profond que d'habitude et grondait à travers Spring Glen comme un torrent.

Le reste de notre journée fut occupé à placer les meubles et à nous installer. April fit des heures supplémentaires afin que nous soyons prêts à recevoir les malades le lendemain matin. Le shérif Lens vint même nous rendre une petite visite dans nos locaux tout neufs et nous apporta un bouquet de fleurs de la part de sa femme.

— La ville commence à se préparer pour le centenaire, cet été, annonça-t-il.

— Nous avons déjà fêté le tricentenaire voilà cinq ans, shérif. Comment peut-il y en avoir un autre cette année ?

— Le premier commémorait l'installation des Pèlerins. Celui-ci célèbre la fondation officielle de Northmont.

— Nous en reparlerons le moment venu.

Il émit un de ses habituels grognements.

— Assisterez-vous à l'enterrement de Matt Xavier demain matin ? demanda-t-il.

— Je ne peux pas m'absenter dès le premier jour, mais si les affaires sont calmes, je ferai un tour au cimetière vers midi.

Xavier était l'un des patients de Fenshaw, un vieillard de quatre-vingt-douze ans qui avait finalement renoncé à s'accrocher à la vie.

Les affaires furent calmes ce matin-là et je reçus davantage de gens

curieux d'examiner mon nouveau cabinet que de véritables malades. Un peu avant midi, je vis le convoi funèbre pénétrer dans le cimetière et je décidai de me joindre au cortège. Matt Xavier avait été un citoyen important, et je n'allais pas refuser de lui rendre un dernier hommage pour l'unique motif qu'il avait préféré un autre médecin pour le soigner.

La cérémonie autour de la tombe fut brève et, une fois terminée, les fossoyeurs – deux frères nommés Cedric et Teddy Bush – avancèrent avec leurs pelles. Teddy Bush, le plus jeune des deux et légèrement arriéré, m'aperçut et me fit un signe de la main. Je lui répondis à mon tour par un petit geste et m'engageai sur un des sentiers pour explorer mon nouvel environnement.

Devant moi, sur le bord de la route et sous les saules couverts de bourgeons, était garée une Ford Model-T. Une quinzaine de mètres plus loin, un couple pique-niquait sur l'herbe. C'était un endroit agréable où l'on n'avait encore enterré personne, et je ne les blâmai pas de l'avoir choisi. Je constatai qu'ils étaient jeunes – à peu près de mon âge – et qu'ils finissaient leurs sandwiches. Mais alors que je m'approchais d'eux, la femme se leva brusquement, de dos par rapport à moi. Elle avait des cheveux noirs qui lui descendaient jusqu'aux épaules et était vêtue d'un pantalon bleu marine et d'un chemisier bleu à pois. Presque aussitôt, elle se mit à courir, s'éloignant sur le sentier.

L'homme paraissait agité. Il bondit sur ses pieds et cria :

– Rose ! Reviens !

Mais elle continua à courir, et quelque chose me poussa à la suivre. Le sentier conduisait à un pont de pierre qui enjambait le cours d'eau à une hauteur de trois mètres environ. Quand elle arriva au milieu du pont, elle sembla trébucher et bascula par-dessus le parapet. Son hurlement terrifié s'arrêta net lorsqu'elle fut engloutie par les flots rugissants. Impuissant, je la regardai disparaître, entraînée par le courant, sans même songer à plonger pour lui porter secours.

– Que s'est-il passé ? demanda le shérif Lens tout essoufflé lorsqu'il apparut au bout du sentier vingt minutes après que je l'eus fait appeler d'urgence.

J'avais envoyé le mari affolé téléphoner au shérif pendant que j'essayais de repérer sa jeune femme.

– Une femme est tombée du pont, dis-je.

– Est-elle une bonne nageuse ? Elle a peut-être voulu se baigner.

– Rose ne sait pas nager, répondit le mari qui trottait à côté de lui.

– Je retourne à la voiture, annonça le shérif Lens. Je connais un endroit

plus bas, avec un arbre mort couché en travers du cours d'eau, où nous avons une chance de la trouver.

— Venez ; accompagnons-le, ordonnai-je au mari.

— D'accord.

— Sam Hawthorne ; je suis médecin, me présentai-je tandis que nous courions vers la voiture du shérif Lens.

— Bob Duprey, de Shinn Corners. (C'était une ville située à une trentaine de kilomètres.) Si Rose est morte, je veux mourir aussi ! Nous ne sommes mariés que depuis trois ans...

— Nous la retrouverons, le rassura le shérif en démarrant le moteur.

Il n'avait cependant pas précisé dans quel état.

Nous passâmes devant la tombe toute fraîche de Matt Xavier, et je remarquai qu'un des frères Bush seulement y travaillait. Teddy avait dû aller quelque part ailleurs, probablement chercher du café. Le shérif conduisait avec adresse sur la route défoncée. Bob Duprey garda le silence jusqu'à ce que nous eûmes atteint l'arbre mort, à la limite du cimetière.

— Elle est là ! s'exclama-t-il. Je la vois !

Je la vis moi aussi, avec ses longs cheveux noirs et son chemisier bleu à pois pris dans les branches. Je descendis de voiture et me précipitai vers la rive, suivi par Duprey qui hurlait le nom de sa femme.

Je fus le premier à entrer dans l'eau glacée, m'agrippant à l'arbre mort pour parvenir jusqu'au corps. Les deux autres étaient juste derrière moi et nous réussîmes non sans mal à arracher le chemisier des griffes de bois et à hisser la jeune femme sur la rive.

*

**

Je m'acharnai sur la noyée pendant une vingtaine de minutes, essayant d'évacuer l'eau de ses poumons pour lui faire aspirer de l'air, mais je savais qu'il était trop tard. Le shérif Lens était resté près de moi, silencieux, et le mari pleurait, assis contre un arbre. Enfin, je prononçai les mots terribles :

— C'est inutile. Elle est morte.

— Si elle n'avait pas été bloquée par cet arbre, elle aurait pu s'en tirer, me dit le shérif. Le cours d'eau se déverse dans l'étang et perd de sa force.

Bob Duprey ne cessait de répéter doucement le prénom de sa femme.

— Pouvez-vous nous raconter ce qui s'est passé ? lui demandai-je.

Il contempla un long moment le cadavre de sa femme, essuyant les larmes qui coulaient sur ses joues. Lorsque le shérif Lens lui reposa la question, il finit par répondre :

— Je ne sais pas. Elle voulait faire un pique-nique. J'ai perdu mon emploi le mois dernier et elle pensait qu'une sortie me remonterait le moral. Nous sommes partis de Shinn Corners dans la matinée et nous sommes arrivés ici vers onze heures.

— Qui de vous deux a proposé de venir au cimetière pour pique-niquer ? insistai-je pendant que le shérif cherchait une couverture dans le coffre de sa voiture pour recouvrir le corps.

— Rose. Un de nos amis nous avait vanté la beauté du site. Mon Dieu...

— Ne vous faites pas de reproches, le consola le shérif Lens.

— Nous étions en train de bavarder et de manger quand, soudain, elle s'est levée. Quelque chose semblait l'avoir effrayée et elle s'est enfuie sur le sentier. La seule personne alors à proximité était le Dr Hawthorne. J'ai cru qu'elle l'avait pris pour un employé du cimetière venu nous chasser. Mais cela n'explique pas sa panique.

Le shérif se tourna vers moi.

— Qu'avez-vous vu, Doc ?

Je lui décrivis la scène avec autant de précision que possible.

— Elle a trébuché et basculé par-dessus le parapet bien qu'il n'y ait eu aucun obstacle. Le sol était régulier à cet endroit. J'ai couru moi-même sur le pont, et si un fil de fer ou autre chose avait été tendu en travers du chemin, je l'aurais remarqué ou senti.

— Votre femme était-elle sujette à des vertiges, Mr Duprey ?

— Non, shérif. À ma connaissance, elle ne s'est même jamais évanouie.

— Des ennemis ? demandai-je. Un soupirant jaloux ?

— Bien sûr que non ! Pourquoi cette question ? Personne n'est responsable de sa mort !

Le shérif me tira à l'écart.

— Il a raison, Doc. C'est un accident. Il n'y a pas d'autre solution.

— Cette affaire est très étrange, soulignai-je.

— Écoutez, j'ai déjà eu assez de problèmes avec le neveu de Xavier qui prétend que son oncle a été assassiné !

— Très bien, dis-je, ne voulant pas entendre parler alors de la mort de Xavier.

Je regardai le corps de Mrs Duprey qui gisait sous la couverture, sachant que j'avais été le témoin soit d'un tragique accident, soit d'un crime impossible, mais incapable de déterminer s'il s'agissait de l'un ou de l'autre.

Le shérif Lens vint me voir dans mon nouveau cabinet, le lendemain matin.

— Avez-vous reçu le rapport d'autopsie de Rose Duprey ? fit-il.

Je hochai la tête.

— Je viens d'en demander une copie. Il n'y a rien de particulier. Mort par noyade. Pas d'autre blessure que deux ou trois contusions dues à la chute et aux chocs contre les rochers quand elle a été emportée par le courant.

— A-t-elle été droguée ?

— Voilà que vous raisonnez comme moi, shérif. Non, son estomac était vide et on n'a retrouvé aucune trace de drogue ou d'alcool dans son sang. C'était une jeune femme parfaitement normale. En fait, l'autopsie a révélé qu'elle était enceinte de deux mois.

— Enceinte !

— Ce sont des choses qui arrivent chez les couples mariés, shérif.

— Ouais, admit-il. Son mari est-il au courant ?

— Il faudra que vous lui posiez la question. Avait-elle de la famille ?

— Des parents et un frère. Ils sont effondrés.

Il me vint une idée.

— Vous disiez que le neveu de Xavier prétendait que son oncle avait été assassiné ?

Le shérif opina.

— Le neveu s'appelle Scott Xavier. Il me semble que vous le connaissez.

— Je l'ai rencontré un jour lors d'une réunion de l'Association des Agriculteurs.

— Eh bien, Scott affirme que son oncle a été assassiné et que Doc Fenshaw a dissimulé les preuves.

— Qu'en dit Fenshaw ?

— Que Xavier est mort de vieillesse et que Scott a l'esprit dérangé.

— Et qu'en pensez-vous, shérif ?

— Scott a une case en moins, c'est sûr. Tout le monde le sait.

— Je crois que je vais aller bavarder avec lui.

— Il vous faut absolument un meurtre, n'est-ce pas, Doc ?

— Seulement si meurtre il y a eu, répondis-je.

*

**

Scott Xavier était un homme grisonnant d'une cinquantaine d'années qui exploitait des terres en dehors de la ville avant qu'il ne les perde au profit d'une banque au début de la Dépression. Ce drame avait fait vaciller sa

raison et il imaginait des complots qui n'existaient pas. Lorsque je le trouvai, en fin de matinée, il faisait le siège du tribunal, exigeant que l'on exhume le corps de son oncle.

Je posai une main amicale sur son épaule.

— Vous vous souvenez de moi, Scott ? Dr Sam Hawthorne ?

Il m'examina de la tête aux pieds.

— Oui, je me souviens. Vous êtes un ami de Fenshaw.

— Son collègue, c'est tout. Qu'est-ce qui vous tracasse ?

— Oncle Matt a été assassiné. Fenshaw l'a empoisonné.

— En avez-vous la preuve ?

— Évidemment pas. Il a détruit toutes les preuves. C'est pourquoi je veux qu'on le déterre !

— Vous ne pouvez pas lancer des accusations comme ça, Scott.

— Je sais ce que je sais.

— Je vous ai vu aux funérailles hier. Au même moment, une jeune femme s'est noyée dans le cours d'eau qui traverse le cimetière.

— J'en ai entendu parler.

— Auriez-vous quelque chose à me dire à ce propos ?

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

L'interroger ne me menait à rien.

— Laissez tomber pour votre oncle, lui conseillai-je. Il est mort de mort naturelle.

— Comme la femme qui s'est noyée ? répliqua-t-il avec un sourire rusé.

*

**

Comme je quittais le tribunal, j'aperçus l'aîné des frères Bush qui faisait les cent pas devant la camionnette du cimetière, attendant apparemment que l'on y charge des sacs d'engrais.

— Salut, Cedric, lançai-je. Comment ça va ?

— Faut pas se plaindre, Dr Sam.

— Où est Teddy ?

— Au café en train d'avaler sa dose d'alcool du matin dans une tasse à thé. Vous croyez que Roosevelt va se déclarer pour l'abrogation de cette loi sur la Prohibition s'il reçoit l'investiture de son parti ?

— Je ne serais pas surpris que les deux candidats défendent cette proposition.

Cedric était d'une intelligence moyenne, à la différence de Teddy qui n'avait jamais rien lu de plus intellectuel que *La Gazette de la police* chez le

coiffeur.

— Avez-vous terminé la tombe de Xavier hier ?

— On est payés pour ça.

— Je suis passé vers midi et je n'ai pas vu Teddy.

— Il était allé se soulager dans les buissons, répondit-il en riant. Il a été absent si longtemps que j'ai eu peur qu'il ne se soit perdu.

— Il est dur à la tâche.

— Quand ça le prend.

— Vous êtes au courant pour la jeune femme qui s'est noyée dans le parc ?

— Tout le monde est au courant. Une fille de Shinn Corners, n'est-ce pas ?

J'acquiesçai.

— Avez-vous vu ce qui s'est passé, Teddy et vous ?

— Pas moi, en tout cas.

*

**

Je le laissai avec sa camionnette et me dirigeai vers le café, à un pâté de maisons de là. Je ne savais pas pourquoi, mais j'étais de plus en plus convaincu que Rose Duprey avait été assassinée. Un indice, toujours enfoui dans mon subconscient, me poussait vers cette conclusion. Cependant, comment et pourquoi le meurtre avait été commis demeurait un mystère.

Teddy Bush ne se trouvait plus au café, mais on me dit que je l'avais raté de peu. Je m'apprêtais à retourner à mon cabinet lorsque je vis le shérif Lens courir vers moi.

— J'ai besoin de vous, Doc !

— Qu'y a-t-il ?

— Teddy Bush a attaqué une jeune fille. J'ai dû l'arrêter.

*

**

La jeune fille était encore sous le choc mais ne souffrait d'aucune blessure à part quelques bleus. C'était une jolie rouquine d'une vingtaine d'années nommée Susan Gregger, de Cabin Road, sur la route de Shinn Corners. Elle avait conduit la famille Hudson en ville pour faire des courses et, alors qu'elle regagnait le parking derrière le café, Teddy Bush s'était rué sur elle.

— Son haleine sentait l'alcool, me raconta-t-elle tandis que je l'examinais

dans une pièce que nous avait prêtée le shérif. Il a marmonné quelques mots que je n'ai pas compris et a voulu m'arracher ma jupe. J'ai hurlé et...

— Vous pouvez vous rhabiller, dis-je. Vous avez eu de la chance.

De retour dans le bureau du shérif Lens, celui-ci m'expliqua :

— Je l'ai entendue crier et je suis accouru. Teddy l'avait déjà jetée par terre. J'ai été obligé de le ceinturer et de lui mettre les menottes.

— Je ne peux pas croire ça de Teddy, déclarai-je. Allons l'interroger.

Nous montâmes au premier étage où étaient situées les cellules. Teddy était allongé sur une couchette, les paupières closes. Il ouvrit les yeux et me dit :

— Salut, Doc.

— Que s'est-il passé, Teddy ? Que cherchiez-vous à faire ?

— Rien, Doc. C'est ce que j'ai bu... Ça m'a tourné la tête.

— Alors Teddy, maintenant vous sautez sur la première femme que vous rencontrez ? Cela ne vous ressemble pas.

— Je ne sais pas, Doc. Je n'ai pas envie d'en parler.

— Teddy.

— J'étais soûl, c'est tout !

Je poussai un soupir et le laissai.

— Que risque-t-il ? demandai-je au shérif comme nous redescendions.

— Il ne l'a blessée que légèrement. Tout dépend si elle porte plainte contre lui ou non.

Soudain, je me rappelai Cedric qui attendait le retour de son frère près de la camionnette et je dis au shérif que je ferais mieux de le prévenir.

Cedric écouta tranquillement ce que j'avais à lui raconter.

— L'imbécile ! grogna-t-il lorsque j'eus terminé.

— Venez, Cedric, l'invitai-je. Je vous emmène voir votre frère.

*

**

Vers midi, seul avec le shérif Lens, je me sentis gagné par le découragement.

— Je suis désarçonné, shérif. Je ne sais pas par quel bout prendre cette affaire.

— Peut-être n'y a-t-il pas d'affaire, Doc. Toutes les morts mystérieuses ne sont pas des meurtres. Vous tenez trop à ce que les choses soient organisées. Vous rêvez d'une solution qui lierait l'enterrement de Matt Xavier, la mort de Rose Duprey et l'agression de Teddy contre cette fille. Mais la vie n'est pas faite ainsi.

- En général, non, admis-je.
- Écoutez, Bob Duprey doit venir à une heure. Aimerez-vous discuter un peu avec lui ?
- Qu'est-ce qui l'amène ?
- Il veut régler les détails des obsèques. Il souhaite faire enterrer sa femme à Spring Glen demain matin, et il faut que je lui remette le corps. Je n'ai aucune raison de le lui refuser.
- Non, aucune, répondis-je.

*

**

Lorsque Duprey arriva, il était pâle et nerveux, n'ayant pas encore accepté le tragique événement.

– Je suis surpris que vous vouliez la faire enterrer ici, dit le shérif Lens en signant les papiers pour que l'entrepreneur des pompes funèbres puisse venir prendre le corps.

- Elle a toujours aimé Spring Glen.
 - Mr Duprey, saviez-vous que votre femme était enceinte ? demandai-je. Il hocha la tête.
 - Le Dr Fenshaw le lui avait appris la semaine dernière.
 - Et était-elle heureuse d'avoir un enfant ? Aucun signe de dépression ?
 - Aucun. Nous attendions tous les deux cette naissance avec impatience. Je pris une profonde inspiration.
 - Avez-vous entendu parler d'un homme appelé Teddy Bush ?
 - Non.
 - Votre femme aurait-elle pu le connaître ?
 - J'en doute. Où voulez-vous en venir ?
 - Elle semblait s'enfuir lorsque l'accident s'est produit. Bush est fossoyeur. Serait-ce de lui qu'elle aurait eu peur ?
 - Vous étiez la seule personne en vue.
 - Je sais, mais elle n'a jamais regardé dans ma direction.
- Après le départ de Duprey, le shérif Lens demanda :
- Croyez-vous qu'il aurait pu la tuer d'une manière ou d'une autre ?
 - Le mari est toujours le suspect numéro un, mais il n'est pas sorti un instant de mon champ visuel. Il n'a rien lancé, ni tiré aucun fil. Si elle a été tuée, c'est par quelqu'un d'autre.
 - Peut-être l'assassin s'est-il servi d'une canne à pêche et d'un hameçon pour la faire culbuter par-dessus le parapet ?
 - J'ai été témoin de toute la scène et le soleil brillait. On ne l'a pas fait

culbuter. Elle a simplement basculé.

Et on n'a pas trouvé de drogue dans son sang. Vous l'avez confirmé vous-même. Fichtre, Doc, laissez tomber. C'était un accident. Peut-être a-t-elle eu un vertige parce qu'elle était enceinte. Vous voyez des meurtres là où il n'y en a pas, comme Scott Xavier.

Vous avez probablement raison, concédai-je. Il est temps que je retourne à mon cabinet.

Au fait, la fille a décidé de ne pas porter plainte contre Teddy. Je vais le laisser mijoter encore quelques heures, puis je le libérerai.

— C'est une bonne nouvelle. Toutefois, je serais curieux de savoir ce qui l'a poussé à faire un tel geste.

— ... Et s'il risque de récidiver.

*

**

En arrivant dans mon cabinet, je trouvai Dave Fenshaw qui m'attendait. Je commençais à me rendre compte des inconvénients à être logé dans une aile de l'hôpital.

— Il faut que je vous parle, dit-il, juché sur un coin de mon bureau.

— À quel propos ? demandai-je tout en parcourant les messages qu'April m'avait posés sur mon sous-main.

— J'ai appris que vous étiez allé bavarder avec Scott Xavier, ce matin au tribunal. Vous n'ignorez pas que cet homme est fou à lier.

— Est-ce votre diagnostic ?

— Voyons, Sam... Matt Xavier était un vieillard. Il est mort de mort naturelle.

— Vous mettez trop d'insistance à vous défendre, Dave, mais je vous crois.

Il parut satisfait.

— Je ne veux pas d'histoires avec Scott Xavier.

Une fois qu'il fut parti, je me mis à jongler avec les théories. Dave Fenshaw avait tué Matt Xavier, et Rose Duprey avait découvert le crime — elle était une de ses patientes. Elle avait suggéré l'idée du pique-nique dans le cimetière afin de pouvoir observer l'enterrement du vieil homme, et lorsque Fenshaw l'avait vue, il l'avait assassinée elle aussi. Ou bien, il avait un autre motif pour la tuer.

Mais comment ? Par un tour de magie ? Par hypnose ? Une personne qui ne sait pas nager peut-elle être poussée, sous hypnose, à se jeter du haut d'un pont dans un cours d'eau en crue ?

J'abandonnai le petit jeu des hypothèses et me concentrai sur les messages d'April. J'avais des malades à voir.

*

**

Tard dans l'après-midi, vers cinq heures, April m'annonça que Teddy Bush attendait dehors et souhaitait me parler. Je raccompagnai mon dernier patient et le fis entrer. À l'évidence, il était embarrassé, et pénétra dans mon cabinet la tête basse pour ne pas croiser mon regard.

— Alors, vous êtes sorti de prison, Teddy ?

— Oui, Doc. Elle... la fille n'a pas porté plainte. J'ignore ce qui m'a pris. J'espère que je ne suis pas malade.

— Asseyez-vous et causons. Vous aviez bu ce matin, n'est-ce pas ?

— Juste une rasade dans une tasse à thé. Comme d'habitude.

— Une seule rasade peut faire beaucoup de mal dans un estomac vide.

— Certainement, acquiesça-t-il.

— Et ensuite, vous avez aperçu la fille et vous l'avez agressée.

— Je n'en avais pas l'intention, Doc. Mais hier, je l'ai vue en train de nager toute nue dans l'étang, et voilà qu'elle se dresse devant moi avec ses vêtements. Je suppose que l'alcool m'a donné envie d'elle et...

— Elle n'est pas d'ici, Teddy. Vous avez dû voir quelqu'un d'autre.

— Non, je reconnaitrais cette rouquine n'importe où. Je me trouvais dans les buissons, au sommet de la colline près de la tombe que nous refermions. J'ai regardé en direction de l'étang, et elle nageait. Puis elle est sortie de l'eau et a remis ses vêtements.

— C'est donc là que vous étiez quand Cedric vous cherchait partout.

— Oui, avoua-t-il. Je n'arrivais pas à détacher les yeux d'elle.

— Teddy, je veux que vous arrêtiez de boire ! Vous avez constaté l'effet que l'alcool produit sur vous. Si vous recommencez, vous n'aurez pas autant de chance la prochaine fois. Le shérif Lens vous mettra en prison et jettera la clé.

— Je sais, dit-il en baissant à nouveau la tête.

— Très bien. Maintenant, allez-vous-en et évitez les ennuis.

— Est-ce que je n'ai pas besoin de médicaments ?

— Non, seulement de bon sens, Teddy.

Après son départ, April entra dans le bureau.

— Ai-je des rendez-vous pour demain matin ? lui demandai-je.

— Une visite à domicile chez Mrs Wennis.

— Téléphonez-lui et dites-lui que je passerai après le déjeuner. Je veux

assister à l'enterrement de Rose Duprey.

*

**

Je me rendis à l'enterrement avec le shérif Lens et nous restâmes à parler un long moment avant que la cérémonie ne commence.

— Vous n'avez pas de preuve, Doc, déclara le shérif.

— Rien ne m'empêche d'essayer.

Il laissa échapper un soupir et, plus tard, tandis que nous suivions le convoi de l'église de Shinn Corners jusqu'au cimetière, il refusa d'aborder le sujet.

— Pure conjecture ! fut son seul commentaire. Nous ne condamnons pas les gens sur de simples conjectures !

Le mois d'avril continuait de nous gâter avec un soleil aussi resplendissant que le jour où Rose Duprey était morte. Alors que le cortège funèbre se dirigeait vers la tombe fraîchement creusée, je vis Teddy et Cedric Bush debout dans un coin, appuyés sur leurs pelles.

La défunte était issue d'une famille nombreuse, et la longue file de ses parents et amis s'étirait derrière le mari qui menait, seul, la procession. Je me tournai et jetai un coup d'œil sur les autres spectateurs, étonné de découvrir parmi eux le Dr Fenshaw. Apparemment, il était venu à pied depuis l'hôpital, comme le matin des funérailles de Matt Xavier.

Le prêtre se plaça devant le cercueil et prononça un bref discours que nous n'entendîmes pas. Il serait bientôt temps pour Teddy et Cedric de faire leur travail.

— Content ? me demanda le shérif Lens lorsque la cérémonie prit fin.

— Presque, répondis-je.

J'avais vu une tache de couleur dans les arbres.

— Venez ! criai-je en me mettant à courir.

— Doc, qu'est-ce qui... ?

La distance était courte jusqu'aux arbres et je la couvris en quelques secondes.

— L'assassin est revenu sur les lieux de son crime, annonçai-je en tendant le bras pour saisir un poignet gracile et en le tirant vers moi de derrière les arbres. Shérif, je vous présente la meurtrière de Rose Duprey – miss Susan Gregger.

*

**

— Vous êtes fou ! hurla-t-elle. Lâchez-moi !

Le shérif Lens paraissait fâché.

— Doc, je...

Je ne le laissai pas continuer.

— Vous êtes une bonne nageuse, Susan. Il le fallait pour sauter du pont et descendre ce cours d'eau jusqu'à l'étang. Avec une perruque noire et des vêtements identiques à ceux de Rose, vous pouviez passer pour elle tant que l'on ne voyait pas votre visage. Quand vous avez atteint l'étang, vous vous êtes débarrassée des habits mouillés et vous avez remis les vôtres. C'est alors que Teddy Bush vous a surprise. Quel effet cela vous a-t-il fait de frôler l'arbre mort où était accroché le cadavre de Rose ?

— Je ne l'ai pas tuée ! protesta-t-elle. Vous n'avez aucune preuve !

Je les comptai sur mes doigts.

— Premièrement, Teddy Bush vous a vue nager nue dans l'étang, et le cours d'eau s'y déverse. Je peux témoigner que l'eau était glacée ce jour-là – elle provenait de la fonte des neiges dans les montagnes. Personne ne s'aventurerait dans des eaux aussi froides pour simplement se rafraîchir. Deuxièmement, votre ami Bob Duprey a déclaré que j'avais pu effrayer sa femme en surgissant brusquement. Mais sa femme est toujours restée de dos – il m'a été impossible d'apercevoir son visage. Comme il s'agissait de vous, vous ne pouviez pas prendre le risque de vous retourner.

» Troisièmement, Duprey et sa prétendue femme venaient de terminer leurs sandwiches lorsque je suis arrivé. Pourtant, l'autopsie a révélé que l'estomac de Rose Duprey était vide. Conclusion : ce n'était pas elle que j'avais vue tomber. Quatrièmement, lorsque je vous ai examinée après l'agression de Teddy j'ai remarqué quelques bleus. Ils ne se seraient pas formés aussi vite. Ces bleus dataient de la veille, quand vous avez sauté dans le cours d'eau. Cinquièmement, il y avait à peine deux ou trois contusions sur le corps de Rose, malgré le trajet qu'elle était supposée avoir effectué dans l'eau. Pourquoi ? Parce qu'elle n'avait pas parcouru cette distance. Ces contusions étaient apparues après que vous l'aviez assommée pour la noyer, probablement à l'endroit où elle a été retrouvée.

Je vis Bob Duprey se précipiter vers nous.

— Non, dit-elle. Je ne veux pas porter la responsabilité de ce crime. C'est Bob qui l'a tuée. C'est *lui* qui l'a assommée et qui l'a noyée. Tout ce que j'ai fait, c'est de sauter dans le cours d'eau devant un témoin. Il voulait divorcer pour m'épouser, mais lorsque Rose a appris qu'elle était enceinte, elle a refusé de lui rendre sa liberté.

Bob Duprey était alors à portée de voix, le visage convulsé de fureur.

— Tais-toi ! cria-t-il. Tais-toi ! Tu nous condamneras tous les deux !

Mais le shérif Lens en avait suffisamment entendu. Il avait brandi ses menottes avant que Duprey ne puisse bondir sur la fille.

★

★★

Ainsi donc, conclut le Dr Sam Hawthorne, j'ai réussi à établir un lien entre la noyade de Rose Duprey et l'agression de Teddy Bush contre Susan Gregger. Et la mort de Matt Xavier, me demanderez-vous ? Eh bien, autant que je sache, elle avait été naturelle.

La prochaine fois, je vous parlerai des fêtes du centenaire et d'un étrange meurtre en chambre close qui faillit tout gâcher.

Un crime posthume

Entrez! Entrez! dit le Dr Sam Hawthorne. Prendrez-vous l'habituelle libation? Parfait! J'ai promis de vous parler aujourd'hui de notre chambre close du centenaire, n'est-ce pas? À cette époque, Northmont était un endroit où l'on savait s'amuser. Pendant l'été de 1927, nous avons déjà commémoré le tricentenaire de l'installation des Pèlerins, et en cet été de 1932, nous célébrions le centenaire de la fondation officielle de Northmont. Nous vivions en pleine Dépression et dans une année d'élection présidentielle, et les notables de la ville avaient estimé, je suppose, qu'une fête était exactement ce qu'il nous fallait...

*

**

Pour la majorité des gens, le point culminant du centenaire était l'ouverture du *Palace*, notre tout premier cinéma parlant à Northmont. Cette salle représentait un pas de géant vers le futur, beaucoup plus important pour certains que l'hôpital des Pèlerins construit quelques années auparavant. Le mercredi 29 juin, le jour de l'inauguration, le maire Trenton avait accepté de couper le traditionnel ruban, jugeant l'événement digne de la semaine de festivités que clôturerait un feu d'artifice, le lundi suivant 4 juillet.

Le mardi, la veille de l'inauguration, je m'arrêtai devant le cinéma. Des affiches ornaient déjà la façade, annonçant le premier double programme: *Tout au vainqueur* avec James Cagney et *L'Homme aux miracles* avec Chester Morris^[7]. Matt Creeley, le propriétaire, était aussi excité que tous les autres habitants de la ville.

— Je vais vous faire visiter, Doc, proposa-t-il en me tirant par le bras. Nous pouvons accueillir quatre cent trente personnes dans des fauteuils de grand confort. C'est la moitié de la population de Northmont, et j'espère attirer des spectateurs d'aussi loin que Shinn Corners. Ils n'ont rien de pareil chez eux!

En effet, la salle était impressionnante.

— À quoi sert cette petite pièce vitrée dans le fond? demandai-je.

— C'est une loge insonorisée pour les familles accompagnées de bébés et de jeunes enfants. Une sorte de « salon des cris et vagissements » afin que le reste du public ne soit pas gêné. Le son du film est diffusé par un haut-parleur spécial. Très peu de cinémas dans le pays en sont équipés.

Sa voix vibrait de fierté.

— Vous avez fait du beau travail, Matt, le félicitai-je en jetant un coup d'œil à la loge garnie d'une douzaine de fauteuils.

Nous descendîmes l'allée centrale et je me retournai.

— C'est la cabine de projection là-haut ?

— Oui. Je chargerai parfois les appareils moi-même, mais Freddie Bay en sera le projectionniste officiel.

— Vous pensez que vous réussirez à le garder sobre ?

Freddie était un sacré personnage, ivre la plupart du temps malgré la Prohibition.

— Il a pris de bonnes résolutions et les a respectées jusqu'à présent, Doc. Je lui ai appris à faire fonctionner les projecteurs et il a montré beaucoup d'intérêt.

— Je suis heureux de l'entendre, répondis-je.

Freddie Bay louait une chambre au-dessus de la boutique du coiffeur, dans Main Street, et je le voyais souvent en me rendant à mon cabinet.

Comme nous nous apprêtions à sortir de la salle, une jolie petite brune vint vers Creeley pour lui poser une question. Il se tourna vers moi.

— Vous connaissez Vera Smith, n'est-ce pas, Sam ?

— Je ne crois pas.

J'avais entendu dire qu'il avait embauché comme caissière une fille de Shinn Corners, mais personne n'avait précisé qu'elle était aussi ravissante.

— Vera, je vous présente le Dr Sam Hawthorne. Vous vous faites une entorse au poignet à force de compter l'argent et Doc vous soignera.

Elle me gratifia d'un sourire enjôleur.

— J'espère que cela n'arrivera pas.

— Habitez-vous en ville ? lui demandai-je comme si je ne le savais pas.

— Non, à Shinn Corners. Je viens avec ma voiture.

— Vous avez trouvé une situation tout à fait intéressante.

— C'est ce que Mr Creeley ne cesse de me répéter, répliqua-t-elle.

— Il faut encore que j'engage deux ouvreuses pour placer les spectateurs, ajouta Creeley, mais je m'en occuperai cet après-midi. J'ai mis une annonce dans le journal de ce matin.

— Je vous souhaite bonne chance.

— Voici deux billets pour l'inauguration, Doc. Emmenez une petite amie.

— Merci.

Cet été-là, il n'y avait aucune femme dans ma vie, aussi, en retournant à mon cabinet, demandai-je à April, mon infirmière, si elle aimerait m'accompagner.

— Demain soir ? s'exclama-t-elle. Lorsque le maire Trenton coupera le ruban et tout et tout ?

— Oui.

— Avec grand plaisir ! Mais qu'est-ce que je vais mettre ? Dans les magazines, les femmes portent des robes de soirée pour les premières.

— Pas à Northmont. Cette robe que vous...

Le téléphone m'interrompit. C'était le shérif Lens, l'air agité.

— Doc, venez vite. J'ai un cadavre sur les bras.

— Où êtes-vous, shérif ?

— Dans la chambre de Freddie Bay. Il s'est suicidé.

*

**

La chambre était poussiéreuse et chichement meublée – le genre d'endroit auquel je m'attendais pour Freddie. Il y avait une bouteille à moitié pleine de whisky de contrebande sur la table. Freddie gisait dans un fauteuil, les bras en croix, un revolver posé sur le sol à côté de sa main droite.

— Il s'est tiré une balle dans la tête, grommela le shérif Lens.

J'examinai la plaie sanglante sur la tempe du mort.

— Brûlures de poudre. On dirait bien un suicide, shérif.

— La femme d'en face sur le palier a entendu un coup de feu, il y a une heure environ. Elle a frappé à la porte et, comme personne ne répondait, elle m'a téléphoné.

— Je me demande pourquoi le pauvre Freddie se serait suicidé.

— Oh, il a laissé une lettre, Doc. La chose la plus extravagante que j'aie jamais lue !

Je pris le billet écrit d'une main tremblante.

« J'ai tué le maire Trenton le soir de l'inauguration du cinéma de Northmont. Je le haïssais parce qu'il m'envoyait toujours les flics quand j'avais bu. J'ai percé un trou dans le plancher de la cabine de projection et dans le plafond de la loge vitrée. Lorsque le maire Trenton y est entré, j'ai fait du bruit pour qu'il lève la tête et je lui ai logé une balle entre les deux yeux. J'ai rebouché le trou avec du mastic afin qu'on ne le voie pas, et personne n'a compris comment il avait pu être tué puisqu'il était seul dans la pièce. J'aurais peut-être réussi à échapper à la justice, mais ma conscience ne m'aurait pas

laissé en paix. J'ai choisi ce moyen pour me mettre en règle avec moi-même.

Freddie Bay»

— Mais...

— Exactement, Doc. L'inauguration n'a lieu que demain soir et le maire Trenton est toujours vivant. Freddie a avoué un meurtre qui n'a pas encore été commis.

*

**

La lettre de Freddie Bay fut mise sur le compte des divagations d'un alcoolique, et le maire Trenton classa l'affaire avec un rire.

— Peut-être avait-il l'intention de me tuer, puis il s'est tellement enivré qu'il a cru l'avoir fait.

Le shérif Lens et moi inspectâmes le plancher de la cabine de projection et le plafond de la pièce située au-dessous sans trouver le moindre trou. Si Freddie était sérieux avec son plan, il n'en avait pas encore accompli la première et cruciale étape.

— Que vais-je faire sans projectionniste ? tempêtait Matt Creeley en passant la main dans ses rares cheveux. Il faudra que je projette les films moi-même alors que je devrais être à l'entrée pour accueillir les spectateurs.

— Tout s'arrangera, le rassura le shérif Lens.

— Et si le maire Trenton a pris peur et qu'il refuse de venir couper le ruban ?

— Rien n'a jamais effrayé Ernie Trenton, déclara le shérif. Pourquoi ferait-il une exception ? D'ailleurs l'assassin potentiel est mort.

Mais tandis que nous quitions le cinéma, je demandai au shérif :

— Vous serez là pour l'inauguration, n'est-ce pas ?

— Pour sûr ! Et pas à cause de cette histoire. Ma femme et moi avons envie de voir deux bons films. (Il me lança un regard en biais.) Vous n'êtes pas inquiet ?

— Pas vraiment.

— Alors, qu'y a-t-il, Doc ? Je sens quand quelque chose vous tracasse.

— Je songeais à cette bouteille de whisky à moitié pleine. Vous n'ignorez pas combien Freddie aimait boire. S'il voulait se suicider, ne croyez-vous pas qu'il aurait d'abord vidé la bouteille ?

— Peut-être, concéda le shérif Lens. Mais si quelqu'un l'a assassiné et souhaite tuer le maire, serait-il assez stupide pour laisser une lettre et nous avertir ?

— Je ne sais pas, avouai-je. Je ne sais pas quoi penser.

*

**

Le soleil brillait l'après-midi de l'inauguration, une chaude journée d'été propice à la fête. La place du centre de la ville avait été décorée pour le centenaire et le maire Trenton n'était pas le seul politicien à profiter de l'aubaine. J'aperçus Casper Drake, un conseiller municipal et adversaire politique de Trenton, en train de serrer des mains.

Il me vit et m'appela :

Doc Hawthorne ! Attendez une minute !

Comment allez-vous, Casper ?

C'était un homme émacié souffrant d'un ulcère que je lui soignais périodiquement depuis des années.

— Aussi bien que possible. Dites-moi, c'est quoi cette histoire ? Freddie Bay se serait suicidé ?

— Il semblerait. Il a laissé une lettre.

— C'est très étrange. Creeley venait de lui donner du travail dans son nouveau cinéma.

— Oui. Je sais.

J'étais réticent à ajouter tout autre commentaire, espérant que le contenu de la lettre n'avait pas déjà fait le tour de la ville.

— Assisterez-vous à l'inauguration ?

— Je ne la raterais pour rien au monde. À ce soir Casper.

April était prête lorsque je passai la prendre avec ma Stutz Torpedo un peu après sept heures. À cette époque de l'année, le soleil se couchait tard et il faisait encore clair quand nous contournâmes la place pour nous garer à proximité du cinéma. Le 4 juillet n'était que cinq jours plus tard, pourtant les enfants allumaient déjà des pétards et tiraient avec des pistolets à amorce dans le kiosque à musique. D'une certaine manière, cela contribuait à donner un air de fête à la manifestation de la soirée et, bien que le shérif Lens les regardât depuis le trottoir en fronçant les sourcils, il ne faisait pas mine de vouloir intervenir dans leurs jeux.

— Bonsoir, Doc ; bonsoir, April, dit-il tandis que nous descendions de voiture.

— Votre femme est-elle là, shérif ? demanda April.

— Elle s'est déjà installée dans la salle pour me retenir une place. J'ai pensé qu'il fallait que je sois présent lorsque le maire Trenton procéderait à l'ouverture officielle.

Comme la soirée inaugurale était uniquement sur invitation, Vera Smith n'avait pas besoin de rester derrière sa caisse. Elle se tenait auprès de Matt Creeley dans le hall pour ramasser les billets des gens qui entraient. Lorsque Creeley vit le maire Trenton, il interdit temporairement l'accès à la salle et nous groupa autour de lui tandis qu'un symbolique ruban rouge était tendu en travers de la porte.

— Chers amis et concitoyens, commença le maire, un homme au corps bien charpenté, comme s'il prononçait un discours pour une réélection, c'est un honneur pour moi d'être ici ce soir parmi vous pour les fêtes du centenaire et l'inauguration du *Palace*, notre premier cinéma à Northmont.

Il leva ses ciseaux et trancha le ruban sous les applaudissements de la foule.

Ensuite, nous pénétrâmes tous derrière lui dans le hall, et je vis Casper Drake murmurer quelque chose à l'oreille de Vera Smith en passant. La jeune fille rougit puis sourit. April et moi trouvâmes deux fauteuils en bordure de l'allée, vers le centre de la salle, et nous saluâmes de la main la femme du shérif, assise à l'autre extrémité de la même rangée. Quant au shérif Lens, il apparut au bout d'un moment et me tapota l'épaule.

— Doc, j'ai un problème. Le maire Trenton veut regarder la première partie du film depuis la loge vitrée.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Vous n'êtes pas superstitieux, n'est-ce pas, shérif? Nous avons inspecté cette pièce et il n'y avait pas de trou dans le plafond. De toute façon, qu'il ait été sérieux ou non en rédigeant cette confession, Freddie est mort.

Il secoua la tête.

— Je n'aime pas qu'il tente le sort comme ça.

— Je vais aller parler à Trenton, proposai-je.

April promit de me garder mon fauteuil, mais elle était si occupée à examiner tous les gens que je n'y comptais guère.

Le maire Trenton, debout au fond de la salle avec Matt Creeley et Casper Drake, en admirait les aménagements. Quand j'arrivai à sa hauteur, Matt Creeley prit lui-même l'initiative.

— Doc, si le maire Trenton insiste pour voir le film depuis la loge vitrée, pourriez-vous rester avec lui? me demanda-t-il. Il faut que je monte dans la cabine de projection et je me sentirais plus rassuré si le shérif surveillait la porte de l'extérieur.

— Vous êtes ridicule, commenta Trenton, et j'étais d'accord avec lui. Je veux seulement me rendre compte de l'effet et ne souhaite pas passer plus

d'une dizaine de minutes dans cette pièce. Ensuite, je vous rejoindrai.

Il me traversa l'esprit qu'il cherchait peut-être à s'attirer la sympathie des femmes bien qu'aucune mère de famille avec ses enfants n'eût été invitée à la soirée inaugurale pour tester le « salon des cris et vagissements ».

— Je resterai avec vous pendant ces dix minutes, acceptai-je. Allons-y.

Matt Creeley, qui avait retrouvé le sourire, s'adressa à Vera Smith :

— Dites aux ouvreuses de se tenir dans le fond pendant le spectacle. Je ne veux pas que leurs têtes masquent l'écran.

Le maire Trenton et moi entrâmes dans la loge vitrée et nous nous installâmes au premier rang. Les murs insonorisés me firent une drôle d'impression aux oreilles et je parlai d'abord à voix basse avant de me rappeler que l'on ne pouvait pas nous entendre de l'extérieur.

— La vitre est épaisse, fis-je observer. Je parie qu'elle a coûté une fortune.

Trenton hocha la tête.

— Nous n'avons rien à envier aux gens de Boston.

— Où est votre femme ? demandai-je pour faire la conversation.

Hilda Trenton était une dame charmante, entre deux âges, qui accompagnait d'habitude son mari lors des cérémonies locales.

— J'espérais qu'elle serait de retour à temps. Elle a dû aller voir sa mère à Shinn Corners cet après-midi.

— Shinn Corners. C'est la ville où habite Vera, la caissière.

Le maire Trenton émit un grognement.

— Il me semblait bien que son visage m'était familier. Je l'ai probablement vue là-bas.

La lumière baissa et le somptueux rideau rouge s'ouvrit. Les spectateurs se mirent à applaudir lorsque les premières images en noir et blanc apparurent sur l'écran. La musique se déversait au-dessus de nos têtes par un haut-parleur accroché dans un angle de la pièce. Le shérif Lens jeta un coup d'œil sur nous à travers la vitre et nous fit un petit signe de la main.

— Ce sont de bonnes places, dis-je au maire. Il faudrait cependant que Creeley fasse recouvrir le sol d'un tapis.

Le maire Trenton répondit par une sorte de grommellement, les yeux rivés sur l'écran.

On projeta d'abord le complément de programme. C'était l'histoire d'une bande d'escrocs ramenés dans le droit chemin par un prêcheur-guérisseur. Trenton avait l'air de connaître la précédente version, muette, avec Lon Chaney^[8]. Au bout de moins de dix minutes, il commença à s'impatienter et suggéra que nous rejoignons le reste du public.

— Je vais voir si je trouve Hilda. Elle doit être arrivée.

Sur l'écran, l'un des personnages avait sorti un revolver. Trenton était en train de se lever lorsque j'entendis un bruit mat, comme un coup de feu tiré à une assez grande distance. Je crus que le son provenait du film mais à côté de moi, le maire Trenton se mit à hoqueter.

— Oh, mon Dieu ! J'ai été touché !

Il s'écroula sur son fauteuil et porta la main à sa poitrine, sous l'épaule gauche.

— Faites-moi voir, ordonnai-je en écartant son veston.

Il y avait du sang sur sa chemise et un trou à l'endroit où la balle avait pénétré. Juste, à ce moment-là, la porte s'ouvrit et le shérif Lens passa la tête.

— Monsieur le maire, votre femme vient d'arriver. Voulez-vous que je la conduise dans la loge ?

— Il a été blessé par balle ! hurlai-je. Allez chercher du secours !

— Blessé par balle ! Comment ça ? Il était seul avec vous, Doc. Je n'ai pas bougé une seconde de devant la porte.

— Peut-être Freddie Bay a-t-il tiré, murmurai-je. Demandez de la lumière afin que je puisse voir ce que je fais.

*

**

Hilda Trenton faillit avoir une crise de nerfs en apprenant la nouvelle.

— Va-t-il mourir ? Je veux le voir ! Je veux être auprès de lui !

— Vous pouvez le voir, dis-je. Nous allons le transporter à l'hôpital, mais la blessure n'est pas grave. Heureusement, il se levait au moment où le coup de feu a été tiré. Sinon la balle l'aurait frappé à la tempe.

— Mais comment... ?

Le shérif Lens aida le maire Trenton à se mettre debout. Le film s'était arrêté et la lumière rallumée. J'avais fait appeler une ambulance à l'hôpital des Pèlerins, et elle était en route.

Doucement, Mr Trenton, lui conseillai-je. À première vue, ce n'est qu'une blessure superficielle, mais on ne sait jamais.

Son visage était devenu tout blanc et j'eus peur qu'il ne s'évanouisse. J'avais hâte d'entendre la sirène de l'ambulance. Soudain, Casper Drake se dressa au milieu des spectateurs, se frayant un chemin jusqu'à nous.

— Que s'est-il passé ? Est-il mort ?

— Tout ce qu'il y a de plus vivant, Casper. Empêchez les curieux d'avancer, voulez-vous ?

L'ambulance arriva enfin et je convainquis Trenton de s'allonger sur la civière. Il avait retrouvé des couleurs et, bien qu'à mon avis aucune

complication ne fût à craindre, je partis avec lui.

— Inspectez à nouveau le plafond, dis-je au shérif Lens. Cherchez un trou de la taille d'une balle. Regardez aussi sur les murs, sur les panneaux alvéolés d'insonorisation.

— Je m'en occupe, Doc.

*

**

Hilda Trenton exigea de monter dans l'ambulance et, quand nous atteignîmes l'hôpital des Pèlerins, elle était en plus mauvais état que son mari. Les médecins avaient été avertis et Trenton fut immédiatement conduit en salle d'opération. Je me nettoyai, mis une blouse et un masque, et les suivis.

L'intervention dura à peine quinze minutes. Après avoir extrait la balle, le Dr Lask me la montra.

— Elle n'a pénétré que de deux centimètres, dit-il. Soit elle a été tirée de très loin, soit elle a traversé quelque chose qui a ralenti sa vitesse.

— Aurait-elle pu le tuer ?

— Oui. Tout dépend de l'endroit de l'impact. Il a eu de la chance. (Il se remit au travail.) Deux ou trois points de suture et il sera sur pied bientôt.

— Conservez la balle, lui conseillai-je. Le shérif voudra la récupérer.

Je quittai la salle d'opération et me dirigeai vers Hilda Trenton qui attendait dans le couloir.

— Je suis prête pour la mauvaise nouvelle, Dr Sam, dit-elle. Est-il mort ?

— Non, Hilda. Il va très bien. Ce n'est qu'une égratignure.

— Mais quelqu'un a tenté de le tuer.

— En effet.

— Qui songerait à commettre un tel acte ?

— Tout homme politique se fait des ennemis, répondis-je en pensant à Freddie Bay.

— Alors, cette personne pourrait recommencer, même ici, à l'hôpital !

— Je suis sûr que le shérif Lens mettra un de ses adjoints en faction devant la porte de sa chambre, Hilda.

Je fis part au shérif des craintes de Hilda Trenton et il m'expliqua qu'il avait déjà pris les mesures nécessaires. Je lui répétai ensuite le commentaire du Dr Lask à propos de la balle dont la vitesse avait été ralentie par un obstacle.

— Le bruit était étouffé, confirmai-je.

— Comme par un silencieux ?

— Je n’ai entendu ce genre de son qu’au cinéma, mais d’habitude, il ressemble plus à un toussotement ou à un sifflement. Dans le cas présent, le son était net, comme un coup de feu, seulement pas très fort. Toutefois, les panneaux d’insonorisation auraient pu l’atténuer.

Le shérif Lens secoua la tête.

— Cela n’a pas grande importance, Doc, puisqu’il n’y pas de trou, ni dans la vitre, ni dans les murs, ni dans le plafond. Et aucun des alvéoles des revêtements muraux n’a un diamètre suffisant pour laisser passer une balle. La porte n’était peut-être pas verrouillée comme dans vos romans de chambres closes, mais le scénario est identique. Je me trouvais dehors et vous à l’intérieur. Personne n’est entré, la balle non plus. C’est un crime impossible, Doc.

— Rien n’est impossible si l’on consacre assez de temps pour réfléchir à la question. Supposons que Freddie Bay ait dit la vérité en déclarant qu’il voulait tuer Trenton, mais qu’il ait menti sur la méthode. Supposons qu’il ait installé à l’avance un mécanisme dans la loge – pour presser, à une heure déterminée, la détente d’un revolver dissimulé dans un fauteuil ou dans le haut-parleur.

— Je ne sais pas, Doc...

— Allons voir.

*

**

L’attentat contre Trenton avait tellement bouleversé Matt Creeley qu’il avait annulé le reste de la soirée.

Lorsque nous arrivâmes, il arpentait le hall vide de son cinéma, l’air toujours choqué.

— Casper Drake dit que vous aviez été prévenus, s’exclama-t-il en venant à notre rencontre. Est-ce vrai ?

— Pas exactement, répondit le shérif Lens. Nous pensions que la menace était écartée.

— C’était ma grande première et vous avez tout gâché !

— Ce n’est pas nous qui l’avons gâchée, mais l’assassin, rectifiai-je.

Je suivis le shérif dans la salle où il avait laissé un de ses adjoints de garde devant la porte de la loge vitrée.

— Rien n’a été touché, m’annonça-t-il. J’ai inspecté les murs et le plafond, mais je n’ai rien touché.

Je pouvais le constater moi-même. Le mouchoir maculé de sang était toujours par terre, près du fauteuil qu’avait occupé Trenton, ainsi que le

veston bleu marine que je lui avais retiré après qu'il eut été blessé. Par bonheur, il n'était pas abîmé – seulement une ou deux taches de sang sur la doublure.

– Vous pouvez rendre son veston au maire Trenton, dis-je. Serait-il possible que l'un de ces panneaux d'insonorisation soit mobile et masque une porte ?

– Non, Doc. J'ai vérifié. J'ai même été faire un tour au-dessus, dans la cabine de projection.

Je cherchai une échelle et examinai le haut-parleur. Aucune arme n'était cachée à l'intérieur. Ensuite, je tâtai le capitonnage de tous les fauteuils – sans résultat. Le sol du nouveau cinéma était dépourvu de toute marque. Je ramassai un minuscule bout de papier rouge, plus petit qu'un quart d'ongle, mais c'est tout ce que je découvris.

– C'est l'impasse, shérif, avouai-je.

– Vous séchez ?

– Oui. Dites-moi, comment Casper Drake a-t-il eu connaissance du contenu de la lettre de Freddie ? Il en a parlé à Creeley.

– Le maire Trenton y a fait allusion dans une réunion, cet après-midi. Il a dit qu'il se sentait dans la peau de Lincoln en allant dans cette salle de cinéma.

– Croyez-vous que Casper sache quelque chose ?

Le shérif Lens eut un geste vague de la main.

– J'en doute. Il est plus intéressé par les nouvelles de Chicago.

– Chicago ?

J'avais presque oublié que s'y déroulait alors la Convention démocrate et que celle-ci tirait sur sa fin. Le gouverneur de New York, Franklin Delano Roosevelt, avait été nommé candidat à l'élection présidentielle au quatrième tour de scrutin et il avait surpris tout le monde en regagnant sa ville par le premier avion pour prononcer là-bas son discours d'investiture.

– Roosevelt s'est déclaré en faveur de l'abrogation de la loi sur l'interdiction de l'alcool, tout comme Hoover, il y a deux semaines. La Prohibition est terminée quel que soit celui qui sera élu.

– Quel rapport avec Casper ?

– Eh bien, je ne voudrais pas...

– Shérif, un homme est mort et un autre a failli être tué. Si Casper est impliqué...

Le shérif Lens paraissait mal à l'aise.

– J'ai entendu parler d'une transaction, Doc. Qui n'a probablement aucun lien avec la tentative de meurtre de ce soir. Voyez-vous, si la loi sur la

Prohibition est abrogée, quiconque détient un gros stock d'alcool importé possède une mine d'or.

— Un trafiquant, vous voulez dire ?

— Ou quelqu'un qui l'importe légalement, grâce à des autorisations officielles accordées pour un usage médical. On prétend qu'un laboratoire pharmaceutique nouvellement implanté à Shinn Corners pratique ce genre d'activité.

— Shinn Corners ? (Le nom de cette ville resurgissait à tout bout de champ.) Casper a-t-il des parts dans cette entreprise ?

— C'est ce que je ne réussis pas à déterminer, Doc. Mais on n'obtient pas ces autorisations sans appui politique. La rumeur circule qu'à Shinn Corners, il y a un entrepôt bourré jusqu'au plafond de caisses de whisky écossais dans l'attente de l'abrogation de la loi. Le bâtiment est gardé par des vigiles payés par le laboratoire pharmaceutique.

Nous retournâmes dans le hall où Vera Smith avait rejoint Creeley.

— Je rentre à la maison si vous n'avez plus besoin de moi, dit-elle.

— Allez-y, répondit le propriétaire du cinéma d'un ton maussade. J'espère que les choses iront mieux demain.

— Un instant, Vera, l'appelai-je. Je vous accompagne à votre voiture.

Elle sortit ses clés tout en marchant.

— Mr Trenton s'en tirera-t-il ?

— Oui. Heureusement qu'il était en train de se lever lorsque le coup est parti.

— Mais qui a pu faire ça ? Et comment ?

— C'est ce que nous essayons de découvrir, répondis-je. Vous vivez à Shinn Corners, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Je vous ai vue bavarder avec Casper Drake tout à l'heure. Le rencontrez-vous souvent ?

— Oui. C'est pourquoi je le connais. Je le croise parfois à la banque ou en faisant des courses.

— A-t-il des intérêts commerciaux dans votre ville ?

Elle parut surprise.

— Pas que je sache.

Je lui ouvris la portière tandis qu'elle s'asseyait au volant de sa Ford.

— Pourriez-vous vous renseigner à ce sujet ?

— Si vous voulez.

Cependant, je doutais qu'elle prendrait cette peine. Je la regardai s'éloigner, puis je regagnai le cinéma. Le shérif apposait les scellés sur la

porte de la loge vitrée.

— Pour tenir les curieux à l'écart pendant quelques jours, fit-il. Nous la passerons au peigne fin demain.

— Une idée, shérif?

Il leva la tête vers moi et agita la tête.

— Fichtre, Doc, nous connaissons le coupable. Le seul problème, c'est qu'il s'est suicidé hier!

*

**

J'étais inquiet pour la sécurité du maire Trenton, aussi fus-je soulagé de le voir debout et décidé à retourner chez lui le lendemain matin.

— Merci pour mon veston, me lança-t-il. Au moins sortirai-je d'ici un peu plus dignement que je n'y suis entré.

— Comment va votre épaule?

— Le Dr Lask m'a dit de revenir dans dix jours pour qu'il me retire les fils. Un peu de sang pourrait suinter de la plaie pendant un jour ou deux, m'a-t-il prévenu, sinon, je me sens bien.

Hilda Trenton arriva, gracieuse et souriante. Elle avait recouvré son sang-froid et se comportait à nouveau comme l'épouse du maire.

— Le shérif a-t-il arrêté le tireur? demanda-t-elle.

— Il est sur deux ou trois pistes, mentis-je, puis j'ajoutai, cette fois sans faire d'entorse à la vérité: il est en train d'opérer certaines vérifications à Shinn Corners.

Trenton était un peu faible sur ses jambes à cause du sang qu'il avait perdu, mais il parcourut le trajet de sa chambre à sa voiture sans difficulté. L'adjoint du shérif le suivait, avec l'ordre de rester auprès du maire au moins jusqu'à la fin du week-end. Un autre adjoint serait chargé de surveiller la maison pendant la nuit.

Je trouvai le shérif sur la place en train de pourchasser les enfants armés de pistolets à amorces et de pétards.

— Laissez-les tranquilles, shérif, lui criai-je. Ils ne transgressent aucune loi.

— Ils saccagent le gazon, grogna-t-il en se baissant pour ramasser les débris d'un gros pétard qui venait d'exploser dans un bruit assourdissant.

— Le maire Trenton est rentré chez lui.

— Parfait. (Son visage reprit cet air perplexe qui lui était familier.) Doc, j'ai examiné la balle qu'on a extraite de son épaule. Je ne dispose que d'une loupe, mais les rayures ressemblent étrangement à celles de la balle qui a tué

Freddie Bay.

— Oh ?

— Et son revolver est dans le coffre de mon bureau depuis mardi.

— Je comprends ce que vous voulez dire.

— Un crime impossible commis à l'intérieur d'une chambre close avec une arme enfermée dans mon coffre-fort...

— Vous croyez que vous pourriez me localiser cet entrepôt à Shinn Corners ?

— Hein ?

— Celui bourré de caisses de whisky.

— Je ne sais pas. Peut-être. Les entrepôts ne sont pas si nombreux là-bas.

— Alors, en route.

— Pourquoi ? Qu'espérez-vous découvrir, Doc ?

— La dernière pièce du puzzle. Je veux voir si c'est la même marque que celle de la bouteille que nous avons retrouvée dans la chambre de Freddie Bay.

Il me regarda fixement pendant un moment, puis s'exclama :

— Allons-y !

*

**

En chemin, je combinai successivement dans mon esprit tous les éléments en ma possession pour essayer de les classer dans un ordre qui réponde à une certaine logique.

Le shérif Lens et moi savions qu'il était en dehors de sa juridiction à Shinn Corners, mais il n'avait pas pour objectif d'arrêter quelqu'un. Il situa l'entrepôt des Laboratoires Pharmaceutiques des Pèlerins sans trop de mal et nous fit franchir la grille gardée par les vigiles en déclarant que j'étais un médecin envoyé par l'administration pour vérifier leurs stocks de whisky médicinal.

— Venez avec moi, dit un vigile. Le patron est à l'intérieur.

— C'est lui que nous souhaitons voir, répondis-je.

Il nous conduisit dans un couloir formé par les caisses de whisky de la marque que je m'attendais à trouver. Il y avait un petit bureau éclairé à l'extrémité du bâtiment et, comme nous approchions, un homme que nous ne connaissions pas en sortit. Il fronça les sourcils et avança vers nous.

— Prenez votre pistolet, shérif, murmurai-je.

Un autre homme suivait l'inconnu. C'était le maire Trenton.

Nous restâmes quelques secondes à nous dévisager, aussi stupéfaits les uns que les autres, puis le maire Trenton aboya un ordre à son compagnon.

— Abattez-les. Ce sont des gangsters !

Mais, à la place de son arme, le shérif Lens avait brandi son insigne.

— Pourquoi ce mensonge, monsieur le maire ? Renvoyez vos sbires. Je crois que le Dr Sam a quelques mots à vous dire.

— En effet. (Je fis un pas en avant dans l'étroit couloir pour être face à Trenton.) Vous avez failli nous rouler, je l'avoue. Vous avez interverti les rôles de victime et d'assassin avec beaucoup d'habileté. Freddie Bay est devenu l'assassin et vous la victime alors qu'en réalité, c'était exactement l'inverse. Freddie était au courant de vos agissements et, avec la perspective toute proche de l'abrogation de la loi sur la Prohibition, il a sans doute essayé de vous faire chanter. Vous l'avez tué après l'avoir soûlé avec une de vos bouteilles de whisky, puis vous avez maquillé le crime en suicide et écrit la lettre en imitant son écriture tremblante. Vous auriez dû vider le reste du whisky dans le lavabo. Cette bouteille à moitié pleine est le premier indice qui m'a mis la puce à l'oreille.

— Vous semblez oublier qu'on a tiré sur moi, répliqua Trenton. Je vous ferai retirer votre insigne pour cela, Lens.

Le shérif ne répondit pas et je continuai :

— Ce coup de feu sur vous était le point le plus troublant. J'avais deviné comment vous aviez procédé, mais je ne pouvais émettre que des hypothèses quant à la raison qui vous y avait poussé. Vous aviez peur que Bay n'ait laissé quelque chose – un billet vous accusant d'user de vos relations politiques pour obtenir l'autorisation d'importer du whisky. Si un tel billet était retrouvé après la mort de Bay, il vous désignerait comme premier suspect. Alors, comment vous débarrasser du maître chanteur tout en garantissant votre impunité ? Simplement en écrivant une lettre dont le contenu donnerait à entendre qu'il avait l'intention de vous tuer et que, ivre, il croyait avoir mené son projet à terme. Ainsi donc, si un billet était découvert, on le mettrait sur le compte de ses élucubrations d'alcoolique.

— Vous étiez à mes côtés lorsque j'ai été touché, rappela le maire Trenton.

— Il vous a fallu une sacrée dose de courage, je le reconnais. Juste avant de venir au cinéma, vous vous êtes enfoncé un objet pointu – un pic à glace, peut-être – sous l'épaule, assez profondément pour pouvoir introduire ensuite dans la plaie une balle tirée au préalable par un revolver. J'espère que

vous l'avez stérilisée pour éviter une infection. Ensuite, vous avez fixé un mouchoir sur la blessure pour la maintenir fermée et absorber le sang, puis vous êtes parti pour l'inauguration. Vous vous figuriez probablement qu'une véritable tentative de meurtre après l'étrange confession de Freddie nous déconcerterait tellement que nous ne songerions jamais à vous soupçonner de l'avoir tué, même si le fameux billet faisait son apparition. Mais nous aurions dû nous apercevoir dès le début qu'il y avait anguille sous roche à cause de votre insistance à assister à la projection de la première partie du film depuis la loge vitrée. Aucun assassin n'aurait pu prévoir ce détail. Par conséquent, le crime n'avait été prémédité ni par Bay ni par personne d'autre. Vous seul aviez pu ourdir cette machination, monsieur le maire.

— Vous étiez assis à côté de moi. Vous avez entendu le coup de feu.

— J'ai entendu exploser une amorce, comme celle que les enfants mettent dans leurs pistolets pour jouer et que vous aviez posée sur le sol auparavant. En vous levant, vous avez frappé votre talon sur l'amorce qui a éclaté, faisant un bruit étouffé très proche de celui d'un revolver muni d'un silencieux. L'enveloppe de l'amorce est certainement restée sous votre chaussure, mais j'en ai retrouvé un petit bout sur le plancher. Vous aviez pensé à percer votre chemise, mais vous n'avez pas pu faire le trou correspondant dans votre veston, car cela se serait remarqué. Ce veston intact vous a dénoncé lorsque je me suis mis à creuser la question. Et aujourd'hui, quand j'ai fait allusion à quelques vérifications que le shérif effectuerait à Shinn Corners, vous vous êtes débrouillé pour échapper à la surveillance de votre garde et vous êtes venu ici pour voir si tout allait bien.

— Je m'en vais, tonna le maire Trenton.

Il avait fait demi-tour et courait déjà entre les caisses de whisky avant que nous n'ayons compris ce qui se passait.

— Venez ! me cria le shérif en s'élançant à sa poursuite.

Nous étions déjà au milieu du couloir lorsque je me rendis compte qu'il s'agissait d'un piège. Trenton poussait une colonne de caisses, cherchant à les faire tomber sur nous. C'était un homme extrêmement ingénieux...

*

**

— Voilà, conclut le Dr Sam Hawthorne. Comme je suis toujours là, vous en déduisez que je n'ai pas été tué. Le shérif Lens non plus. Les caisses ont basculé du mauvais côté, écrasant Trenton. Il était mort lorsque nous l'avons dégagé. Il avait dû être pris d'un coup de folie pour imaginer un tel plan et s'infliger cette blessure à lui-même. Nous n'avons jamais raconté la véritable

histoire à nos concitoyens. Bay et Trenton avaient quitté ce monde, et nous nous en sommes tenus à la version du suicide et du tragique accident. Si certains se sont demandé ce que leur maire faisait dans un entrepôt de whisky, ils n'en ont discuté qu'en privé.

» Que sont devenues les fameuses caisses de whisky? Les agents du gouvernement sont venus pour les confisquer, mais les bootleggers étaient passés avant eux...

Meurtre dans la neige

Le Dr Sam Hawthorne s'installa dans son fauteuil favori, avala une gorgée de cognac et dit :

— Je voulais vous parler de mes vacances dans le Maine en janvier 1935. Mais je suppose que vous vous demandez comment une personne saine d'esprit pouvait avoir envie de se promener dans le Maine en plein hiver, surtout à une époque où les autoroutes n'existaient pas encore. Ma foi, c'était à cause de la voiture, j'imagine...

*

**

J'ai toujours eu un faible pour les voitures de sport. Comme cadeau de fin d'études, j'avais reçu de mon père et de ma mère une Pierce-Arrow modèle 1921 qui fit ma fierté jusqu'à sa destruction dans une explosion. Aucune des automobiles qui lui succédèrent dans les années trente ne parvint jamais à remplacer ce véhicule exceptionnel. Puis, au début de 1935, je trouvai enfin la voiture de mes rêves : un cabriolet Mercedes-Benz 500 K Spécial à la carrosserie rouge vif. Elle coûtait très cher, naturellement, mais je pratiquais alors la médecine depuis douze ans et, étant resté célibataire, j'avais réussi à économiser une jolie petite somme.

Je me rendis à Boston pour en faire l'acquisition, et lorsque je remontai à son volant l'allée de l'hôpital des Pèlerins, April, mon infirmière, n'en crut pas ses yeux. — Vous l'avez *achetée*, Sam ? Elle est à *vous* ?

— Oui. La dernière folie de Sam Hawthorne.

Elle caressa de la main la laque rouge, admirant les formes élancées du capot. Nous essayâmes tous les deux le spider, puis nous examinâmes les roues de secours jumelées, fixées juste derrière. Après cela, je lui laissai faire seule le tour du parking de l'hôpital.

— C'est fabuleux, Sam ! s'exclama-t-elle. Je n'ai jamais rien vu de tel !

April travaillait avec moi depuis que j'étais arrivé à Northmont et, dix ans plus tôt, nous avions passé ensemble quelques jours de vacances à Cape Cod, mais nos relations étaient toujours demeurées platoniques. Je considérais April comme une amie et une collaboratrice parfaite, cependant

jamais aucune idylle ne s'était ébauchée entre nous. Elle avait quelques années de plus que moi et approchait de la quarantaine, mais c'était une femme séduisante, capable de rendre un homme heureux. Nous ne discussions jamais de sa vie privée, mais j'avais le sentiment que cet homme n'avait pas encore fait son apparition sur le territoire de Northmont.

C'est dans cette optique que je lui proposai alors qu'elle descendait de la Mercedes :

— Partons dans le Maine.

— Dans le Maine ? En janvier ?

— Pourquoi pas ? L'hiver a été plutôt clément et les routes sont dégagées. Nous pourrions même aller skier.

— Non, merci, je ne veux pas me retrouver avec une jambe dans le plâtre. (Je voyais néanmoins que l'idée de vacances commençait à faire son chemin dans son esprit.) Que ferions-nous des malades ?

— Doc Handleman m'a offert de s'occuper d'eux si je souhaitais m'absenter pendant une semaine. Je lui rendrai la pareille en mars, lorsqu'il ira en Floride.

— D'accord, déclara April, un sourire malicieux sur les lèvres. Mais attention, pas de ski...

Nous nous mîmes en route au début de la semaine suivante, nous dirigeant vers le nord à travers le Massachusetts et le New Hampshire. La voiture obéissait au doigt et à l'œil et, bien qu'il fit trop froid pour rouler la capote baissée, le volant placé à droite et le châssis surbaissé donnaient l'impression de conduire une sorte de bolide. J'avais réservé par téléphone des chambres dans un hôtel au nord de Bangor, aussi, même après avoir dépassé le panneau annonçant que nous venions d'entrer dans l'état du Maine, avions-nous encore un long chemin à parcourir.

— Il neige, fit remarquer April comme les premiers flocons s'écrasaient contre le pare-brise.

— Nous avons eu de la chance de ne pas en rencontrer plus tôt.

La neige était fine mais continua de tomber pendant le reste de notre trajet et, lorsque nous arrivâmes au *Greenbush Inn*, une couche de quelques centimètres recouvrait la route. Je me garai sous les branches d'un énorme pin, bien à l'abri, et sortis nos bagages du spider où je les avais rangés. L'hôtel était un vaste bâtiment entièrement en bois, rappelant au visiteur la principale ressource économique du Maine. À la réception où brûlait un feu de cheminée qui donnait à la pièce une ambiance chaleureuse, nous fûmes accueillis par un homme grand et brun d'une quarantaine d'années dont la voix était teintée d'un léger accent.

— Bonjour et bienvenue au *Greenbush Inn*. Je suis votre hôte, André Mulhone.

— Dr Sam Hawthorne, dis-je en tendant la main. Et voici...

— Ah, Mrs Hawthorne !

— Non, rectifiai-je en continuant les présentations. J'ai réservé deux chambres.

André Mulhone esquissa un sourire.

— Deux chambres, mais contiguës. Si vous voulez bien signer le registre, je vais vous y conduire.

— Nous resterons six nuits.

— Parfait.

Nos chambres étaient agréables et coquettes, et, lorsque nous descendîmes pour dîner, une heure plus tard, Mulhone nous fit signe de venir à sa table.

— J'ai horreur de manger seul, expliqua-t-il. Joignez-vous à moi, s'il vous plaît.

Ce fut un repas délicieux et je remarquai qu'André ne laissait pas April indifférente. Il nous parla de ses origines franco-irlandaises et de sa femme qui avait été tuée l'hiver précédent lorsque sa voiture avait dérapé.

— Comment s'appelait-elle ? s'enquit April d'un ton plein de compassion.

— Lois. J'ai sa photo dans mon portefeuille. Depuis qu'elle est morte, j'ai perdu goût à la vie. Nous n'avions pas d'enfant et cet hôtel est la seule chose à laquelle je puisse me raccrocher.

Il nous montra le portrait d'une belle jeune femme à peu près du même âge que lui.

— Quel joli sourire, fit observer April.

Au cours du dîner, Mulhone aborda divers sujets, et sa conversation reflétait un éclectisme que j'étais stupéfait de découvrir en pleine forêt du Maine. Il parla aussi bien de la visite de Thoreau, le poète et essayiste, un siècle auparavant, que d'Adolf Hitler dont l'ambition menaçait l'Europe tout entière. Jamais je n'avais eu ce genre de discussion à Northmont.

— Qu'y a-t-il comme distraction dans la région ? questionnai-je en précisant : nous ne skions ni l'un ni l'autre.

— Le ski est un sport alpin, répondit André Mulhone. Je me demande s'il deviendra aussi populaire en Amérique qu'il l'est en Suisse ou en Norvège. J'ai entendu dire que le nombre de ses adeptes ne cesse de croître dans le Minnesota parmi les Scandinaves qui s'y sont installés. Qui sait ? Cette nouvelle invention appelée le « remonte-pente » pourrait en révolutionner la pratique. Vous vous laissez glisser jusqu'en bas des pistes et de là, un

appareil vous tire à nouveau jusqu'au sommet.

— Vous ne faites pas de ski à Greenbush ? intervint April.

— Non. Mais nous proposons des promenades en raquettes dans la neige. Demain matin, je vous en prêterai une paire à chacun et je vous montrerai les environs.

J'étais certain que la sollicitude particulière de Mulhone à notre égard s'adressait davantage à April qu'à moi, mais je ne m'en plaignais pas. Et ce soir-là, je me couchai, impatient d'être déjà au lendemain.

*

**

Le temps était clair et froid, avec un vent du nord qui nous fit remonter nos cols tandis que nous attendions André devant l'hôtel. April avait les yeux rivés sur la porte ; pour ma part, je tournai mon regard vers le grand pin sous lequel j'avais garé ma Mercedes. À ma surprise, je vis un jeune homme en veste de laine à carreaux qui rôdait autour de la voiture. Il portait un fusil à la main. Je le rejoignis.

— Elle vous plaît ? demandai-je.

— Elle est splendide. Elle est à vous ?

— Oui.

— Vous habitez à l'hôtel ?

Je hochai la tête.

— Je m'appelle Sam Hawthorne.

— Et moi, Gus Laxault. Je m'occupe des petits travaux.

— Avec un fusil ?

— J'étais en train de chasser ces vermines qui viennent fouiller dans les poubelles quand elles ont du mal à trouver de la nourriture à cause de la neige. J'ai tué un lynx ce matin.

— Je ne m'étais pas rendu compte que nous étions si proches de la nature.

Laxault était plus intéressé par la Mercedes.

— C'est la première fois que j'en vois une, dit-il en passant la main sur le capot. Je parie qu'elle vous a mis sur la paille.

— En effet, elle m'a coûté une jolie somme.

Je ne désirais pas poursuivre la conversation et, lorsque je fis demi-tour, je constatai avec soulagement que Laxault s'éloignait également de ma voiture.

Entre-temps, Mulhone était arrivé, apportant trois paires de raquettes. Il fronça les sourcils en apercevant Laxault et sembla sur le point de dire

quelque chose, mais il se ravisa. Le pourfendeur de vermines pivota sur ses talons et disparut derrière l'hôtel.

— Quelle magnifique journée ! s'exclama April, l'air radieux.

— Il a neigé la nuit dernière dans les collines, annonça André. La couche est très épaisse par endroits.

Il s'agenouilla pour aider April à attacher ses raquettes tandis que je me débrouillais tant bien que mal avec les miennes.

— Combien de personnes employez-vous ? demandai-je.

— Cela dépend de la quantité de travail. Si j'ai beaucoup de réservations pour le week-end, je fais appel à du personnel intérimaire de la ville.

— Laxault est-il un de ces intérimaires ?

— C'est notre homme à tout faire, mais on ne peut guère compter sur lui.

— Il m'a dit qu'il avait abattu un lynx ce matin.

— C'est probablement vrai. En hiver, ils sortent de la forêt en quête de nourriture.

Nous nous mîmes en route en direction du nord et nous traversâmes un lac gelé avant d'escalader le flanc d'une petite colline. April et moi n'étions pas habitués à porter des raquettes, et marcher avec elles n'était pas aussi facile qu'il y paraissait. J'avais des crampes dans les mollets avant d'avoir parcouru les deux premiers kilomètres.

— Nous pourrions nous reposer dans le chalet de Ted Shorter, de l'autre côté de la colline, suggéra Mulhoney. C'est fatigant de se promener avec ce vent si l'on n'est pas entraîné.

— Qui est Ted Shorter ?

— Un agent de change à la retraite qui s'est installé ici il y a quelques années. Il vit en solitaire, mais reçoit toujours chaleureusement les visiteurs.

Lorsque nous atteignîmes le sommet de la colline, le chalet apparut à notre vue. Une conduite intérieure Ford était garée à proximité, mais la route était complètement enfouie sous la neige que le vent avait accumulée devant la porte de la maison. De la fumée s'élevait de la cheminée.

— Il doit être chez lui, dit Mulhoney. Le feu est allumé et il n'y a pas de traces de pas à l'extérieur.

Précédés par notre guide, nous commençâmes à entamer notre descente. Tout à coup, April pointa le doigt vers la gauche.

— Est-ce que ce sont des empreintes de lynx ?

Mulhoney s'approcha pour vérifier et dit :

— Je crois. Elles sont espacées de vingt-cinq centimètres environ. Elles appartenaient peut-être à l'animal que Gus Laxault a tué.

Les empreintes contournaient le chalet, puis continuaient dans le sens

opposé. Près de la maison, la couche de neige devint très épaisse, et sans notre équipement, nous aurions certainement été incapables de parvenir jusqu'au seuil. Mulhone frappa avec sa main gantée.

Comme personne ne répondait, il tourna le bouton de la porte.

— Ce n'est pas fermé, déclara-t-il.

Il poussa doucement le battant, faisant tomber sur le plancher la neige qui y était restée collée. Ensuite, il actionna l'interrupteur et l'unique ampoule du plafond s'éclaira. Par-dessus son épaule, je découvris une pièce confortable avec un grand fauteuil près de la cheminée. Soudain, par une lucarne du toit, un rayon de soleil inonda l'intérieur du chalet. Je distinguai alors une soupenette meublée d'un lit défait, et, sur la table, de la vaisselle sale qui avait servi pour le petit déjeuner.

Le haut d'une tête dépassait du fauteuil. Mulhone se précipita pendant qu'April et moi attendions sur le seuil.

— Ted, c'est André. Je suis parti en promenade avec des clients et j'ai pensé que nous pourrions nous arrêter chez...

Il se pencha et secoua légèrement l'homme. Soudain son visage se décolora.

— Qu'y a-t-il ? m'écriai-je en entrant.

— Mon Dieu, il a été poignardé !

Je regardai et constatai qu'il avait raison. Et aussi que l'homme dans le fauteuil était mort.

Mulhone actionna la manivelle du téléphone mural pour appeler la police.

*

**

Lorsque le shérif Petty arriva, une demi-heure plus tard, il se révéla aussitôt complètement différent du shérif Lens, mon meilleur ami à Northmont. L'homme, grand, mince, taciturne et vêtu d'un somptueux manteau de cuir, sur son uniforme coupé sur mesure ne semblait pas du tout à sa place au fond des bois. Il voulut savoir ce qui nous avait conduits au chalet ce matin-là. Bien qu'ayant ignoré ma présence au cours de l'interrogatoire préliminaire, il dressa cependant l'oreille en apprenant que j'étais médecin.

— Nous n'avons pas encore de coroner à demeure dans notre ville, dit-il. Est-ce que vous pourriez faire une estimation de l'heure du décès, Dr Hawthorne ?

— Je vais essayer, répondis-je. Mais le corps étant resté près de la

cheminée, il me sera difficile d'être précis. Il n'y a pas de signe de *rigor mortis*. Sa mort peut remonter à quelques minutes ou à quelques heures. Toutefois, pas plus de quatre à cinq heures. Le fait que le feu brûlait toujours nous fournit une indication. Il se serait consumé au bout d'une plus longue période.

— Par conséquent, il a été tué après le lever du soleil.

— À mon avis, oui. Nous l'avons trouvé vers dix heures. La vaisselle du petit déjeuner n'était pas lavée et la lumière était éteinte.

— La neige a cessé de tomber avant le lever du soleil.

Le shérif Petty se tourna vers Mulhone.

— N'y avait-il personne d'autre lorsque vous avez pénétré dans le chalet ?

— Non, rien que le pauvre Shorter.

— Et pas de traces dehors ?

André secoua la tête.

— Aucune, confirma-t-il. Nous avons fouillé le chalet et regardé tout autour. Cette porte est l'unique entrée et le vent avait soufflé la neige contre le battant. Toutes les fenêtres étaient fermées et verrouillées à cause du froid. Rien ni personne ne s'est approché de la maison sauf un lynx.

— L'assassin a dû passer la nuit ici, déclara le shérif. Mais comment est-il reparti sans laisser de traces dans la neige ?

— Un suicide, suggéra Mulhone. C'est la seule solution.

Les sourcils du shérif Petty se froncèrent encore davantage.

— S'il s'agit d'un suicide, qu'est-il advenu de l'arme ?

C'était une bonne question à laquelle il était impossible de répondre.

On emporta le corps sur un traîneau que l'on hissa jusqu'au sommet de la colline et que l'on fit glisser ensuite sur l'autre versant, à proximité de la route. Quant à nous, nous regagnâmes l'hôtel.

— Parlez-moi de Shorter, demandai-je à André. Selon vous, qui pouvait avoir intérêt à le tuer ?

Mulhone haussa les épaules.

— Quelqu'un qui l'a connu dans le passé, je suppose. Je doute qu'il ait fréquenté suffisamment de gens dans le coin pour se faire des ennemis. Comme je l'ai déjà dit, il se montrait amical mais vivait en reclus.

— Venait-il parfois à l'hôtel ?

— Pratiquement jamais. (Il fit claquer ses doigts, se rappelant soudain.) Il est passé il y a quelques jours. Pour rendre visite à une dame qui séjourne dans mon établissement. Je me souviens d'avoir été surpris de le voir, puis cela m'est sorti de la tête.

— Cette dame est-elle toujours là ?

— Mrs Deveroux ? Oui.

*

**

Je laissai April en compagnie d'André et demandai le numéro de la chambre de Mrs Deveroux à la réception. L'employé pointa un doigt discret vers une femme menue d'une trentaine d'années, assise dans le hall en train de feuilleter un magazine. Je le remerciai et avançai vers elle.

— Pardonnez-moi. Mrs Deveroux ?

Elle leva la tête et sourit.

— Oui. Nous sommes-nous déjà rencontrés ?

— Je n'ai pas eu ce plaisir. Mon nom est Sam Hawthorne.

— Et le mien Faith Deveroux comme vous semblez le savoir. Que puis-je pour vous ?

Elle referma le magazine.

— C'est à propos de Ted Shorter. On m'a dit que vous le connaissiez.

— Que je le connaissais ?

— Je suis désolé. Je pensais que vous étiez au courant. Mr Shorter a été retrouvé mort ce matin dans son chalet.

Elle vacilla et faillit tomber de sa chaise. Je la rattrapai juste à temps.

*

**

Lorsqu'elle eut recouvré ses esprits, Faith Deveroux avala une gorgée du cognac que j'avais commandé pour elle et dit :

— Veuillez m'excuser. Cela fait des années que je ne me suis pas évanouie.

— Je regrette de vous avoir causé un tel choc.

Elle s'appuya contre le dossier de son siège. L'incident était passé inaperçu – seul l'employé de la réception l'avait vue s'écrouler, et je l'avais promptement ranimée.

— J'aurais dû m'y attendre. Je le connaissais depuis longtemps. Était-ce... une crise cardiaque ?

— Il a été poignardé.

— Vous voulez dire qu'on l'a *assassiné*.

La pâleur de son visage s'accentua encore.

— Il pourrait s'agir d'un suicide, quoique ce soit peu probable. Auriez-vous des informations à me donner sur lui, sur les raisons qui lui ont fait choisir de vivre à l'écart du monde ?

— C'est simple. Ted était agent de change. Il a été ruiné par le krach de 1929 et ne s'en est jamais remis. Il a perdu non seulement son propre argent, mais aussi celui de centaines de petits épargnants. Certains l'ont tenu pour personnellement responsable de cette faillite. Finalement, il n'a plus supporté la pression et a quitté Boston pour s'installer ici, il y a trois ans.

— Étiez-vous une de ses clientes ? demandai-je.

— Non, répondit-elle avec un sourire rempli de tristesse. J'étais sa femme. Ce fut à mon tour de recevoir un choc.

— Vous étiez divorcés ?

Faith Deveroux opina de la tête.

— Notre séparation n'avait aucun rapport avec le krach. J'ai rencontré Glen Deveroux, mon second mari, au début de 1929 et nous sommes tombés amoureux l'un de l'autre. Quelques mois plus tard, j'ai annoncé à Ted que je souhaitais divorcer. J'ai été désolée en apprenant ce qui lui était arrivé, mais je n'y étais pour rien.

— Vous êtes venue à l'hôtel sans votre mari ?

— Oui. Il est ingénieur dans les travaux publics et travaille sur le chantier du nouveau pont de San Francisco, le Golden Gate Bridge. Parfois, il reste absent pendant plusieurs mois. Je m'ennuyais, alors j'ai décidé de passer une semaine de vacances au *Greenbush Inn*.

— Saviez-vous que votre ex-mari habitait ici ?

— Je savais qu'il habitait dans la région.

— Lui avez-vous téléphoné ?

La patience de Faith Deveroux avait atteint ses limites.

— Qui êtes-vous, Mr Hawthorne, une sorte de détective ? Pourquoi toutes ces questions ?

— Je suis médecin. Mais j'ai un peu d'expérience en ce qui concerne les crimes de ce type, et j'ai pensé que je pourrais aider la police locale.

— Qu'entendez-vous par « crimes de ce type » ?

— Les circonstances de la mort de Mr Shorter paraissent quelque peu bizarres, même impossibles. Il a été poignardé alors qu'il se trouvait seul dans son chalet entouré de neige immaculée. L'assassin n'a pu ni entrer ni sortir depuis qu'il a cessé de neiger. Pourtant, aucune arme indiquant un suicide n'a été découverte.

— La police *me* soupçonne-t-elle de l'avoir tué ? s'exclama-t-elle.

— Je ne crois pas qu'elle connaisse votre existence à l'heure qu'il est.

— J'apprécierais beaucoup que cela continue à être le cas, Dr Hawthorne. Je vous jure que j'ignore tout de la mort de mon ex-mari. Nous avons dîné ensemble l'autre soir, rien de plus.

J'avais fait le tour de la question, aussi remerciai-je Faith Deveroux pour le temps qu'elle avait bien voulu m'accorder. Ensuite, je montai dans ma chambre et m'assis à la fenêtre pour essayer de me remémorer tous les détails ayant trait au chalet de Ted Shorter. Il était constitué d'un coin cuisine et d'une vaste pièce avec une soupenette aménagée en chambre à coucher. Les sanitaires étaient situés à l'arrière de la maison. Quelques livres, traitant surtout de finance et de Bourse, étaient rangés sur une étagère. Les reliefs du petit déjeuner confirmaient que Shorter était certainement mort après l'aube. Un homme se préparerait-il son petit déjeuner s'il avait l'intention de mettre fin à ses jours ? me demandai-je avant de décréter que des choses plus étranges s'étaient déjà produites.

Je ne revis April qu'après le dîner. Elle me parut plus radieuse que jamais.

— Êtes-vous restée avec André toute la journée ? lançai-je sur le ton de la plaisanterie.

À ma grande surprise, elle acquiesça.

— Je l'aime vraiment beaucoup, Sam. Nous avons dîné ensemble dans son bureau, rien que nous deux.

— Ça devient sérieux, déclarai-je.

Elle s'empressa de changer de sujet.

— Avez-vous des indices pour le meurtre ?

— Pas grand-chose. J'ai rencontré à l'hôtel une femme qui se trouve être l'ex-épouse de Shorter. C'est curieux qu'elle soit de passage juste au moment de sa mort ; mais elle affirme qu'elle n'est au courant de rien.

— Qui voudrait tuer un homme vivant en ermite au fond des bois ?

— Je ne sais pas. Il a perdu énormément d'argent dans le krach, ainsi que celui d'un grand nombre de clients dont il gérait les portefeuilles. Peut-être l'un d'eux l'a-t-il suivi jusqu'ici pour se venger.

— Après plus de cinq ans ?

— C'est déjà arrivé. Parfois, la colère qu'un préjudice financier ou moral fait naître dans l'esprit de quelqu'un se transforme petit à petit en fureur homicide. Il se peut que Shorter se soit réfugié dans les bois pour échapper à une telle personne.

Nous sortîmes faire quelques pas autour de l'hôtel et la conversation dévia sur Northmont et ses habitants. April en parla avec ce qui ressemblait à de la nostalgie, comme si elle se souvenait d'une ville qu'elle avait quittée depuis longtemps. Sa façon de s'exprimer m'inquiétait et, plus tard dans ma chambre, je demeurai un long moment assis à la fenêtre à contempler la neige et les quelques lumières qui s'y reflétaient.

Tout à coup, j'aperçus une silhouette qui se découpait dans le faisceau d'une lampe. C'était celle de Gus Laxault, un fusil à la main, peut-être sur la piste d'un autre lynx.

Au matin, April n'était plus dans sa chambre lorsque je frappai à sa porte. Je descendis prendre mon petit déjeuner, mais n'allai pas rejoindre à sa table Faith Deveroux qui était seule, à l'autre extrémité de la salle.

April apparut comme je terminais mon café.

— Je suis désolée d'être en retard, dit-elle d'un ton penaud.

— Ce n'est pas grave. Nous sommes libres l'un et l'autre de faire ce qu'il nous plaît. Avez-vous pris votre petit déjeuner ?

— Oui.

— Dans ce cas, que diriez-vous d'une petite balade ?

— D'accord. Où cela ?

— J'avais envie de jeter à nouveau un coup d'œil au chalet de Shorter.

— Faudra-t-il que nous mettions les raquettes ?

— J'imagine que les hommes du shérif ont creusé une tranchée dans la neige avec leurs allées et venues.

*

**

Nous empruntâmes le même chemin que la veille, ne trouvant comme obstacle qu'une seule plaque de neige profonde. April s'y enfonça jusqu'à la taille et je fus obligé de la tirer. Nous riions encore de l'aventure lorsque nous arrivâmes au sommet de la colline qui surplombait le chalet de Shorter.

— Je crois qu'il y a quelqu'un, déclarai-je. La porte est ouverte.

Un barbu vêtu d'une canadienne, envoyé par la compagnie du téléphone, était en train de dévisser le combiné du mur.

— Je suppose qu'il n'en a plus besoin maintenant, me dit-il. Nous n'aimons pas laisser traîner du matériel dans une maison vide.

— Connaissiez-vous Ted Shorter ? lui demandai-je.

— Pas vraiment. (Il continuait de travailler tout en parlant.) Je l'ai rencontré quand je suis venu installer la ligne.

— Était-il seul ?

— Non, un des gars de l'hôtel était avec lui.

— André Mulhone ?

— Non, l'homme à tout faire. Laxault... je crois que c'est son nom.

— Gus Laxault, en effet. (Je réfléchis quelques secondes.) Avez-vous déjà vu des lynx par ici ?

— Oui, de temps en temps. Mais en général, ils restent dans leur coin.

Après son départ, April et moi inspectâmes le chalet. Il était tel que je me le rappelais sauf qu'aucune chaleur ne se dégageait de la cheminée. Je me plaçai à côté du fauteuil dans lequel Shorter avait été trouvé mort et regardai dans toutes les directions au cas où un indice m'aurait échappé.

— Une idée ? lançai-je à April.

Elle se mit à pouffer. Je n'avais jamais vu mon infirmière aussi décontractée.

— Vous me faites penser à Sherlock Holmes. Bon, voilà ce que je vous propose : il se poignarde avec un couteau attaché à une bande élastique coupée dans une chambre à air. Quand il lâche le couteau, celui-ci est projeté au loin.

— Où cela, au loin ?

April leva le nez.

— À travers la lucarne.

C'était assez extravagant pour être possible. Je poussai la table, posai dessus une chaise et escaladai le tout pour réussir à atteindre la lucarne. Elle s'ouvrit sans difficulté, mais la neige sur le toit était vierge de toute marque. Je passai la main autour de l'encadrement sans y découvrir de couteau.

— Rien là-haut, annonçai-je en redescendant de mon perchoir.

Une fois le mobilier remis à sa place, j'explorai la cheminée, me souvenant d'une histoire que j'avais lue à propos d'une arme remontée dans un conduit de cheminée après un suicide ; mais là non plus, je ne trouvai rien. J'essayai ensuite de reconstituer ce qui s'était passé la veille, parlant autant pour moi-même que pour April.

— Il s'est réveillé, probablement peu après l'aube, et a préparé son petit déjeuner. Il a ranimé le feu ; je ne saurais dire si c'était avant ou après le petit déjeuner.

— Peut-être est-ce le meurtrier qui a allumé le feu, suggéra April. Afin que le corps conserve sa chaleur et que l'on se méprenne sur l'heure de la mort.

J'avais déjà envisagé cette hypothèse.

— Néanmoins, cela ne nous explique pas comment il est entré et sorti, répondis-je.

— Pendant la nuit, avant qu'il n'arrête de neiger.

Je secouai la tête.

— Vous oubliez le petit déjeuner.

— L'assassin aurait pu le préparer.

— Mais il y a le feu. Il se serait éteint si on ne l'avait pas alimenté.

— Vous avez raison, concéda-t-elle, puis ses yeux se fixèrent sur un objet,

par terre près de la porte, presque dissimulé sous le tapis. Qu'est-ce que c'est ?

C'était un porte-mine en or avec les initiales G. D. gravées dans le métal.

— Peut-être un indice, dit-elle.

J'en doutais. Il était peu vraisemblable que les hommes du shérif ne l'aient pas remarqué. Un des enquêteurs avait dû s'en servir pour dessiner le plan du chalet et l'avait perdu. Je mis le porte-mine dans ma poche et parcourus la pièce du regard.

— Partons ; nous avons exploré tous les endroits imaginables, April, déclarai-je.

Tandis que nous marchions vers l'hôtel, April prit soudain un air grave.

— Sam, que feriez-vous si, un jour, je vous quittais pour aller ailleurs ?

— Je fermerais mon cabinet et entrerais dans les ordres.

— Non, sérieusement.

— Vous êtes avec moi depuis treize ans, April. Depuis que j'ai commencé à exercer. Ne vous plaisez-vous plus avec moi ? Voulez-vous une augmentation ?

— Il ne s'agit pas d'argent.

— Je croyais que vous étiez heureuse en ma compagnie. Vous sembliez l'être ces derniers jours.

— En effet.

— Alors, que... ?

— André m'a demandé de rester avec lui.

Je n'en revenais pas.

— Il vous a offert du travail ?

— Il désire m'épouser.

— April ! Vous épouseriez un homme que vous avez rencontré seulement avant-hier ?

— Non.

Je soupirai de soulagement.

— Vous me rassurez.

— Cependant, j'aimerais prolonger un peu mon séjour pour mieux faire sa connaissance.

— Sa femme a été tuée dans un accident l'an dernier. Il souffre de la solitude, c'est tout.

— Moi aussi.

— Quoi ?

— J'ai trente-neuf ans, Sam.

— Je n'aurais jamais pensé que vous vouliez...

— Je sais. (Il y avait une note d'amertume dans sa voix.) Je me suis souvent demandé si vous me considériez comme une femme.

Je ne souhaitais pas m'engager dans ce genre de discussion.

— Nous avons encore quelques jours devant nous. Voyons ce qui se passera.

*

**

Ce soir-là, après le dîner, je rejoignis Faith Deveroux à sa table et nous bûmes un verre de sherry ensemble.

— Je rentre à Boston demain, me confia-t-elle.

— Vous ne restez pas pour l'enterrement ?

Elle baissa la tête.

— Il ne représentait plus rien pour moi depuis des années. C'était stupide de ma part d'avoir choisi cet endroit.

Je vis April sur le pas de la porte qui semblait chercher quelqu'un. Lorsqu'elle m'aperçut, elle fit un petit signe de la main et se dirigea vers nous.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je en me levant pour la saluer.

— Pouvez-vous venir avec moi, Sam ? André croit avoir résolu le mystère. Je voudrais que vous l'écoutez.

— Avec plaisir.

— Puis-je vous accompagner ? intervint Faith Deveroux en se mettant debout elle aussi.

Je fis les présentations, puis nous suivîmes April dans le bureau d'André. Il était assis derrière sa table et parut étonné de voir Mrs Deveroux ; néanmoins, il bondit pour lui avancer un siège.

— Je vous prie de m'excuser, Mrs Deveroux. J'ignorais que l'ex-épouse de Ted était une des clientes de l'hôtel. J'ai une théorie à propos de sa mort qui semble concorder avec les faits, et April a estimé que je devais l'exposer au Dr Hawthorne.

— Allez-y, dit-elle.

— Si vous êtes en mesure d'expliquer comment il a été tué dans ce chalet sans traces aux alentours excepté celles d'un lynx, je suis impatient de vous entendre, ajoutai-je pour l'encourager.

— La réponse est si simple qu'elle se résume en une seule phrase, déclara André. Ted Shorter s'est suicidé avec un poignard de glace qui a fondu à la chaleur du feu de cheminée.

Faith Deveroux et moi demeurâmes silencieux, mais April s'empressa de

défendre la thèse.

— C'est le genre de raisonnement que vous auriez tenu, Sam ! Je sais que c'est la solution.

— April... commençai-je, puis j'adressai mon discours directement à Mulhoney. Avez-vous déjà essayé de vous couper avec un morceau de glace ? Ce n'est pas aussi facile qu'il y paraît, même dehors, dans le froid. Mais à l'intérieur, près d'un feu, ce serait impossible. Il se trouve que la pointe, même très affûtée, fond immédiatement au contact de la peau et s'émousse. (Je me tournai vers Faith.) Votre ex-mari aurait-il eu un intérêt quelconque à maquiller son suicide en crime ?

— Aucun. Après le divorce, il a récupéré en liquide les sommes qu'il avait placées pour une assurance-vie. Il m'a dit que plus personne n'en aurait besoin.

— Je continue à croire à votre théorie, André, insista April.

— Non, le Dr Hawthorne a raison, répliqua Mulhoney. Je n'avais pas assez réfléchi. Je suppose que je tentais d'écarter l'hypothèse d'un meurtrier en liberté dans la région.

Plus tard, alors que je me détendais en faisant une partie de billard, April vint me chercher.

— Sam, j'aimerais vous parler.

— Allons au bar.

— Je préférerais monter.

Je l'emmenai dans ma chambre et m'installai dans un fauteuil tandis qu'elle s'asseyait sur le bord du lit, le visage fermé.

— Maintenant, dites-moi ce que vous avez sur le cœur, l'invitai-je, redoutant la suite.

— Vous détestez André, n'est-ce pas ? Depuis que je vous ai appris pour lui et moi.

— Vous vous trompez, April.

— Alors, qu'y a-t-il ?

Je me sentis vidé de toute énergie. La tâche qui m'attendait était la plus difficile que j'avais jamais eu à accomplir.

— Il faut voir les choses en face. La mort de Shorter n'est pas un suicide, et ce n'est certainement pas ce lynx qui l'a tué. Personne n'est entré dans le chalet entre le moment où il a cessé de neiger et celui où nous avons découvert le cadavre. Les fenêtres étaient fermées et il n'y avait pas de traces dans la neige devant la porte ni sur le toit.

— Mais...

— Ted Shorter était vivant lorsque nous sommes arrivés ; probablement

somnolait-il devant le feu. André, le premier à s'approcher du fauteuil, l'a poignardé alors qu'il était penché sur lui pour le secouer. C'est la seule solution possible. Je suis navré, April. Peut-être Shorter lui a-t-il fait perdre de l'argent, il y a quelques années.

— *Non!*

Elle se jeta sur le lit et éclata en sanglots, frappant la couverture de ses poings. Que pouvais-je faire ou dire ? J'en avais déjà trop dit.

*

**

J'eus du mal à trouver le sommeil cette nuit-là, mais je finis par m'endormir à l'aube et me réveillai l'esprit clair. Mon cerveau semblait avoir continué de travailler même pendant que je dormais, et je voyais la situation sous un angle nouveau. Je flânai au lit un long moment, contemplant le plafond, puis je me levai et téléphonai au shérif Petty. Je le mis au courant de mes intentions sans lui donner d'explication.

— Il est peut-être trop tard, shérif, mais je souhaiterais que vous m'accompagniez au chalet de Shorter. Ce matin.

— Pourquoi ?

— Je préfère réserver ma réponse.

— Ne me dites pas que vous croyez à cette vieille légende du meurtrier qui retourne sur les lieux de son crime.

— Ma foi...

*

**

Je retrouvai le shérif Petty vers huit heures. Je lui avais suggéré de garer sa voiture sur la route principale, hors de vue. Comme il n'avait pas neigé, il nous fut possible de pénétrer dans le chalet sans laisser de nouvelles empreintes sur le sentier déjà tracé. Une fois à l'intérieur, je proposai que nous nous cachions dans la soupente.

— Qui viendra selon vous ? voulut savoir le shérif.

— J'aimerais attendre d'avoir vérifié que je ne me suis pas trompé pour vous le dire. Nous aurons ensuite tout le temps pour les explications.

Mais au fur et à mesure que les minutes s'écoulaient, la patience du shérif s'amenuisait.

— Il est dix heures passées, Dr Hawthorne. J'ai du travail.

— Accordez-moi encore une heure. Si rien ne s'est produit à onze heures, nous...

En dessous de nous, la porte du chalet s'ouvrit. Je touchai le bras du shérif pour qu'il garde le silence. Un homme que je n'avais jamais vu auparavant entra et se mit à balayer le sol du regard.

— Qui...? murmura le shérif, mais je le fis taire en lui saisissant le poignet et bandai mes muscles pour sauter hors de la soupente.

J'atterris à moins de deux mètres de l'intrus qui se dressa, les yeux ronds de surprise.

— Est-ce ceci que vous cherchez ? m'exclamai-je en tendant le porte-mine qu'April et moi avions trouvé la veille.

Il me considéra d'un drôle d'air, puis avança la main.

— Oui.

— Venez, shérif ! appelai-je.

La panique se lut sur le visage de l'homme et je crus qu'il allait s'enfuir, mais il ne bougea pas.

— Mais enfin, que se passe-t-il ? s'écria-t-il.

Le shérif Petty à mes côtés, je sentis croître ma confiance en moi.

— Vous avez perdu votre porte-mine hier matin lorsque, affublé d'une fausse barbe, vous avez prétendu être un employé du téléphone. Il fallait que vous retiriez les fils avant que nous ne comprenions comment vous vous étiez introduit dans le chalet sans laisser d'empreintes. Shérif, je veux que vous arrêtiez cet homme pour meurtre. C'est le mari de l'ex-épouse de Shorter. Son nom est Glen Deveroux.

Je dus tout expliquer au shérif avant qu'il n'emmène Deveroux, puis recommencer au *Greenbush Inn* pour April et André Mulhone. Faith Deveroux, bouleversée par l'arrestation de son mari, s'était rendue à la prison du comté pour être auprès de lui.

— Je suis désolé pour hier soir, dis-je à April. Mon esprit ne fonctionnait pas correctement.

— Nous comprenons, répondit André.

Manifestement, April lui avait tout raconté en détail.

— Glen Deveroux est ingénieur des travaux publics et passait, disait-il, de longues périodes sur le chantier du Golden Gate Bridge à San Francisco. Apparemment, il n'avait pas confiance en sa femme et rentrait de temps en temps à Boston à son insu pour la surveiller. Cette fois, il l'a suivie jusqu'à l'hôtel, portant une fausse barbe, et l'a surprise en train de dîner avec son ex-mari. Peut-être les anciens époux ne se sont-ils pas contentés de dîner... Se prétendant envoyé par la compagnie du téléphone, Deveroux est allé au chalet de Shorter et a installé une paire de câbles d'acier très fins, du genre que l'on utilise dans la construction des ponts. De loin, ils ressemblaient à

des fils téléphoniques ou électriques ordinaires. Ils faisaient tellement partie du décor que nous ne les avons même pas remarqués ; mais ils étaient là.

— Vous voulez dire que cet homme a marché sur les fils du téléphone pour se rendre dans le chalet ? s'exclama André.

— Sur un câble d'acier, rectifiai-je, avec un autre tendu en parallèle pour se tenir. Une acrobatie à laquelle sont habitués les hommes qui construisent les ponts. Après avoir atteint le toit, il a ouvert la lucarne et s'est laissé descendre dans le chalet le long d'un troisième câble. Quand Shorter l'a trouvé au travail, il ne s'est pas alarmé puisque Deveroux était déjà venu sous son déguisement d'employé du téléphone. Puis, Deveroux l'a poignardé et s'en est allé par le même chemin qu'il était arrivé. Les traces qu'il aurait pu faire sur le toit ont été effacées par le vent.

April posa une question.

— Si Deveroux avait déjà rencontré Shorter au chalet, pourquoi ne l'a-t-il pas tué à ce moment-là ? Pourquoi se donner tant de mal ?

— Parce que Shorter n'était pas seul la première fois. Gus Laxault était avec lui. Deveroux a imaginé cette mise en scène dans l'espoir que l'on croirait à un suicide. Mais il était tellement pressé de partir qu'il a emporté l'arme avec lui.

— Comment savez-vous tout cela, Sam ? demanda April. Hier soir, vous accusiez André.

— Je me suis souvenu du rayon de soleil qui tombait à travers la lucarne lorsque nous avons découvert le corps. La neige n'aurait pas eu le temps de fondre sur la vitre, même avec la chaleur qui régnait dans le chalet. Rappelez-vous comme il faisait froid, ce jour-là. Or, il n'y avait pas de neige sur la vitre parce qu'elle avait glissé lorsque la lucarne avait été soulevée. Contrairement aux autres fenêtres, elle n'était pas verrouillée. En fait, elle s'ouvrait très facilement. Alors, je me suis demandé : si l'assassin est entré par la lucarne, comment est-il arrivé jusqu'au toit ?

» Les fils, invisibles mais indispensables, étaient la réponse. Mais les fils du téléphone pouvaient-ils supporter le poids d'un homme sur une telle distance ? Non, sauf s'ils étaient d'un type spécial et bien ancrés à chaque bout. Quand nous avons surpris l'employé du téléphone en train de démonter le combiné moins de vingt-quatre heures après le meurtre, je l'ai suspecté aussitôt.

» Et puis, il y avait le porte-mine. Avec les initiales G. D. qui correspondaient à Glen Deveroux. Il n'avait pas été oublié au moment du crime, sinon la police l'aurait trouvé. S'il n'appartenait pas au shérif ou à l'un de ses hommes, il avait donc été oublié par l'employé du téléphone. Si

l'employé du téléphone était Glen Deveroux déguisé, tout concordait, y compris le mobile. C'est pourquoi, ce matin, j'ai attendu qu'il vienne au chalet rechercher son porte-mine.

Lorsque j'eus terminé, André se leva et me serra la main.

— Nous vous devons des remerciements, April et moi.

Elle m'embrassa sur la joue.

— Me pardonnerez-vous jamais ma conduite d'hier soir ?

— Si vous me pardonnez la mienne. (Je jetai un coup d'œil à ma montre.)

Je crois que je vais m'en retourner dès aujourd'hui. Quels sont vos plans ?

— Je reste jusqu'à la fin de la semaine, Sam. Puis je rentrerai pour mettre ma remplaçante au courant. Vous méritez un mois de préavis après toutes ces années.

*

**

April et André se marièrent au printemps. Je regrettais de voir partir April, mais ce fut une belle cérémonie et ils vécurent heureux. Je devins le parrain de leur enfant. Malheureusement, les choses ne se déroulèrent pas aussi bien que prévu avec la remplaçante...

L'assassinat de la marionnette

Le Dr Sam Hawthorne attendait son visiteur, un verre à la main.

— Vous êtes en retard aujourd'hui. Entrez et installez-vous pendant que je vous sers une petite libation. Je veux vous parler du premier mois, dans mon cabinet, de Mary Best, ma nouvelle infirmière, et de ce qui s'est passé à l'hôpital des Pèlerins. C'était en mai 1935, au cœur d'un doux et paisible printemps...

*

**

Depuis qu'elle travaillait avec moi, je n'avais pas encore eu le temps de montrer à Mary les différents services de l'hôpital, et ce jour-là, l'occasion se présenta. Mon cabinet était situé dans l'aile du bâtiment qui avait été convertie en bureaux lorsque le conseil d'administration avait enfin convenu qu'une capacité de quatre-vingts lits dépassait les moyens d'une ville de la taille de Northmont. C'était assez pratique pour moi, puisque je pouvais aller voir mes patients hospitalisés entre mes rendez-vous, mais la plus grosse partie de ma tâche consistait toujours – et consisterait encore pour une bonne dizaine d'années – à visiter mes malades à domicile. Ce qui signifiait des allers et retours quotidiens dans ma Mercedes rouge jusqu'aux fermes des environs. Ce mardi, aucune visite à domicile n'était prévue, et nous disposions d'une heure avant le prochain rendez-vous. Le moment paraissait idéal pour faire à Mary les honneurs de l'hôpital des Pèlerins.

April, mon assistante depuis des années, était partie se marier dans le Maine, le mois précédent, et après un bref interlude avec une remplaçante qui n'avait pas fait l'affaire, j'avais engagé Mary. C'était une jeune femme proche de la trentaine, aux cheveux blonds coupés à la garçonne et au visage illuminé par un sourire radieux. Elle traversait Northmont, en route pour Springfield où l'attendait un travail, lorsqu'elle s'était retrouvée au beau milieu d'un hold-up. Après qu'elle m'eut aidé à résoudre un mystère particulièrement intrigant concernant ce vol, je lui avais demandé de rester avec moi^[9]. D'abord, elle avait refusé mon offre, puis elle était revenue sur sa décision, et jusqu'à présent, nous ne le regrettions ni l'un ni l'autre.

— Il est très bien équipé pour un hôpital de province, fit remarquer Mary en me suivant dans l'une des deux salles d'opération.

— L'établissement a été construit pour quatre-vingts lits et, à l'époque, on pensait que deux salles d'opération ainsi que tout ce matériel étaient nécessaires. Mais Northmont ne s'est pas développée aussi vite que certains l'espéraient.

— Qui assure la direction de l'hôpital ?

— Il y a un conseil d'administration, mais c'est le Dr Endlewise qui est le médecin-chef, un nouveau venu à l'hôpital des Pèlerins – il est arrivé voilà un an seulement. Vous allez faire sa connaissance.

Nous trouvâmes Endlewise dans son bureau. C'était un petit homme insignifiant, aux sourcils perpétuellement froncés, qui me semblait s'être trompé de métier. Il ne m'était guère sympathique, mais je m'efforçai de ne pas trop laisser paraître mes sentiments en le présentant à Mary.

— Je lui fais visiter l'hôpital, expliquai-je.

Endlewise la salua d'un air indifférent et reporta son attention sur moi.

— Sam, si vous avez quelques minutes, j'aimerais vous montrer un malade qui a été admis cette nuit. Nous souhaiterions un autre avis à son sujet. Vous compterez le prix d'une consultation.

— Heureux de pouvoir vous aider, répondis-je. Venez, Mary. Cela vous permettra de voir comment fonctionne l'hôpital des Pèlerins.

Tandis qu'il nous conduisait au bout d'un couloir, le Dr Endlewise nous renseigna sur le patient.

— Il s'appelle Hugh Streeter. Il est monté de New York dans la perspective de restaurer de vieilles fermes abandonnées du coin.

Northmont n'avait pas été frappée par la Dépression aussi durement que certaines régions du Midwest qui, en plus, avaient eu à subir la sécheresse. Néanmoins, plusieurs familles avaient été obligées de céder leurs terres aux banques et de partir en ville recommencer une nouvelle vie.

— Quel est le diagnostic ? demandai-je.

— Si l'on se fonde sur les douleurs sous le sternum typiques d'une angine de poitrine, je dirais que cet homme souffre d'une maladie coronarienne, probablement d'artériosclérose. Cependant, on observe deux ou trois facteurs inhabituels. Il est relativement jeune et semble en bonne condition physique. D'autre part, il ressent d'autres douleurs plus bas, au niveau de l'estomac.

— Avez-vous pris des radios ?

— Bien entendu, mais elles ne sont pas concluantes. Vous pourrez les étudier si vous voulez.

Le directeur entra dans une chambre individuelle où un homme brun d'une trentaine d'années était allongé sur le lit. Le malade ouvrit les yeux en nous entendant et tenta de s'asseoir.

— Restez couché, lui dit Endlewise. Voici le Dr Hawthorne et son assistante, Miss Best. Je lui ai demandé de vous examiner.

Streeter avança la main lentement, comme s'il redoutait de réveiller les douleurs. Il était beau garçon malgré l'étrange expression, froide et calculatrice, que ses petits yeux très enfoncés dans leurs orbites donnaient à son visage.

— Ravi de vous rencontrer, docteur. Avez-vous une idée de ce qui ne va pas chez moi ?

— Nous sommes ici pour le découvrir, déclarai-je.

Je procédai à un examen complet quoique rapide du patient. Endlewise me tendit son électrocardiogramme qui présentait quelques irrégularités mais pas d'anomalies.

— Ressentez-vous toujours des douleurs à la poitrine ?

— Pas pour l'instant.

— Qu'avez-vous mangé hier soir avant votre attaque, Mr Streeter ?

— Un plateau de fruits de mer au *Magnolia*. Je viens de New York et je cherchais un bon restaurant pour dîner.

Le *Magnolia* avait un nom qui sonnait bien, mais sa réputation était surfaite. Je savais qu'il y avait autant de chances d'y manger un repas correct que médiocre et que, même les jours fastes, la qualité des fruits de mer laissait à désirer. Je tapotai le bras de Streeter pour le rassurer et remplis d'eau son verre avec la carafe posée à sa droite.

— Vous me paraissez en excellente santé. Passez une bonne nuit.

Dans le couloir, le Dr Endlewise me demanda :

— Alors ?

— Ça m'a tout l'air d'une indigestion, peut-être accompagnée d'une légère intoxication alimentaire. Je ne crois pas que le cœur soit en cause.

— Exactement ce que je pensais. Je suggère que nous le gardions en observation pour cette nuit et qu'il reparte demain.

— Qui lui a conseillé de se rendre à l'hôpital ?

— Il est venu de sa propre initiative. Jim Hayett l'a reçu et l'a fait admettre. On ne renvoie pas quelqu'un qui a des douleurs à la poitrine sans un examen approfondi.

Je n'ignorais pas que les relations étaient tendues entre Endlewise et le jeune Hayett, et j'espérais ne pas être mêlé à la dispute qui ne manquerait pas d'éclater. Mary, qui était demeurée silencieuse jusqu'alors, commenta

dès que le Dr Endlewise nous eut quittés :

— C'est davantage un homme d'affaires qu'un médecin.

— Il est autant l'un que l'autre, répondis-je. Malheureusement, j'ai apporté de l'eau à son moulin pour sa dernière controverse avec le Dr Hayett.

— Ai-je rencontré le Dr Hayett ?

Je souris.

— Vous vous en souviendriez. Toutes les infirmières sont folles de lui.

— Oh ?

— S'il était de garde hier soir, il a fini son service. Vous ferez sa connaissance plus tard.

Je la conduisis au bureau des infirmières et lui présentai Anna Fitzgerald et Kathleen Rogers qui commençaient leur travail à quatre heures. Anna était une femme déjà mûre et un peu cynique. Quant à Kathleen, vingt ans à peine passés et fraîche émoulue de l'école d'infirmières, elle rayonnait encore de cet idéalisme qu'affichent toutes les novices.

— Je les trouve charmantes, fit remarquer Mary. Et Kathleen est si jeune !

Je hochai la tête.

— Je me sens vieux avec ces infirmières qui ne se rappellent même pas la guerre.

— Pour ma part, je m'en souviens à peine.

— Vous aussi ? grognai-je d'un ton faussement déprimé. (Mais j'avais l'esprit toujours préoccupé par le cas de Hugh Streeter.) Dites-moi, voulez-vous dîner avec moi ce soir ?

Elle me scruta de ses beaux yeux bleus.

— Je pensais que vous étiez de ceux qui ne mélangeaient pas le travail avec le plaisir.

— Ce sera surtout du travail et très peu de plaisir, répondis-je. Je souhaiterais découvrir l'origine de cette intoxication alimentaire.

*

**

Le *Magnolia* était situé à la sortie de Northmont, sur la route de Shinn Corners. À la fois bar, restaurant et dancing, il avait ouvert peu après l'abolition de la Prohibition, comme tous ces établissements qui avaient fleuri à cette époque à la lisière des villes. Mais bien qu'il offrît des divertissements à la clientèle, personne n'aurait songé à qualifier cet endroit de « night-club ». Lorsque nous arrivâmes, peu après sept heures, le parking était déjà à moitié plein. Je reconnus la voiture du shérif Lens qui emmenait

souvent sa femme Vera dîner dehors le mardi soir.

Nous nous arrê tâmes pour leur dire bonsoir en allant à notre table.

– Le travail vous plaît-il toujours ou commencez-vous à en avoir marre de ce bonhomme, Mary ? demanda le shérif Lens avec un grand sourire.

– Il me plaît toujours, affirma-t-elle. Je crois que la vie à Northmont sera beaucoup plus excitante qu’à Springfield.

Entre deux bouchées de salade, Vera fit observer :

– Je ne me rappelle pas que vous ayez jamais invité April à dîner, Sam.

– Raison professionnelle, expliquai-je.

Puis, ne voulant pas gâcher leur soirée, je laissai Vera et le shérif seuls.

– Quelle femme adorable, dit Mary quand nous fûmes installés à notre table.

– Oui, Vera est une personne remarquable. Elle a tenu le bureau de poste de Northmont pendant des années, mais maintenant elle a pris sa retraite.

Nous en étions au milieu de notre repas lorsque le spectacle commença. Après un chanteur dépourvu de talent, entra en scène un artiste jeune et dynamique qui sortit une marionnette à grosse tête de sa valise. Le panneau sur le côté de l’estrade annonçait : « Larry Law et Lucy », et il ne faisait aucun doute que la marionnette était de sexe féminin. La voix de fausset qu’il utilisait pour Lucy était aussi drôle que convaincante. Mais il y avait une chose à propos de la poupée qui me troublait. Notre table était placée assez près de l’étroite scène pour que je distingue une tache rouge sous son oreille droite. Et quoi que ce fût – de la peinture ou du rouge à lèvres –, cette tache me rappelait quelqu’un que je connaissais, à l’hôpital, me semblait-il.

C’était tellement absurde que je n’osais faire part de ma découverte à Mary. Pour chasser cette pensée de mon esprit, je concentrai mon attention sur le but de notre visite. S’il existait le moindre risque d’intoxication alimentaire au *Magnolia*, je voulais en trouver la source. Mary avait commandé du poisson et moi de la viande. Aucun des deux plats n’aurait remporté de prix dans un concours de gastronomie, mais je ne décelai pas de trace d’une quelconque contamination. Si Streeter avait été indisposé par ce qu’il avait mangé, c’était par un malencontreux hasard.

– Voici le ventriloque ! s’écria Mary au dessert, désignant Larry Law au bar.

Comme April, elle aimait s’amuser et, lorsqu’il passa près de notre table, elle lui lança :

– Nous avons adoré votre numéro, Mr Law.

– Merci.

Il avait la trentaine et débutait certainement dans le métier, car il ne lui

fallut pas davantage de compliments pour entamer la conversation.

– Venez-vous souvent ici ?

– C’est la première fois, avoua Mary. Je n’habite à Northmont que depuis peu.

– La ville paraît agréable, déclara-t-il avec un sourire.

Ses cheveux étaient noirs et ondulés, et il portait un nœud papillon volontairement trop grand pour son fin visage.

– Je me produis au *Magnolia* depuis presque un mois et, à moins qu’ils ne prolongent mon contrat, je partirai bientôt. Mon agent à New York essaie de me décrocher une émission à la radio. Vous vous imaginez, un ventriloque à la radio ? Quel intérêt ? Mais il prétend qu’un gars nommé Edgar Bergen^[10] a déjà fait plusieurs passages et qu’il est très populaire.

– Votre marionnette est très intéressante, dis-je. L’avez-vous fabriquée vous-même ?

– J’ai conçu le personnage, mais c’est un ami qui l’a sculptée. J’ai toujours été doué pour imiter les voix féminines, alors j’ai décidé de tenter ma chance.

– Logez-vous en ville ?

– Je partage un meublé avec le chanteur. Le problème dans les campagnes est le même qu’en ville – les rats. J’en ai horreur. Y en a-t-il beaucoup par ici ?

– Pas que je sache, répondis-je. Que représente la tache sur le cou de Lucy ?

Law se mit à rire.

– Une marque de naissance. C’est une longue histoire. Veuillez m’excuser, je dois me préparer pour le second spectacle à dix heures.

Le shérif et Vera avaient fini de dîner et nous saluèrent en partant. J’attendais l’addition quand le patron monta sur scène pour annoncer que Larry Law et Lucy n’apparaîtraient pas dans le second spectacle.

– Qu’est-il arrivé ? demanda Mary.

– Je vais voir, dis-je en me levant.

Je posai quelques billets sur la table pour payer notre repas et priai Mary de me rejoindre à la voiture.

Il me fallut traverser la cuisine pour atteindre la réserve déjà exigüe dont une partie avait été aménagée en loge pour les artistes. Larry Law était assis devant la valise ouverte où gisait la brune Lucy, sa marionnette.

– Que se passe-t-il ? m’exclamai-je. Pourquoi ne pouvez-vous pas assurer votre numéro ?

– En revenant, je l’ai trouvée telle que vous la voyez. J’ai appelé la

police. Qui peut vouloir faire ça à une poupée ?

À côté de la valise, il y avait un marteau. Quelqu'un s'en était servi pour défoncer le crâne en bois de Lucy.

Le lendemain matin, Mary était à son bureau quand j'arrivai.

— Le Dr Endlewise veut vous voir immédiatement, m'informa-t-elle.

— Il commence à me traiter comme un membre de son personnel, soupirai-je.

— Avez-vous réfléchi à l'incident d'hier soir ?

— Non. Je suppose qu'une personne dans le public a été offensée par une des plaisanteries de Law, bien qu'elles m'aient semblé bien inoffensives. Mais on ne sait jamais comment les gens peuvent réagir.

Mary parcourut mon carnet de rendez-vous.

— Vous avez promis à Mrs Fredericks que vous iriez examiner son fils ce matin.

— Un banal cas de varicelle, à mon avis, mais je me mettrai en route dès que j'en aurai terminé avec Endlewise.

*

**

Le directeur de l'hôpital était assis dans son bureau, l'air accablé.

— Avez-vous appris ce qui s'est passé la nuit dernière, Sam ?

— Non.

— Nous avons veillé à ce que l'affaire ne s'ébruite pas. Quelqu'un est entré dans la chambre de Hugh Streeter vers dix heures et a tenté de le tuer.

— Quoi ?

— Moi non plus, je n'ai pas voulu le croire, poursuivit le Dr Endlewise avec un mouvement de la tête. Il dormait à ce moment-là. On lui a pressé un oreiller sur le visage pour l'étouffer.

Je me laissai tomber sur une chaise.

— Vous feriez mieux de me raconter l'histoire depuis le début.

— Streeter était très agité dans la soirée. Kathleen Rogers, l'infirmière de garde, a obtenu l'autorisation du Dr Hayett de lui administrer un léger sédatif. Streeter s'est endormi presque aussitôt et elle est retournée à son travail. Tout ce dont je vous parle s'est déroulé aux environs de neuf heures. Kathleen dit qu'elle a été occupée avec les autres malades au cours de l'heure suivante – préparer les lits pour la nuit, distribuer les médicaments, etc.

— Anna Fitzgerald n'était-elle pas de garde, elle aussi ? Je les ai vues toutes les deux à leur prise de service, dans l'après-midi.

— Anna se trouvait ailleurs dans l'hôpital. Un des malades a eu besoin

d'une radio et personne d'autre n'était disponible pour le conduire en radiologie.

— Continuez, l'invitai-je.

— Vers dix heures, lorsque Kathleen a regagné le bureau des infirmières, elle a entendu un bruit qui provenait de la chambre de Streeter. Elle s'est précipitée et a découvert Streeter avec, sur le visage, un oreiller portant la marque de mains. Mais la chambre était vide.

— Peut-être s'est-il retourné dans son sommeil et a-t-il glissé la tête sous l'oreiller accidentellement.

— Non, répondit le Dr Endlewise. Il s'agissait du second oreiller qu'il avait demandé à Kathleen de retirer, elle l'avait posé sur une chaise. Comme j'ai dit, des marques de mains indiquaient qu'il avait été appuyé sur le visage.

— Streeter se souvient-il de quelque chose ?

— Seulement d'une sensation d'étouffement. Il s'est réveillé de son sommeil artificiel et se rappelle avoir battu les bras et renversé la carafe. Le bruit qu'elle a fait en se brisant lui a sauvé la vie.

— Mais comment le prétendu assassin est-il sorti de la chambre sans que Kathleen le voie ?

— Nous n'avons pas la réponse à cette question. (Endlewise hésita un instant, puis ajouta :) Je sais que vous avez déjà connu ce genre de situation, Sam.

— Avez-vous averti le shérif Lens ?

— Surtout pas. Streeter semble en bonne forme ce matin et il croit avoir fait un simple cauchemar.

— J'aimerais interroger les deux infirmières.

— Naturellement. Toutes les deux reprennent leur service à quatre heures, mais j'ai demandé à Kathleen de venir plus tôt pour vous aider dans vos investigations. Elle devrait arriver après le déjeuner.

— Je ne vous garantis pas de découvrir quoi que ce soit que vous ne sachiez déjà, déclarai-je.

*

**

À une heure, je trouvai Kathleen Rogers en train de finir son déjeuner à la cafétéria de l'hôpital. Je me versai une tasse de café et m'assis en face d'elle.

— Comment allez-vous, Dr Sam ? dit-elle.

— Très bien, Kathleen, merci. Le Dr Endlewise m'a chargé d'enquêter sur

l'incident dont a été victime un de vos malades.

— Hugh Streeter ?

— Oui. Il prétend qu'on a essayé de le tuer.

— Cela ne fait aucun doute.

— Comment quelqu'un aurait-il pu pénétrer dans sa chambre à votre insu ?

C'était une belle jeune femme, au corps harmonieux, qui possédait ce sens du sacrifice nécessaire pour faire une bonne infirmière. Elle s'exprimait avec précision, comme pour supplier qu'on la croie.

— Vous connaissez la disposition des lieux, docteur. La chambre est de l'autre côté du couloir par rapport au bureau des infirmières. Je ne vois pas la porte de ma table. Les visiteurs sont obligés de passer devant moi, mais je suis souvent absente du bureau ou occupée, et je ne peux pas surveiller toutes les allées et venues. Il y a un escalier d'incendie au bout du couloir dont l'accès est toujours libre. N'importe qui aurait pu entrer ou sortir par là.

— Mais vous avez entendu du bruit et vous vous êtes précipitée aussitôt dans le couloir ?

— Oui. Mr Streeter était seul. Je n'ai vu personne quitter sa chambre et la porte de la salle de bains était ouverte. Je répète, n'importe qui aurait pu entrer ou sortir par l'issue de secours, mais je n'ai vu personne.

— Avez-vous une explication à me proposer ?

Elle haussa les épaules.

— Non. Tout ce que je sais, c'est qu'il y avait des marques de mains sur l'oreiller qui couvrait le visage de Mr Streeter.

— Et Anna Fitzgerald ? A-t-elle remarqué quelque chose ?

— Non, je... (Elle se tut, l'air embarrassé.) Je ne l'ai pas revue depuis l'incident.

— Pas du tout ?

— Dr Sam, elle est ma supérieure hiérarchique. Je ne veux pas lui causer de problèmes.

— Dites-moi ce que vous savez, dis-je avec douceur.

— Depuis ces dernières semaines, elle part certains soirs avant la fin de son service. Si tout est calme, elle s'éclipse vers dix heures et demie ou onze heures, et j'assure la garde à sa place. Je crois qu'elle va retrouver un amoureux.

— Est-elle partie hier soir ?

— Je ne l'ai plus revue après dix heures, après l'histoire avec Mr Streeter.

— Vous a-t-elle dit qu'elle comptait partir ?

— Non, et j'ai trouvé cela bizarre.

— Il faut que je prévienne le Dr Endlewise.

Elle parut contrariée, mais ne discuta pas.

— Autre chose, Kathleen : l'oreiller. Si je ne me trompe, il n'était pas sur le lit.

— Mr Streeter m'avait demandé de l'enlever lorsque je lui ai apporté son somnifère vers neuf heures. Il a dit qu'il dormirait mieux avec un seul oreiller, et je l'ai posé sur une chaise près de la fenêtre.

— La disparition d'Anna juste après l'agression contre Streeter me semble très suspecte. Selon vous, aurait-elle eu une raison pour vouloir l'étouffer ?

— Non ! C'est une infirmière, Dr Sam !

Je me rendais compte que mes questions la bouleversaient, alors je vidai ma tasse de café et la laissai tranquille.

Tandis que je regagnais mon cabinet, j'aperçus Jim Hayett debout devant la porte verrouillée de la salle d'opération numéro deux en train de se tordre le cou pour essayer de regarder à l'intérieur par le petit hublot ovale.

— Sam ! m'appela-t-il. Ne serait-ce pas un corps là-dedans ?

À mon tour, je jetai un coup d'œil par le hublot de l'autre battant. Bien que la salle fût dépourvue de fenêtre, il entraînait suffisamment de lumière par la portion de mur en brique de verre pour éclairer une forme recouverte d'un drap sur un chariot près de la table d'opération. J'examinai le verrou qui maintenait les deux vantaux fermés.

— Je vais chercher la clé, dis-je.

La plupart du temps, l'hôpital des Pèlerins n'avait pas l'utilité de deux salles d'opération, et la seconde était close. Endlewise en portait l'unique clé sur lui, à son trousseau. Je le trouvai dans son bureau et l'informai de ce que nous avions découvert.

— Impossible ! s'écria-t-il. On ne s'est pas servi de cette salle depuis un mois !

Néanmoins, il bondit sur ses pieds et me suivit. Lorsque nous arrivâmes devant la porte, il fronça les sourcils en lançant un regard par l'un des hublots, puis il sortit sa clé et ouvrit la serrure. Encadrant le directeur, Hayett et moi pénétrâmes dans la pièce après avoir poussé dans un parfait synchronisme les deux battants de la porte.

Ce fut Endlewise qui souleva le drap sous lequel gisait le cadavre d'Anna Fitzgerald, l'infirmière disparue.

Hayett resta bouche bée de stupeur, mais je n'étais pas surpris. Je m'attendais à ce spectacle depuis qu'il m'avait montré le chariot et son étrange chargement.

Anna était morte depuis la nuit précédente. D'ailleurs, il ne m'avait jamais paru crédible qu'elle eût abandonné son travail deux heures plus tôt sans avertir Kathleen.

— Regardez ces meurtrissures sur son cou, dit Endlewise d'une voix plus faible qu'un murmure. Elle a été étranglée.

Pour ma part, mes yeux étaient attirés par autre chose. Ses longs cheveux bruns pendaient, dégageant sa nuque où apparaissait une marque de naissance derrière l'oreille droite, à la même place que sur la tête de Lucy, la marionnette de Larry Law.

— Appelons le shérif Lens, déclara Jim Hayett.

Je laissai errer mon regard sur les murs nus de la salle d'opération numéro deux. Une petite armoire que nous inspectâmes rapidement en constituait le seul mobilier. Nous étions entrés par l'unique porte dont la clé était attachée au trousseau d'Endlewise. De deux choses l'une : ou Endlewise l'avait étranglée, ce qui semblait improbable, ou l'assassin était sorti de la même mystérieuse manière qu'il avait quitté la chambre de Hugh Streeter.

*

**

Je travaillais dans mon cabinet lorsque le shérif Lens passa me voir. Il avait examiné le corps et bavardé avec les autres. À présent, c'était mon tour.

— Avez-vous des informations sur le meurtre d'Anna Fitzgerald, Doc ?

— Quelques détails sur les événements qui ont précédé sa mort, mais rien qui puisse vraiment vous aider, répondis-je en lui racontant l'incident de la veille à l'hôpital des Pèlerins.

Le shérif réfléchit un moment.

— On dirait qu'Anna Fitzgerald a surpris quelqu'un qui tentait d'étouffer Hugh Streeter et qu'on l'a assassinée pour cette raison. (Il marqua une pause et ajouta :) C'est drôle. Vous savez, ce ventriloque que nous avons vu au *Magnolia* hier soir ?

— Larry Law et Lucy ?

— Oui. Il a déposé une plainte. On a forcé la porte de sa loge entre les deux spectacles et on a défoncé le crâne de sa marionnette avec un marteau. Qu'en pensez-vous ?

— Mary et moi étions présents lorsque c'est arrivé, dis-je sans pouvoir lui apporter d'autres précisions.

Après le départ du shérif, je mis Mary au courant des derniers développements.

— Au fait, Larry Law n'a pas fourni d'explication pour cette tache sur la nuque de Lucy, rappela-t-elle. C'est calme, cet après-midi. Pourquoi n'irais-je pas au *Magnolia* pour lui poser la question ?

— Sera-t-il là de si bonne heure ?

— Je le trouverai, assura-t-elle.

J'avais déjà songé à Law, mais celui que je souhaitais vraiment interroger, c'était Hugh Streeter.

— Allez-y, dis-je à Mary. Mais prenez garde. S'il se comporte d'une façon étrange, filez immédiatement.

— Vous le suspectez ? Il était presque dix heures lorsque vous l'avez rejoint dans sa loge. N'était-ce pas à cette même heure que Streeter a été attaqué et qu'Anna Fitzgerald a disparu ?

— En effet. Je suis perplexe. Tout le monde semble avoir un alibi. Le Dr Endlewise possède la seule clé de la salle d'opération, mais le shérif Lens m'a confirmé que le directeur de l'hôpital avait passé la soirée chez lui avec sa famille. Si vous apprenez quelque chose d'intéressant de Larry Law, je vous en serais reconnaissant.

*

**

Je fermai mon cabinet en signalant au bureau des admissions de l'hôpital où l'on pouvait me trouver. Puis, je traversai le couloir jusqu'à la chambre de Hugh Streeter. Il était assis sur son lit, l'air en pleine forme.

— Comment allez-vous aujourd'hui ? lançai-je.

— Bien. Je vous ai vu hier, n'est-ce pas ?

— Oui. Le Dr Endlewise m'avait demandé mon opinion sur votre cas.

— Je croyais que c'était le Dr Hayett qui s'occupait de moi.

— Nous nous occupons tous de vous, déclarai-je. Mais je suis venu plus particulièrement pour parler avec vous de ce qui s'est passé la nuit dernière. Si j'ai bien compris, on vous a découvert avec un oreiller appuyé sur le visage.

— J'ignore ce qui est arrivé. L'infirmière m'a donné un somnifère et je me suis endormi. Tout ce dont je me souviens, c'est d'une pression sur mon visage et de ne plus pouvoir respirer. Je me suis débattu et j'ai renversé la carafe. Heureusement que le bruit a alerté l'infirmière. (Il me montra son poignet gauche.) Je me suis d'ailleurs coupé avec un morceau de verre lorsqu'elle s'est brisée.

C'était une simple égratignure qui ne nécessitait même pas de bandage.

— Selon vous, a-t-on essayé de vous tuer ?

— D'abord, j'ai cru qu'il s'agissait d'un cauchemar, mais maintenant, je ne sais plus. L'infirmière Rogers m'a dit tout à l'heure qu'on avait assassiné sa collègue.

Il évitait mon regard, mais je voyais que cette nouvelle l'avait affecté. Je décidai de tenter ma chance.

— Mr Streeter, l'autre infirmière, Anna Fitzgerald, avait-elle un lien de parenté avec vous ?

— Un lien de parenté ? Je ne l'avais jamais rencontrée avant d'être admis ici.

— Néanmoins, j'ai remarqué une certaine ressemblance entre vous, surtout la bouche. C'est pourquoi...

Streeter se mouilla les lèvres.

— Vous croyez ? Peut-être était-elle ma demi-sœur.

Je m'assis sur le bord du lit.

— Racontez-moi.

— Ma mère a été mariée une première fois. Elle m'a dit un jour qu'elle avait eu une fille qui était plus âgée que moi de quelques années. Mais je ne l'ai jamais connue.

— Pensez-vous qu'elle pourrait habiter à Northmont ?

Il poussa un soupir.

— Je ferais mieux de commencer par le commencement. Ma mère est décédée l'an passé. Avant de mourir, elle m'a annoncé qu'elle nous léguait à ma demi-sœur et à moi une propriété d'un millier d'arpents. Ces terres sont situées à Northmont où elle vivait quand Anna était un bébé. Je suis arrivé la semaine dernière pour visiter la propriété et, par hasard, je me suis retrouvé dans cet hôpital où elle travaillait comme infirmière. J'avais encore des doutes jusqu'à ce que j'aperçoive sur sa nuque la marque de naissance dont ma mère m'avait parlé.

— Lui avez-vous dit qui vous étiez ?

— Je n'en ai jamais eu l'occasion. Je ne l'ai plus revue après avoir remarqué la tache.

Je me levai.

— Une dernière question. Qui est Larry Law ?

— Je ne connais pas cet homme, répondit-il, l'air embarrassé.

— Larry Law et Lucy ?

Il secoua la tête.

— Désolé. Je ne peux pas vous aider.

– Merci, Mr Streeter, fis-je en prenant congé.

– Est-il vrai qu'on me laissera quitter l'hôpital aujourd'hui? Le Dr Hayett prétend qu'il ne me trouve rien d'anormal.

– Vous n'avez pas eu de crise cardiaque, c'est certain. Nous avons envisagé la possibilité d'une intoxication alimentaire, mais cette hypothèse a été également écartée.

– Tant que je peux m'en aller, dit Streeter avec un sourire, je me moque de ce que...

*

**

Je venais de regagner mon cabinet quand le shérif Lens passa la tête par la porte.

– Où est votre jolie petite assistante, Doc?

– Partie au *Magnolia* bavarder avec Larry Law.

– Elle aussi s'est mise à jouer les détectives, hein?

– Elle découvrira peut-être quelque chose qui nous a échappé, la défendis-je.

Le shérif se laissa tomber sur une chaise.

– J'ai déjà découvert ce qui nous avait échappé, Sam. Je sais quel est le lien avec Larry Law.

– Que voulez-vous dire?

– Les marques de naissance. Il a peint une tache rouge sur la nuque de la marionnette pour qu'elle ressemble à Anna Fitzgerald. Vous avez dû noter qu'Anna et la marionnette avaient la même couleur de cheveux.

– Elle ressemble à Anna... répétais-je lentement en cherchant un sens à ces mots. Pourquoi Larry Law aurait-il...? (Puis, tout à coup, les pièces du puzzle s'emboîtèrent.) Évidemment! Elle quittait son travail plus tôt afin de rejoindre Law au *Magnolia* après son second spectacle. C'est lui le mystérieux petit ami!

– En effet, Sam! Le patron du *Magnolia* m'a confirmé qu'elle était venue au cours des dernières semaines, depuis qu'elle avait rencontré Law au début de son engagement.

– Mais Larry Law n'a pas pu la tuer s'il se trouvait au restaurant.

– Apparemment, acquiesça le shérif. J'ai reçu le rapport préliminaire d'autopsie qui indique qu'elle a été étranglée à mains nues vers dix heures hier soir, à plus ou moins une heure près. Les marques de doigts montrent que l'assassin était face à elle, la regardant droit dans les yeux lorsqu'il l'a tuée.

— Ce qui élimine Law.

— Pas forcément. Voici le scénario que je vous propose, Sam. Larry Law a broyé la tête de sa marionnette afin d'avoir un prétexte pour annuler son second spectacle, puis il est venu en voiture à l'hôpital et a étranglé Anna parce qu'ils s'étaient disputés ou parce qu'il était fatigué d'elle et qu'elle refusait de lui rendre sa liberté. Ensuite, il a essayé d'étouffer Streeter pour nous embrouiller.

— Mais comment est-il entré dans la salle d'opération ? rétorquai-je. Et comment a-t-il disparu de la chambre de Streeter ?

— Je dois admettre que je sèche. Le Dr Endlewise détient l'unique clé de la salle d'opération et il était chez lui avec sa famille. En ce qui concerne l'agression contre Streeter, ma seule idée est que l'infirmière Rogers n'a peut-être pas dit la vérité.

Mais je n'étais pas satisfait.

Réfléchissez à ceci, shérif. Pourquoi Larry Law se serait-il donné tout ce mal pour annuler son second spectacle afin de se rendre à l'hôpital et étrangler Anna, alors qu'il lui suffisait d'attendre qu'elle vienne à lui comme elle le faisait presque tous les soirs ? Les champs déserts autour du *Magnolia* constituaient un lieu bien plus discret pour un meurtre.

Avant que le shérif n'ait le temps de répondre, Mary Best entra.

— Avez-vous résolu l'énigme ? demanda-t-elle.

— Non, répondis-je. Et vous ?

— En partie, fit-elle. Larry Law a menti du début à la fin. Il a fracassé lui-même la tête de Lucy. Ce n'était pas gênant pour lui puisqu'il voyage toujours avec une marionnette de rechange.

Une lueur de triomphe s'alluma dans les yeux du shérif Lens.

— Qu'est-ce que je vous avais dit, Sam ?

J'étais stupéfait.

— Il aurait détruit sa marionnette pour annuler son second spectacle ?

— Non ! s'exclama Mary, intriguée par ma réaction. Il l'a frappée à coups de marteau parce que deux soirs auparavant, un homme s'est présenté dans sa loge et lui a offert mille dollars en liquide pour le faire.

— Quoi ?

— Absolument. On l'a payé pour qu'il casse sa marionnette – et vu la somme, il n'a pas posé de questions. Il a obéi et porté plainte pour vandalisme, comme on le lui avait ordonné.

Je ne mis pas longtemps pour réagir.

— Pourriez-vous persuader Law de venir, Mary ?

Elle sourit.

— Il attend dehors dans la voiture.

Je pris le téléphone et appelai le bureau du Dr Endlewise. Sa secrétaire m'informa qu'il était parti en compagnie du Dr Hayett pour examiner une dernière fois Hugh Streeter avant de signer son bon de sortie.

— Venez! criai-je au shérif en raccrochant. Il n'y a pas une minute à perdre! Mary, allez chercher Larry Law et emmenez-le dans la chambre de Streeter!

Enfin la lumière s'était faite, tout était clair: la salle d'opération verrouillée, la carafe brisée, l'infirmière étranglée. Lorsque nous entrâmes dans la chambre de Streeter, nous trouvâmes Endlewise et Hayett en train de discuter avec lui tandis qu'il s'habillait. Les trois hommes se retournèrent en même temps.

Le ventriloque n'hésita pas. Il tendit la main à Streeter et déclara:

— Ravi de vous revoir. J'ai fait exactement ce que vous m'avez dit avec la marionnette. Je n'ai pas volé mes mille dollars.

Hugh Streeter tenta de s'enfuir, mais il n'avait pas fini d'enfiler son pantalon et, se prenant les pieds dedans, s'écroula près de la porte.

*

**

Mary, le shérif et le Dr Endlewise s'étaient réunis dans mon bureau.

— Il faut que vous considériez ce meurtre du point de vue de Streeter, leur dis-je. Il avait hérité d'une propriété de grande valeur, mais il devait la partager avec une demi-sœur qu'il n'avait jamais vue. Aussi a-t-il décidé de la tuer et de tout garder pour lui. Sa mère lui en avait appris plus qu'il ne l'a avoué, et il savait qu'Anna Fitzgerald travaillait comme infirmière à l'hôpital et qu'elle avait une marque de naissance. Mais s'il débarquait simplement à Northmont et la tuait, il se trouverait aussitôt en tête de la liste des suspects à cause de l'héritage. Alors que faire?

— Attention à ce que vous allez dire! grommela le shérif Lens. Il reste encore des tas de mystères dans cette affaire.

J'ignorai l'interruption.

— Dès l'origine, son idée était de simuler une crise cardiaque pour se faire admettre à l'hôpital. Il y a deux jours, alors qu'il dînait seul au *Magnolia*, le hasard a voulu qu'il remarque la tache sur la nuque de la marionnette. Par un moyen ou par un autre, probablement en engageant la conversation avec une serveuse, il a découvert que cette tache qui représentait une marque de naissance – était une allusion discrète à la petite amie du moment du ventriloque, une infirmière de l'hôpital. Il a donc offert

mille dollars à Law pour qu'il fracasse le crâne de sa poupée entre les deux représentations. C'était sans conséquence pour l'artiste qui avait une marionnette de rechange. En revanche, le brave garçon ne s'est pas rendu compte qu'il était tombé dans un piège et qu'il allait devenir le suspect numéro un d'un meurtre.

— Vous avez parlé d'une crise cardiaque simulée et je n'en suis pas surpris, intervint le Dr Endlewise. Je m'en suis douté dès le début. Mais comment a-t-il pu tuer Anna ? Il n'a pas quitté sa chambre.

— C'était l'élément essentiel de son plan. Il savait qu'on le garderait en observation à l'hôpital et, lorsque Kathleen lui a apporté le somnifère, il a vidé le verre dans la carafe après avoir détourné son attention en lui demandant d'ôter le second oreiller. Plus tard, quand Anna est passée pour une visite de routine, il l'a saisie et l'a étranglée avant qu'elle ne puisse émettre un son.

— Mais le corps... protesta Mary.

— Il l'a caché dans la baignoire, derrière le rideau de douche. Il a laissé la porte de la salle de bains ouverte, espérant que Kathleen croirait la pièce vide et n'y entrerait pas pour le vérifier. Puis, il est retourné au lit, il a placé l'oreiller sur son visage et a renversé la carafe pour alerter quelqu'un – et aussi faire disparaître toute trace de somnifère puisque le liquide s'était répandu par terre.

— D'accord, dit Endlewise. Et comment l'a-t-il transportée de la baignoire à la salle d'opération située à l'autre bout de l'hôpital et fermée à clé ?

— Il a attendu minuit et a sorti le corps par l'issue de secours ; puis, il a contourné le bâtiment et s'est introduit par une autre issue de secours à proximité des salles d'opération. En fait, la salle numéro deux n'a jamais été vraiment verrouillée. Le pêne était engagé dans la gâche, c'est vrai, mais il s'agit de portes battantes. Il faut les immobiliser par des tiges enfoncées dans le sol et dans le plafond pour les fermer réellement. Sans quoi, si l'on pousse les deux vantaux en même temps, le pêne glisse de la gâche et les portes s'ouvrent. Faites l'expérience vous-même si vous ne me croyez pas. Ensuite, après avoir abandonné le cadavre sur le chariot, il a refermé les portes en effectuant la manœuvre inverse. Nous n'avons jamais eu l'idée de pousser les portes, tout simplement, mais après que vous aviez tourné la clé dans la serrure, Dr Endlewise, Hayett et moi les avons écartées d'un coup d'épaule, prouvant que ni l'un ni l'autre des battants n'était bloqué.

Le shérif eut un reniflement de mépris.

— Vous prétendez que Streeter a eu la chance que personne ne découvre

le cadavre dans la baignoire, que personne ne l'ait vu sortir par l'issue de secours et que la salle d'opération n'ait pas été fermée. Ça fait beaucoup !

— Tous les meurtriers prennent des risques, shérif. Peut-être a-t-il constaté que les portes battantes n'étaient pas fixées au chambranle lorsqu'on l'a conduit dans sa chambre. Peut-être avait-il prévu une autre cachette. En réalité, il n'a pas eu tellement de chance puisque nous l'avons attrapé en moins de vingt-quatre heures.

— Qu'est-ce qui vous a mis la puce à l'oreille ? demanda Mary.

— Streeter m'a montré une blessure à son poignet gauche et m'a dit qu'il s'était coupé en renversant la carafe. Mais, lorsque je l'ai examiné hier avec le Dr Endlewise, la carafe se trouvait à sa droite et non à sa gauche. D'autre part, la carafe s'est brisée en tombant sur le sol et, par conséquent, comme il reposait sur le dos au moment de l'attaque présumée, il ne pouvait pas s'être coupé au poignet. Je suppose que c'est Anna qui l'a griffé en se débattant et qu'il a inventé ce mensonge pour se couvrir.

» Et puis, il y avait Larry Law. En voulant nous égarer avec cette histoire de marionnette et diriger les soupçons sur le ventriloque, Streeter a été trop malin. Lorsque j'ai mentionné le nom de Law, il a déclaré qu'il ne l'avait jamais vu. Pourtant, il nous avait affirmé qu'il avait dîné la veille au *Magnolia*, ce fameux soir où un inconnu avait proposé de l'argent à Larry pour détruire sa marionnette.

Quand le shérif Lens et le Dr Endlewise furent partis, je posai à mon tour une question à Mary Best.

— Comment avez-vous obtenu si rapidement la confession de Larry Law ? demandai-je.

Elle sourit.

— Vous vous souvenez de sa terreur des rats ? Je lui ai dit que la prison en grouillait.

*

**

Ce fut l'une des affaires les plus compliquées que j'eus à traiter, conclut le Dr Sam Hawthorne, mais elle se résolut plus vite que je ne m'y attendais. Je ne peux malheureusement pas dire la même chose de la suivante dans laquelle je fus impliqué personnellement et qui mit ma carrière médicale en péril. Mais nous verrons cela la prochaine fois...

Le problème de la ferme-forteresse

Vers la fin de l'été de 1935, un meurtre très singulier fut commis à Northmont, commença le Dr Sam Hawthorne pour s'échauffer avant même qu'il n'eût fini de servir la traditionnelle libation. Je sais que je vous ai déjà parlé de quantité de meurtres insolites, mais celui-ci le fut encore plus que les autres. Il eut lieu dans une ferme complètement inaccessible – une véritable forteresse – et, comme vous le verrez, la méthode employée par l'assassin était loin d'être aussi étrange que son mobile.

*

**

Effectuant une de mes tournées hebdomadaires auprès de mes rares patients de la campagne qui avaient encore besoin de visites à domicile, je fis un détour pour m'arrêter chez les Crawley. Le jeune Bill Crawley souffrait du rhume des foins et ses crises d'allergie étaient particulièrement violentes en cette période de l'année, mais je ne pouvais pas grand-chose pour lui sauf lui prescrire un des nouveaux antihistaminiques qui venaient juste d'être mis sur le marché. En fait, j'étais surtout intéressé par son entraînement et ses progrès en vue des jeux Olympiques qui se tiendraient à Berlin durant l'été de 1936. C'était le premier résident de Northmont à jamais avoir eu une chance d'être sélectionné dans l'équipe olympique, et nous l'encourageions tous.

Bill était un grand garçon tout en muscles de dix-neuf ans qui avait réussi avec succès sa première année à l'université de Boston. Il allait entrer la semaine suivante en classe supérieure, et je suppose que je me préoccupais de sa carrière parce qu'il m'avait confié son désir de s'inscrire aux cours préparatoires de médecine. Il travaillait dur quoi qu'il fit et, en dehors du sport, il avait passé tout l'été au chenil Kasper à nettoyer les cages et à ramasser les crottes des chiens. Amy et Charles, ses parents, étaient fiers de Bill ainsi que de sa sœur aînée qui entraînait en dernière année à Skidmore.

— Comment ça va ? criai-je de ma voiture en direction du pré jouxtant la maison où Bill s'entraînait au saut en hauteur sur une piste qu'il avait lui-même construite.

— Bien, Doc, répondit Bill en marchant vers moi. Je me sens en pleine forme.

Je descendis de voiture et avançai à sa rencontre pour lui serrer la main.

— Quand sera constituée l'équipe d'athlétisme ?

— Pas avant le printemps, mais j'ai une bonne chance, dit-il avec un sourire. Mes parents ont déjà réuni l'argent pour le voyage.

— C'est loin jusqu'à Berlin, Bill. Certaines personnes prétendent que Hitler pourrait déclarer la guerre.

— Pas avant les jeux Olympiques en tout cas. J'ai lu des articles à ce propos. Il veut que les Allemands gagnent toutes les médailles et prouvent ainsi la supériorité de la race des seigneurs.

— Il peut toujours rêver !

— Je ne sais pas, Doc. Des gens d'ici, comme Frankfurt, pensent que' Hitler est une bonne chose pour le peuple allemand et que le Führer a rendu à son pays la dignité qu'il avait perdue après la défaite.

— Foutaises ! rétorquai-je.

Je n'aimais pas Rudolph Frankfurt, un petit bonhomme paranoïaque qui vivait derrière une clôture électrifiée et des portes verrouillées avec un chien de garde, convaincu que des Américains antinazis cherchaient à le tuer. Mais je n'avais pas envie de continuer à parler de sujets déplaisants.

— Comment se portent vos parents ? m'enquis-je.

— Bien. Papa est parti en ville acheter du bois.

Charles Crawley était un menuisier très demandé par les propriétaires de Northmont qui, en raison de la Dépression, s'efforçaient au moins d'entretenir leur maison. Bien que son métier lui rapportât un revenu décent et régulier, j'étais cependant étonné qu'il ait pu économiser assez pour envoyer son fils aux jeux Olympiques.

— Saluez-les de ma part, voulez-vous ? dis-je, puis, tandis que je retournais à ma voiture, je lançai : pas trop embêté par le rhume des foin ?

— Pas aujourd'hui. Ça dépend des jours.

— Bon. Peut-être passera-t-il avec l'âge. Je l'ai déjà constaté chez certains patients, vous savez.

En m'éloignant, je le vis courir à nouveau vers son sautoir pour poursuivre son entraînement.

*

**

Mon itinéraire me conduisit devant la ferme-forteresse de Frankfurt, ainsi que la surnommait ironiquement le shérif Lens. C'était l'ancienne

propriété du vieux Muller, entourée depuis des années de champs en friche, mais les gens continuaient de la considérer comme une ferme et étaient ulcérés par la décision de Frankfurt de ne pas l'exploiter. Le petit homme ne semblait pas avoir d'emploi, ce qui laissait la porte ouverte aux plus folles hypothèses quant à la manière dont il gagnait sa vie. D'aucuns disaient qu'il était un espion ou un membre du Bund, le parti nazi américain, envoyé par Hitler lui-même en prévision du jour où les États-Unis et l'Allemagne seraient à nouveau en guerre.

Je ne prêtais pas trop l'oreille à ces ragots. Rudy Frankfurt n'était pas mon ami, mais je le soignais à l'occasion et il s'était toujours montré courtois. À mon avis, la clôture, le chien et les serrures faisaient de lui davantage une victime qu'un ennemi, et certainement pas quelqu'un à redouter.

En passant devant chez lui ce matin-là, je ralentis à la hauteur du portail et remarquai une voiture garée derrière les buissons, de l'autre côté de la route. Il y avait une personne à l'intérieur, et cela me parut bizarre, mais je n'y attachai guère d'importance. Le drapeau sur la boîte aux lettres de Frankfurt, presque invisible du véhicule en stationnement, était baissé. Donc, pas de courrier, à moins qu'il n'ait déjà été ramassé. J'aurais souhaité apercevoir Frankfurt, rien que pour confirmer que tout allait bien. Il ne possédait pas le téléphone pour appeler en cas de nécessité; toutefois, il était en excellente santé pour un homme de cinquante et un ans. Je m'arrêtai près de la boîte aux lettres et sortis un instant, revenant sur mes pas pour vérifier que le portail était bien fermé. Je jetai un regard aux fenêtres de la façade garnies de rideaux, à une trentaine de mètres de moi, puis regagnai ma voiture. Un coup de klaxon retentit derrière moi et Paul Nolan fila comme un éclair au volant de sa camionnette de livraison de l'épicerie Spiggins. Nous échangeâmes un signe de la main tandis qu'il continuait son chemin, soulevant un nuage de poussière. J'esquissai un sourire; le shérif Lens se plaignait souvent que le jeune Paul roulait trop vite sur nos routes défoncées de campagne. Le voir me rappela qu'il me fallait faire un saut moi-même à l'épicerie. J'avais promis à Mary Best, mon infirmière, que je lui achèterais des oranges et des œufs pour lui éviter de perdre du temps en rentrant chez elle. Les anciens magasins où l'on trouvait de tout avaient disparu du décor de Northmont. Ils avaient été remplacés par des commerces plus spécialisés, épiceries, boutiques de marchands de fruits et légumes, quincailleries, et le débrouillard Mike Spiggins avait choisi le bon endroit et le bon moment pour s'installer. Les effets de la Dépression ne l'avaient pas affecté du fait que les estomacs avaient toujours besoin d'être remplis.

La camionnette de livraison de Paul était déjà sur le parking derrière le magasin lorsque je me garai à mon tour. En longeant le véhicule, je dessinaï du bout du doigt un long trait sur la couche de poussière qui recouvrait sa carrosserie, puis j'entrai dans l'épicerie et saisis un des paniers d'osier que Mike mettait à la disposition de ses clients près de la porte. Après avoir pris des oranges et des œufs pour Mary, et du pain et du lait pour moi, je portai mon panier à la caisse. Mike Spiggins me jeta un coup d'œil par-dessus le billet qu'il était en train de lire.

— Qu'est-ce que vous dites de ça, Doc ? C'est arrivé par le courrier de la part de Rudy Frankfurt. Il veut qu'on le livre et a même joint la clé du portail !

— Je viens de passer devant sa ferme, mais je n'ai vu aucun signe de lui.

Mike me tendit la feuille de papier beige, avec le nom et l'adresse de Frankfurt imprimés en haut, sur laquelle était écrite à la main une liste d'une douzaine d'articles. Sous cette liste, était tapé à la machine le texte suivant :
VOITURE EN PANNE. LIVREZ-MOI S.V.P. UTILISEZ LA CLÉ POUR OUVRIR LE PORTAIL. ATTENTION AU CHIEN.

— Il m'a déjà déposé des listes de ce genre auparavant lorsqu'il est descendu en ville faire ses courses, mais il ne m'en a jamais expédié par la poste avec sa clé, s'étonna Spiggins. Peut-être est-il malade ? Sinon pourquoi ne viendrait-il pas ouvrir le portail lui-même ?

— Bonne remarque, fis-je, me rappelant l'étrange voiture que j'avais aperçue en face de sa ferme.

Paul Nolan sortit de la réserve, un carton dans les bras. C'était un jeune homme dégingandé qui avait été à l'école avec Bill Crawley. Mais comme ses parents n'avaient pas d'argent pour lui payer des études, il avait trouvé du travail à l'épicerie.

— Où voulez-vous que je mette la soupe de poulet, Mr Spiggins ? cria-t-il.

— Pose le carton dans le coin. Je garnirai les rayons plus tard. Nous avons reçu une commande de Rudy Frankfurt. Par courrier. Tu pourrais la livrer en fin de journée.

— Certainement, Mr Spiggins.

— Vers quelle heure ? fis-je. Je vous accompagnerai, Paul – pour m'assurer qu'il va bien.

Il réfléchit un instant, puis répondit avec un haussement d'épaules :

— Aux environs de quatre heures ?

— Je serai là.

Cette histoire ne me disait rien qui vaille et cet homme qui surveillait la ferme de Frankfurt m'inquiétait de plus en plus. J'étais curieux de savoir si la

voiture de Rudy était vraiment en panne ou s'il avait simplement peur de sortir. Toutefois, il avait dû aller au moins jusqu'à la grille pour déposer sa lettre dans la boîte afin que le facteur la ramasse.

Je décidai de me renseigner chez Grayson's, le seul garage en ville digne de ce nom.

— C'est vous qui vous occupez de la voiture de Frankfurt? demandai-je au mécanicien qui glissa de dessous la Buick qu'il était en train de réparer.

— Oui. Elle est prête. Mais il n'est pas encore venu la chercher.

— Qu'est-ce qui clochait?

— L'embrayage.

— Quand l'a-t-il apportée?

— Il y a deux jours. Mercredi après-midi vers quatre heures.

Si la voiture était prête, pourquoi Frankfurt ne l'avait-il pas récupérée pour aller ensuite se réapprovisionner à l'épicerie? Évidemment, il ne possédait pas le téléphone et ignorait peut-être qu'elle était à sa disposition. Je remuai toutes ces pensées dans mon esprit en retournant à mon cabinet sous le doux soleil qui brillait en cette fin d'été sur la Nouvelle-Angleterre.

*

**

Mary m'aperçut alors que je m'arrêtais à ma place de parking, et courut à ma rencontre. Elle était toujours aussi séduisante et efficace, mais à ses joues légèrement empourprées, je devinai qu'il y avait un problème.

— J'avais hâte que vous reveniez, Sam. Une patiente vous attend.

— De qui s'agit-il?

— De Gretchen Pratt, la petite amie de Bill Crawley. Je n'étais pas de ceux qui se tenaient informés des dernières rumeurs sur les flirts entre adolescents, mais je connaissais la jeune Pratt. Elle avait été dans la même classe que Bill Crawley au lycée et se trouvait souvent avec lui quand il s'entraînait. Apparemment, ils étaient restés liés bien que Bill fût parti à l'université.

— Que lui arrive-t-il? demandai-je.

— Elle est affolée. Elle croit qu'elle est enceinte. Mary n'avait pas exagéré. Dès que je vis le visage noyé de larmes de la jeune fille, je compris que son désarroi n'était pas feint.

— Bonjour, Gretchen, dis-je en lui tapotant l'épaule. Racontez-moi.

Malgré les sanglots qui interrompaient sans cesse son récit, je réussis néanmoins à reconstituer toute l'histoire – son sentiment profond envers Bill, ses règles qui tardaient et les terribles conséquences qu'une grossesse

pourrait avoir sur les chances de Bill de participer aux jeux Olympiques.

— Bill est-il au courant ?

— Pas encore. Je ne sais pas comment lui annoncer la nouvelle.

— Eh bien, procédons d'abord à quelques tests afin de nous assurer que vous êtes vraiment enceinte. Vous vous rongez peut-être les sangs pour rien.

C'était une jolie blonde qui avait été le boute-en-train du lycée. Comme un grand nombre de ses camarades de classe, elle n'était pas allée à l'université par manque de moyens financiers et avait pris un travail. Le sien – dans une compagnie d'assurances locale – n'était pas bien payé et, dans une ville telle que Northmont, sa seule ambition se résumait à épouser un garçon de la région. La plupart des filles auraient sauté sur l'occasion pour obliger Bill Crawley à leur passer la bague au doigt, mais elle était trop honnête pour ce genre de ruse. Elle ne pensait qu'à Bill et à la manière dont cet événement risquait de nuire à son avenir. Pendant que je l'examinais, elle murmura même le mot avortement, mais je fis celui qui n'avait pas entendu.

— Nous serons fixés demain, expliquai-je en collant une étiquette sur le tube à essai.

— Pas avant ?

— Cela prend du temps. Il faut que nous injectons un peu de votre urine à une lapine. Si des transformations apparaissent sur les ovaires de l'animal, le résultat est positif. Heureusement que le laboratoire de l'hôpital a des lapines à sa disposition pour le test A-Z, sinon nous aurions dû envoyer vos prélèvements à l'extérieur.

— Pourquoi ce nom ? Parce que c'est le début et la fin ?

— Ce n'est la fin de rien du tout, Gretchen, répondis-je. Le test a été appelé ainsi d'après les deux médecins allemands qui l'ont mis au point : Aschheim et Zondek.

Elle se leva.

— Vous me téléphonerez dès que vous saurez ?

— Oui. Mary ou moi vous appellerons.

Elle quitta le cabinet avec un air désemparé à vous fendre le cœur. J'aurais souhaité arranger les choses pour elle, lui rendre à nouveau son innocence d'enfant, mais je ne pouvais rien faire.

— Comment ça s'est passé ? me demanda Mary.

— À votre avis ? Vous avez vu l'expression de son visage. Apportez ceci au laboratoire pour un A-Z. Je vais faire un tour à la ferme de Rudy Frankfurt.

— Qu'est-ce qu'il mijote encore celui-là ?

Je ne pus m'empêcher de sourire en entendant l'intonation de sa voix.

— Rien, j’espère, dis-je.

*

**

Au moment où je m’engageais sur le parking de l’épicerie Spiggins, Paul Nolan était en train de chasser à coups de pierre un chien errant qui reniflait sa camionnette. Il avait entassé les articles qu’avait commandés Frankfurt dans un carton et l’avait posé sur la plate-forme découverte du véhicule entre un rouleau de toile et des clubs de golf.

— Vous en profiterez pour faire quelques trous au Country Club ? questionnai-je.

— Le golf municipal est plus dans mes moyens, répondit-il. J’ai eu peur que ce chien n’emporte un de mes clubs. Il n’arrête pas de rôder dans le coin pour essayer de chaparder de la nourriture. Mr Spiggins a appelé Kasper, mais il n’est pas encore venu le capturer.

Le chenil de Kasper faisait à la fois office de fourrière et de centre de dressage de chiens policiers. C’était là que Rudy Frankfurt avait acheté le gros berger allemand qui veillait sur sa ferme.

— Vous partez effectuer la livraison immédiatement ?

— Oui. Vous montez avec moi ?

— Je vous suivrai avec ma voiture.

— J’aimerais bien en conduire une comme la vôtre un jour, dit-il en hochant la tête en direction de ma Mercedes rouge.

— Faites des études de médecine, suggérai-je.

Cette voiture était le seul luxe de mon existence de célibataire.

Je roulai à bonne distance derrière lui, surtout pour éviter le nuage de poussière que soulevait sa camionnette. Il s’arrêta devant le portail de la ferme et descendit de son véhicule, la clé à la main. Pendant qu’il secouait le vantail métallique pour s’assurer qu’il était bien fermé avant d’introduire la clé dans la serrure, je jetai un coup d’œil vers les buissons. Une voiture était à nouveau garée, mais différente de la précédente. La Dodge bleue avait cédé la place à une Chevrolet jaune.

Je coupai mon moteur et sortis, marchant d’un pas décidé vers la Chevrolet. Pour la première fois, je vis les traits de l’homme renversé sur le siège avant, un chapeau mou rabattu sur les yeux comme s’il dormait. J’ouvris brusquement la portière côté passager et dis :

— Peut-être puis-je vous aider à découvrir ce que vous cherchez.

Il me dévisagea de dessous son chapeau mou et d’une pichenette, fit apparaître entre ses doigts un étui de cuir contenant un insigne doré et une

carte d'identité. J'eus tout juste le temps de lire les lettres : F.B.I.

— Fichez le camp d'ici, l'ami ! me lança-t-il. Circulez !

— Je suis médecin, me présentai-je. Je vais à la ferme.

— Il est malade ?

— Pas que je sache. C'est une visite de routine.

Paul Nolan avait claqué le portail sans le refermer à clé et était remonté derrière son volant pour conduire sa camionnette à l'arrière de la maison, le berger allemand à ses trousses qui aboyait et grognait en griffant les pneus. L'agent fédéral éclata de rire.

— Vous feriez mieux de voler au secours de ce garçon.

J'opinaï et me précipitai vers le portail que je poussai pour garer ma voiture dans la cour. Comme je franchissais la clôture, le chien parut décontenancé par la soudaine abondance de cibles. Il se tourna vers moi pour m'interdire le passage et renonça à pourchasser la camionnette qui disparut de ma vue.

Je tentai de capter l'attention du chien afin de laisser à Paul le temps de livrer sa marchandise. Mais au bout de quelques minutes, le jeune homme surgit de derrière le garage en me faisant signe.

— J'ai beau sonner, il ne répond pas, Doc.

— Peut-être n'est-il pas chez lui, dis-je.

Dès que je fis mine de sortir de ma voiture, le berger allemand sauta sur moi. J'ôtai mon veston et l'enroulai autour de mon bras pour me protéger tandis que Paul accourait avec deux poignées de biscuits pour chien.

— Il a certainement faim ; Frankfurt en a commandé deux grands sacs, expliqua-t-il en jetant les biscuits par terre.

C'était effectivement le cas. Le chien cessa d'attaquer et dévora la nourriture. Je soupirai de soulagement et emboîtai le pas à Paul qui contourna la maison jusqu'à l'entrée de service.

— La porte est verrouillée et il ne vient pas ouvrir, déclara-t-il.

Je collai le nez à la vitre et vis quelque chose qui provoqua un picotement familier le long de ma colonne vertébrale.

— Reculez. Je vais casser le carreau.

— Quoi ?

— Il y a un corps allongé sur le sol.

*

**

Au cours des heures qui suivirent, il fut établi que Rudy Frankfurt avait été tué par plusieurs coups portés à la tête avec le manche de hache trouvé

près de son cadavre. Il était mort depuis trente-six à quarante-huit heures, c'est-à-dire mardi soir ou mercredi matin. Pour ma part, je ne fus guère surpris lorsque le shérif Lens, après une inspection complète de la maison, m'annonça que toutes les portes et toutes les fenêtres étaient verrouillées.

— Et la clôture ? demandai-je.

— Intacte, Doc. Le courant passe dans les fils électriques qui la surmontent. Personne ne s'est introduit par là.

— Un portail fermé, une clôture électrifiée de deux mètres de haut, un chien de garde et une maison aux portes et fenêtres fermées. C'est impossible.

Le shérif remonta sa ceinture sur son ventre.

— Vous avez déjà eu à résoudre des énigmes aussi ardues, Doc. Que puis-je faire pour vous aider ?

Je réfléchis un instant.

— Frankfurt était vivant mercredi après-midi puisqu'il a apporté sa voiture au garage. De deux choses l'une : ou il est rentré à pied ou quelqu'un l'a emmené. Voyez ce que le garagiste peut vous apprendre. (Après quelques secondes, j'ajoutai :) Et le facteur.

— Le facteur ?

— Frankfurt a envoyé un billet à Mike Spiggins et a joint la clé du portail pour qu'on lui livre sa commande. Peut-être le facteur se souvient-il d'avoir ramassé cette lettre dans la boîte.

— Et vous, qu'allez-vous faire ?

Soudain, je me rappelai qu'il y avait un autre témoin, le meilleur de tous et dis :

— Accompagnez-moi, shérif.

*

**

Il ne nous fut pas nécessaire de traverser la route pour interroger l'agent fédéral. Quand j'ouvris la porte, il se dressa devant nous, son chapeau mou toujours sur la tête.

— Que se passe-t-il ? grogna-t-il en brandissant son insigne.

Le shérif Lens baissa les yeux pour lire son nom.

— Agent spécial Steven Bates. Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ?

— C'est vous le shérif ?

— Oui.

— Cette maison est placée sous surveillance depuis deux jours. Pour des raisons de sécurité nationale.

— Ne pourriez-vous être plus précis ?

L'agent fédéral jeta au shérif Lens un regard irrité.

— Qu'est-il arrivé ? jappa-t-il.

— Un homme du nom de Rudolph Frankfurt a été assassiné au cours de ces deux jours.

Avant que Bates ne réponde, j'intervins :

— Vous êtes deux à surveiller la maison, n'est-ce pas ? J'ai vu une autre voiture plus tôt dans la journée.

Bates se tourna vers moi.

— Qui êtes-vous ?

— Le Dr Sam Hawthorne. C'est moi qui ai découvert le corps.

Il me reconnut.

— Oui. Vous êtes venu à ma voiture tout à l'heure.

— J'ai remarqué que deux véhicules différents s'étaient cachés derrière les buissons. Cela m'a paru bizarre.

— Nous suspectons Rudolph Frankfurt d'avoir des relations avec une organisation appelée « Les Amitiés germano-américaines ». Le groupe se réunit ce week-end quelque part dans la campagne de la Nouvelle-Angleterre, et mon collègue et moi avons été désignés pour surveiller cette ferme. Il y a d'autres équipes dans d'autres endroits.

Il avait adressé son discours au shérif Lens, m'ignorant tout à fait.

— Nous n'avons jamais eu de problèmes de ce genre par ici, dit le shérif en se grattant la tête. De temps à autre, il circulait des bruits à propos de Frankfurt, mais aucun à caractère criminel.

— Avez-vous trouvé des armes dans la maison ?

— Un fusil de chasse, c'est tout. Nous avons découvert beaucoup de conserves, et même trois sacs de biscuits pour chien, mais pas d'armes, pas de téléphone, rien de mécanique.

— Je crois que mon partenaire et moi devrions nous charger de cet aspect de l'affaire. Un coup de fil et il sera là dans un quart d'heure.

— Pas de téléphone, répéta le shérif Lens.

— Quoi ?

— Frankfurt n'avait pas le téléphone. Il ne venait en ville qu'en cas de nécessité et vivait en ermite derrière sa clôture électrifiée sous la garde d'un chien.

Je me risquai une nouvelle fois à interrompre l'agent Bates.

— Si vous et votre partenaire n'avez pas bougé pendant deux jours, vous avez dû voir le meurtrier.

Il daigna enfin prendre en compte ma présence.

— Nous avons pris notre poste à cinq heures mercredi après-midi. Personne n'est entré ni sorti depuis lors.

Le shérif Lens poussa un soupir.

— Nous en sommes toujours au même point, Doc.

— Ce n'est pas certain, dis-je. Si vous alliez bavarder avec le facteur, shérif? Je m'occuperai du garagiste moi-même.

À ce moment-là, on nous pria de dégager le chemin afin que l'on puisse emporter le cadavre de Rudy Frankfurt.

*

**

Dès mon arrivée au cabinet, samedi matin, j'appelai Gretchen Pratt.

— Le test A-Z est positif, Gretchen, lui annonçai-je. Il y eut un petit hoquet à l'autre bout de la ligne, mais lorsqu'elle reprit la parole, elle contrôlait à nouveau sa voix.

— Je n'en doutais pas vraiment, avoua-t-elle.

— Et Bill?

— Je le lui ai dit hier soir. J'étais si sûre du résultat.

— Comment a-t-il pris la nouvelle?

— Je ne sais pas. Il était calme, quoique songeur.

— Voudriez-vous passer me voir avec Bill cet après-midi? Il serait bon que nous discussions tous les trois avant que vous ne mettiez vos familles au courant.

— Et si Bill refuse de venir?

— Nous sommes amis, lui et moi. Demandez-lui d'écourter son entraînement d'une heure.

— D'accord, docteur.

Mary était debout sur le pas de la porte lorsque je raccrochai.

— Vous êtes là de bonne heure pour un samedi.

— J'ai reçu les résultats du labo et j'ai voulu téléphoner aussitôt à Gretchen Pratt.

— Positifs?

Je hochai la tête.

— Elle l'a plutôt bien pris. Je lui ai proposé de me rendre visite cet après-midi et d'emmener Bill Crawley. (Je marquai une pause avant d'ajouter :) Ils sont si jeunes pour de futurs parents, Mary.

— Dix-neuf ans. Ma sœur s'est mariée à dix-neuf ans. Elle et son mari sont très heureux.

— Il entame sa seconde année d'université dans une semaine et il

s'entraîne pour les jeux Olympiques de l'été prochain.

Mary s'assit dans le fauteuil réservé aux patients.

– Parlez-moi du meurtre. Rudy Frankfurt aurait été battu à mort à coups de manche de hache ?

– À ce qu'il semble. Je n'ai pas encore lu le rapport d'autopsie.

– Sa ferme était une véritable forteresse. Comment l'assassin est-il entré ?

Je tirai vers moi mon bloc-notes et commençai à écrire, autant pour me clarifier les idées que pour répondre à sa question.

– La dernière personne autre que le meurtrier à avoir vu Rudy vivant est le mécanicien du garage – le nommé Tyler. Il dit que Frankfurt a apporté sa voiture mercredi vers quatre heures et qu'il est retourné à pied chez lui. Le trajet lui aura pris une trentaine de minutes. Il avait besoin de ravitaillement, y compris de nourriture pour chien, mais manifestement, il ne voulait pas s'encombrer de paquets. Quand il est arrivé à la ferme, il a rédigé une liste d'articles à commander à laquelle il a joint la clé du portail. À cinq heures, deux agents du F.B.I. se sont installés en face de la maison pour la surveiller, et personne n'est entré ni sorti.

– Donc, il aurait été tué avant cinq heures ?

– Je l'ignore. Deux possibilités se présentent. La première, c'est qu'en rentrant chez lui, il a surpris son meurtrier en train de le cambrioler. Mais je ne crois pas trop à cette hypothèse, car comment ce cambrioleur se serait-il introduit dans la ferme protégée par une clôture électrifiée et gardée par un chien ?

– Quel genre de chien ?

– Un berger allemand dressé pour l'attaque et acheté au chenil Kasper, il y a deux mois. Le shérif Lens a retrouvé la facture. D'autre part, si Frankfurt a été tué en rentrant chez lui, comment aurait-il pu établir sa commande ? Il ne l'a pas rédigée avant de partir, sinon il l'aurait déposée à l'épicerie en passant.

– Quelle est la seconde possibilité ? demanda Mary.

– Le meurtrier attendait dehors et Frankfurt l'a invité à entrer. Le chien n'a pas attaqué le visiteur parce que son maître était présent. Mais le même problème se pose toujours à nous : quand Rudy a-t-il écrit sa liste ?

– Êtes-vous certain qu'il s'agit de son écriture ?

– Oui. Le shérif Lens l'a reconnue ainsi que Paul, le livreur. Si l'on additionne le temps qu'il a fallu à Frankfurt pour composer la liste, la porter dans la boîte aux lettres, revenir dans la maison où le crime a été commis, il ne restait guère le loisir au meurtrier de s'enfuir avant l'arrivée des agents

du F.B.I. à cinq heures.

— Toutefois, c'était faisable.

— Seulement si l'autopsie confirme que Frankfurt est mort, tard dans l'après-midi de mercredi. (Je m'étirai pour détendre mes muscles noués.) Le Dr Wolfe doit avoir les résultats maintenant. Je vais aller le voir.

*

**

Le Dr Wolfe avait une belle crinière de cheveux blancs et une dent contre tout le monde, mais surtout contre moi. Je m'étais accroché avec lui au début de l'été, lorsque l'Ordre des médecins avait menacé de me radier^[11] et depuis, nos relations étaient tendues. Il faisait partie du personnel permanent de l'hôpital des Pèlerins où j'avais moi-même mon cabinet, dans une aile du bâtiment, aussi était-il normal que nous tombions souvent nez à nez l'un avec l'autre.

— Eh bien, Dr Hawthorne, qu'est-ce qui *vous* amène? lança-t-il de derrière son bureau.

— Je venais voir si vous aviez terminé l'autopsie de Frankfurt, déclarai-je.

— De nouveau en train de jouer au détective?

— Le défunt était un de mes patients. Il est naturel que je m'intéresse aux circonstances de son décès, répondis-je sèchement.

Il soupira et prit la feuille de papier posée devant lui.

— Que voulez-vous savoir?

— L'heure et la cause de la mort.

— Cause de la mort: coups répétés à la tête qui ont provoqué une hémorragie massive au cerveau. Il a perdu conscience immédiatement, la mort ayant suivi peu après. À mon avis, le décès remonte à mercredi minuit, à plus ou moins quatre heures près.

— Si tard? Il n'aurait pas pu avoir été tué plus tôt, vers cinq heures de l'après-midi, ce même mercredi?

— Non, monsieur. Vous connaissez les critères pour déterminer l'heure de la mort: la nourriture dans l'estomac et le degré de rigidité cadavérique. Comme vous avez dû l'apprendre à l'école de médecine, la *rigor mortis* est évaluée sur la base de plusieurs facteurs, dont la température de l'environnement. Elle disparaît après un certain temps. Frankfurt est mort aux environs de minuit, mercredi.

— Je vous crois, dis-je en acceptant son estimation.

— Au fait, le shérif Lens ou vous, avez-vous retourné le cadavre après l'avoir découvert?

— Non, bien entendu. Le shérif l’a peut-être légèrement soulevé pour regarder s’il n’y avait rien en dessous, mais sans modifier sa position originale. Pourquoi cette question ?

— Vous l’avez trouvé couché sur le dos, mais il présentait des contusions sur le devant du corps, comme si le sang s’y était accumulé après la mort. J’ai pensé que vous l’aviez retourné.

— Pas que je sache.

— Alors, peut-être est-ce le meurtrier.

Ben voyons, me dis-je, il a pénétré dans la forteresse non pas à une, mais à deux reprises !

Je regagnai mon cabinet et téléphonai au shérif Lens. Après lui avoir rendu compte des informations que j’avais recueillies auprès du mécanicien et du Dr Wolfe, je l’interrogeai à propos du facteur.

— Se souvient-il d’avoir récupéré une lettre dans la boîte de Frankfurt ?

— Il est certain d’en avoir pris une le mardi. Il se rappelle que l’enveloppe était lourde et que cela l’avait surpris.

— Y a-t-il une possibilité qu’il se soit servi de la clé lui-même pour entrer dans la ferme et tuer Frankfurt ?

Le shérif eut un petit rire.

— Qui ça, Doc ? *Purdy* ? Il a une sainte frousse des chiens. Et non sans raison, vu le nombre de fois qu’il a été mordu. Il reste bien sagement dans sa voiture lorsqu’il fait sa tournée et se contente de tendre le bras jusqu’aux boîtes pour les vider ou les remplir. Il ne se serait jamais risqué dans la cour de la ferme avec ce berger allemand ! Par ailleurs, il ne distribue pas le courrier à minuit.

— Non, en effet. Merci, shérif.

*

**

Cet après-midi-là, j’avais d’autres soucis. Bill Crawley et Gretchen Pratt arrivèrent à deux heures, l’air morose et embarrassé l’un et l’autre.

— Qu’envisagez-vous de faire tous les deux ? leur demandai-je.

— Nous marier, répondit Bill sur-le-champ.

— Alors, n’attendez pas.

— Mais nos parents... commença Gretchen.

— Vous avez encore un peu de temps pour réfléchir à la meilleure manière de leur annoncer la nouvelle. Je leur parlerai si vous le désirez. À moins que vous ne préfériez vous adresser au pasteur.

Au cours de la demi-heure suivante, nous discutâmes des solutions

éventuelles, mais à cette époque, dans une ville comme Northmont, elles étaient limitées. Ou c'était le mariage, ou Gretchen était obligée de partir quelque part jusqu'à ce qu'elle accouche, puis de donner son enfant à adopter. Aucun des deux n'était favorable à ce choix.

— Si je dois avoir un bébé, je veux le garder, déclara Gretchen d'un ton ferme. Le seul problème, c'est Bill. Il reprend ses cours à l'université la semaine prochaine.

— Boston n'est pas loin. Je pourrais rentrer chaque week-end et trouver un travail...

— En pleine Dépression ? s'exclama-t-elle. Et les jeux Olympiques ?

— Berlin ne représente rien pour moi. Si tous les Allemands ressemblent à Rudy Frankfurt, j'aime autant ne pas avoir à les fréquenter.

— Il a été assassiné, rappelai-je.

— Je sais. Un jour, à l'épicerie, il m'a fait un discours comme quoi les Allemands étaient issus d'une race supérieure. J'ai failli lui envoyer mon poing à la figure. Je ne me serais pas gêné s'il avait eu dix ans de moins.

Je passai la main devant mes yeux fatigués.

— Où étiez-vous mercredi à minuit, Bill ?

— À minuit ? Dans mon lit, forcément.

— Travaillez-vous toujours chez Kasper ?

— J'ai fini hier. Je pars à l'université lundi.

Je me levai et marchai de long en large dans mon bureau, contemplant le ciel par la fenêtre. C'était un de ces moments où je souhaitais me trouver n'importe où, sauf à Northmont.

— Quel est votre record au saut en hauteur, Bill ? Je parie que vous frôlez les deux mètres.

— Oui, mais...

— De tous les habitants de cette ville, je parie que vous êtes le seul à avoir pu tuer Rudy Frankfurt.

Gretchen en eut le souffle coupé et Bill se dressa comme mû par un ressort.

— Qu'est-ce que vous dites ? Je n'ai tué personne !

Je me forçai à me rasseoir.

— Considérez les faits, Bill. Frankfurt vivait dans une véritable forteresse entourée par une clôture électrifiée de deux mètres de haut. La cour était gardée par un berger allemand qui n'hésite pas à attaquer et la maison elle-même était verrouillée. Il y avait la clé du portail dans une enveloppe à l'intérieur de la boîte aux lettres ; mais deux agents du F.B.I. surveillaient ce portail à tour de rôle. Personne n'est entré. D'une manière ou d'une autre, il

a fallu que le meurtrier franchisse la clôture et amadou le chien.

» *Vous seul* étiez en mesure de surmonter ces deux obstacles, Bill : effectuer un saut de deux mètres sans toucher les fils électrifiés et apprivoiser le berger allemand qui vous connaissait. Frankfurt l'avait acheté au chenil Kasper, il y a deux mois, pendant la période où vous y travailliez.

Bill se tourna vers Gretchen.

— Crois-tu que j'ai assassiné Frankfurt ?

— Bien sûr que non ! Tu ne ferais pas de mal à une mouche ! En plus, Dr Sam, il a horreur de la chasse !

— Mais vous venez d'avouer que vous lui auriez volontiers écrasé votre poing sur la figure, Bill. Frankfurt aurait pu vous voir arriver devant la maison, vous reconnaître et vous ouvrir, ne serait-ce que pour vous demander ce que vous faisiez là. Ensuite, après votre départ, la porte se serait verrouillée automatiquement et vous seriez reparti par le même chemin que vous aviez emprunté pour venir.

— Il n'est pas coupable, déclara Gretchen.

— À moins d'admettre l'impossible, il n'existe pas d'autre explication, répondis-je.

— Allez-vous répéter ce que vous venez de dire au shérif Lens ? s'écria Bill, l'air paniqué pour la première fois.

— Ma conscience m'y contraindra si je suis convaincu que c'est ce qui s'est passé.

*

**

Après les avoir renvoyés, je restai seul pour mettre de l'ordre dans mes idées, mais Mary ne tarda pas à faire irruption dans mon bureau pour me sermonner.

— Est-ce que ces enfants n'ont pas déjà assez de soucis sans que vous les affoliez avec vos hypothèses ? tonna-t-elle.

— C'est plus qu'une hypothèse, insistai-je.

— Ah oui ? répliqua-t-elle. Je peux vous en inventer une autre, là tout de suite. Frankfurt a été heurté par une voiture en rentrant à pied chez lui. Le chauffard ne s'est pas arrêté, Frankfurt s'est traîné jusque dans sa maison et a survécu assez longtemps pour rédiger sa commande.

— Voyons, Mary, il a été tué à coups de manche de hache. Il n'a pas été renversé par une voiture.

Cependant, je me rappelai la remarque du Dr Wolfe à propos du sang qui s'était accumulé sur le dessus du corps après la mort. Il y avait quelque chose

dans cet indice qui crevait les yeux, mais j'étais incapable de le voir.

— Vous ne pouvez pas faire reposer la moitié de votre argumentation sur le chien, continua Mary. Se serait-il seulement souvenu de Bill Crawley après deux mois ?

— Les chiens ont la mémoire... commençai-je, puis je me tus. Le chien ! Je n'ai jamais pensé au chien !

— Qu'a-t-il de particulier, Sam ? Vous disiez qu'il était méchant et...

— Pas ce chien-là, Mary ! L'autre chien !

*

**

Je me glissai à côté de Paul Nolan sur la banquette de sa camionnette de livraison comme il s'apprêtait à partir pour sa dernière tournée du dimanche.

— Vous voulez que je vous dépose quelque part, Dr Sam ? me demanda-t-il, surpris.

— J'ai juste envie de faire un petit tour, Paul.

Il passa la première et quitta le parking de l'épicerie Spiggins, s'engageant dans Main Street en direction du square.

— Avez-vous déjà une théorie pour le meurtre de Frankfurt ? fit-il. C'est le genre de crime impossible tel que vous les aimez, n'est-ce pas ?

— J'ai aidé le shérif Lens à en résoudre quelques-uns, répondis-je. Mais parfois, quels que soient vos efforts d'imagination, il y a un aspect du problème qui vous dépasse.

— La façon dont l'assassin s'est introduit dans la ferme ?

— Je sais comment il s'y est pris. Ce que j'ignore, c'est pourquoi. Pourquoi avez-vous tué Rudy Frankfurt, Paul ?

Le volant lui échappa des mains et la camionnette faillit monter sur le trottoir. Il redressa à temps et se raidit.

— De quoi parlez-vous, Doc ?

— Vous avez assassiné Rudy à coups de manche de hache, Paul. Je suis au courant dans les moindres détails de la manière dont vous avez procédé.

— C'est insensé !

— Permettez alors que je vous explique. Mercredi après-midi, vers quatre heures, Rudy Frankfurt a apporté sa voiture au garage pour qu'on règle l'embrayage. Il rentrait chez lui à pied – à peu près une demi-heure de marche – lorsque vous avez surgi et lui avez offert de le conduire avec votre camionnette. Il a accepté et, en chemin, vous vous êtes arrêté, vous l'avez fait descendre et vous l'avez assommé avec un manche de hache. Vous pensiez

qu'il était mort, mais en réalité, il n'a succombé que quelques heures plus tard. Vous l'avez enveloppé dans la toile que vous transportiez sur la plate-forme de votre véhicule dans l'intention de ramener le corps à la ferme, et, à cause du chien, de l'abandonner juste de l'autre côté du portail que vous auriez ouvert avec sa clé.

— C'est vous et moi... protesta-t-il. Nous avons découvert le cadavre dans la maison ensemble.

— Parce qu'en arrivant, vous avez aperçu une voiture garée derrière les buissons. Peut-être êtes-vous revenu plusieurs fois durant la nuit, dans l'espoir de pouvoir entrer. Quand vous avez compris que les personnes qui surveillaient la maison n'étaient pas du tout décidées à partir, vous avez mis au point un plan. Vous avez retrouvé une ancienne commande de Frankfurt à l'épicerie et vous avez tapé au bas de la feuille une série d'instructions. Puis, vous avez retiré une clé du trousseau de votre victime et l'avez mise dans une enveloppe avec la liste des provisions. Ensuite, dans l'obscurité, vous avez réussi à vous faufiler jusqu'à la boîte aux lettres sans être vu par l'homme dans la voiture.

— Comment aurais-je deviné laquelle était la clé du portail ?

— N'importe quelle clé faisait l'affaire. Vous saviez que c'était vous qui livreriez la commande et que, si vous vous étiez trompé, vous auriez toujours la ressource d'essayer les autres clés du trousseau. Le hasard a voulu que je décide de vous accompagner. C'était à la fois un avantage et un inconvénient. Je pouvais témoigner de votre innocence, mais je risquais aussi de voir quelque chose qu'il ne fallait pas que je voie. Par chance pour vous, j'interrogeais l'homme qui surveillait la ferme pendant que vous étiez aux prises avec la serrure du portail, et je m'occupais du chien au moment où vous vous êtes éclipsé derrière le garage – guère plus d'une ou deux minutes – le temps d'ouvrir la porte de la maison avec la clé de Frankfurt, de transporter son corps à l'intérieur et de claquer derrière vous le battant dont la serrure s'est verrouillée automatiquement. Vous n'aviez pas rangé les clés à leur place, mais c'était sans importance. La victime se trouvait à son domicile et n'était pas supposée les avoir dans sa poche.

— Et qu'avais-je fait du cadavre entre-temps ?

— Vous l'aviez caché dans un endroit sûr, roulé dans la toile, de mercredi jusqu'à vendredi, jour où vous l'avez à nouveau chargé sur la plate-forme de votre camionnette. Je me suis rappelé le chien errant qui reniflait le véhicule avant que vous n'y déposiez les marchandises. Il avait de l'odorat, n'est-ce pas ?

Paul ralentit et se gara sur le bord de la route. L'espace d'un instant, je

me demandai s'il ne voulait pas se débarrasser de moi.

— Vous avez bâti toute votre démonstration sur un chien, Doc?

— Sur deux chiens en fait. Lorsque le berger allemand de Frankfurt a sauté sur moi, vous êtes accouru avec des biscuits. Vous avez déclaré qu'il avait faim, et vous aviez raison. Comment le saviez-vous? Comment saviez-vous que Frankfurt ne l'avait pas nourri? Et pourquoi Frankfurt aurait-il commandé des biscuits pour chien alors qu'il en avait déjà trois sacs d'avance dans son garage? Après vérification, nous nous rendrons certainement compte qu'il n'avait pas besoin de la plupart des articles figurant sur sa commande. Et je crois que nous découvrirons aussi que les mots tapés au bas de la liste l'ont été sur la machine à écrire de l'épicerie. Il y avait des biscuits pour chien à profusion chez Frankfurt, mais pas de machine à écrire.

— Pour quel motif l'aurais-je tué?

— C'est vous qui allez répondre à cette question, Paul. Ce n'était pas un acte gratuit. Vous avez pris des risques considérables pour qu'on le retrouve dans sa forteresse. Vous auriez pu enterrer son corps dans les bois, tout simplement. C'était comme si...

Et alors tout devint clair.

— Vous étiez à l'école avec Bill Crawley et Gretchen Pratt, n'est-ce pas? Vous avez monté cette mise en scène dans un seul but: faire condamner Bill pour un meurtre qu'il n'avait pas commis. Vous l'aviez entendu se disputer avec Rudy à l'épicerie, et vous saviez que Bill était la seule personne en ville à être capable de sauter par-dessus une clôture de deux mètres de haut. Le chien qui avait été dressé au chenil Kasper constituait un bonus supplémentaire.

Ses nerfs étaient sur le point de craquer; des larmes perlaient au bord de ses paupières.

— Je dirai que c'est lui le coupable! hurla-t-il. Je dirai que c'est lui, quoi que vous fassiez!

Il avait orienté les soupçons sur Bill Crawley et *moi aussi*, j'étais tombé dans son piège. Il voulait que l'on accuse Bill de meurtre.

— Vous étiez amoureux de Gretchen, déclarai-je.

— J'ai toujours été amoureux d'elle, depuis l'école primaire! D'abord, j'avais envisagé de le tuer *lui*, mais je savais qu'elle me suspecterait. Je me suis dit que personne ne pleurerait cet Allemand. Même si Bill n'était pas condamné, il resterait un doute, ce qui ruinerait ses chances pour les jeux Olympiques.

— C'est trop tard, Paul. Ils seront mariés dans un mois.

Il se mit à vociférer des paroles incompréhensibles et me cribla de coups de poing. Craignant pour ma vie, je bondis hors de la camionnette. Il ne me suivit pas, mais démarra et s'éloigna dans la campagne, vers une destination connue de lui seul.

*

**

La police de l'État voisin arrêta Paul le lendemain, conclut le Dr Sam Hawthorne. Il fut autorisé à plaider coupable d'homicide involontaire en raison de son jeune âge et condamné à vingt ans de prison. Les agents du F.B.I. retournèrent à Washington et Bill Crawley à l'université. Gretchen et lui se marièrent en octobre. Lorsqu'il participa aux jeux Olympiques de Berlin, l'été suivant, il était le papa d'un beau bébé. Il ne remporta pas de médaille, mais termina quatrième, ce qui était déjà une victoire pour lui.

La prochaine fois, je vous raconterai une histoire plus paisible, un mystère où il ne semblait pas être question d'un crime...

Les 52 problèmes impossibles du docteur Sam Hawthorne[12]

1 – THE PROBLEM OF THE COVERED BRIDGE

(décembre 1974)

Titre français : *Le Problème du pont couvert*.

Pour sa première enquête non officielle, le Dr Sam Hawthorne s'intéresse à l'incompréhensible disparition de Hank Bringlow, un jour d'hiver, sous un pont couvert dont il n'est jamais sorti. Les traces de son attelage montrent bien qu'il est entré sous le pont, mais la neige est vierge de l'autre côté du pont... Hank Bringlow sera découvert assassiné d'une balle dans la tête la nuit suivante, à quelques miles de la petite ville.

L'action se situe en mars 1922, un mois après que le docteur Hawthorne s'est installé dans la petite localité de Northmont, en Nouvelle-Angleterre. Il y fait la connaissance du shérif Lens qu'il va aider pour la première fois dans son enquête et qui deviendra son ami.

Dans les jours qui ont précédé cette affaire a paru pour la première fois dans *The Strand* en Angleterre *Le Problème du pont de Thor* (The Problem of Thor Bridge), l'une des aventures de Sherlock Holmes écrite par sir Arthur Conan Doyle, événement littéraire qui a son importance dans la présente histoire.

2 – THE PROBLEM OF THE OLD GRISTMILL

(mars 1975)

Tandis que la région est en émoi après l'évasion, d'un pénitencier des environs, de Delos, un dangereux criminel, le vieux naturaliste Henry Cordwainer est retrouvé le crâne défoncé dans le vieux moulin où il avait élu domicile et qui a brûlé de fond en comble. Sur le point de quitter Northmont, Cordwainer avait entassé ses affaires dans une lourde malle que le Dr Hawthorne l'avait aidé à porter à la consigne. Or, cette malle est retrouvée entièrement vide alors que personne n'a pu s'en approcher...

Dans cet épisode situé en juillet 1923 – *La mort est dans l'air*: on parle de

l'assassinat de Pancho Villa au Mexique et peu après, on apprendra la mort du président Warren Harding sur la Côte Ouest – le Dr Hawthorne emploie de la scopolamine dont la science vient de découvrir pour la première fois les effets sur le témoignage humain.

3 – THE PROBLEM OF THE LOBSTER SHACK

(septembre 1975)

Assassinat incompréhensible, dans une cabane de pêcheur, de Julian Chabert, ficelé et enchaîné à un poteau dont il affirmait pouvoir se libérer en moins de cinq minutes. L'événement a lieu au cours de la réception donnée par le Dr Félix Dory, un fameux chirurgien du cerveau, pour célébrer les fiançailles de sa fille. Naturellement, personne ne s'est approché de la cabane après que les invités du médecin eurent quitté les lieux et que leur hôte eut cloué les fenêtres de la cabane, pour permettre à l'« escapologiste », demeuré seul, d'exécuter son exploit...

L'été 1924: la grande époque d'Houdini et de ses fameux tours d'évasion.

4 – THE PROBLEM OF THE HAUNTED BANDSTAND

(janvier 1976)

Northmont commémore la fête nationale le 4 juillet 1924. L'orchestre municipal doit donner un concert dans le kiosque à musique qui se trouve sur la grande place de la ville. Le kiosque est réputé hanté par le spectre d'un noir pendu jadis à cet endroit et sur lequel sa veuve avait jeté un sort. C'est au cours de cette cérémonie que, devant des centaines de témoins, le maire Dwiggins sera poignardé par une ombre fantomatique qui disparaît dans un nuage de fumée, après avoir laissé bien en évidence une corde de chanvre...

5 – THE PROBLEM OF THE LOCKED CABOOSE

(mai 1976)

Titre français: *L'Énigme du fourgon*.

Le printemps 1925. Dans le train qui le mène à la ville voisine de Boughville où il doit remplacer un collègue, le Dr Hawthorne est confronté à un nouveau problème: de quelle manière une fortune en pierres précieuses transportée par le joaillier Jasper Parsons a-t-elle disparu du fourgon entièrement fermé de l'intérieur où elle avait été déposée? Le cadavre du convoyeur O'Brien a été retrouvé poignardé alors qu'il était seul dans le fourgon, et sans aucune arme du crime à proximité; mais, avant de mourir, il a eu le temps d'inscrire sur le sol avec son sang un mot énigmatique: *Elf*. Or, seul un être minuscule aurait pu pénétrer dans le fourgon blindé dont le seul

accès était l'étroit guichet demeuré ouvert. Tous les autres systèmes de sécurité étant demeurés inviolés...

6 – THE PROBLEM OF THE LITTLE RED SCHOOL-HOUSE

(septembre 1976)

Le jeune Tommy Belmont a disparu de manière incompréhensible alors qu'il faisait de la balançoire dans le pré de l'école, à quelques mètres de l'institutrice Mrs Sawyer qui ne l'a perdu de vue que quelques secondes... Le pré s'étend à perte de vue tout autour de l'école et il n'y a aucun bâtiment à proximité où il aurait pu se cacher.

Un cas étrange d'enlèvement situé durant l'automne 1925, sept ans avant que la fameuse affaire Lindbergh ne fasse la une des journaux et que le kidnapping ne soit institué crime fédéral.

7 – THE PROBLEM OF THE CHRISTMAS STEEPLE

(janvier 1977)

Un campement de bohémiens s'est installé à proximité de Northmont, sur les terres de Minnie Haskins, une veuve septuagénaire, mais les nouveaux venus ont du mal à se faire accepter par la population. Seul le pasteur Wigger leur témoigne de la sympathie. Jusqu'à Noël 1925 où il est découvert poignardé dans le clocher de son église. La seule personne présente sur les lieux est Carranza Lowara, le roi de la tribu des bohémiens. Toutes les fenêtres du clocher étaient grillagées pour empêcher l'irruption des oiseaux et la seule porte d'accès était sous la surveillance du shérif Lens. Tout accuse donc Lowara qui jure qu'il n'est pas coupable. Le Dr Sam Hawthorne est bien le seul à croire à son innocence. Mais dans ce cas, il s'agit encore de l'un de ces « damnés problèmes de chambre close » !

La même tribu de bohémiens reviendra à Northmont cinq ans plus tard et posera au Dr Hawthorne et au shérif Lens un nouveau problème impossible (voir le n° 22: *The Problem of the Gipsy Camp*).

8 – THE PROBLEM OF THE CELL 16

(mars 1977)

Titre français: *Le Problème de la cellule 16.*

Le shérif Lens a arrêté un gangster d'origine française, Georges Reme, surnommé « l'Anguille » parce qu'il a la réputation de s'évader de tous les lieux de réclusion. Lens l'enferme dans la cellule 16 de la prison nouvellement construite de Northmont. Lorsqu'il se rendra compte que « l'Anguille » a de nouveau réussi son exploit en s'échappant de manière

incompréhensible de la cellule « inviolable » où il avait été enfermé, le pauvre shérif n'aura d'autre ressource que de faire appel à son ami médecin de campagne pour résoudre l'énigme...

Situé au cours du printemps 1926, le récit est une référence évidente au fameux *Problème de la Cellule 13* (The Problem of Cell 13, 1905), un classique de la littérature d'énigme signé par Jacques Futrelle où le professeur S. F. X. Van Dusen, la « Machine à Penser », mettait la police au défi de le retenir prisonnier plus d'une semaine dans la cellule d'un condamné à mort.

9 – THE PROBLEM OF THE COUNTRY INN

(septembre 1977)

Le début de l'été 1926. Patron d'une auberge des environs, William Stokes a été abattu d'un coup de revolver par un inconnu revêtu d'un masque et coiffé d'un Stetson qui s'est enfui par la porte du fond du hall. C'est du moins ce qu'affirme l'employé de la réception, Benny Fields. Or, après vérification, ladite porte est fermée au verrou de l'intérieur. Son témoignage est mis en doute jusqu'à ce que le Dr Sam Hawthorne, en compagnie d'un autre témoin, assiste à la nouvelle intrusion d'un homme masqué qui tire un coup de feu dans leur direction avant de disparaître de la même manière, derrière la porte toujours fermée de l'intérieur...

10 – THE PROBLEM OF THE VOTING BOOTH

(décembre 1977)

En ce mois de novembre 1926, on vote à Northmont pour l'élection du shérif. Un nouveau venu dans la région, Henry G. Oastis, se présente contre le shérif Lens. Le vote a lieu dans deux endroits : à l'école et dans la boutique du barbier. Oastis vient voter chez le barbier. Devant cinq témoins dont l'ancien shérif Lens, il pénètre dans l'isoloir : il en ressort la poitrine en sang et a juste le temps de déposer son bulletin dans l'urne avant de s'écrouler mort sur le sol. Pas d'assassin et aucune arme du crime !

Robert Adey, grand bibliographe des histoires de chambres closes, considère ce récit comme l'un des plus remarquables et des plus satisfaisants du genre.

11 – THE PROBLEM OF THE COUNTY FAIR

(février 1978)

Au cours de l'été 1927, une fête foraine est organisée à Northmont. Et à cette occasion, la municipalité a l'idée d'enfouir dans le sol une « time capsule » renfermant divers documents caractéristiques de la vie quotidienne

de l'époque: un conteneur à n'ouvrir que cent ans plus tard, comme un message aux générations futures. La cérémonie se déroule en présence des officiels et du Dr Hawthorne qui dépose certains papiers avant de fermer lui-même la capsule qui est aussitôt enterrée. Mais une étrange affaire de disparition d'un mauvais garçon des environs, Max McNear, et des traces de sang retrouvées dans des endroits incongrus provoquent la suspicion. On décide de rouvrir la « time capsule » qui contient... le corps du disparu !

12 – THE PROBLEM OF THE OLD OAK TREE

(juillet 1978)

Titre français: *Le Chêne hanté*.

La nouvelle technique du film « parlant » vient de faire son apparition et, au cours du mois de septembre 1927, une équipe de cinéastes conduite par le producteur-réalisateur Granger Newmark est venue tourner à Northmont un film sur l'aviation, *Les Ailes de la Gloire*. Le Dr Sam Hawthorne est engagé comme médecin durant les trois jours de tournage. Il devra intervenir pour expliquer comment le cascadeur Charlie Bone, la doublure de la vedette, a pu sauter en parachute bien vivant d'un De Haviland pour se retrouver... étranglé par un morceau de fil métallique, dans les branches décharnées d'un vieux chêne soi-disant hanté ! Le cascadeur était seul dans la carlingue de l'appareil et le pilote dans le cockpit n'a pu quitter les commandes: le pilote automatique venait tout juste d'être inventé mais n'était pas encore employé.

Une histoire singulière, prétexte à évoquer les temps héroïques du cinéma.

13 – THE PROBLEM OF THE REVIVAL TENT

(novembre 1978)

En cet automne 1927, le Dr Hawthorne va être suspecté d'un crime.

Northmont reçoit la visite de George Yester, dont le jeune fils Toby âgé de sept ans a, paraît-il, des dons de guérisseur. Mais le Dr Hawthorne a tôt fait de découvrir que le nouveau venu est un charlatan. Il lui rend visite dans la tente érigée sur la place de la petite localité où officient le père et son fils, pour lui enjoindre de quitter la ville. Une altercation s'ensuit et Sam Hawthorne, perdant son sang-froid, frappe son interlocuteur. Alors qu'il s'apprête à quitter les lieux, il entend soudain un cri d'agonie. George Yester a été tué d'un coup d'épée empruntée à une statue de femme qui se trouvait dans la tente. Personne d'autre que le Dr Hawthorne n'étant sur les lieux, le médecin devra prouver lui-même son innocence.

14 – THE PROBLEM OF THE WHISPERING HOUSE

(avril 1979)

Février 1928. Un chasseur de fantômes, Thaddeus Sloan, est venu à Northmont pour visiter Biyer House, la *maison qui murmure*, une demeure réputée hantée. Le docteur Hawthorne accepte de l'accompagner dans ses recherches. Les deux hommes décident de passer la nuit dans la maison qui, selon la légende, recèle une pièce inconnue dont personne n'est jamais ressorti vivant. Dans la pénombre, ils entendent soudain *murmurer* la maison alors que quelqu'un vient de pénétrer dans les lieux, portant une lampe, un lourd manteau et un chapeau... Ils finiront par découvrir la pièce fantôme où gît le corps sans vie de George Gifford, le propriétaire de la maison, poignardé par un fantôme, car personne n'est ressorti de la pièce.

L'histoire est une allusion évidente à *La chambre qui siffle* (The Whistling Room, 1913) de William Hope Hodgson. La voiture du Dr Hawthorne, sa vieille Pierce-Arrow, sera incendiée par l'assassin à la fin de l'histoire. Thad Sloan au Dr Hawthorne: « *Je pensais que les médecins de campagne comme vous n'existaient que dans les romans.* »

15 – THE PROBLEM OF THE BOSTON COMMON

(août 1979)

Venu assister à un congrès médical à Boston au début de juin 1928, le Dr Hawthorne est sollicité par la police locale qui a entendu parler de ses exploits: on lui demande de résoudre une série de crimes bizarres, des personnes ayant été découvertes dans le parc de la ville – le Boston Common – empoisonnées au curare. On connaît le coupable, George Totter, un assistant de laboratoire devenu fou qui veut se venger des notables de la ville et a volé du curare peu de temps auparavant. Il a adressé à la police une série de lettres anonymes signées du pseudonyme de « Cerbère ». Mais comment le poison a-t-il été administré aux victimes étant donné que personne ne les a approchées avant leur mort? Un homme armé d'une sarbacane se remarquerait aisément. Surtout que la dernière d'entre elles, une jeune femme, était sous la surveillance constante de la police des fraudes...

Le Dr Hawthorne vient de s'acheter une Packard pour remplacer sa vieille Pierce-Arrow détruite au cours de l'affaire précédente.

16 – THE PROBLEM OF THE GENERAL STORE

(novembre 1979)

Par une chaude journée d'été, Max Harkner, nouveau patron du grand

magasin de Northmont, est assassiné d'un coup de fusil alors qu'il se trouvait en compagnie de la jolie Madge Murphy, retrouvée sans connaissance auprès de lui. La jeune femme prétend avoir reçu un coup sur la tête tandis qu'elle parlait avec Harker. Mais, comme elle était seule avec la victime et que la pièce était entièrement fermée de l'intérieur, les soupçons les plus sérieux pèsent sur elle. Seul le Dr Hawthorne est persuadé de son innocence...

Juin 1928: Repère historique, Amelia Earhart est la première aviatrice à traverser l'Atlantique.

17 – THE PROBLEM OF THE COURTHOUSE GARGOYLE

(juin 1980)

Titre français: *Le Secret de la Gargouille*.

Le Dr Hawthorne est nommé juré dans une affaire concernant le meurtre d'un fermier du bourg voisin de Cudbury. Il devra résoudre le problème de l'assassinat du juge Bailey, empoisonné en plein tribunal alors que personne n'a pu matériellement mettre du cyanure dans son verre: il a bu un verre d'eau que lui a apporté le greffier, Tim Chaucer, un vieil estropié de la Grande Guerre qui sert d'homme à tout faire et que l'on surnomme la « gargouille » à cause de sa laideur. Mais tout le monde a vu Chaucer prendre de l'eau au robinet pour remplir la carafe.

Septembre 1928: c'est l'époque de la course à la Maison Blanche entre Herbert Hoover et Al Smith. Un nouveau médecin s'installe à Northmont, le Dr Robert Yale. Il reparaitra épisodiquement par la suite.

18 – THE PROBLEM OF THE PILGRIM WINDMILL

(septembre 1980)

Titre français: *Le Diable dans le moulin*.

Satan a-t-il visité Northmont en mars 1929? Ce mois marque l'ouverture de l'hôpital des Pèlerins et l'engagement d'un médecin noir, Lincoln Jones, ce qui provoque un certain émoi dans la petite localité alors que le Ku Klux Klan a récemment allumé une croix de feu dans la région. Un meurtre et une tentative de meurtre par le feu sont commis à l'intérieur du Moulin des Pèlerins construit en hommage aux pionniers du *Mayflower*. Les crimes demeurent inexplicables: personne n'a pu s'approcher des victimes comme le prouve l'absence de traces de pas sur la neige fraîche. Et Randy Collins, le rescapé, dans son délire, a prononcé à plusieurs reprises le nom de *Lucifer*...

Le 4 mars, Herbert Hoover a prêté serment en tant que 31^e président des

États-Unis. Le médecin noir Lincoln Jones tiendra un rôle important, celui du principal suspect, dans un récit ultérieur, *The Problem of the Grange Hall* (n° 44).

19 – THE PROBLEM OF THE GINGERBREAD HOUSEBOAT

(janvier 1981)

Titre français: *La Nouvelle « Mary Celeste »*.

Le Dr Sam Hawthorne est tombé amoureux de la belle Miranda Grey, la nièce de Kitty et Jason Grey qui possèdent un cottage au bord du Chester Lake. Tandis que Kitty et Jason sont allés rejoindre leurs amis Ray et Gretel Hauser sur leur bateau qui navigue sur le lac, Northmont va connaître son « Mystère de la Mary Celeste » avec la disparition inexplicable des deux couples sur l'embarcation demeurée constamment sous la surveillance du Dr Hawthorne et de Miranda,...

L'été 1929: la fin d'une époque à la veille de la Grande Dépression. Première allusion dans la série à la localité la plus proche de Northmont, *Shinn Corners*, où Jason Grey est professeur à l'école. C'est le nom inventé par Ellery Queen pour y situer l'un de ses romans les plus célèbres, *Le Village de verre* (*The Glass Village*, 1954). Il sera cité à nouveau maintes fois par la suite.

20 – THE PROBLEM OF THE PINK POST OFFICE

(juin 1981)

Titre français: *Le Mystère du bureau de poste*.

Le 24 octobre 1929: Northmont à l'heure du « Jeudi Noir ». Le Dr Hawthorne s'attache à résoudre l'inexplicable disparition de la lettre contenant un chèque au porteur de dix mille dollars, déposée par le banquier Anson Waters dans le nouveau bureau de poste fraîchement repeint, tenu par Vera Brock. Il n'y avait que six témoins dont le shérif Lens, le Dr Hawthorne et son assistante, April.

Une transposition moderne de *La Lettre volée* (*The Purloined Letter*, 1845) d'Edgar Allan Poe. Le Dr Hawthorne sera amené à rompre son idylle avec Miranda qui lui en veut de l'avoir suspectée du vol. Le shérif Lens, lui, annonce son prochain mariage avec Vera Brock.

21 – THE PROBLEM OF THE OCTAGON ROOM

(octobre 1981)

Titre français: *Le Problème de la chambre octogonale*.

Le 14 décembre 1929, le shérif Lens épouse la postière Vera Brock (l'un

des suspects de l'épisode précédent). Le mariage, à la demande de Vera, doit être célébré dans la chambre octogonale d'Eden House. Le jour de la cérémonie, on retrouve, au beau milieu de cette pièce entièrement fermée de l'intérieur, le cadavre d'un trimardeur que personne ne connaît.

La nouvelle fait allusion à la coutume, florissante au milieu du XIX^e siècle en Nouvelle-Angleterre, qui voulait qu'une chambre octogonale, avec tous ses angles obtus, mette ses occupants à l'abri des mauvais esprits qui ne pouvaient se tapir que dans les angles droits. Allusion du Dr Hawthorne à *L'Assassinat du canari* (The Canary Murder Case, 1927), classique du crime en chambre close paru deux ans plus tôt et signé S.S. Van Dine.

22 – THE PROBLEM OF THE GIPSY CAMP

(janvier 1982)

Titre français: *La Malédiction des bohémiens*.

Janvier 1930: le début de la nouvelle décennie. Le shérif Lens est rentré de sa lune de miel alors que les bohémiens viennent à nouveau de s'installer dans la propriété de Minnie Haskins, morte deux ans auparavant (voir le n° 7: *The Problem of the Christmas steeple*). Le Dr Hawthorne s'intéresse à une étrange énigme médicale: l'un des hommes de la tribu, Edo Montana, sur lequel Rudolph Roman, le roi des bohémiens, a jeté un sort, meurt d'une balle en plein cœur, mais son corps... ne porte aucune blessure apparente! Il devra en outre expliquer au shérif Lens incrédule, comment la troupe entière des indésirables a profité de la nuit pour quitter le camp, au nez et à la barbe des policiers qui les cernaient depuis la veille...

23 – THE PROBLEM OF THE BOOTLEGGER'S CAR

(juillet 1982)

Titre français: *Prisonnier des bootleggers*.

Mai 1930, les derniers feux de la Prohibition. Le Dr Sam Hawthorne est kidnappé par une bande de bootleggers dont le chef, « Fat » Larry Spears, a été blessé au ventre le matin même. Tony Barrico dit « Tony La Barrique » et deux complices doivent lui livrer un chargement de tonneaux, et un règlement de comptes s'ensuit au terme duquel Charlie Hello, le chauffeur du camion, est tué tandis que Tony Barrico disparaît de manière inexplicable de sa voiture blindée où il s'était réfugié. Le Dr Hawthorne aura le temps de résoudre le problème avant que le shérif Lens n'intervienne pour lui sauver la vie et arrêter toute la bande.

24 – THE PROBLEM OF THE TIN GOOSE

(décembre 1982)

Titre français: *L'Envol de l'Oiseau d'argent*.

En juillet 1930, un cirque volant – l'une de ces attractions qui passionna l'Amérique de l'entre-deux-guerres est de passage à Northmont. Trois casse-cou de l'air, dont une femme, font une exhibition qui déchaîne l'enthousiasme à bord des Jennies, deux petits biplans, pendant que le patron du cirque, Ross Winslow, propose des baptêmes de l'air sur « l'Oiseau d'argent », un trimoteur Ford de transport. Il sera retrouvé poignardé dans le cockpit de son appareil fermé de l'intérieur, alors qu'il vient tout juste d'atterrir après avoir emmené deux habitants de Northmont qu'il ne connaissait pas et qui s'innocentent réciproquement par leurs témoignages !

Au début de l'histoire, le Dr Hawthorne vend sa Packard car il vient d'acheter pour un prix avantageux une superbe Stutz Torpedo 1929.

25 – THE PROBLEM OF THE HUNTING LODGE

(mai 1983)

Titre français: *Le Problème du pavillon de chasse*.

Au cours de l'automne 1930, le Dr Sam Hawthorne reçoit la visite de ses parents qui sont invités, en sa compagnie, à une chasse au cerf dans une propriété avoisinante appartenant à Ryder Sexton, un collectionneur d'armes primitives qui a fait fortune dans l'armement et se trouve à la retraite. Il sera amené à expliquer comment leur hôte a été tué d'un coup de massue garnie de dents de requin dans son pavillon de chasse, alors que la couche immaculée de neige fraîche qui l'entoure prouve qu'il était le seul à avoir pu pénétrer dans les lieux...

26 – THE PROBLEM OF THE BODY IN THE HAYSTACK

(août 1983)

Le shérif Lens a décidé de monter la garde, une nuit, à la ferme de Félix Benet, pour essayer de tuer l'ours qui attaque le bétail et cause du tracas aux fermiers des environs. Il réussira dans sa tentative mais aura la surprise de découvrir le corps de Benet sous la bâche qui recouvre la meule de foin derrière laquelle il était embusqué. Une meule qu'il n'a pas quittée des yeux durant toute la durée de sa faction et qu'il a aidé Benet à recouvrir à la tombée de la nuit à cause de la tempête qui menaçait...

La scène se passe en juillet 1931, à la fin d'une période particulièrement calme à Northmont : huit mois consécutifs sans un seul meurtre... Le cas sera résolu par le shérif Lens avec l'aide discrète du Dr Hawthorne qui se

contentera seulement de l'orienter vers la solution.

27 – THE PROBLEM OF THE SANTA'S LIGHTHOUSE

(décembre 1983)

Titre français: *Le Phare du Père Noël*.

Au cours de la première semaine de décembre 1931, le Dr Hawthorne prend quelques jours de vacances et, au volant de sa Stutz Torpedo, se dirige vers la côte et Cape Cod. Il devra résoudre le problème d'un meurtre incompréhensible commis à l'intérieur d'un phare tenu par Lisa et son frère Harry: le corps de ce dernier tombe du sommet du phare, un poignard planté dans le dos, alors que personne d'autre que lui ne se trouvait dans l'édifice. Objet de malédiction, l'endroit s'appelait à l'origine «Le Phare du Diable», mais ses nouveaux propriétaires avaient décidé de le rebaptiser «Le Phare du Père Noël»^[13] et d'y accueillir les familles et les enfants.

28 – THE PROBLEM OF THE GRAVEYARD PICNIC

(juin 1984)

Titre français: *L'Étrange Suicidée*.

Le printemps 1932: le temps de la Dépression. Le Dr Hawthorne vient d'abandonner son ancien cabinet proche du centre de la ville pour emménager dans une aile de l'hôpital des Pèlerins dont les fenêtres donnent sur Spring Glen, un parc qui jouxte le cimetière. Ce matin-là, peu après les obsèques d'un vieillard, une femme enjambe le parapet d'un petit pont et se jette, sous ses yeux, dans la rivière en crue. On retrouvera le cadavre de la jeune noyée, Rose Duprey résidant à Shinn Corners, quelques minutes après. Or, malgré les apparences – personne ne s'est approché d'elle au moment où elle a sauté –, le Dr Hawthorne est persuadé qu'il s'agit d'un assassinat.

«*Chaque mort n'implique pas forcément un meurtre!*» objecte le shérif Lens. Mais Sam Hawthorne tente de relier cet événement à certains incidents bizarres qui ne semblent pas avoir de rapport avec le drame: le fait, par exemple, que le fossoyeur du cimetière, Teddy Bush, ait agressé une jeune femme dans la rue l'après-midi du même jour...

29 – THE PROBLEM OF THE CRYING ROOM

(novembre 1984)

Titre français: *Crime posthume*.

1932: l'année de l'élection de Franklin D. Roosevelt. À l'occasion du centenaire de la naissance de Northmont le 29 juin, on inaugure un nouveau cinéma comprenant 400 places – «*la moitié de la population de la ville*» –

dont certaines situées dans une pièce insonorisée pouvant accueillir les couples accompagnés de jeunes enfants, la « salle des cris et vagissements » (la « crying room » du titre original). Le Dr Hawthorne s'attaque à une double énigme : celle d'une tentative d'assassinat au revolver sur la personne du maire Trenton dans la « crying room », alors que la victime était seule dans la pièce avec le médecin et qu'au même instant, un acteur du film tirait précisément un coup de feu sur l'écran. Et surtout celle de l'apparent suicide, la veille, du projectionniste Freddy Bay, qui a laissé une confession dans laquelle il s'accuse du crime... qui n'a pas encore été commis !

30 – THE PROBLEM OF THE FATAL FIREWORKS

(mai 1985)

Nous sommes dans les jours qui précèdent le 4 juillet 1932. Les frères Teddy et Billy Oswald, qui tiennent le garage de la ville, ont des problèmes avec un agent immobilier voulant les obliger à vendre ; ils ont acheté un sac de pétards pour célébrer le Jour de l'Indépendance. Comme le shérif Lens est occupé par deux agents du bureau de la Prohibition venus récupérer un stock d'alcool découvert à Shinn Corners (dans l'affaire précédente), le Dr Hawthorne se rend chez les frères Oswald qui sont en butte à des tentatives de déprédations dans leur atelier. Teddy sera tué et Billy grièvement blessé par l'explosion d'un bâton de dynamite déposé dans le paquet de pétards, pourtant encore fermé.

31 – THE PROBLEM OF THE UNFINISHED PAINTING

(février 1986)

Le début de l'automne 1932, au cœur de la Dépression, alors que l'excitation de la campagne présidentielle est à son comble. Tess Wainwright, la femme du président de la Chambre de commerce de Northmont, est retrouvée étranglée par un long foulard de soie. Mrs Babcock, la femme de ménage qui travaillait dans le living-room contigu au studio où sa patronne a trouvé la mort, affirme que personne ne s'est présenté dans les lieux après le départ de son mari, et que la victime n'est pas sortie du studio : elle l'a très nettement entendu écouter la radio et répondre au téléphone... Tess Wainwright avait la passion de la peinture et c'est la toile qui se trouve sur son chevalet qui orientera le Dr Hawthorne vers la solution du problème.

Durant ses investigations, l'un de ses patients, le jeune Tommy Forrest atteint de poliomyélite, meurt à l'hôpital : bien qu'il n'aurait rien pu faire, le Dr Hawthorne décide de cesser de jouer les policiers amateurs. La prochaine affaire dont il aura à s'occuper n'interviendra que quinze mois plus tard.

32 – THE PROBLEM OF THE SEALED BOTTLE

(septembre 1986)

Le mardi 5 décembre 1933: la nuit où la Prohibition est abolie aux États-Unis. Tout Northmont s'est donné rendez-vous au café de Molly Franklin pour fêter l'événement. Elle a reçu deux livraisons: une caisse de porto et une de sherry. Elle offre le premier verre et invite le maire Creson à montrer l'exemple. Le maire prend un sherry, choisit lui-même la bouteille, la débouche, se sert un verre... et s'écroule empoisonné par du cyanure. Toutes les autres bouteilles analysées – porto et sherry – se révéleront inoffensives. Comment le cyanure a-t-il été introduit dans la bouteille dont le bouchon était scellé et comment l'assassin a-t-il pu savoir à l'avance quelle bouteille serait ouverte? À moins que les prohibitionnistes n'aient décidé de frapper au hasard les premiers consommateurs d'alcool?

33 – THE PROBLEM OF THE INVISIBLE ACROBAT

(décembre 1986)

Le cirque «Bigger & Brothers» se produit à Northmont à la mi-juillet 1933^[14]. Le Dr Hawthorne assiste au spectacle en compagnie de Teddy, le jeune neveu du shérif Lens. Cinq trapézistes, les frères Lampizi, exécutent leur numéro, tous habillés de couleurs différentes: blanc, rose, bleu, vert et jaune. Le blanc, puis le rose tombent dans le filet et remontent à l'échelle tandis que les autres continuent leur exhibition. Soudain le Dr Hawthorne se rend compte qu'il se passe quelque chose d'anormal: George Bigger le patron du cirque et ses collaborateurs semblent inquiets. Les artistes, là-haut, ne sont plus que quatre – le rose a disparu – et, tandis qu'ils redescendent pour saluer le public, un trapèze continue, seul, de se balancer comme sous le poids d'un acrobate invisible. «*Un truc publicitaire*», pense le shérif Lens. Mais le lendemain, on retrouvera le corps de Nunzio maquillé en clown: il est mort, le corps lardé d'une douzaine de coups de poignard.

34 – THE PROBLEM OF THE CURING BARN,

(août 1987)

Président de la Jennings Tobacco Company, Jasper Jennings est le propriétaire des champs de tabac qui se trouvent à quelques miles au nord de Northmont. Septembre 1934 marque la date de sa première récolte. Des bruits circulent en ville sur les possibles relations d'adultère de sa femme Sarah avec un employé de la compagnie, Roy Hanson. Le Dr Hawthorne devra découvrir comment Jennings a été égorgé avec un instrument très tranchant dans le séchoir à tabac, en présence de deux témoins, Roy Hanson et le contremaître Prescott, qui se tiennent, incrédules, devant le corps de la

victime gisant sur le sol dans une mare de sang. Les deux témoins affirment qu'ils ne comprennent pas ce qui s'est passé. Ils n'ont rien sur eux et une fouille minutieuse ne permettra pas de découvrir l'arme du crime.

35 – THE PROBLEM OF THE SNOWBOUND CABIN

(décembre 1987)

Titre français: *Meurtre dans la neige*.

Au début de l'année 1935, le Dr Hawthorne achète enfin la voiture de ses rêves, une Mercedes Benz 500 K, et s'octroie une semaine de vacances au nord de Bangor, dans le Maine, en compagnie de son assistante, April. Le propriétaire du Greenbush Inn, où ils sont descendus, leur propose une promenade en raquettes dans la neige. Le Dr Hawthorne sera amené à collaborer à une enquête conduite par le shérif Petty concernant la mort mystérieuse d'un vieux solitaire, Ted Shorter, un ancien agent de change poignardé dans sa cabane dans les bois, entourée d'une couche de neige vierge de toutes traces.

À la fin de cette affaire, April quittera le Dr Hawthorne pour se marier avec André Mulhoney, un veuf d'ascendance franco-irlandaise.

36 – THE PROBLEM OF THE THUNDER ROOM

(avril 1988)

Le Dr Hawthorne engage comme assistante une nouvelle venue originaire de Boston. Elle se nomme May Rosso et fuit la vie trépidante de la ville. May apprend vite le métier. Seul problème: depuis son enfance, elle a une peur malade du tonnerre et des orages. Alors qu'une tempête éclate, le Dr Hawthorne invite May à passer la nuit à l'abri dans son cabinet. À trois heures du matin, l'orage terminé, le shérif Lens apprend au Dr Hawthorne qu'un assassinat a été commis: Hank Foster, que le médecin a visité le jour même, a été assommé d'un coup de marteau dans sa maison. Bruna, son épouse, accuse formellement May Rosso, tandis que le garagiste Rex Stapleton affirme avoir vu la jeune fille pénétrer dans la maison des Foster, un marteau à la main. Mais le Dr Hawthorne est formel lui aussi: May n'a pas pu quitter le cabinet à son insu et, en outre, ses vêtements sont parfaitement secs. Comment aurait-elle pu se trouver à deux endroits à la fois?

Cette fois, Edward D. Hoch exploite le thème de la bilocation.

Dans beaucoup de demeures de Nouvelle-Angleterre, à la fin du siècle dernier, une pièce était construite sans fenêtre au milieu de la maison, la

«Thunder Room», pour permettre à ses habitants de s'y réfugier en cas d'orage. En mars 1935, le Dr Hawthorne remplace son assistante April (avril) par May (mai). À la fin de l'histoire, il devra s'en séparer – bien qu'elle ne soit pas coupable – pour la laisser retourner à Boston soigner sa psychose. Mais sa future assistante ne se nommera pas June (juin)...

37 – THE PROBLEM OF THE BLACK ROADSTER

(novembre 1988)

Le printemps 1935: «*L'époque de la Dépression, de John Dillinger, de Pretty Boy Floyd et Baby Face Nelson, sans parler de Bonny and Clyde...*»

En avril, un hold-up a lieu à la Farmers and Merchants Bank of Northmont: deux inconnus s'enfuient à bord d'une Torpedo noire avec un butin de près de 40 000 \$ après avoir tué le directeur, Brewster Cartwright. Le shérif Lens qui se trouvait sur les lieux se précipite à leur poursuite dans la voiture du Dr Hawthorne qu'il a rencontré devant la banque, mais, au coin d'une rue, ils se retrouvent nez à nez avec une Ford qui stoppe leur élan et la voiture des fugitifs disparaît. Le shérif soupçonne la conductrice d'être une complice des gangsters. Elle se nomme Mary Best et prétend se rendre à Springfield où elle a trouvé un emploi d'infirmière. Mais, bien que l'on ait établi des barrages sur les quatre routes qui mènent à Northmont, personne n'a vu la Torpedo noire qui, malgré les recherches, demeurera introuvable...

38 – THE PROBLEM OF THE TWO BIRTHMARKS

(mai 1989)

Titre français: *L'Assassinat de la marionnette.*

Mai 1935. Alors que April s'est mariée le mois précédent et a quitté ses fonctions auprès du Dr Hawthorne, le médecin engage une nouvelle assistante, Mary Best (rencontrée lors de l'affaire précédente). Cette fois-ci, le médecin détective devra résoudre un meurtre en chambre close commis dans un hôpital – l'infirmière Anna Fitzgerald retrouvée étranglée dans une salle d'opération fermée à double tour – et relier cet événement à un curieux incident: Lucy, la marionnette de Larry Law, un ventriloque de passage à Northmont, a été détruite dans sa loge à coups de marteau. Or, il se trouve que la victime portait derrière l'oreille droite une marque de naissance reproduite au même endroit sur la marionnette du ventriloque...

39 – THE PROBLEM OF THE DYING PATIENT

(décembre 1989)

Une affaire qui a failli coûter au Dr Hawthorne le droit d'exercer la médecine.

Un matin de juin 1935, il se rend au chevet de l'une de ses patientes âgées, Betty Willis, qu'il traite pour du diabète et des problèmes cardiaques. La vieille dame a recueilli dans sa ferme sa nièce Freda Ann Parker et son mari Nat. Le Dr Hawthorne décide de lui donner un peu de digitaline et réclame un verre d'eau que lui tend Freda. Betty Willis meurt dans les secondes qui suivent alors que se fait sentir une forte odeur d'amande amère. L'autopsie révélera que sa mort est due à l'absorption d'une dose d'acide cyanhydrique. Le Dr Hawthorne reçoit peu après la visite du Dr Martin Wolfe du Conseil de l'Ordre: pour lui, il n'y a que deux possibilités, une erreur où un cas d'euthanasie. Or, le Dr Hawthorne est sûr d'avoir agi selon sa conscience et, après analyse, aucun poison n'a été découvert dans le verre...

40 – THE PROBLEM OF THE PROTECTED FARMHOUSE

(mai 1990)

Titre français: *Le Problème de la ferme-forteresse.*

La fin de l'été 1935 à Northmont voit se produire l'un des cas les plus bizarres de son histoire et un crime dont « *la méthode était loin d'être aussi étrange que son mobile* ».

Allemand émigré et réfugié à Northmont, le vieux Rudolph Frankfurt, un paranoïaque qui vit en solitaire et que l'on soupçonne d'être un membre du Bund, le parti nazi américain, et peut-être même un espion au service de l'Allemagne, se barricade dans sa ferme surveillée sans cesse par le FBI: une véritable forteresse avec clôture électrifiée, verrouillage automatique des portes et un impressionnant berger allemand qui monte la garde dans la cour. Mais toutes ces précautions seront inutiles et Frankfurt sera découvert assassiné à coups de manche de hache, au cœur de sa maison fermée à double tour, par le Dr Hawthorne et Paul Nolan, le livreur de l'épicerie de Mike Spiggins.

41 – THE PROBLEM OF THE HAUNTED TEPEE

(décembre 1990)

En septembre 1935, Ben Snow, qui a entendu parler de la réputation du Dr Sam Hawthorne pour résoudre les problèmes impossibles, a fait le voyage depuis Richmond en Virginie pour lui soumettre une affaire remontant 45 ans plus tôt et qui ne fut jamais éclaircie. Le cas d'un tipi sioux hanté qui, vers 1890, avait la réputation de tuer ceux qui tentaient d'y passer la nuit. L'homme-médecin de la tribu prétendait qu'il s'agissait de l'esprit d'un chef indien mort et enterré sur les lieux où le tipi avait été construit. Il y a eu quatre victimes: une squaw, son fils devenu le vaillant guerrier Élan Noir, un

bébé et enfin le chef Nuage Rapide qui avait défiguré son épouse Lakwella accusée d'adultère. Ben Snow qui était sur les lieux dans ce dernier cas n'a décelé aucune blessure apparente sur son corps... Quatre victimes successives, sur plusieurs années, et aucune explication rationnelle!

Le seul récit du Dr Hawthorne – pour l'instant – écrit à la troisième personne. Le médecin y reçoit la visite de Ben Snow, un autre personnage créé par Edward Hoch: un westerner, souvent confondu avec Billy the Kid dont certains prétendent qu'il est la réincarnation, qui s'est improvisé détective dans l'Ouest de la fin du XIX^e siècle.

42 – THE PROBLEM OF THE BLUE BICYCLE

(avril 1991)

Alors qu'il vient d'emménager dans le petit appartement de Main Street qu'il a acheté, le Dr Hawthorne va devoir résoudre le problème de la disparition d'Angela Rinaldi, la fille de ses voisins d'en face. Au cours d'une randonnée quotidienne à bicyclette avec ses amis de collège, la jeune Angela se trouvait largement en tête, comme à son habitude. En parvenant au coude de la route près de la propriété de Fred Milkin, elle a disparu aux regards. Seule sa bicyclette bleue se trouvait couchée au milieu de la route, à cent mètres. Il n'y avait pas de fossé et aucun endroit à proximité où la jeune fille aurait pu se cacher: le bois à l'horizon lui aurait demandé dix minutes de marche. Deux jours plus tard, on retrouvera enterrée dans le bois proche l'une des amies d'Angela, assommée d'un coup de marteau...

La fin de l'été 1936: la campagne pour la réélection de Franklin Roosevelt bat son plein. L'une des plus réussies parmi les dernières histoires du Dr Sam Hawthorne et l'une des préférées de son auteur.

43 – THE PROBLEM OF THE COUNTRY CHURCH

(août 1991)

Le second week-end de novembre 1936, juste après la réélection de Franklin Roosevelt, le Dr Hawthorne est invité en qualité de parrain au baptême du premier enfant d'April son ancienne assistante, mariée depuis près de deux ans à André Mulhoney, propriétaire du Greenbush Inn, une auberge prospère du Maine (voir le n° 35: *The Problem of the Snowbound Cabin*). Le jour du baptême, le Dr Hawthorne, April, son mari André et une employée de l'hôtel du nom d'Ivy Preston se rendent à l'église en voiture. Le petit Sam âgé d'un mois dort profondément dans son berceau. Or, au moment où le Dr Hawthorne portant le berceau arrive à la hauteur des fonts

baptismaux, ils découvriront avec stupeur que le bébé a été remplacé par une poupée portant sur sa poitrine une demande de rançon de 25 000 dollars. Ils n'étaient que cinq dans l'église en comptant le pasteur; personne n'a pu kidnapper le bébé depuis l'entrée; et personne d'autre n'a approché le berceau depuis le départ de l'hôtel...

44 – THE PROBLEM OF THE GRANGE HALL

(décembre 1991)

Mars 1937: huitième anniversaire de l'inauguration de l'hôpital des Pèlerins de Northmont en mars 1929 (voir le n° 18: *The Problem of the Pilgrim Windmill*). Un orchestre de New York, Sweeney Lamb et ses All-Stars, a été engagé pour fêter l'événement. L'un des musiciens de l'orchestre, le trompettiste Bix Blake, est retrouvé mort, victime d'une asphyxie provoquée par une injection de codéine. Le Dr Lincoln Jones, médecin noir de l'hôpital depuis son ouverture, était à ses côtés lorsqu'il a succombé. Il appartiendra au Dr Hawthorne de disculper son ami et collègue.

45 – THE PROBLEM OF THE VANISHING SALESMAN

(août 1992)

Mai 1937. James Philby, représentant de commerce qui parcourt la région en vendant de tout, a la réputation d'être un coureur de jupons. Un jour, le Dr Sam Hawthorne a assisté à sa disparition incompréhensible sous le porche de la maison de la veuve Abby Gaines. Quarante-huit heures après, Philby qui s'est retrouvé face à face avec le médecin est demeuré incrédule lorsque son interlocuteur lui a demandé des explications. Quelques jours plus tard, Eileen Crawford a appelé d'urgence le bureau du shérif pour lui déclarer que son mari Douglas venait d'être abattu par Philby, d'une balle de fusil dans la poitrine. En compagnie du shérif Lens, le Dr Hawthorne s'est rendu immédiatement à la maison d'Abby Gaines, direction vers laquelle se dirigeait le voyageur de commerce. Une seconde fois, James Philby, tenant dans ses mains un fusil et une canne à pêche, va disparaître au nez et à la barbe du shérif Lens et du Dr Hawthorne...

L'histoire se passe au début de mai 1937, un mois qui vit entre autres le désastre du dirigeable Hindenbourg et le couronnement du roi George VI. On ne manquera pas d'observer, comme le fait remarquer Mary Best, l'assistante du Dr Hawthorne, que le patronyme de «James Philby» rappelle à s'y méprendre un certain «James Phillimore» qui, cité dans une histoire de Sherlock Holmes, «*rentra un jour dans sa maison chercher son parapluie et n'en ressortit plus jamais*»... (Le Dr Watson y fait une brève allusion dans *Le*

Problème du Pont de Thor.) Mary Best au Dr Hawthorne: «J'ai oublié si c'est vous ou Sherlock Holmes qui le premier a dit que lorsque l'on a exclu l'impossible, ce qui reste, même improbable, doit être la vérité.»

46 – THE PROBLEM OF THE LEATHER MAN

(décembre 1992)

Dans la Nouvelle-Angleterre, la légende de l'Homme de Cuir remonte à 1889 depuis la mort de cet étrange personnage entièrement vêtu de cuir qui parcourait sans relâche le Connecticut et l'État de New York. Et c'est au cours de l'été 1937 qu'il fait sa réapparition à Northmont après un bizarre accident de voiture au cours duquel un homme a trouvé la mort. Intrigué par le personnage, le Dr Hawthorne se met à sa recherche, le retrouve et l'accompagne une partie de la journée dans son pèlerinage. Tous deux s'installent dans une auberge à la nuit tombante. Le lendemain, tous les témoins qui les avaient vus ensemble affirmeront que le Dr Hawthorne était seul lorsqu'ils l'ont rencontré. Le shérif Lens en conclut que son ami a dû forcer un peu sur la bouteille... à moins qu'il n'ait voyagé avec un fantôme !

Une transposition moderne de l'affaire de la femme disparue de l'Exposition universelle de Paris en 1889 dont Edward D. Hoch avait trouvé un compte rendu dans un livre relatant des énigmes authentiques et non résolues. Le Dr Hawthorne cite à ce propos un recueil de ce type, *While Rome Burns* d'Alexander Woolcott. Mention est faite, au cours de cette affaire, d'un patient du nom de Douglas Greene qui a pris rendez-vous avec le Dr Hawthorne à 11 heures du matin. Douglas Greene est un ami d'Edward D. Hoch et l'auteur de la première biographie de John Dickson Carr parue en 1995.

47 – THE PROBLEM OF THE PHANTOM PARLOR

(juin 1993)

Été 1937. Cette histoire succède de peu à l'affaire de «l'Homme de Cuir». La jeune Joséphine Grady, douze ans, est venue de Stamford passer la dernière semaine d'août dans la maison de sa tante Min. L'adolescente a déclaré au Dr Hawthorne qu'elle n'aimait pas cette maison parce qu'elle la croyait hantée par son grand-père mort en 1921 et que, la nuit, elle entendait fréquemment d'étranges bruits. À deux reprises, elle s'est retrouvée dans une pièce qu'elle n'avait jamais vue auparavant: un boudoir tapissé de rouge sombre au centre duquel trônait un lourd canapé avec des glands rouges. Mais sa tante Min lui a affirmé qu'elle avait rêvé et qu'une telle pièce n'existait pas dans la maison. Puis, une nuit, Josie retrouve sa tante

assommée dans la chambre fantôme. Mais lorsque le Dr Hawthorne arrive sur les lieux, le corps de la vieille dame se trouve dans sa chambre habituelle, au premier étage. Toutefois, elle tient dans ses doigts crispés un gland rouge sombre...

Alors qu'il rend visite à Min Grady, le Dr Hawthorne découvre un exemplaire d'un roman récemment paru et déjà devenu un best-seller, *Autant en emporte le vent*.

48 – THE PROBLEM OF THE POISONED POOL

(décembre 1993)

Ce dernier samedi de septembre 1937 – au même moment, en Allemagne, Mussolini est reçu par Hitler à Berlin – Ernest Holland, propriétaire de l'hebdomadaire *Northmont Blade*, organise son pique-nique annuel auquel sont conviés ses collaborateurs et quelques notables de la ville dont le Dr Sam Hawthorne et son infirmière Mary Best. À cette occasion, le frère cadet d'Ernest, Philip, qui vit en Californie, assiste à la petite fête. Philip, qui est d'un caractère facétieux, épate la galerie en émergeant, en maillot de bain, de la piscine vide à la surprise de l'assistance. Son frère, excédé, lui lance un défi : il aurait été encore plus extraordinaire qu'il plonge dans la piscine et n'en ressorte plus... Quelques instants plus tard, Philip pose son verre de bière et plonge à nouveau. Comme il ne reparait pas à la surface au bout de trois minutes, les invités s'approchent du bord : son corps sans vie gît entre deux eaux. L'autopsie révélera qu'il est mort empoisonné par du cyanure. Si son verre avait contenu le poison, il serait mort avant de plonger ; et si c'est l'eau de la piscine qui avait été empoisonnée, le Dr Hawthorne qui a repêché le corps serait mort à son tour.

Cette fois, Edward D. Hoch s'est penché sur le fameux problème de la piscine jadis immortalisé par Van Dine avec *Le Meurtre du dragon* (The Dragon Murder Case, 1933) et John Dickson Carr avec *Passe-passe* (A Graveyard To Let, 1950).

49 – THE PROBLEM OF THE MISSING ROAD-HOUSE

(juin 1994)

C'est une étrange histoire qui survient une nuit d'août 1938 au couple Jack et Becky Tober. Alors qu'ils rentrent en voiture d'une soirée passée à danser dans les environs de Northmont, ils se trompent de chemin et se retrouvent devant une boîte de nuit qu'ils ne connaissaient pas. L'établissement a l'air très fréquenté comme en témoigne la forte musique qui provient de l'intérieur ainsi que le nombre de voitures garées devant la

façade éclairée au néon. Devant le parking, un homme leur déclare qu'il s'agit du *Verger*. En faisant demi-tour, Jack renverse un homme que l'inconnu appelle «Lenny». Prenant le blessé dans leur voiture, Jack et Becky foncent vers l'hôpital, suivis par l'inconnu dans sa propre voiture. Mais «Lenny» est mort à l'arrivée et l'inconnu ne les rejoindra pas. Jack Tober ne tardera pas à être accusé de meurtre car la victime, identifiée comme un solitaire et misanthrope du nom de Lenny Blue, a été tuée d'une balle dans la tête. La situation de Jack Tober est d'autant plus critique que le shérif Lens et le Dr Hawthorne, après de vaines recherches, devront conclure que le *Verger* n'a jamais existé que dans l'imagination de Jack et Becky Tober...

Une histoire basée sur le sujet toujours fascinant de la maison ou de la rue «perdue» dont le thème littéraire remonte à *La maison était bien là* (The House that Was, 1907) de Jacques Futrelle et qu'Ellery Queen illustra de brillante manière dans *Le Char de Phaeton* (The Lamp of God, 1940). L'intrigue s'appuie sur les activités du «Bund», le parti nazi américain à la veille de la Seconde Guerre mondiale.

50 – THE PROBLEM OF THE COUNTRY MAILBOX

(décembre 1994)

L'automne 1938. Les journaux sont remplis de commentaires à propos du pacte de Munich entre Hitler et Chamberlain.

Depuis deux mois, le Dr Hawthorne est devenu l'un des habitués de la nouvelle librairie ouverte par Josh Vernon dans le centre de Northmont. Au cours d'une conversation, le libraire s'ouvre au Dr Hawthorne dont la réputation de pourfendeur de mystères est arrivée à ses oreilles, d'un incident qui le tracasse: trois fois, il a déposé dans la boîte aux lettres d'Aaron DeVille, un veuf qui vit avec son fils de douze ans sur la route d'Old Ridge, des livres qu'il avait commandés; et trois fois les livres avaient disparu lorsque DeVille avait voulu les prendre et bien que Josh n'eût pas quitté la boîte des yeux! À la demande de Josh et à l'occasion d'une nouvelle commande, le Dr Hawthorne l'accompagne et dépose à sa place l'exemplaire de *Guerre et Paix* commandé par DeVille et soigneusement emballé par le libraire. Toujours en faction dans la voiture du libraire, il voit Aaron DeVille retirer le paquet et, saisi d'un doute, l'ouvrir. Une formidable explosion retentit alors, le tuant net... L'analyse des débris par le laboratoire de la police du comté prouvera que ce n'était pas un exemplaire de *Guerre et Paix* qu'Aaron DeVille a sorti de sa boîte aux lettres.

51 – THE PROBLEM OF THE CROWDED CEMETERY

(mai 1995)

Le cimetière de Northmont a été très endommagé par des inondations successives. Le Comité d'entretien présidé par Dalton Swan et composé de six membres dont le Dr Hawthorne, a décidé de déplacer six tombes sur une partie du terrain moins exposée. Le lendemain matin, le fossoyeur Earl Gunther et son équipe procèdent à l'exhumation, supervisée par le Dr Hawthorne, et les six cercueils concernés sont extraits de la terre tassée par les années. Mais le Dr Hawthorne remarque du sang sur l'un des cercueils. Après avoir ouvert le lourd couvercle fermé par des vis, les fossoyeurs découvrent le corps d'Hiram Mullins, un ancien promoteur immobilier en retraite et l'un des membres du comité qui avait assisté à la réunion de la veille... Comment son cadavre a-t-il pu se retrouver dans un cercueil enfoui six pieds sous terre et dans un endroit visiblement non remué?

La scène se situe au printemps 1939, alors que Hitler annonce sa revendication à propos de Dantzig et qu'une guerre entre l'Allemagne et la Pologne semble imminente. Le Dr Hawthorne fait une brève allusion à *Deux Morts dans un cercueil* (The Greek Coffin Mystery, 1932), roman d'Ellery Queen basé sur une situation similaire.

52 – THE PROBLEM OF THE ENORMOUS OWL (janvier 1996)

L'auteur dramatique Gordon Cole et sa femme Maggie se sont installés dans la région de Northmont deux ans auparavant en achetant la vieille ferme Duffy. Jud Duffy exécute encore des travaux agricoles pour le couple. Ce matin-là, le Dr Hawthorne reçoit un coup de téléphone affolé de Maggie Cole: elle vient de retrouver son mari, apparemment décédé, au beau milieu d'un champ. Sam Hawthorne se rend sur les lieux. Gordon Cole est mort d'une hémorragie interne après avoir eu la cage thoracique défoncée; des plumes de chouette sont encore collées sur sa poitrine, comme s'il avait été attaqué par un gigantesque oiseau de nuit. Il appartiendra au Dr Hawthorne et au shérif Lens de déterminer comment un homme peut mourir la poitrine défoncée dans un champ vide...

Pour cette histoire, Edward D. Hoch s'est inspiré du cas authentique de l'auteur dramatique Sidney Howard, qui mourut accidentellement en 1939 dans des circonstances similaires. L'affaire se situe dans le courant de l'été 1939, alors que Northmont apprend l'attaque de la Pologne par l'armée allemande. Vera, la femme du shérif Lens, s'inquiète de la possible entrée en guerre des États-Unis. Le Dr Hawthorne précise que le shérif et lui sont trop

vieux pour la conscription. Lui-même a passé le cap des quarante-trois ans...

Table

Dr Sam Hawthorne, expert en crimes impossibles.

Le secret de la gargouille
(*The Problem of the Courthouse Gargoyle*,
juin 1980)

Le diable dans le moulin
(*The Problem of the Pilgrim Windmill*,
septembre 1980)

La nouvelle « Mary Celeste »
(*The Problem of the Gingerbread Houseboat*,
janvier 1981)

Le mystère du bureau de poste
(*The Problem of the Pink Post Office*,
juin 1981)

Le problème de la chambre octogonale
(*The Problem of the Octagon Room*,
octobre 1981)

La malédiction des bohémiens
(*The Problem of the Gipsy Camp*,
janvier 1982)

Prisonnier des bootleggers
(*The Problem of the Bootlegger's Car*,
juillet 1982)

L'envol de l'oiseau d'argent
(*The Problem of the Tin Goose*,
décembre 1982)

Achevé d'imprimer en février 2013
sur les presses de
Normandie Roto Impression s.a.s.
61 250 Lonrai (Orne)

pour le compte des Éditions Payot et Rivages
106, bd Saint-Germain – 75 006 Paris

N° d'impression: 130512

Dépôt légal: février 2013

Imprimé en France

Notes

1 En fait, Edward Hoch a expliqué récemment que l'idée lui en était venue à la vue d'une illustration de calendrier au début de l'année 1974. (N.d.T.)

2 Roland Lacourbe, *Vingt mystères de chambres closes*, Paris, Losfeld, Terrain-Vague, 1988. (N.d.É.)

3 Sur les quinze nouvelles composant ce recueil, douze furent publiées de manière continue de juin 1980 à novembre 1984, avec une seule interruption en août 1983 pour une histoire non retenue. Le lecteur intéressé trouvera en postface une bibliographie commentée des 52 nouvelles parues jusqu'en janvier 1996 du Dr Sam Hawthorne. (N.d.T.)

4 Conte de Grimm dans lequel deux enfants, Hänsel et Gretel, perdus dans la forêt, découvrent une maison bâtie en pain d'épice et friandises et habitée par une sorcière. (N.d.T.)

5 *The Episode of « Torment IV »* dans le recueil *The Curious Mr Tarant* de C. Daly King, paru en 1935. Cependant, la première publication de la nouvelle dans un magazine est antérieure à celle du volume, ce qui ne vient pas en contradiction avec la datation de l'histoire par Edward Hoch. (N.d.T.)

6 Série de matches de base-ball disputés entre les meilleures équipes des deux principales ligues (*National League* et *American League*) dans le but de remporter le titre de champion. Événement sportif très important aux États-Unis se déroulant à l'automne. (N.d.T.)

7 *Tout au vainqueur* (Winner Take All, 1932) de Roy del Ruth. *L'Homme aux miracles* (The Miracle Man, 1932) de Norman Z. McLeod. (N.d.T.)

8 *Le Miracle* (The Miracle Man) réalisé par George Loane Tucker en 1919. (N.d.T.)

9 Affaire relatée dans *The Problem of the Black Roadster* (voir postface). (N.d.T.)

10 Le plus célèbre ventriloque des années trente avec sa marionnette Charlie

McCarthy. Père de l'actrice Candice Bergen. (N.d.T.)

11 Épisode relaté dans *The Problem of the Dying Patient* (voir page 428). (N.d. T.)

12 Toutes les histoires du Dr Sam Hawthorne ont été initialement publiées dans *Ellen Queen's Mystery Magazine*.

13 Le changement de nom provient d'une astuce en forme d'anagramme intraduisible en français entre « *Satan's Lighthouse* » et « *Santa's Lighthouse* », Santa désignant Santa Claus, le Père Noël. (N.d.T.)

14 On notera une inversion chronologique avec la nouvelle précédente qui se situait déjà en décembre 1933. Elle serait due, selon Edward D. Hoch, à « une erreur typographique ». Il s'agirait donc de mi-juillet 1934. (N.d.T.)

1. Quatrième de couverture
2. Dr Sam Hawthorne, expert en crimes impossibles
3. Le secret de la gargouille
4. Le diable dans le moulin
5. La nouvelle « Mary Celeste »
6. Le mystère du bureau de poste
7. Le problème de la chambre octogonale
8. La malédiction des bohémiens
9. Prisonnier des bootleggers
10. L'envol de l'oiseau d'argent
11. L'énigme du pavillon de chasse
12. Le phare du Père Noël
13. L'étrange suicidée
14. Un crime posthume
15. Meurtre dans la neige
16. L'assassinat de la marionnette
17. Le problème de la ferme-forteresse
18. Les 52 problèmes impossibles du docteur Sam Hawthorne
19. Table
20. Notes